

Traité de l'Amour

Livre III

Péché et Rédemption

Abbé Joseph Grumel
Prêtre selon l'ordre de Melchisédech

Traité de l'Amour

Livre III

Péché et Rédemption

Eve et Marie...

« Je vais chanter pour mon Bien-Aimé
« Le chant de mon Bien-Aimé au sujet de sa Vigne...
« Mon Bien-Aimé avait une vigne sur un coteau fertile,
« Il en remua le sol, en ôta les pierres,
« Il le planta de ceps exquis,
« Il y bâtit une tour au milieu,
« Il y creusa un pressoir.
« Il attendit qu'elle donnât des raisins,
« Elle ne donna que du verjus... (Is.5/1-4)

« Si tu retiens les fautes, Seigneur,
« Maître qui donc subsistera ?
« Mais près de toi se trouve le pardon,
« Je te crains et j'espère...

« Puisqu'auprès du Seigneur est la grâce
« l'abondance du rachat :
« C'est lui qui rachètera Israël
« de toutes ses fautes » (Ps.129)

Le voile du Temple se déchira du haut en bas...

Au moment où le Christ achevait sur la Croix
Le douloureux combat de notre délivrance,
Et lançait vers Sion le cri de sa souffrance
Car de son crime affreux il supportait le poids ;

La terre s'ébranla par l'éclat de sa voix
Redoutant d'un ciel noir la terrible vengeance,
Et les morts oubliés sous l'antique sentence
Surgirent des tombeaux, semant partout l'effroi ;

Alors, au Lieu très saint, le Voile se fendit,
Soudain, de haut en bas, et le prêtre interdit,
Se demandait anxieux quel était ce mystère...

Par l'hymen déchiré, le sang fut répandu,
Lors du triste péché de tous nos anciens pères :
Il s'écoule aujourd'hui du saint Corps de Jésus.

Traité de l'Amour – Livre III

Introduction

N'est-il pas vrai, ami lecteur qui nous a suivis dans les deux premiers livres de ce Traité, que dès maintenant le problème du péché et de la Rédemption est déjà bien éclairci ? Oui, puisque la Trinité Créatrice a maintenant reçu la réponse qu'elle attendait de la part de la trinité créée : l'homme et la femme. Nous avons admiré en effet, ces Gloires de l'humanité que sont le père et la mère de Jésus. Leur « Amen » nous permet de contempler dans l'enthousiasme le Dessein divin aussi simple que merveilleux, et nous mesurons ainsi le malheur qu'a subi le genre humain pour s'en être écarté.

Ce malheur, tristement uniforme ; atteint toutes les races, ravage tous les pays, s'exprime sous toutes les latitudes par d'incroyables gémissements : ceux de la faim, ceux de la torture, ceux de la prison, par les cris des femmes qui enfantent dans la douleur, des guerriers qui abattent leurs frères... ce malheur renouvelé à chaque génération a un nom et en même temps une cause unique : le péché.

Nous ne dirons pas cependant le « péché originel »...

Tout d'abord parce que le péché n'est pas « originel ». A l'origine, au Principe, au Commencement, il n'y a aucun péché, mais la joie ineffable, le bonheur indicible de la Trinité Créatrice et de la trinité créée. C'est avec un enthousiasme jailli des profondeurs de son être qu'Adam s'écria : « Pour sûr, celle-ci est la chair de ma chair et les os de mes os ! » Il n'y avait ni mal ni déficience en ce moment où la Trinité faisait sortir du néant son Image et sa Ressemblance. La prière de l'homme n'était pas alors un gémissement douloureux, mais un hymne d'action de grâce. Et il nous est heureusement possible, à nous qui sommes disciples du Christ, de le faire monter sur nos lèvres, si nous sommes dans l'amour. Le Principe qui nous soutient dans l'être ne manque jamais. Sa présence totalement créatrice, infiniment délicate, reste à notre portée : il suffit que nous sachions nous abstraire du tumulte incohérent des apparences de ce monde. Au Principe il n'y a pas de péché, mais :

*« Dieu vit tout ce qu'il avait fait,
« et voici : tout était très bon ». (Gen. 1/31)*

De même, le péché ne sera pas éternel : un temps viendra, peut-être plus proche que nous osons le penser, où « il n'y aura plus ni cris, ni larmes, ni deuils, ni douleurs, car les premières choses s'en seront allées... » (Ap.21/4). Mieux encore : la Rédemption nous est déjà acquise : l'Adversaire est vaincu, il est réduit à l'impuissance, et s'il garde encore une emprise – trop évidente, hélas ! – sur ce monde, c'est en raison de sa fourberie, par laquelle il fait croire aux hommes qu'ils sont encore ses esclaves et ses prisonniers ! Nous avons été libérés dans le Seigneur, la liberté nous a été acquise par son sang versé et son corps ressuscité. Quand donc cesseront ces hésitations, ces doutes qui montent dans nos cœurs, et qui nous retardent dans l'acceptation de notre pleine dignité filiale en lui ?

Quand ?... lorsque la lumière de la Foi aura dissipé entièrement les ténèbres de nos consciences, de notre psychologie ; alors l'Adversaire sera totalement rejeté dans ses ténèbres à lui, celles que le Christ appelait « extérieures », extérieures à son Corps, au

Festin nuptial, au Royaume de l'Amour. Aussi, c'est précisément pour que la lumière de la Foi illumine entièrement notre pensée et nos sens, rectifie nos mœurs, dirige notre comportement, que nous abordons maintenant ce Livre III qui va traiter du péché et de la Rédemption.

Il est indispensable en effet de déceler le péché et de le dénoncer, de le dévisager, de le situer exactement, non pas pour s'en scandaliser ou pour s'en morfondre, comme le font les faux dévots, mais pour le rejeter définitivement. Le malade qui se complaît en son mal ne mérite pas de guérir. Le monde étale sous nos yeux une exposition, une publicité du péché, sous toutes ses formes : impiété, mensonge, débauche, violence... et comment échapper à la désespérance si l'on s'arrête à ce spectacle, que le théâtre renchérit, que le cinéma met en évidence ? Beaucoup ont prêché en parlant du péché, mais ils ont découragé leurs auditeurs. Telle ne sera pas notre entreprise : car après avoir situé le péché, et surtout le péché dit « originel », parce qu'il est la racine de tous nos maux, nous saurons totalement l'éviter. Notre résultat sera positif, notre démarche aboutira, notre malade sera guéri. C'est pourquoi il convient, dans ce Traité de l'Amour, de faire une large place à cette recherche, qui peut, au premier regard, paraître « négative » - comme il importe que le médecin prenne le temps d'examiner le malade pour porter un diagnostic exact et prescrire les remèdes spécifiques. Ainsi ferons-nous pendant les six premiers chapitres de ce Livre : nous parlerons du mal, du péché, et dans la seconde partie nous le supprimerons ; notre homme (Hènosch) retrouvera la santé, et cette plénitude de la santé qui s'appelle le Salut. Car la victoire a été remportée par le Lion de Juda, par la Racine de David, sur toute puissance adverse. Cette victoire est aussi celle de Marie qui, dès le premier instant de sa Conception a écrasé la tête du Dragon.

Car nous avons été de véritables imbéciles de nous être laissés duper par l'Ange jaloux ! Cette sinistre aventure qui a commencé au péché d'Adam se perpétue de génération en génération parce qu'un océan de sottise et d'ignorance noie et engloutit tous ses fils. Mais si la vraie lumière de la Foi resplendit dans ces dédales de l'erreur, de la turpitude, de la veulerie, de la cupidité... que sais-je ?... alors toutes les forces bonnes, qui demeurent bonnes, qui demeurent considérables, toutes les générosités paralysées, mais immensément riches, tous les talents, tous les génies, toutes les possibilités d'invention qui demeurent encore dans la nature humaine, malgré ses déficiences, tout ce qui reste de bon en l'homme, se réveillera, se manifestera, et s'ordonnera en vue de ce prodigieux et merveilleux Royaume que le Seigneur Jésus va inaugurer par son Retour.

Il faut donc que l'Adversaire lâche prise : tout comme il l'a fait déjà devant Jésus, Marie, Joseph, les Saints, l'Eglise fidèle, cachée peut-être, mais réelle. Il sera confondu et épouvanté. Il faut que l'Univers entier, sur lequel il prétend à un empire de contrainte et d'oppression, lui échappe définitivement. Cela, il faut le vouloir avec une énergie indomptable qui soutiendra notre combat spirituel : car nous sommes assurés que Dieu lutte avec nous, lui qui « nous a donné toute puissance sur l'Ennemi », et qui veut que « tous les hommes parviennent à la connaissance de la Vérité et soient sauvés » (Lc.10/18-19 ; Tim.2/14).

Traité de l'Amour – Livre III

Chapitre 1

Le problème du mal

C'est au fond le seul vrai problème. Car si la nature nous présente beaucoup d'énigmes que la science s'efforce de résoudre, si la géométrie et l'algèbre ont leurs arcanes, exprimées dans le langage sévère des équations, si la profondeur des espaces pose tant de questions aux astronomes, si les structures de la matière vivante attisent tant de recherches, animent tant de laboratoires... ce ne sont-là, à vrai dire, que de joyeux amusements, et la découverte extasiée du Jardin de délices. Le mystère des enchaînements entre les causes et les effets, le lien caché des phénomènes, peuvent être une torture – toute relative – pour l'esprit curieux : mais elle est aisément acceptée comme un jeu, comme un défi que le Créateur nous propose sans cesse. En se donnant la main, psychologues et chimistes, mathématiciens et physiciens... avancent ainsi en rivalisant de zèle et d'ingéniosité dans l'immense champ des investigations qui s'ouvrent devant eux. Le savant est forcément optimiste : il sait à priori, qu'il l'exprime ou non, que s'il ne connaît pas encore la véritable hypothèse explicative de ce qu'il découvre, Quelqu'un bien avant lui, la connaît parfaitement ; l'axiome posé à la base même du mouvement scientifique est indiscutable : le monde ne saurait être absurde.

On raconte que Neils Bohr, inventeur de l'atome qui porte son nom et qui correspond à ce qui est au cœur de la matière, chercha pendant des mois et des années, jusqu'à en perdre le sommeil, la solution des contradictions irritantes de la matière, dans ses différents états, dans ses diverses propriétés. Il ne pouvait admettre qu'elle fût absurde : cette seule pensée le rendait malade. En surmontant ce scandale, qui pesait sur lui comme un angoisse insupportable, il finit par postuler que la matière qui nous semble inerte ne devait sa consistance et ses propriétés qu'à un mouvement permanent et incroyablement rapide de ses particules élémentaires, suivant des lois rigoureuses que les mathématiques pouvaient exprimer logiquement. Non ! La matière n'était pas absurde ni informe : elle était rigoureusement et intégralement logique, raisonnable, exprimable et calculable.

La plupart des hommes – l'immense majorité – ne souffrent pas ainsi d'une angoisse métaphysique parce qu'ils ignorent pourquoi le ciel est bleu pendant le jour et noir pendant la nuit, pourquoi les nuages, à l'horizon, se colorent de rouge le soir et le matin, pourquoi le passage d'un courant électrique dans un filament engendre lumière et chaleur, comment les cellules vivantes assimilent, se reproduisent et disparaissent... L'ignorance est-elle un mal, du moment que l'on peut survivre et recevoir de la vie les joies ordinaires qui trompent l'ennui des jours ? Mais lorsque la maladie, l'accident, le deuil, l'infirmité nous atteignent dans notre chair, le « mal » prend soudain pour nous une redoutable existence – ou du moins une apparence d'existence. Alors le véritable « pourquoi » surgit dans la conscience claire. Sans doute, tout homme dès son enfance, est blessé par le scandale du monde (Livre II ch.1), mais il le supporte assez bien ; il arrive même qu'il s'en accommode volontiers, jusqu'au moment où le « mal », la déficience de la nature humaine le mord par la souffrance. A ce moment-là, les inquiétudes étouffées, les questions secrètes, les angoisses inavouées, enfouies sous le bon visage qu'il convient de prendre

dans la société policée des hommes, se cristallisent en un spectre auquel on ne peut plus échapper et qu'on appelle de ce mot : le mal.

Tous les peuples et toutes les sociétés en ont fait l'expérience ; elles ont tâché par divers moyens de le conjurer ou du moins de l'expliquer. Car cette explication du mal, qu'elle soit exacte ou non, justifiée ou imaginaire, a l'avantage indiscutable d'apaiser l'angoisse métaphysique et de donner rationnellement une réponse au « pourquoi ? » : pourquoi le mal ? pourquoi la souffrance ? pourquoi la défaite ? pourquoi le crime ? pourquoi la guerre ? pourquoi le massacre des innocents, l'absolution des coupables, le triomphe des pécheurs, l'exécution des justes ?...

A-t-on raison de grouper des malheurs aussi variés dans le même chapitre ? Les fléaux de la nature sont un mal à condition qu'ils nous atteignent : lorsque la terre tremble dans un désert sans habitants, qu'importe ! Mais lorsqu'un raz de marée anéantit une ville au lieu de se briser sur une falaise de granit, nous criions notre détresse. Et nous le faisons aussi lorsque nous attirons directement sur nous les maux qui nous frappent : on a vu des hommes, des croyants ou prétendus tels, prier pour que la guerre s'éloigne d'eux alors qu'ils avaient les armes à la main, ou qu'ils travaillaient dans les usines d'armement. Insensés ! Comment ne voient-ils pas qu'ils sont les artisans de leur malheur ? Comment ne comprennent-ils pas que c'est se moquer de Celui qui a dit : « Tu ne tueras pas », de le prier pour la paix alors que les armes remplissent les arsenaux ? Où est-il le mal ? Est-il dans la guerre ? Est-il dans l'arme qui tue ? N'est-il pas plutôt dans la conscience troublée et contradictoire d'un être aveugle et sourd qui travaille de ses mains à réaliser ce qu'il redoute le plus ?

Alors ? Cela signifierait-il que tous les maux peuvent disparaître par l'avènement d'une super-conscience telle que notre comportement soit alors purifié de toute contradiction intérieure ? Une ville est détruite par une éruption volcanique : c'est un grand mal... Certes ! Mais pourquoi a-t-on construit cette ville sur les flancs d'un volcan ? Qui a poussé ces hommes à venir s'installer sur une terre dévastée par le feu ? L'inondation ravage un port. Soit, mais que venaient faire tous ces trafiquants autour des navires de haute mer ? Quelle était leur intention pour accumuler ainsi, auprès de la menace permanente des flots, leurs commerces, leurs maisons, leurs foyers ? Des milliers, des millions d'êtres humains meurent de faim et de misère : c'est un mal immense... certes ! Mais pourquoi se sont-ils ainsi multipliés avant d'avoir prévu les ressources qui seraient nécessaires à leurs enfants ? N'avaient-ils pas reçu de Dieu la lumière de l'intelligence pour faire ce simple raisonnement ? Car les hommes ne poussent pas comme des champignons, ne tombent pas du ciel en ordre serré, comme des grêlons un jour de tempête ! Il a bien fallu que quelqu'un les appelât à la vie. Pourquoi ont-ils donc été suscités sur une terre avant que ceux qui l'habitent l'aient rendue suffisamment confortable et agréable ?

Y aurait-il moyen de rapporter ce problème du mal à la conscience, comme nous le faisons, en orientant les questions vers un « pourquoi ? » qui interroge l'homme sur sa pensée, sur son comportement, sur ses habitudes, sur ses lois ? Sans aucun doute : et c'est ainsi que nous écartons les pseudo-réponses, qu'ici et là, dans telle religion ou dans telle autre, penseurs, philosophes, théologiens ont fourni dans les siècles passés.

En effet, il est tellement facile de se tourner vers le Ciel, vers le Destin, vers la fatalité, et d'accuser, soit une divinité vengeresse, soit une abstraction à laquelle on met une majuscule pour lui donner quelque consistance. Il est tellement plus facile de dresser

une idole au visage grimaçant plutôt que de se frapper la poitrine ! D'ailleurs le dieu pourra être éventuellement apaisé par des sacrifices : n'est-ce pas lui qui veut la mort ? Eh bien, mettons-nous aussitôt d'accord avec ses caprices exigeants et incompréhensibles, puisqu'ils sont inéluctables ! Tu veux de sang ? – Voici celui d'un homme, d'une vierge, d'un enfant... Et les victimes tombent sous le couteau du sacrificateur et se consomment dans l'holocauste. Ces coutumes millénaires ne sont-elles qu'une monstrueuse illusion ? Ou bien au contraire : l'expérience a-t-elle prouvé qu'une ville dont les remparts s'édifient sur un enfant immolé, sur les cendres d'une vierge sacrifiée, reste ensuite à l'abri des défaites, des pillages, des épidémies ? Pourquoi ces sacrifices humains avant les batailles, les entreprises, les expéditions ? Faut-il accuser la conscience plus au moins fétichiste de nos ancêtres ? Ou bien au contraire, convenir qu'ils obéissaient à un impératif quasi céleste, sans lequel aucune société humaine ne peut tenir ?...

Certes, si nous franchissons les siècles d'un coup d'aile, pour parvenir directement des arcanes des premiers siècles aux évidences du 20^{ème}, nous retrouvons avec certaines nuances, le même impératif pesant lourdement sur les nations modernes. En effet, quelle fut l'origine de ces nations, sinon des mers de sang humain versées sur l'autel de la Patrie ? Comment ont-elles assuré leur gloire, sinon par une puissance d'homicide sacrificiel invraisemblable. Certes, il n'y a plus de sacrificateur officiel, armé d'un grand couteau pour égorger en offrande votive une tendre jeune fille devant des soldats avides de carnage et de viol... mais il y a un ministre de la guerre, ou mieux de la « défense nationale », qui peut faire placarder sur un territoire l'ordre de la mobilisation générale, et appeler l'élite des citoyens à mourir au champ d'honneur. Il est assisté d'écoles militaires savantes où l'on calcule en kilobode¹ ou en mégabode la puissance des explosifs disponibles par les armées. Mars n'a plus d'autels, mais les états modernes consacrent une part importante de leur formidable budget à son culte, en fabriquant à l'aide de toute l'ingéniosité des plus intelligents cerveaux, des canons, des tanks, des avions de combat, des navires de guerre... engins dont les noms sont tout à fait symptomatiques des « ténèbres », des « terreurs » qui appesantissaient aussi la conscience de nos ancêtres : « fantôme », « mystère », « mirages », « redoutable », « terrible »... etc.

Certes ! Calchas qui sacrifia Iphigénie était bien plus sage et bien moins cruel que nos modernes calculateurs de morts ! Intelligent et avisé, il savait ce qu'il faisait : il tentait d'apaiser un être courroucé, pour obtenir sa faveur. Nul ne peut dire pour l'instant s'il avait tort ou raison, mais nous sommes assurés qu'il agissait ainsi pour éviter un carnage, alors que les stratèges d'aujourd'hui cherchent au contraire à le multiplier, et s'imaginent que la puissance de la mort peut assurer la vie, que les entreprises de guerre peuvent assurer la paix...

Ces simples considérations nous montrent bien que le processus profond de la conscience humaine, dans les Royaumes de ce monde, asservis à Satan, n'a pas changé. Il est aussi horrible de se battre avec un arc et des flèches, qu'avec un fusil et des balles, des canons et des bombes. Lorsque le tank blindé se substitue au char de guerre, l'aviation à la cavalerie, il n'y a aucun progrès, sinon dans la démonstration qui devient non seulement rigoureuse mais atroce, par laquelle nous apprenons que l'homme est profondément malade, qu'il est vicié dans le jugement de sa conscience. Reste à savoir dont vient ce vice ? Pourquoi cette horrible absurdité de comportement, que les animaux ne connaissent pas : car chez eux, si les espèces les plus fortes s'attaquent aux plus

¹ - bode = cadavre ; c'est l'unité de destruction par laquelle on évalue la puissance d'une bombe atomique.

faibles, au moins ils se respectent dans la même espèce. Mais ici, dans le cas de cette redoutable « espèce », humaine, rien de tel : ce n'est pas parce qu'ils ont faim que les hommes s'entretuent, car ils répugnent – et c'est déjà un progrès – à manger le cadavre de leurs ennemis. Les guerres s'allument pour des motifs infiniment plus futiles que la faim : prestige, argent, ambition... On a vu la folie d'un seul bandit parvenu au pouvoir par le mensonge et le meurtre, pousser des nations entières à s'exterminer ; et tous ces fanatiques, dûment uniformisés sous la discipline militaire, montaient au sacrifice, non pas en gémissant, mais en chantant dans un enthousiasme frénétique et quasi religieux !...

Comment de tels spectacles ne nous ont-ils pas encore ouvert les yeux ? Tout le monde affirme que la guerre est une horrible chose, et cependant, il suffit d'un roulement de tambour et d'une sonnerie de clairon à l'angle d'une rue, pour qu'aussitôt la cohue se forme autour de ses assassins d'élite qui défilent au pas, en faisant briller au soleil leurs armes étincelantes. Lorsque la nation se recueille sur ses origines, lorsqu'elle fête l'anniversaire de quelque tuerie qui a marqué le départ de son « régime », de sa « constitution », elle arbore comme sa plus grande gloire, les nouveaux-nés monstrueux et terrifiants enfantés par son génie militaire ! Les blindés défilent dans un vacarme assourdissant, les avions sillonnent le ciel, les drapeaux flottent dans le vent, les fantassins martèlent le pavé, et la fanfare claironnante ordonne cette liturgie diabolique. Et au lieu de pleurer, on rit. Les fous sont contents de la mort qu'ils se préparent. Et enfin, arrive dans la voiture du général, l'aumônier suprême des armées qui prétend bénir au nom du Dieu vivant cette infernale cavalcade !...

Les loups et les tigres sont infiniment plus sages que nous...

Au moins ils ne cherchent pas à conjurer la mort par la mort : ils cherchent seulement à survivre. Nous autres, nous imaginons nous assurer une gloire, une dignité, un prestige par une « force de frappe » : et même parfois nous prétendons travailler à la gloire de Dieu par une « guerre sainte » ! Telles furent les croisades¹ et les funestes « guerres de religion », où les héros vengeurs des droits de Dieu invoquaient le Très-Haut en égorgeant ses fils, et chantaient des « Te Deum » sur des monceaux de cadavres !...

Ces aberrations, auxquelles nous pourrions en ajouter tant d'autres, manifestent avec la plus haute évidence que la blessure de l'homme n'est pas au niveau de ses sens, ni de sa chair, ni de son intelligence pratique, ni même de son cœur. Ce sont en effet des prodiges de sagacité et de science, de technique et d'ingéniosité qu'il déploie dans ses entreprises guerrières. Qui pourrait dire aussi la somme de dévouement, de générosité, d'oubli de soi, de courage, de patience, et toutes sortes de vertus authentiques que des générations de militaires ont déployées dans cette « histoire des nations », où la réalité a toujours dépassé l'imagination...

C'est beaucoup plus profondément qu'il faut rechercher la blessure de l'homme qui explique l'aberration de sa conduite ; mais cette recherche pourra-t-elle réussir ? Que de sages, que de philosophes, que de penseurs ont multiplié leurs efforts au cours d'innombrables veilles, dans d'intarissables discours, et finalement n'ont pas abouti, sinon à une désespérance résignée... celle de l'Ecclésiaste qui, avec la lumière de l'Esprit-Saint, concluait, après tant d'années d'observation et d'expérience, que « tout est vanité et poursuite du vent »... allons-nous faire mieux que lui ? Par nos propres lumières, non

¹ - Les croisades ont été avant tout des missions défensives en raison de l'invasion par l'Islam de la Terre Sainte et des territoires chrétiens.

pas ! Par le seul effort de la raison s'appliquant à ce que l'homme a réalisé sur la Terre : ce monde et ses gloires, les nations et les royaumes dont le faste et l'éclat ne peuvent nous voiler les misères fantastiques du genre humain, nous tombons nécessairement dans le raisonnement que condamne le Livre de la Sagesse : celui de la désespérance résignée, ou de la résignation désespérée.

Ces « philosophies de l'absurde » ont en effet proposé leurs arguments dans la littérature la plus moderne. C'est un très grand progrès de la conscience collective de la voir ainsi se désillusionner elle-même : mais comment échappera-t-elle au suicide ou à la révolte ? Si l'homme en effet arrive à considérer qu'il est tout à fait inutile et absurde d'exiger un sacrifice pour assurer sa survie, c'est qu'il considère cette survie impossible. Alors, à quoi bon ? Si toute joie est marquée de la menace de sa fin, alors elle devient amère et insupportable. C'est pourquoi certains contemporains ont jugé que le minéral – à supposer qu'il soit insensible – est plus heureux que le vivant, et que le sort du granit est bien préférable à celui de l'homme.

Evitons, en constatant l'évidence du mal, de tomber dans ce piège : nous deviendrions des momies avant d'être des cadavres. Portons au contraire toute notre attention sur les paroles du roi Salomon, qui nous sont rapportées dans le Livre de la Sagesse. C'est l'Esprit de Dieu qui nous instruit, et qui, tout en tenant compte de cette déficience si grave du genre humain, la domine de toute sa science divine. Comment en effet connaître la surface de la Terre sans s'élever au-dessus d'elle ? Ainsi, par le souffle de l'Esprit, échappons à cette résignation désespérée, qui serait pour nous le commencement de la mort.

Sag.1/16 – « Les impies appellent la mort du geste et de la voix, ils la regardent comme une amie, ils se passionnent pour elle, ils font alliance avec elle, et ils sont dignes en effet de lui appartenir... »

« *Les impies* » : c'est-à-dire les hommes dont le cœur est éloigné de leur Créateur, et qui, dès lors, ne recevant plus la lumière de l'Esprit, sont emmurés dans leurs propres ténèbres, prisonniers de cette apparente absurdité qu'est la vie de l'homme sur la terre. Ils appellent ce qu'ils redoutent le plus : et nous voyons combien la chose est vraie, à ne considérer que l'immense effort que les hommes déploient aujourd'hui pour la fabrication des armes !...

« *Ils sont dignes de lui appartenir* » : par une justice immanente et inéluctable, que le prophète Ezéchiel désignait par cette formule lapidaire : « Je ferai retomber sur leurs têtes l'ouvrage de leurs mains » (22/31). Rien n'est plus vrai lorsque l'on songe aux bombardements aériens !...

2/1 – « Ils se sont dit, raisonnant de travers... »

Prenons bien garde, car l'Esprit-Saint va nous aider à dépister en nous un raisonnement pervers que nous croyons cependant logique, et qui de nos jours se trouve à l'état de thèse philosophique et scientifique fondamentale, et subsiste comme principe de comportement quasi universel. Apprenons donc de l'Esprit-Saint que toutes les déductions que nous pouvons tirer à partir de ce que nous sommes devenus, à partir de la figure de ce monde, ne peuvent être qu'une rationalisation de l'erreur.

« Il est court et triste le temps de notre vie, et quand vient la fin d'un homme, il n'y a point de remède. On ne connaît personne qui délivre du séjour des morts... »

Attention, le scribe mettait ces paroles dans la bouche des impies. Il avait beaucoup de mérite et de discernement spirituel pour écrire cela, car il n'avait pas encore la révélation de Jésus ! Nous autres, nous l'avons depuis près de deux mille ans, et cependant, dans le fond des consciences, le raisonnement pervers et impie reste toujours le même. Nous, nous connaissons en effet celui qui délivre du séjour des morts.

« Le hasard nous a donné l'existence, et après cette vie, nous serons comme si nous n'avions jamais été ; le souffle dans nos narines est une fumée, et la pensée une étincelle au battement de notre cœur. »

On ne peut exprimer avec plus de bonheur et plus de poésie les thèses matérialistes couramment répandues aujourd'hui, renforcées d'innombrables arguments pseudo-scientifiques qui ne font qu'embrouiller les choses.

« Qu'elle s'éteigne, et notre corps retombera en cendre, et l'esprit se dissipera comme l'air léger. Notre nom tombera dans l'oubli avec le temps, et personne ne se souviendra plus de nos œuvres. Notre vie passera comme la trace d'une fumée, et se dissipera comme un brouillard que chassent les rayons du Soleil, et que la chaleur anéantit. Oui, nos jours sont le passage d'une ombre, la mort ne retourne point sur ses pas, le sceau est apposé et nul ne revient. »

Voilà bien posé les prémices du fallacieux raisonnement : l'universalité de la mort et son caractère inéluctable. Elle n'est inéluctable qu'après l'erreur, en fonction de l'erreur, du mauvais choix de l'homme, dans lequel nous sommes ataviquement engagés. Le mauvais comptable est celui qui, découvrant la fausseté de son résultat, maquille les chiffres et refuse de rechercher l'endroit exact où il s'est trompé. Ainsi en est-il de l'impie qui, constatant l'échec de la nature humaine, s'accommode de la situation en disant :

« Venez donc, jouissons des biens présents, usons des créatures avec l'ardeur de la jeunesse, enivrons-nous de vin précieux et de parfum, et ne laissons point passer la fleur de notre printemps. Couronnons-nous de roses avant qu'elles ne fanent, qu'aucun de nous ne manque à nos orgies, laissons partout des traces de nos réjouissances, c'est notre part, c'est là notre destinée... »

Sans doute, tous les insensés ne sont pas des jouisseurs : beaucoup savent fort bien, tout insensés qu'ils sont, modérer leurs plaisirs pour les faire durer le plus longtemps possible. Mais quoi, épicurien ou stoïcien, le philosophe qui refuse la lumière de Dieu adopte la même position : il accepte la mort comme un fait, comme le fait capital, en s'imaginant qu'il est dans la nature même de l'homme de mourir. Tout perspicace qu'il se prétend, il ne pousse pas son raisonnement assez loin, ni assez haut pour remonter à la racine du mal. Cette position païenne a déteint très profondément à l'intérieur du christianisme, puisque dans l'enseignement courant, l'idée que la mort est invincible est partout répandue. Sans doute, ce pessimisme est corrigé par la théorie de l'immortalité de l'âme, de la vie future, et de la résurrection. Mais cette espérance ajoute encore son opium au sommeil de la raison, pour paralyser tout effort de recherche fondamentale, non pas au niveau de la science seulement, mais au niveau de la Foi.

Je ne parle pas de cette foi au rabais, si couramment répandue en ce jour, qui ajoute encore à cette déplorable résignation à la mort : cette foi qui n'est qu'une croyance vague, alourdie de contradictions insolubles. Comment concilier, par exemple, la toute puissance d'un Dieu infiniment bon, avec la mort naturelle de l'homme ? Sans doute, la consolation que reçoivent les chrétiens, lorsqu'ils affirment l'immortalité de l'âme et la vie future, dépasse de beaucoup l'absurde négation de l'athéisme qui veut que tout soit fini de l'homme après son dernier soupir ! C'est la Foi totale, l'Amen joyeux et sans réticence à la Parole de Dieu qui va nous permettre de comprendre en toute évidence le pourquoi et le comment de la mort, comme aussi de toutes les innombrables déficiences humaines que l'on désigne par ce mot général : le mal.

L'Esprit de Dieu en effet nous invite à prier dans le sens de cette délivrance de tout mal et de la mort. Nombreux sont les textes de l'Écriture qui nous apprennent que si la mort est venue dans le monde, telle n'était pas la Pensée première de Dieu, telle n'était pas la pensée éternelle de Dieu. Ainsi, nous lisons dans ce même Livre de la Sagesse :

*« Ne courez pas après la mort par les égarements de votre conduite,
« n'attirez pas sur vous la perdition par les œuvres de vos mains,
« car Dieu n'a pas fait la mort.
« Il ne se réjouit pas de la perte des vivants.
« Il a créé toutes choses pour la vie,
« les créatures du monde sont salutaires,
« il n'y a en elles aucun principe de destruction,
« et la mort n'a pas d'empire sur la Terre,
« car la justice est immortelle... » (Sag.1/12-15)*

Il nous suffirait donc de rejoindre cette « justice » qui est non seulement immortelle, mais source d'immortalité ? Sans aucun doute. C'est bien là l'enseignement de Paul : « L'homme justifié par la foi vivra » (Rom.1/17). Et plus loin, dans ce même Livre de la Sagesse, nous lisons :

*« Oui, Dieu a créé l'homme incorruptible,
« Il en a fait une image de sa propre nature. » (2/23)*

Si l'expérience universelle nous montre que l'homme est devenu corruptible, c'est donc qu'il a manqué à cette justice qui était source d'immortalité ? Sans aucun doute ! Et comment retrouver cette justice ? Est-il possible de la retrouver ? Bien entendu ! Avant Jésus-Christ, le Juste, qui a triomphé de la mort par sa résurrection, avant Marie Immaculée qui n'a pas connu l'humiliation du tombeau, mais l'enlèvement dans la gloire céleste, nous avons déjà les psalmistes qui priaient dans ce sens, suppliant le Seigneur d'arracher leur vie à la morsure des Enfers, c'est-à-dire du séjour des morts. Nous citons en glanant ici et là, quelques-unes de leurs poignantes prières :

*« Seigneur, qui entrera sous ta tente,
« habitera sur la sainte montagne ?
« Celui qui marche en parfait...*

et qui observe tous les préceptes de la Loi. Quelle sera donc sa récompense ?

« Qui fait ainsi jamais ne bronchera... (Ps.14)

Et celui qui entre ainsi dans le secret de Dieu, que les impies méprisent, fait déjà l'expérience du triomphe de la vie en lui-même :

*« Aussi mon cœur exulte et mes entrailles jubilent
« Tu ne peux abandonner mon âme aux Enfers,
« ni laisser ton ami voir la corruption.
« Tu m'apprendras le chemin de la vie,
« devant ta face plénitude de joie
« à ta droite délices éternelles ». (Ps.15)*

Devant le piège de la mort, le psalmiste inspiré par l'Esprit-Saint ne cherche point une explication philosophique, mais il supplie Dieu de l'en arracher :

*« Les filets de la mort m'entouraient,
« les torrents du Malin m'épouvantaient,
« les pièges des Enfers me cernaient
« devant moi les traquenards de la mort.
« Dans mon angoisse j'invoquai le Seigneur,
« vers mon Dieu je lançai mon cri :
« il entendit de son Temple ma voix,
« et mon cri parvint à ses oreilles... » (Ps.17/4-8 ; Hb.18)*

Et le Seigneur qui est « lumière et salut », instruit celui qui se fie en lui des « secrets de la vie » : le « bien-aimé de Yahvé » n'est plus de ceux qui « tombent dans la fosse ». Il exulte prophétiquement du triomphe que le Christ a connu pour nous et qu'il cherche à nous faire partager :

*« Seigneur, vers toi j'ai crié,
« Et toi mon Dieu tu m'as guéri :
« Seigneur, tu as tiré mon âme des Enfers (= séjour des morts)
« me ranimant d'entre ceux qui descendent dans la fosse. (Ps.29/3-4).*

Voici en effet le sort des Justes :

*« Ils s'enivrent de la graisse de ta maison
« aux torrents de tes délices, tu les abreuves,
« en toi est la source de la vie,
« par ta lumière nous voyons la lumière » (Ps.35/9-10).*

Certes ! Celui qui a le pouvoir de « faire danser les os broyés », et qui n'a aucun mépris pour un « cœur brisé », a le pouvoir d'empêcher les vivants de mourir, afin qu'ils puissent lui rendre grâce :

*« Ce ne sont pas les morts qui te loueront, Seigneur,
« ni ceux qui descendent au silence !
« Mais nous, les vivants bénissons Dieu,
« dès maintenant et à jamais » (Ps.115 h/17-18)*

Certes ! Il importe avant de lancer vers le Seigneur ce cri : « Seigneur, délivre ma vie ! » (Ps.116 hA /4), puisque notre vie dépend en définitive de la relation qui sera renouée entre notre Créateur et nous :

*« Sois bon pour ton serviteur et je vivrai...
« Fais-moi comprendre ta loi et je vivrai...
« Par tes paroles, tu me vivifies... » (Ps.119 h).*

Car si la vie peut s'en aller en un bref instant, elle ne peut être recouvrée, affermie, jusqu'à devenir triomphante, que par un effort continu de correspondance amoureuse et filiale avec notre Père. Dans cette intimité de fidélité et d'amour, Dieu donne « la bénédiction et la vie à jamais » (Ps.132/3).

Aussi, le psalmiste ose lancer ce défi, qui ne se retrouve bien entendu dans aucune des littératures humaines :

*« Qui donc vivra et ne verra la mort ?
« Qui arrachera sa vie à la griffe des Enfers ? (Ps.89h/49).*

Le psalmiste tient en effet la réponse de l'Esprit de Dieu lui-même :

*« La droite du Seigneur a fait prouesse, sa droite m'a relevé,
« Non, je ne mourrai pas, je vivrai, et publierai l'œuvre de Dieu.
« Il m'a châtié et châtié le Seigneur sans me livrer à la mort. » (Ps.118h/15-18)*

Nous pourrions glaner ainsi dans les psaumes – et dans les Ecritures – bien d'autres affirmations solides et positives illustrant l'attitude que nous devons prendre face à la mort dans une vue de foi. Les Sages et les Prophètes vont en effet dans le même sens, sans parler des enseignements du Nouveau Testament qui lui, donne positivement la certitude de la victoire. Alors, que faut-il faire devant la mort, si nous voulons ne pas nous y résigner ?

Eh bien, comme les hommes font souvent lorsqu'une catastrophe, un accident survient, inopiné : ils font une enquête. Une commission d'experts est nommée qui étudie les causes du déraillement ou du naufrage... Certes, on ne peut empêcher que la ville soit engloutie lorsque le barrage s'est rompu, mais l'on peut étudier la question plus à fond, pour éviter qu'à l'avenir, pareil désastre ne se reproduise. Telle est l'attitude positive et non pas fataliste, mais scientifique et raisonnable que nous devons adopter devant cette immense catastrophe qu'est la mort universelle de tous les fils d'Adam. Dieu ne veut pas la mort, pas plus que l'ingénieur qui a construit la caravelle ne veut qu'elle s'écrase au sol ou s'abîme dans les flots. La mort existe cependant ; alors ? Dieu s'est-il trompé ? Absolument pas. Si l'accident est survenu c'est par erreur de pilotage de celui qui était responsable de l'appareil, je veux dire par erreur de l'homme qui a fait un mauvais usage de sa nature et de sa liberté, et cela sur un point capital, par rapport à une « Loi » souverainement importante devant commander sa psychologie et sa biologie.

Cette erreur de pilotage est plus qu'une erreur : c'est une faute, où l'homme n'est pas l'unique coupable. Il a été induit en erreur par un être devenu méchant et jaloux, l'Ecriture le dit formellement :

*« C'est par l'envie du Diable que la mort est entrée dans le monde,
« Ils en feront l'expérience ceux qui lui appartiennent » (Sag.2/23)*

Ces considérations vont au-devant de la confiance divine, car Dieu, notre Père bien-aimé, ne nous a pas laissés nous débrouiller tout seuls pour nous sortir de notre marasme. La lumière de sa Parole nous a parfaitement instruits, pour qui veut l'entendre, bien sûr ; car c'est une mode depuis longtemps même dans l'Eglise de rejeter la Lumière du Soleil pour s'éclairer du flambeau fumeux des seules « hypothèses » humaines ! Comme si la paléontologie pouvait se substituer à la Révélation !... A vrai dire, les œuvres immenses de certains néo-païens ne font que brasser la vase des marécages, alors que l'enfant du catéchisme qui entend le récit de la Genèse et qui en reçoit l'explication exacte est infiniment plus avancé que le savant qui s'embrouillera toujours pour classer les vestiges des primates... L'un de ces petits venait d'entendre l'histoire de la Tentation au Paradis Terrestre ; profondément ému, imaginant Adam et Eve chassés par l'Ange exterminateur, il s'écria : « Eh bien, il faudra bien faire attention de ne plus faire pareil ! » Il avait compris, son intuition était juste. C'est exactement ce à quoi Dieu veut nous ramener lorsqu'il essaie délicatement de nous faire comprendre que nous sommes les artisans de nos malheurs, quels qu'ils soient.

L'Eglise, d'ailleurs, a compris cela depuis fort longtemps. Face à tous ces naïfs qui voudraient que ce monde soit le « meilleur possible », ou que « le mal n'existe pas », face aussi aux désespérés qui se résignent à l'ennui toujours renouvelé de leurs stupides divertissements, elle proclame le dogme du péché dit « originel ». Le mot, certes, n'est pas dans l'Ecriture, et nous avons vu qu'il est assez mal choisi, car à l'origine, il n'y a pas de péché mais seulement la joie et le bonheur de la Trinité Sainte proposée à l'homme. Mais si la théologie emploie ce mot, c'est pour signifier que tous les péchés et toutes les transgressions, et par suite toutes les déficiences, les décrépitudes, les diminutions, les détresses et la mort ont une origine commune dans une faute qui les conditionne toutes parce qu'elle a blessé profondément et mutilé horriblement la nature humaine. Mais comme de nos jours, ce dogme du péché originel reste aux dents de nos contemporains, devenus trop superficiels pour l'avalier, il est indispensable de nous arrêter un peu, et de voir qu'il est enseigné par l'Eglise non pas pour nous accabler, mais pour nous délivrer.

- Fin du chapitre 1 -

Chapitre 2

La position exacte du dogme du « péché originel »

Le mot « originel » lié au mot « péché », comme nos oreilles ont depuis longtemps l'habitude de l'entendre, n'existe pas dans l'Écriture ; mais il est hors de doute que Paul vise bien ce péché-là tout au long de l'Épître aux Romains, et tout spécialement lorsqu'il nous parle de l'ancien Adam dont la faute a amené sur lui et sur nous la sentence de condamnation (Rom.ch.5). Cependant, puisque l'usage le veut, gardons le vocabulaire traditionnel : celui que l'on voudrait innover ne vaudrait pas l'ancien. Si donc nous parlons de « péché originel », entendons bien que le péché n'est pas dans la création de Dieu, ni au principe de cette création ; mais seulement qu'il y a un péché qui est l'origine et la source de tous les autres, et par suite de tous nos malheurs. Tout comme il est normal qu'un fleuve ait une source, un arbre des racines, qu'une fumée soit produite par un feu.

Cependant nos contemporains éprouvent une certaine démangeaison aux oreilles qui les détournent de ce dogme, alors que jusqu'ici, il était accepté dans l'Église sans hésitation. Il devient agaçant pour certains esprits ; à juste titre, peut-être, il constituait une explication trop facile : il avait bon dos, le péché originel, plus encore que le bouc émissaire, pour supporter les accusations du peuple : « C'est le péché originel, que voulez-vous !... » Par cette formule-clé, le juste dégageait, ou croyait dégager sa responsabilité ; le prêtre ou le lévite qui passait à côté du voyageur tombé sur la route, gardait la sérénité et la gravité qui conviennent à leur état. Bien entendu, il était absolument exclu de chercher en quoi pouvait bien consister exactement le dit « péché originel ». D'ailleurs, à quoi bon ? Puisqu'il avait été commis il y a très longtemps, aux origines de l'humanité, personne n'y pouvait rien. Cette recherche purement spéculative, quel intérêt pouvait-elle avoir ? Ainsi le dogme du péché originel, bien loin d'être une lumière, devenait une « balançoire ». Lorsqu'on emploie des mots dont on ne connaît plus le sens, on sombre dans une sorte de fétichisme intellectuel dont on ne peut espérer aucun profit.

Il est donc parfaitement compréhensible que les hommes de notre temps, attisés par la recherche scientifique et formés par ses méthodes, grincent des dents lorsqu'ils rencontrent ces deux mots qui pour eux ont la saveur d'un conte de fée, d'une fable mythologique. N'est-il pas vrai que l'on se contentait de raconter la parabole - et souvent dans le respect dû au Texte sacré - de cette fameuse « pomme » que la première femme fit goûter à son nigaud de mari ? Si tant de maux déferlent encore sur le monde parce que notre premier père a croqué le fruit défendu, qu'il soit doux ou amer, nous sommes en pleine absurdité. Il n'y a plus aucune proportion entre la cause et l'effet ; Dieu n'est pas juste ; ou alors la fable qui nous raconte cette première histoire n'est qu'une invention des hommes, introduite on ne sait comment dans le canon des Écritures ; elle pouvait avoir quelque intérêt pour un peuple enfant, mais elle est devenue insupportable aux esprits cultivés que nous sommes ! Que le Saint-Esprit ait inspiré le folklore populaire, la chose est difficile à croire... et toute une tendance théologique, se faisant l'écho de ces réticences, cherche à écarter ce Texte de la Genèse, chapitre 3. On n'ose, certes, le rayer de la Bible, mais dans l'enseignement courant, on fait comme s'il n'y était pas.

Car il est exaspérant et faux, j'en conviens, de rapporter sur le seul premier homme et à son acte, posé, qui sait (?) dans une demi-conscience ¹ la cause, sinon la responsabilité de tous les malheurs de l'univers. Il est trop facile de dire : « C'est la faute d'Adam ! », et c'est en même temps frauduleux, car il est bien évident que nombre de maux et de calamités ont été déclenchés tout récemment par des inconscients ou des cyniques dont on connaît parfaitement les noms et l'histoire, et qui sont directement la cause de détresses effroyables. Faut-il évoquer ici le souvenir de ceux que l'on a appelés les « criminels de guerre » ? D'autre part, il est absurde de lier irrémédiablement la liberté de tout homme à la faute d'un lointain ancêtre dont le premier choix doit encore peser irrésistiblement sur les actes de chacun ! Si le monde était ainsi, Dieu lui-même pourrait être accusé d'erreur, sinon de faute. Et c'est sans doute pour éviter de mêler Dieu au mal qui est dans le monde que l'on préfère écarter purement et simplement cette formule, sinon cette notion de « péché originel ».

Alors que dire ? Car si l'on écarte le dogme du péché originel, le mal n'en demeure pas moins, plus sensible, plus douloureux, plus énigmatique, plus universel que jamais... Il grandit avec la prolifération inquiétante de la chair humaine sur la surface de la planète : à ne considérer par exemple que le mal de la famine qui, malgré tous les efforts tentés depuis des années, n'a pas régressé !... Comme ces déficiences et ces malheurs ne peuvent être niés, on les rapporte alors à une imperfection, à un inachèvement de la nature humaine, encore en gestation douloureuse, dans la matrice bien malade d'une « Evolution », que le positivisme dit scientifique, veut absolument bénéfique et progressive... Ne suffit-il pas de prendre patience encore un peu, et le « point Oméga » va poindre à l'horizon. Hélas, nous savons bien qu'il n'en est rien : les efforts des médecins tendent à multiplier les maladies, les réformes des universités à déprimer les étudiants, la construction des villes à provoquer d'innombrables dépressions mentales, à faire pulluler la délinquance... Les asiles agrandis, les prisons contrôlées, la chimie médicale ne peuvent rien contre l'effondrement de la conscience. Il faut inventer toujours de nouvelles drogues pour lutter contre la drogue. Les maîtres sont débordés par le nombre des illettrés, submergés par les analphabètes. Il est hors de question que les boulangers parviennent à faire du pain pour tout le monde... Et ceux qui devraient lancer des sacs de farine sur les peuples misérables, leur vendent des armes en attendant de les anéantir par leurs bombes... Le nivellement démocratique, la musique radio diffusée, la télévision, créent une hypnose collective où la réflexion et la prière n'ont plus aucune place. L'informatique et le robot dispenseront bientôt le civilisé de toute initiative et de toute nécessité d'être intelligent... Où est le « point Oméga » ?... Pour y croire encore, il faut faire un acte de foi beaucoup plus héroïque que pour admettre le dogme du péché originel, même mal formulé.

Beaucoup de chrétiens n'ont pas su discerner que l'homme est le seul responsable du mal qu'il attire sur sa tête : à vrai dire, ils n'ont jamais eu la « clé de David », c'est-à-dire la lumière du Christ qui ouvre le sceau de l'antique parabole de Moïse. Ils supposent donc qu'en arrivant à ce point de son ouvrage, en tirant la femme de l'homme, juste avant de prendre son repos le jour suivant, le Créateur – que son nom soit béni ! – était un peu fatigué. Ils n'osent évidemment faire monter dans leur conscience claire, ou sur leurs lèvres, cette outrageuse supposition. Alors, ils pratiquent la politique de l'autruche, suivant en cela l'exemple des animaux que Jupiter fit un jour comparaître devant sa grandeur, et qui se trouvaient tous très bien comme ils étaient. N'y a-t-il pas moyen de fermer

¹ - Je rapporte ici les opinions modernistes courantes. Je professe avec l'Eglise que le premier homme avait une conscience parfaitement lucide.

obstinément les yeux sur le mal ? Il est si facile au prêtre ou au lévite de passer son chemin, dédaigneux du voyageur blessé gisant sur la route... Il est si facile aux riches d'oublier les pauvres, aux citoyens libres de délaisser les prisonniers, aux bien portants d'abandonner les malades. Et cette tendance se généralise dans certains livres, dans certaines sectes philosophiques ou religieuses, qui se veulent avant tout positives et optimistes, pour éviter, semble-t-il, de faire porter sur Dieu, qui est le Créateur de toutes choses, un jugement défavorable. En effet, si l'œuvre a raté, ne faut-il pas accuser, en définitive, le Créateur ? Et pourtant, il ne saurait se tromper !... Il faut donc affirmer que tout est bon, que tout est beau, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Nous connaissons la critique acerbe et fort adroite de cette philosophie qui ne mérite même pas une mention dans le catalogue des naïvetés. La culture assidue et volontaire de l'illusion ne peut aboutir qu'à la confusion, au désespoir et à la folie. C'est pourquoi l'Eglise a toujours eu la plus grande sagesse de condamner les pélagiens, qu'ils se rattachent, oui ou non, à ce vieux fondateur de secte. Celui-ci, bien avant certains naturistes modernes ¹, pensaient rendre gloire à Dieu en niant purement et simplement qu'il y eût quelque péché que ce soit dans la nature, la nature humaine actuelle, issue d'Adam, et qui demeure si universellement et manifestement sous la sentence : « Tu mourras de mort ».

Soyons donc réalistes. Ne cherchons à justifier Dieu par aucun argument illusoire, et qui ne ferait que manifester le peu de sens que nous aurions de sa Majesté souveraine ! Ne cédon pas non plus à cette sotte fierté d'un humanisme désuet, qui ne cesse de se jouer à lui-même une comédie divertissante pour mieux oublier la sentence qui demeure suspendue sur toute joie, sur toute réussite, sur tout succès, et sur chacun d'entre nous. Victimes, nous le sommes, certes, d'une faute dont nous sommes solidaires ; mais responsables, nous le sommes aussi, à part entière, replacée comme Adam l'était au point de départ, devant une option qui intéresse les aspirations les plus profondes, voire les plus inavouables dans le monde d'aujourd'hui indigne de les entendre et qui se scandalise de la Vérité. Laissons les faux-semblants dont se parent les philosophies et la sagesse de ce siècle, qui toutes se contredisent pour mieux manifester leur fausseté. Car le problème du mal n'a pas une solution philosophique : il ne faut pas désolidariser le mal du péché, ni l'imperfection de la nature d'une véritable culpabilité qui existe, même si elle ne monte pas à la conscience claire du plus grand nombre. La parole de Paul est formelle : « La colère de Dieu se manifeste du haut du ciel contre l'impiété et l'injustice généralisée des hommes » (Rom.1/18). Colère ? Oui, colère. Semence d'Abraham et fils d'Hébreu, l'Apôtre avoue que cette colère s'étend aussi sur la race élue : « Par nature, nous sommes tous fils de colère », avoue-t-il dans l'Epître aux Ephésiens (2/3). Ce mot est choquant : « colère », comme si Dieu pouvait se mettre en colère ! Marie à la Salette a, paraît-il, déplu à de nombreux ecclésiastiques pour avoir osé dire : « Je ne puis plus retenir le bras de mon Fils ». Avaient-ils oublié, ces hommes qui se disaient de Dieu, les terribles anathèmes des Prophètes et les graves avertissements du Seigneur : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites... » « Race de vipères, comment échapperez-vous à la condamnation de la géhenne ?... » Et l'Apocalypse de Jean qui déploie sous nos yeux une prophétie de toute l'histoire, qu'annonce-t-elle, sinon une suite interminable de

¹ - Ne confondons pas le naturisme philosophique qui est un système de pensée qui nie pratiquement tout péché dans la nature humaine actuelle, et le « naturisme » ou « nudisme » de ceux qui veulent tout simplement vivre au soleil, manger des fruits et des légumes, pour échapper à la contagion délétère de la cité. Ceux-ci ne sont pas condamnés ; ils ont bien raison !

fléaux accablant toute la terre, comme une multiplicité d'avertissements d'un Dieu courroucé à l'égard d'une humanité pécheresse ?

Oui, nous sommes contraints d'admettre la colère de Dieu. Quelle est cette colère ? C'est l'indignation exaspérée de l'amour, contre des créatures qui ont refusé l'Alliance, méprisé ses dons, et outragé le Créateur dans ses œuvres, et même qui, parfois, l'ont directement blasphémé. Nous voyons ainsi que le péché dit « originel », bien loin d'être l'imperfection d'une créature encore inachevée, est une faute réelle, une transgression coupable. Elle a mutilé l'homme d'une manière effroyable, elle l'a réduit à la corruption ; mais surtout elle a offensé gravement la Majesté divine. C'est le refus ironique et dédaigneux de l'orgueil aveugle sur lui-même ; la prétention insupportable de l'ignorance qui veut en faire à sa tête ; le sarcasme de la vanité stupide qui méprise l'ouvrage incomparable du Très-Haut ; la fermeture volontaire du cœur à la parole supérieurement intelligente parce qu'elle est créatrice ; le mensonge, la fourberie, la duplicité... L'Esprit-Saint contristé, le Verbe condamné, le Père humilié, la Trinité Sainte qui voit son image et sa ressemblance s'effacer du visage, du comportement, de la pensée, des sentiments qui n'avaient de sens en l'homme que par Elle ; le chef-d'œuvre de Dieu qui devient vanité et néant...

Bien entendu tous les hommes n'ont pas clairement au cœur et encore moins à l'esprit la notion de cette catastrophe que représente le péché : et cependant ! Otez le divertissement, les soucis de la vie, les occupations naturelles ou artificielles que les hommes se donnent chaque jour, la frénésie de survivre, de s'enrichir, de prospérer ; ôtez-leur, par un jeûne salutaire, le manger et le boire surtout ; prenez ce bon vivant gouailleux et goguenard qui rit aux éclats lorsqu'il plaisante sur les sujets les plus graves, et qui n'est sérieux que lorsque le train de sa parole roule sur l'argent ; isolez cet homme, ce citoyen typique des royaumes de la terre, enfermez-le dans une chambre, où il ne pourra s'occuper que de lui-même, et de ses pensées ; laissez-le dans la solitude où rien des images de ce monde et des plaisirs qu'il y rencontre à chaque pas ne suscitera plus ses sens ; alors monteront nécessairement en lui des remords muselés, des inquiétudes comprimées, des angoissées enchaînées : tout un univers intérieur duquel il détournait obstinément le regard, va s'imposer à lui, à sa conscience, à sa réflexion. « Qui suis-je ? Où vais-je ? Quel est le sens de ma vie ? Vis-à-vis de telle ou telle personne, quel a été mon comportement ? Ai-je pris vraiment la responsabilité de mes actes, particulièrement de celui-ci, de celui-là... ? Ne devrai-je pas rendre compte de tout cela à Quelqu'un ? Ma vie privée a été effectivement jusqu'ici privée de tout témoin, de tout conseiller, de toute assistance spirituelle, suis-je donc bien sûr de ne pas m'être égaré ? Et si demain, tout à l'heure, je venais à mourir, qu'en sera-t-il de moi ? Je sais, certes, que je dois mourir : je suis allé dans ma vie à de nombreux enterrements, non par piété, mais par convenance, et voici que le mien peut aussi arriver ! Voilà ma terrible ennemie : la mort ! Je n'ai jamais voulu penser à cette chose horrible, et pourtant je l'ai mangée, je l'ai bue, je l'ai sentie dans ma gorge, à certains moments pathétiques, dans des éclairs de lucidité qui ne peuvent tromper, lorsque je transgressai la Loi de Dieu, Loi que je portais en moi-même et qui m'interdisait le passage : voile léger, que j'ai déchiré... Et j'ai bien senti alors que j'étais en dehors d'un domaine qu'il me faudrait tôt ou tard retrouver douloureusement, par la voie resserrée de la pénitence... »

Telles sont les pensées qui existent confusément au cœur de tout homme. Pensées obscures, éloignées des préoccupations habituelles, des soucis quotidiens, de cette surface mouvante, grimaçante, factice, où naviguent les personnalités du monde... Il importe que chacun descende en lui-même pour y trouver soit l'alliance avec son

Créateur, soit la rupture de cette alliance. Puisque les vivants ne veulent pas, dans leur ensemble, s'occuper des vrais problèmes, il est impérieusement nécessaire que la mort arrive pour dépouiller la conscience profonde de toutes ces superstructures artificielles et conventionnelles, qui n'ont aucun rapport avec la Vie. Paradoxe étrange : quiconque fuit la mort et l'écarte de sa pensée, la prépare activement et l'attire sur sa tête ! Et c'est la mort qui sera pour lui le moment de vérité qui permettra son départ dans la vraie vie ! Celui qui, au contraire, accepte dès maintenant de mourir à ce « vieil homme » qu'il porte en lui-même, loin de l'alliance, ennemi de Dieu, écarte de lui la mort ... Notre génération charnelle, puis le scandale de ce monde, nous ont conditionnés pour la mort, c'est pourquoi la vie n'est plus un donné de la nature : elle sera l'aboutissement d'un travail de réfection, d'une conquête et d'une victoire.

Laissons donc l'idée que le péché fut uniquement une réalité historique au commencement du genre humain : oui, il en fut ainsi, et c'est bien sur la génération de Caïn – « qui était du Diable » - que porte d'abord le péché. Mais il est aussi une réalité psychologique actuelle ; c'est donc par une introspection loyale et exigeante sur son domaine intérieur, que chaque homme, individuellement, personnellement, est appelé à entrer dans la voie du Salut. Car s'il a été solidarisé collectivement à une race pécheresse par sa conception et sa venue en ce monde, il ne peut se sauver qu'en se désolidarisant volontairement, pour acquérir d'abord et avant tout sa liberté. Si le péché n'était pas, le conditionnement de chaque être humain serait parfait : il aurait pour Maître et opérateur l'Esprit de Dieu. – C'est d'ailleurs ce qui devrait exister dès aujourd'hui dans l'Eglise des baptisés... - Il n'en est rien, hélas : l'inventeur de notre conditionnement psychologique, jusqu'en nos réflexes profonds qui informent le jugement de notre conscience, est un Adversaire redoutable qui a enchaîné Adam, - c'est-à-dire toute l'humanité – par un pacte terrible. Nous avons signé et nous sommes dupes : nous avons consenti à notre propre malheur. Il nous faut donc faire marche arrière : nous délier de ce pacte par un long travail d'intelligence spirituelle qui nous fera discerner les intentions perverses de notre ennemi, qui fera tomber toutes ses illusions et ses séductions : nous verrons alors que les biens qu'il a fait miroiter sous nos yeux nous ont caché par leur éclat trompeur, des biens infiniment plus grands, plus hauts, et plus merveilleux que notre Créateur et Père bien-aimé avait rêvés pour nous.

Le Prophète en effet ne voyait pas d'autre « solution » pour l'homme dévoyé que de revenir à Dieu. Ecoutons-le :

*« O vous tous qui avez soif, venez aux eaux,
« vous qui n'avez pas d'argent, venez, achetez sans argent,
« et sans rien donner en échange, du vin et du lait...*

*« Cherchez Yahvé pendant qu'on peut le trouver,
« invoquez-le pendant qu'il est près.
« Que le méchant abandonne sa voie,
« et le criminel ses pensées.
« Qu'il revienne à Yahvé, il lui fera grâce ;
« Qu'il revienne à notre Dieu, car il pardonne largement.*

*« Car mes pensées ne sont pas vos pensées,
« et mes voies ne sont pas vos voies, dit Yahvé.
« Autant les cieux sont élevés au-dessus de la Terre,
« autant mes voies au-dessus de vos voies,*

« et mes pensées au-dessus de vos pensées. (Is.55/1-10)

Retrouver Dieu, renouer l'Alliance, recevoir son Esprit, goûter à nouveau le bonheur du Seigneur, connaître son Dessein pour le réaliser : il n'y a pas d'autre moyen pour l'homme d'être sauvé, et cela par Jésus-Christ qui est le nouvel Adam ; Il nous faut donc sortir de cette humanité pécheresse et vouée à la perdition¹ pour entrer, par la Foi, dans le Corps du Christ, qui est l'humanité rachetée et vouée au Salut et à la Gloire. Je dis « par la Foi », parce que, hélas ! par nature, par la nature violée, nous avons été introduits, dès notre conception et notre naissance, dans le corps d'Adam qui gît sous la sentence : « Tu mourras de mort ». Dans cette perspective, lisons attentivement le lumineux chapitre 5 de l'Épître aux Romains qui nous donne la vision du plan général de Dieu sur le monde et sur la nature humaine, et aussi, ce qui nous intéresse au plus haut point, notre passage de la « condamnation » à la « réconciliation ».

Rom.5/12 – « Voici donc que par le fait d'un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort ; c'est bien ainsi : la mort atteint tous les hommes du fait que tous ont péché. »

Nous trouvons là l'affirmation de l'axiome biblique fondamental, duquel il ne faut pas s'écarter : la mort est la conséquence du péché. Elle n'est point « naturelle » à l'homme : elle est survenue comme un « accident » prévisible par le Créateur – puisque l'homme restait libre – mais non nécessaire.

Cet axiome est une thèse de foi qu'il convient ici de rappeler, avec l'appui du concile de Carthage (en 418) qui l'énonce ainsi :

« Celui qui dirait qu'Adam le premier homme a été fait mortel, de sorte qu'il péchât ou non, il serait mort corporellement, c'est-à-dire qu'il serait sorti de son corps non en raison du péché, mais par nécessité de nature, qu'il soit anathème. »

Suivons donc attentivement la pensée de Paul : il déclare que « par le fait d'un seul homme, le péché est entré dans le monde » ; mais ce n'est pas là dégager les autres hommes de toute responsabilité ! Au contraire : il affirme que l'universalité de la mort prouve que tous les hommes ont péché. Ce n'est donc pas la mort qui est contagieuse, comme les gens le pensent habituellement, mais le péché. Il suffirait donc, pour échapper à la mort, dans une logique rigoureuse de s'arracher entièrement à la contagion du péché, et c'est justement ce qu'ont déjà fait les Gloires de l'humanité : le Christ Jésus, Marie sa mère et saint Joseph.

Les versets suivants, 13 et 14, de ce chapitre 5 présentent cette pensée, par l'autorité de l'Apôtre :

« Avant la loi, le péché était déjà dans le monde, mais en l'absence de loi, il n'était pas pris en considération. Toutefois la mort a bien régné d'Adam à Moïse, car ceux qui péchaient suivaient une transgression semblable à celle d'Adam... »

¹ - Grec : « Apoleia ». Nous donnons à ce mot le sens que l'Écriture lui donne, ni plus ni moins. Le sens de la « géhenne » : la corruption de la chair humaine, « où le feu ne s'éteint pas, où le ver ne cesse pas ». Il s'agit de l'humanité devenue « détrituse », le chef-d'œuvre de Dieu qui tombe en pourriture. En disant « perdition », nous ne pensons pas à la « seconde mort », qui est l'étang de feu et de souffre (Ap.20/14-15).

En termes modernes, nous dirions que les fils d'Adam sont « conditionnés » pour reproduire la même faute que leur père, cela par un entraînement psychologique et social. La « conscience collective » pèse en effet lourdement sur la conscience personnelle : nous l'avons vu en ce qui concerne l'homicide, mais la chose est plus vraie encore en ce qui concerne le péché de « génération ».

D'autres manuscrits du même passage, moins autorisés, portent « une transgression non semblable à celle d'Adam ». En quoi la transgression ne serait-elle donc pas semblable ? Par le fait que la culpabilité est moindre, parce que la liberté individuelle est fortement altérée et diminuée par l'ignorance et l'entraînement collectif.

« ...Adam, lequel reste le type de celui qui devait venir... »

Paul amorce ici sa comparaison entre Adam et le Christ. Adam est un « modèle en creux », si l'on peut dire :

5/15 – « Mais il n'en va pas du don de la grâce comme de la transgression. En effet, par la transgression d'un seul la multitude a été frappée à mort : mais la grâce et le don de Dieu ont surabondé infiniment plus à l'égard de la multitude par la grâce d'un seul homme : Jésus-Christ. »

« *La multitude a été frappée à mort...* » Paul ne dit pas « tous », mais seulement « la plupart », car il sait que certains hommes y ont déjà échappé, tel Hénoch et Elie ; et lui-même dira, parlant des derniers temps, « où le salut sera manifesté » (1 Pe.1/5) : « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés » (1 cor.15/50s ; 1 Thess.4/16-17). La possibilité de la victoire sur la mort est très réelle, en raison des promesses de Jésus et de l'espérance des Apôtres. Mais jusqu'ici, dans l'Eglise, qui a pris en considération le Mystère de l'Incarnation, si fondamental cependant, pour oser rectifier, à sa lumière, le comportement sexuel de l'homme et de la femme, et par suite la génération humaine ? Or, c'est justement sur ce point-là que nous faisons porter toute la lumière de la foi, ouvrant ainsi la porte à l'influence vivifiante de l'Esprit de Dieu. Et cette perspective nous ouvre une vue cohérente de toute la Révélation et de toute l'histoire.

5/16 – « Et le don est bien autre que ce qui procéda d'un seul pécheur ! Car le jugement de ce seul homme aboutit à une condamnation, tandis que la grâce aboutit à la justification, à la suite d'innombrables transgressions. »

La condamnation à laquelle Paul fait allusion n'est autre que celle portée sur le premier homme : « Tu mourras de mort », ou encore, après qu'il eut péché : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière ». A quoi il faut ajouter le travail pénible et la malédiction du sol, que nous verrons ci-après. Mais l'Apôtre a parfaitement conscience, et il voudrait amener ses lecteurs à la même perspective que lui, que cela est une « vieille histoire », depuis que le Christ nous a apporté la lumière de la vie. Alors ? Pourquoi encore la mort universelle ? Pourquoi ces cimetières ? Pourquoi ces hôpitaux et ces asiles ? Pourquoi ces détresses immenses ? Parce que les chrétiens n'ont pas encore reçu cette lumière de la foi pour en faire une application pratique, pas plus qu'ils n'ont tenu compte de la non-violence évangélique, tout au cours de l'histoire.

« La Justification » dont parle Paul dans ce verset, ne peut suivre qu'une foi pleine, sinon « la colère de Dieu demeure suspendue sur celui qui refuse de croire » (Jn.3/35-36).

Or, manifestement, la colère de Dieu est restée suspendue sur le monde chrétien, - à part les saints qui furent des exceptions – c'est donc que la conscience chrétienne n'a pas atteint le niveau de foi qui lui eut permis de faire le passage – la Pâque – du vieil Adam au nouveau.

5/17 – Sans doute, en effet, le péché a régné par la transgression d'un seul homme, par sa responsabilité, mais en revanche, ceux qui reçoivent la surabondance de la grâce et du don de la justice règneront dans la vie par la responsabilité d'un seul : Jésus-Christ.

Le mot « responsabilité » n'est pas dans le texte grec ; on pourrait dire aussi « par la détermination », « par l'engagement ». Il y a seulement la préposition « dia » qui signifie « à travers », « par le moyen de », « par l'entremise » ; mais puisqu'il s'agit dans les deux cas de personnes libres, il convient de parler de « responsabilité ». Cependant, il nous faut, chacun d'entre nous, nous engager librement, soit d'un côté, soit de l'autre, et nous sommes par naissance engagés et conditionnés du côté du vieil Adam. Il importe donc que nous soyons de ceux qui « reçoivent la surabondance de la grâce et du don de la justice », ce qui ne se fera pas automatiquement. Il nous faut donner au Christ, fils de Dieu, fils de vierge et fils de l'homme, un parfait assentiment de foi, et une foi pleinement lucide. Pas de liberté, sans cette lumière de la foi ! Cette foi, cet assentiment plénier à la Pensée de Dieu, n'a été donnée que par Marie, Joseph, les Apôtres, les martyrs de l'âge apostolique, quelques hommes seulement... sinon la vie eut été manifestée. L'ensemble des croyants si sincères et si intentionnés qu'ils fussent, n'ont pas su tirer de la foi qu'ils professaient de bouche, les applications pratiques directes, pour la rectification du comportement humain, et tout spécialement dans le domaine où naît la vie, celui de l'amour et de la sexualité.

Nous voici donc rassurés et inquiétés à la fois : le péché dit « originel » n'était pas originel, en ce sens qu'il n'était pas avant le libre choix de l'homme. Auparavant, tout était merveilleusement bon et beau ; il est originel en ce sens qu'il fut celui du premier homme et de la première femme, et il n'est autre que le mauvais choix qu'ils ont posé devant les deux voies, devant les deux « arbres », qui leur étaient proposés par la main de Dieu. Ils ont choisi la « voie animale », la « connaissance du bien et du mal », par laquelle ils sont tombés en quelque sorte, au rang des animaux. L'homme est alors devenu « psychique », ou « animal », selon les expressions courantes de Paul ; une « espèce » soumise désormais aux lois du vieillissement, de la lutte pour la vie, de la peine dans le travail. L'homme est sous la « colère » de Dieu. Mais nous voyons bien qu'Adam n'est pas seul coupable : il le fut mais ses descendants le furent aussi ; ils commettent et ils reproduisent la même transgression que lui, croquent à leur tour le « fruit défendu » vers lequel, il faut le dire, ils sont collectivement poussés. Nous naissons d'Adam, conditionnés d'une certaine manière pour le péché et pour la mort par le moyen de la convoitise.

Cependant, toute conscience d'homme peut, selon son gré, soit rectifier le choix d'Adam et de ses pères, - cette folie de la tradition paternelle - dont parle saint Pierre (1 Pe.1/18s) – soit au contraire dire « oui » à cette reproduction charnelle et à tout son conditionnement. Le refus peut paraître héroïque, il l'est parfois, mais il est au fond très logique, et très raisonnable, ne serait-ce que par le fait qu'il élimine le hasard ! Et c'est à cette attitude intransigeante que Jésus appelle ses vrais disciples :

« Celui qui ne hait pas son père, sa mère, ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie en ce monde, ne peut être mon disciple » (Lc.14/25-27).

De quoi s'agit-il ? Le Christ qui est tout amour, parle ici de haine ? Oui c'est bien par amour et par désir ardent de notre salut qu'il nous engage ainsi à nous désolidariser de la « transgression d'Adam », que tous les hommes ont commis à sa suite, soit en fait, soit dans leur mentalité solidaire d'une race déchue et coupable. Et si les croyants ne sont pas parvenus à l'accomplissement des promesses, c'est sans doute parce que leur foi n'a pas su discerner le point d'application exact des dogmes qu'elle professait. C'était une foi morte, comme Jacques nous l'indique, prévoyant dans une vue prophétique, la déficience collective de l'Eglise jusqu'à nos jours. Ecoutons en effet l'Apôtre Jacques :

« Efforcez-vous de mettre la parole en pratique, ne vous contentez pas de l'écouter, en vous abusant vous-mêmes par de faux raisonnements. Car si quelqu'un se contente d'être auditeur seulement du Verbe, sans le mettre en application, il ressemble à un homme considérant l'allure de sa génération dans un miroir. Il s'est ainsi considéré lui-même, et il est parti, oubliant qui il était. Celui qui se penche sur la loi parfaite de la liberté et qui y demeure, n'est pas un auditeur oublieux, mais un opérateur du Verbe. Un tel homme sera heureux dans son activité. » (Jac.1/22-25).

Nous avons traduit en demeurant très près du texte : « Devenez les opérateurs du Verbe, et non les auditeurs seulement ». Le « Verbe », c'est-à-dire l'Ecriture, qui est le Verbe écrit, et Jésus qui est lui, le Verbe incarné. Nous avons en ce Verbe le miroir qui nous permet d'apprécier ce que nous sommes en fonction de ce qu'il est, nos déficiences par rapport à sa perfection, notre déchéance par rapport à sa sainteté, notre errance hors de la Pensée du Père, en regard de l'accomplissement intégral qu'il fait de cette même Pensée. Nous pouvons ainsi mesurer ce qu'est notre « génération » par rapport à la sienne. Car ici, c'est bien ce mot « génération » qu'emploie l'Apôtre Jacques, mot qui en soi est parfaitement clair, mais qui semblent gêner certains traducteurs qui l'escamotent, alors qu'il est au contraire capital !... Si nous ne tenons pas compte de la leçon que le Verbe de Dieu nous donne « en faisant son entrée dans le monde », nous demeurons dans les ténèbres : nous oublions aussitôt la lumière que nous avons reçue, et perpétons les mêmes erreurs que les générations qui nous ont précédés. Il n'y a donc rien de changé dans le monde malgré l'avènement du Verbe de Dieu en notre chair !

Mais si au contraire, en présence de cette parole qui est non seulement écrite, mais vivante en Jésus, réalisée en sa personne et en notre nature assumée par lui, nous orientons notre pensée, notre mentalité, notre comportement, et notre conduite conformément aux mystères de la foi qui nous ont été révélés, nous devenons les « opérateurs du Verbe ». Cette expression est admirable ! Elle montre ainsi que le Verbe de vie peut opérer en nous son ouvrage de Rédemption et que nous devenons en lui des éléments de salut pour le monde. Mais, bien entendu, il faut pour cela situer exactement le péché, afin de l'éviter et de nous arracher à son emprise délétère.

- Fin du chapitre 2 -

Chapitre 3

Le péché de génération

Contestation de la génération charnelle

Qu'il y ait eu « péché » dans le domaine de la génération, comme il y en a dans les affaires, les rapports sociaux, familiaux ou politiques, n'est-ce pas évident ? Nous l'avons vu : le péché d'adultère n'est pas seulement la rupture légale d'un foyer constitué canoniquement, mais il réside secrètement dans une incompréhension, une hostilité, un refus réciproque entre les sexes dont est composée l'humanité. Tant que dure cette « désunité » la génération elle-même en sera affectée ; les distorsions entre les parents réapparaîtront entre les fils.

Nous l'avons vu aussi, le péché a gravement altéré le comportement humain dans les rapports avec les hommes, puisque l'homicide s'est trouvé presque généralisé sur le globe, tribus, royaumes et nations y trouvent leur gloire ! L'Eglise a été cependant plus sévère pour les « péchés de la chair », que pour l'effusion du sang. Est-ce là une indication de l'Esprit ? Faut-il croire que le péché qui altère la génération humaine, ou qui parfois la défigure entièrement, est plus grave que le meurtre ? Sans doute, car il atteint en quelque sorte le mystère le plus intime et le plus profond de Dieu qui est justement un Mystère de Génération : « Tu es mon Fils, aujourd'hui,¹ je t'ai engendré... » (Ps.2). « Avant l'aurore engendré, avant les siècles, le Seigneur notre Sauveur aujourd'hui au monde est manifesté... » (Antienne de l'Epiphanie). Cette sensibilité du corps mystique du Christ, dans le domaine de la génération, est parfaitement analogue à la sensibilité du corps humain. Elle se trouve répartie sur tout le corps, certes, mais elle se révèle aussi avec une acuité sans égale sur les organes du sexe, que ce soit pour le plaisir ou pour la douleur. Or la douleur survient toujours lorsqu'il y a péché, c'est-à-dire erreur en même temps de faute. Elle affecte tous les organes qui peuvent être atteints de diverses maladies ou infirmités, en raison des excès, du mauvais usage que l'on a fait du corps. Et parmi toutes les douleurs, les plus aiguës sont celles de l'enfantement. A elles seules, elles devraient nous avertir, et nous indiquer par leur existence permanente et universelle, qu'il y a assurément, dans le domaine de la génération, un vice de comportement généralisé.

C'est d'ailleurs ce que disait notre Seigneur à Salomé qui lui demandait : « J'ai donc bien fait de ne pas enfanter ? » - « Mange de toute plante, lui répondit-il, mais ne mange pas de celle qui est amère... »² Nous trouvons là le style de Jésus, qui sous une forme toujours imagée, nous fait contacter les vérités essentielles, les évidences premières qui nous voilent les habitudes perverses du péché. Car cela est vrai : les douleurs de l'enfantement tombent sur la femme avec une amertume semblable à celle de la mort : le risque est grand pour elle, ainsi que pour le nouvel être qu'elle met au monde. Il subsiste, même avec les progrès de la médecine et de la chirurgie, et si l'on consulte un vieux registre des baptêmes et des décès, on y lira avec effarement la proportion des enfants qui sont morts avant que leurs yeux se soient ouverts sur la lumière ! D'ailleurs,

¹ - Un éternel présent.

² - St. Clément d'Alexandrie, Stromate III 9/66/2, Lietzmann Synopse p.144. Note sur Mt.10/12.

maintenant que la science et la technique viennent en aide à la pauvre « nature humaine », qui semble ici bien mal conditionnée, nous sommes submergée par le nombre, et la proportion des enfants handicapés grandit avec les progrès de l'obstétrique et de la pédiatrie ! Et même s'il est possible à une femme d'enfanter sans douleur sous l'effet des narcotiques et par l'habileté du chirurgien, son angoisse n'est pas ôtée pour autant : il lui est en effet impossible de conditionner sa progéniture pour qu'elle soit ni sourde, ni aveugle, ni infirme, ni idiote, ni criminelle...

Il existe en effet, dans le mode de génération qui nous avons adopté depuis que le monde est ce qu'il est, un illogisme, une absurdité révoltante. Toute vie entraîne avec elle la joie : pourquoi vivre si l'on n'a pas la joie de vivre ? La vie n'est-elle pas sa propre récompense ? Toutes ses manifestations, lorsqu'elle est saine, équilibrée, ne sont-elles pas joyeuses ? Quoi de meilleur qu'une chaude atmosphère familiale et fraternelle ? Les plus grandes joies sont par dessus tout celles de l'amour qui appelle la vie... Or comment se fait-il que le premier mouvement de la vie, la naissance, soit un acte si terriblement douloureux et angoissant ? On le cache, surtout aux enfants, pour qu'ils ne soient pas traumatisés. La parturiente est enveloppée de mystère ; la chose se fait dans une alcôve, dans une chambre secrète. Nul n'aurait l'idée d'enfanter en famille, et moins encore dans l'assemblée chrétienne, au vu et au su de tout le monde. Si certains films ont montré les mystères de l'apparition en ce monde d'un être nouveau, on a gardé un strict anonymat pour la femme qui s'est prêtée à l'investigation que l'on a jugé indiscret de la caméra. Et d'ailleurs, ce film a attiré le public par le trouble qu'il suscite, surtout dans la conscience des jeunes, des adolescentes... Pourquoi ce trouble ?

L'enfantement dans la douleur est une absurdité de la nature. La honte d'enfanter prouve un vice de comportement. Il est inconcevable que l'avènement d'un être nouveau, d'un fils d'homme dans le monde, soit nécessairement lié à la douleur atroce que connaissent toutes les femmes de la Terre. Dieu nous aime, et s'il nous aime, pourquoi a-t-il mis cette douleur à l'origine de la vie ? S'est-il trompé ? Ou bien alors, manifeste-t-il ici une colère, une indignation ? Il agit comme un père qui nous corrige : s'il y a une douleur, et probablement la plus grande de toutes, - car la plus absurde - que les prophètes prennent toujours comme point de référence, c'est qu'il a voulu nous montrer qu'il y a erreur de notre part. L'erreur ne saurait être de son côté, elle est du nôtre. D'une manière tout à fait générale, la souffrance intervient comme conséquence d'une erreur. Pourquoi les douleurs de l'enfantement feraient-elles exception à cette loi ? Lorsque le sang coule, il y a blessure : la vie s'en va par l'hémorragie. Le maladroit qui, en coupant du bois, se fait une entaille à la main, à la jambe, prend conscience aussitôt de l'imprécision de son geste ; il n'a nulle idée d'accuser le bois, ou la hache, ou le plot dont il s'est servi. Il n'accuse que lui-même, et se promet bien désormais d'être davantage maître de lui. Comment se fait-il que l'homme, en face des souffrances de la gestation et de la parturition, n'a pas encore eu le bon sens de contester sa propre génération ?

D'autant que la première effusion de sang se produit avec l'ouverture du sein virginal ; effusion de sang qui en appellera tant d'autres ! L'angoisse qui s'impose à ce premier sang versé peut-elle tromper ? Et s'il est inconvenant de parler de « ces choses », pourquoi cette inconvenance ? N'y a-t-il pas là un singulier problème devant la conscience du mâle aussi bien que de la femme ? Il arrive que cette angoisse soit engloutie par la poussée massive de la chair se ruant dans le plaisir ; elle est dissipée par les images qui auréolent l'amour et ses étreintes ; elle est brûlée dans le feu de la passion ; ou alors transfigurée dans la gloire de la maternité ? Mais elle existe indiscutablement. C'est là un fait psychologique indéniable, autant que la présence inquiétante de l'hymen. La

précipitation, l'entraînement grégaire, la curiosité, l'attrait pour un prétendu épanouissement viril ou féminin, font que le coït, l'acte « conjugal », qui est le plus souvent celui de la fornication¹ est posé bien avant que toutes les questions insidieuses et troublantes soient résolues ; qu'il soit assumé ou subi, imposé ou arraché, bien avant que les partenaires aient atteint l'âge mental d'adulte, celui où l'on commence tout juste à être capable d'aimer et de prendre ses responsabilités. « Il faut que jeunesse se passe ». Effectivement, dans cette course au plaisir, elle passe très vite.

Le comportement humain, dans le domaine de la sexualité et de la génération, manque de la plus élémentaire gravité qui conviendrait au simple point de vue de la raison. Cela d'autant plus que les « civilisations » s'imaginent être en progrès parce qu'elles s'affranchissent de la férule – indispensable – de la Loi. Je ne parle pas seulement de la Loi mosaïque, mais de toutes les lois similaires, que les peuples ont eu la sagesse de s'imposer pour maîtriser ou régler l'impulsion sexuelle. En effet, considérons un horloger qui fabrique une montre. Que veut-il obtenir ? Un appareil qui réponde à ce qu'on attend de lui : qu'il donne l'heure exacte. Va-t-il tailler les rouages au hasard ? Les empiler pêle-mêle dans le boîtier ? Secouer le tout comme un flacon et livrer le résultat obtenu au client ? Que l'on songe au degré d'ingéniosité, à la perfection technique et manuelle, au support de l'industrie générale qu'il faut pour qu'un horloger puisse réaliser une montre de précision. Et l'on voudrait que la venue au monde d'un enfant puisse être le jeu d'une simple rencontre de plaisir, où interviennent des processus biologiques infiniment complexes, sur lesquels les partenaires n'ont aucun contrôle ? Certes, les choses peuvent arriver ainsi ! Il n'est pas rare dans notre monde impie, de voir une fille à peine pubère enceinte d'un sadique qui l'a coincée dans un endroit sombre, un lieu désert... Le mâle a fui, il a disparu... Il a obéi à je ne sais quel démon plus fort que lui... Le sens de ses responsabilités ? Zéro. C'est là évidemment le cas extrême, tout le monde en convient, et la Loi de Yahvé ordonne qu'un tel homme soit mis à mort. Cependant, matériellement parlant, l'acte qu'il a commis est le même que celui qui nous a tous appelés à l'existence en ce monde. Cette réflexion donne à réfléchir...

Il y a donc des cas où l'acte de génération est considéré comme une faute, et une faute grave, sanctionné sévèrement par la Loi. Ainsi en est-il des « détournements de mineurs », qui, sans avoir le caractère excessif et morbide que l'on vient d'évoquer, peuvent être astucieux, délicats, voire auréolés d'une certaine ferveur mystique, parfois d'un certain sentiment religieux. Platon ne vante-t-il pas la pédérastie élégante et raffinée tout comme la recherche des « idées pures » ? L'Écriture ne transige pas sur ces « abominations aux yeux de Dieu » (Lev.18 ; Rom.1/27-28). Mais lorsque l'iniquité se perpète entre adultes, la loi civile ferme les yeux : elle est singulièrement indulgente pour la prostitution. Et pourtant qui ne sait aujourd'hui à quel sombre esclavage ces femmes sont réduites ? Sont-elles coupables ? responsables ? Sans doute... Il ne nous appartient pas de les juger personnellement, mais de tenir compte de la dépravation sociale qui manifeste un effondrement de la conscience. Ce sont les mâles qu'il faut accuser, lorsqu'ils achètent à prix d'argent un plaisir interdit, et posent des actes dénués de signification. En effet, que signifie une étreinte qui n'est pas engagement personnel vis-à-vis du partenaire ? Et lorsque l'acte est posé, qui en portera les conséquences ? Cette tricherie permanente qui prend, dans nos prétendues « civilisations » modernes, des proportions gigantesques, crie vengeance au Ciel, et le Ciel répond. Il a envoyé les maladies dites « vénériennes » qui sont le « juste salaire de tels comportements », selon

¹ - Le mot vient du latin « fornix » qui signifie « voûte », et désigne en particulier la voûte ou l'arche de l'utérus.

l'expression de Paul (Rom.1/27). Les antibiotiques ont paru un moment faire régresser quelque peu le mal, mais ils ne changent pas la moralité des actes. Ce nouvel artifice est une fraude de plus, car le remède n'est pas donné seulement au pécheur qui se repent, mais au débauché persévérant qui, croyant assurer sa santé, corrompt plus profondément sa conscience.

Cependant, je reviens sur la même réflexion : ces actes que la conscience droite et éclairée réprouve, que la loi de Dieu condamne, non seulement dans les textes, mais dans les faits, ne sont pas matériellement différents de l'acte par lequel, dans l'ordre de la loi en général, nous avons vu le jour. Cette réflexion troublante ne doit pas nous faire croire qu'il y a quelque chose de malsain, de vicié, de mauvais, dans la nature elle-même qui vient de Dieu, lequel ne saurait se tromper dans son œuvre. Mais là encore, c'est bien la liberté humaine, dans le mauvais choix qu'elle pose, qui est responsable du péché.

Il faut donc, ce péché, le dénoncer hardiment, selon l'oracle du prophète : « Annonce à mon peuple ses crimes, révèle à Jacob ses transgressions... » Ce faisant, gardons-nous de l'attitude des pharisiens, qui se prétendaient « sans reproche et purs » ; considérons-nous au contraire, solidaires de ce monde, et responsables d'un désordre, dont nous acceptons, avec le Seigneur, de porter la juste expiation. Car s'il s'est mis du côté des pécheurs, en acceptant d'abord le baptême de Jean, puis la Croix entre deux malfaiteurs, après avoir enduré tout au long de son passage sur la Terre, lors de sa vie publique, les calomnies et les injures des « bien-pensants », il n'a pas dit pour autant que le péché pouvait devenir vertu et réciproquement ! Il n'a donné son pardon qu'à celui qui voulait changer de vie, et se soumettre désormais à la Loi de Dieu dont il réalisait, lui, Jésus, l'exemple le plus éclatant. Or, que dirait le Seigneur en notre temps, où le dévergondage devient médical, pharmaceutique, et même scientifique ? En effet, ne suffit-il pas de prendre une pilule pour que l'acte de génération puisse être dépouillé de tout risque de fécondation ?

Que faut-il penser de la pilule et autres procédés contraceptifs ? Allons-nous glisser lubriquement vers le laxisme euphorique de certains moralistes invertébrés ? Certes non ! Nous proclamons fermement que de tels procédés sont l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Car le lieu saint véritable est l'utérus de la femme, où naît la vie, tout aussi bien dans l'ordre de la Loi que dans celui de la Foi. L'homme a profané le sanctuaire qu'il ne lui appartenait pas de toucher. Que cherche-t-il en effet ? A faire exception magiquement, c'est-à-dire chimiquement, aux lois de la vie, qui sont saintes et sacrées, même dans l'ordre de la Loi. Lorsque l'homme s'est engagé volontairement dans l'ordre charnel, il faut qu'il respecte cet ordre : c'est là son seul moyen de salut. La loyauté de la créature à l'égard de son Créateur consiste à appliquer la Loi et à s'y soumettre, et non pas à lui échapper. D'ailleurs le résultat ne se fait pas attendre : lorsque par mégarde la pilule est oubliée, ou bien qu'elle n'agit pas comme on l'avait prévu, la fécondation se produit avec un risque de malformations accrues, qui hélas, affichent les transgressions de leurs géniteurs : les enfants portent ainsi dans leur chair meurtrie la faute de leurs parents. Si aujourd'hui un enfant sur cinq naît avec une tare manifeste, c'est assurément la main de Dieu qui s'appesantit sur nos dépravations !...

En outre, le seul fait de poser un acte en prenant en même temps une disposition pour le détourner de sa fin est une contradiction interne de la personne, un reniement d'elle-même, une destruction de son intelligence, une dénégation de sa conscience. Celui qui veut aller à Paris ne prend pas son billet pour Marseille ! Celui qui pose l'acte génital se doit d'en prévoir les conséquences et même on peut dire que, normalement, dans une

psychologie saine et équilibrée, c'est uniquement en vue des conséquences que cet acte peut être posé. S'il veut, lui et sa femme, que des enfants sourient à l'amour, et jouent dans la lumière, alors oui, s'ils n'ont pas la connaissance de l'ordre de la Foi, qu'ils posent l'acte générateur en acceptant ses risques, puisqu'ils ne peuvent prévoir si le résultat sera pleinement satisfaisant. Mais inversement, s'ils se considèrent encore mal conditionnés, matériellement et psychologiquement, pour assurer la responsabilité de la paternité et de la maternité, qu'ils ne posent pas l'acte générateur. Voilà le bon sens, voilà la logique, voilà la loi fondamentale de laquelle il ne faut nullement s'écarter. Sinon quoi ? Le couple se détruit lui-même dans la fourberie, la duplicité, la tricherie, lesquelles sont d'autant plus graves qu'elles s'attaquent ici aux composantes fondamentales de la Justice et de l'Amour

Ne nous attardons plus sur les déviations monstrueuses qui auraient désespéré les Apôtres s'ils avaient pu prévoir qu'elles se manifesteraient un jour chez les peuples baptisés : non contents de s'y adonner eux-mêmes avec tous les détours de leur redoutable technicité, ils s'en font les propagandistes auprès des peuples encore livrés à la spontanéité de leur instinct ou aux traditions vénérables de leurs cultures ancestrales. Tournons-nous maintenant vers l'Écriture, pour recevoir d'elle le Jugement de Dieu, notre Créateur, le Père bien-aimé. Car, si nous devons nous « juger nous-mêmes », pour échapper à la grande colère des derniers temps, à la grande épreuve qui va châtier l'iniquité du monde (1 Cor.11/31-32), nous ne pourrons le faire avec justesse qu'en écoutant la Parole de Dieu. En effet, Jésus disait aux Juifs qui l'écoutaient, et qui cependant ne voulaient pas l'entendre : « C'est ma parole qui vous jugera au dernier jour » (Jn.12/48). Citons d'ailleurs ici tout le passage important qui clôt, dans saint Jean, le ministère public de Notre Seigneur :

« Celui qui croit en moi ne croit pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé, et celui qui me voit, voit celui qui m'a envoyé. Moi, lumière, je suis venu dans le monde afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres. Mais si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde pas, je ne le juge pas, car je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui ne me reçoit pas et rejette mes paroles aura qui le juge : la parole que j'ai prononcée, c'est elle qui le jugera au dernier jour. Car je n'ai pas parlé de moi-même mais le père qui m'a envoyé m'a prescrit lui-même ce que j'ai à proférer et à dire. Et je sais que son commandement est vie éternelle. » (Jn.12/44-50).

Nous prendrons donc dans l'Évangile les paroles significatives qui nous permettront d'éclairer le sujet qui nous intéresse, à savoir notre génération. Quel est le jugement que porte sur elle le Seigneur ? Telle est bien en effet la seule question qui nous intéresse ! La réponse que nous aurons de Jésus, le Verbe de vérité, par sa seule autorité souveraine, nous sortira de toute ambiguïté.

Or, c'est justement sur ce point de la génération que s'ouvre l'Évangile de Jean. Il nous présente en un saisissant contraste comment Il est venu en ce monde, et comment nous autres sommes venus en ce monde :

¹ - Justice : nous mettons une majuscule à ce mot pour désigner cette « Justice biblique », dont parlent constamment les Textes sacrés. Ce n'est pas seulement une vertu morale, mais c'est l'attitude exacte de la créature envers son Créateur. Nous pourrions la définir comme la « correspondance clairvoyante et libre de la créature à la volonté de Dieu ». Cette Justice sera étudiée aux Livres VII et XI de ce Traité.

« A ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir d'être engendré fils de Dieu : eux qui croient en son Nom, au Nom de Celui qui n'est pas né des sangs, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais qui est né de Dieu... » (Jn. 1/11-12).

Rappelons que l'Évangéliste vient de dire : « Il vient éclairer tout homme, Lui la vraie lumière, en faisant son entrée dans le monde ». Or son entrée dans le monde n'est autre que sa conception spirituelle dans le sein virginal et sa naissance dans la joie et l'allégresse, que les Anges sont venus chanter sur le territoire de Bethléem (Lc.ch.1-2). Voilà donc la différence de sa nativité avec la nôtre. On n'a jamais entendu dire que les Anges soient venus chanter dans une clinique d'accouchement, même si le confort, la science médicale et l'adresse chirurgicale y sont indiscutables !

« À ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir. » Ceux qui l'ont reçu par la foi, bien entendu, et qui ensuite le recevront par le baptême et la communion eucharistique. Mais c'est ici la démarche de la foi qui est visée, par contraste avec les Juifs, « les siens », qui ne l'ont pas reçu, mais rejeté et condamné sur le point précis de sa génération de Fils du Père. Ils ont préféré leurs ténèbres à la lumière. Oui, c'est bien comme fils de Dieu, fils de vierge et fils de l'homme qu'ils ont crucifié le Seigneur.

« Le pouvoir d'être engendrés fils de Dieu ». Ce qui montre bien que, par nature, nous ne sommes pas fils de Dieu : nous sommes fils d'Adam, ou mieux « fils de la femme » (Mt.11/11). Jésus fait manifestement allusion à cette initiative que prit la femme au paradis terrestre, pour cueillir et manger le fruit de la connaissance du bien et du mal. Nous sommes nés par l'initiative de nos parents, selon le processus automatique de la reproduction et du développement des cellules. Ce domaine biologique si mystérieux pour les anciens est aujourd'hui exploré : nous savons que jouent là les lois des grands nombres, avec les risques de mutation que provoque infailliblement l'apparition de tares indélébiles. Telles sont les « causes secondes », valables pour le monde animal créé « selon son espèce », auxquelles Dieu, dans sa bienveillance à l'égard de son image et ressemblance, eût désirait que l'homme ne fût pas asservi.

Nous ne sommes donc pas fils de Dieu par nature, mais appelés à le devenir si nous le voulons, par la foi. Pourquoi cela ? Pour rejoindre la pensée première de Dieu, à laquelle nous avons échappé et que Jésus a réalisé pour nous typiquement et exemplairement comme Tête du Corps. Mais il appartient aux membres de ce Corps, devenu fils en lui et par lui, de rejoindre cette Pensée de leur Père, ce qui jusque-là n'a été vu que des Apôtres et des premiers disciples.

« Eux qui croient au Nom de Celui qui n'est pas né des sangs, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme... » Le « Nom » de Jésus auquel il faut croire pour être sauvé, Jean le dit assez clairement en plusieurs passages, et notamment à la fin de son Évangile: ce Nom est "fils de Dieu" en notre nature humaine (Jn.20/31).

« Celui qui n'est pas né des sangs » : ou du sang. L'Évangéliste fait allusion au sang qui accompagne le coït et l'enfantement. La sensibilité de l'Écriture au « sang versé » est extrême, aussi bien dans la prohibition de l'homicide que dans les prescriptions sacrificielles. Il est possible aussi d'entendre cette parole, lue au pluriel, comme indiquant l'union des sangs du père et de la mère pour la formation du sang de l'enfant. Puis l'évangéliste envisage deux possibilités de cette génération charnelle qui est la nôtre :

« Ni de la volonté de la chair » : le mot « volonté » traduit assez mal le grec, qui

signifie aussi « dessein, impulsion, désir... » C'est pourquoi certains traducteurs mettent ici le mot « instinct » ; ils n'ont pas tort. Jean vise ici les naissances qui n'ont pas été voulues directement par l'homme, mais surviennent parce que les géniteurs ont été surpris par l'impulsion de leurs sens, et n'ont pas su les maîtriser. Nous verrons d'ailleurs que l'esprit des ténèbres n'est pas étranger à ce domaine...

« *ni de la volonté de l'homme* » : il s'agit ici de la naissance d'un enfant nettement voulu et désiré. C'est l'homme – et la femme – qui ont pris l'initiative de la vie. C'est ce qui se passait ordinairement dans le cadre de la Loi juive.

« *mais de Dieu* » : et c'est en cela, justement que la génération du Christ, comme Homme, est transcendante par rapport à la nôtre. Mais cette transcendance est-elle exceptionnelle, ou typique ? Elle est exceptionnelle par rapport à la nature déchue, entraînée collectivement dans le sillage biologique et psychologique du vieil Adam ; mais elle est typique, à partir du moment où la conscience humaine accepte de se référer à la Parole de Dieu et non plus aux « traditions humaines », ou « paternelles » (Ia.Pe.1/18).

C'est bien d'ailleurs sur ce terrain délicat, mais primordial, que Jésus met immédiatement la conversation avec le docteur de la Loi qui cherchait humblement à "entrer dans le Royaume ». Penchons-nous donc que sur le chapitre 3 de Jean qui nous rapporte l'entretien de Jésus avec Nicodème :

3/3 – « *En vérité, en vérité, je te le dis : nul s'il ne naît d'en haut, ne peut voir le Royaume de Dieu.* »

Ce qui signifie que lorsque le Royaume de Dieu sera venu en plénitude, ses heureux citoyens seront « nés d'en haut ». C'est pourquoi Jésus dit : « parmi les fils de la femme, il n'y en a pas de plus grand que Jean, mais le plus petit dans le Royaume est plus grand que lui » (Mt.11/11).

C'est bien à la lettre que Nicodème entend cette parole, et Jésus ne le détrompe pas. Le bon vieillard se rend compte que l'entrée dans le Royaume de Dieu est rigoureusement interdite à lui qui est « né de la chair et du sang » ; aussi il demande, angoissé : « Comment un homme peut-il renaître étant vieux ? Doit-il retourner dans le sein de sa mère ? » Et même s'il pouvait y retourner, cela ne changerait rien, puisqu'il ne saurait y naître selon l'Esprit... Une nouvelle naissance, qui serait charnelle comme la précédente, n'apporterait rien de nouveau. C'est pourquoi, afin de « sauver ce qui était perdu », Jésus propose le baptême d'eau et d'Esprit, par lequel celui qui croit en lui peut s'arracher à la « masse perdue » des fils d'Adam, et entrer dans le Corps vivifiant dont il est la Tête et le Principe. C'est ce que Jésus signifie lorsqu'il montre l'antinomie des deux ordres :

6 – « *Ce qui est engendré de la chair est chair, ce qui est engendré de l'Esprit est Esprit.* »

Le premier-né de l'Esprit est Jésus. Quant à Nicodème, né de la chair, il entend la voix du Christ, mais il ne comprend pas encore tout ce qu'elle signifie. Il comprendra plus tard, lorsqu'il aura pris parti, devant la Croix du Sauveur, pour le Crucifié, contre les maîtres en Israël dont il faisait parti. Il reniera alors l'ordre charnel pour entrer avec Jean et Marie, dans l'ordre spirituel et virginal.

8- *« l'Esprit souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient ni où il conduit. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit... »*

C'est-à-dire il acquiert, par l'Esprit qu'il reçoit la liberté supérieure de ce même Esprit. Il vaut mieux dire, d'ailleurs, pour être plus fidèle au grec : « Celui qui est engendré de l'Esprit », et non pas « né de l'Esprit ».

Jésus n'expose ici que les dispositions « terrestres », destinées à réconcilier et à sauver les membres errants du vieil Adam disloqués par la ruse de l'Adversaire. Car le Baptême a pour but de refaire artificiellement chez le croyant, ce que la transgression de la virginité sacrée a détruit. Le Christ, né selon la virginité sacrée, possède à fond l'Esprit de Dieu, non seulement en sa nature divine, mais en sa nature humaine. Il peut le communiquer à qui il veut, moyennant l'acceptation de cet homme, car Dieu n'outrage jamais sa liberté. Nous voyons bien ainsi que le mystère chrétien fondamental, l'entrée dans le Royaume, la « Pâque », est un passage d'un ordre de génération à l'autre.

Nous relèverons encore dans l'Evangile de Jean un passage important du chapitre 8, extrait de la longue discussion que le Verbe de Dieu, Sagesse éternelle et incarnée, eut avec les Docteurs de la Loi et les Pharisiens, à Jérusalem. Cet affrontement fut tragique et bouleversant, car nous voyons que les arguments de Jésus, si pertinents qu'ils fussent, appuyés sur le témoignage des miracles et les assertions des Ecritures, ne parvinrent pas à entamer la carapace fermée de l'esprit charnel. Les représentants et les dépositaires de la Loi, qui est la force du péché, parce qu'elle justifie et rationalise l'ordre charnel, s'obstinèrent dans leur refus d'admettre que Jésus était fils de Dieu venu en chair. Pour ses propos divins, ils le traitaient de blasphémateur, de Samaritain, de possédé du démon... Et pourtant ces hommes étaient instruits des Ecritures et des Oracles des Prophètes ! Que penser ? Sinon qu'ils étaient prisonniers de l'ordre racial et religieux qui certes, avait ses grandeurs, surtout en Israël, mais qui demeurait tributaire du péché originel, de la duperie du Prince de ce monde. Suivons donc cette controverse attentivement : (Jn.9/31s.)

« Jésus dit donc aux Juifs qui avaient cru en lui : « Si vous demeurez en ma parole, vous serez vraiment mes disciples, vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera... »

Il y a donc un premier mouvement de foi, c'est-à-dire de confiance dans le Christ, à partir duquel la progression s'amorce, jusqu'à cette connaissance de la vérité qui délivrera. Comme ni l'humanité, ni l'Eglise ne sont encore délivrés du mal, ni de la prise de l'Adversaire, nous avons encore à « garder la Parole », pour devenir de vrais disciples, afin de connaître cette Vérité que nous propose le Verbe de Dieu.

Les Juifs qui, les premiers, entendirent cette parole, ne s'en trouvèrent pas flattés : ils n'avaient nulle conscience de l'esclavage sous lequel ils étaient tenus. Ils protestèrent donc en disant :

9/32 – « Nous sommes postérité d'Abraham : de personne nous n'avons été esclaves, jamais. Comment peux-tu dire : « Vous serez libres ? »

L'ordre de la Loi semble satisfaisant pour celui qui, s'appuyant sur l'observance des préceptes, y met toute sa fierté. Tels sont les interlocuteurs de Jésus, tous très honnêtes

gens, dont la vie morale est irréprochable, et qui ne souffre d'aucun complexe de culpabilité, vraie ou fausse. Il faut donc que Jésus parvienne à les convaincre de péché :

9/34 – « En vérité, en vérité, je vous le dis : quiconque commet le péché en est esclave. L'esclave ne demeure pas dans la maison à jamais : le Fils y demeure... »

Qui est-il ce fils qui demeure dans la maison, c'est-à-dire dans l'amitié de Dieu ? C'est Jésus qui est fils par nature, alors que les Juifs, qui paraissent n'en avoir nulle conscience, sont esclaves du péché de génération. Ne disent-ils pas dans le psaume, à la suite de David : « Ma mère m'a conçu dans le péché » ? Donc, l'appartenance à la race d'Abraham ne suffit pas ; et Jésus leur parlant « ad hominem », frappant à leur conscience, leur dévoile à eux-mêmes leur instinct d'homicide, semblable à celui de Caïn :

9/37- Je sais que vous êtes postérité d'Abraham, mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne pénètre pas en vous... »

Vont-ils être convaincus ? Non pas : ils protestent à nouveau qu'ils ont Abraham pour père. Mais Jésus leur assure qu'Abraham n'aurait pas eu à son égard les sentiments hostiles qu'ils manifestent. Ils sont donc déchus de la vraie postérité d'Abraham. Mais bien loin de se laisser convaincre et corriger par ces paroles, ils protestent à nouveau : « Nous ne sommes pas nés d'une prostitution », et ils ont l'outrecuidance de prétendre : « Nous avons Dieu pour père ».

9/42- Jésus leur dit : « Si Dieu était votre père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et venu. Je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé... »

« Si Dieu était votre père... » Ils seraient alors frères de Jésus, de même race humano-divine que lui. Leur aversion pour Jésus est la preuve qu'il n'en est rien : il existe entre lui et eux une lutte de races, qui sera inexpiable, et qui demeure encore aujourd'hui, puisque les Juifs rejettent toujours, avec la même opiniâtreté la filiation divine de Jésus. Voilà donc la dissension, la distorsion entre ceux qui sont « nés de la chair », malgré l'assistance de la Loi, et ceux qui sont « nés de l'Esprit », selon la Foi. Mais il y a, outre cette discorde (dis-cordialité) une opposition de mentalité et d'intelligence.

9/44- « Pourquoi ne reconnaissez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez entendre mon verbe... »

Prenons donc bien garde à ceci : l'attrait de la Parole de Dieu, ou au contraire la répulsion en face de cette Parole, est un indice qui ne trompe pas sur les tendances profondes de la conscience. Jésus leur ayant donné ce renseignement en vue de leur salut, en vient à dénoncer carrément celui qui est à l'origine de cette fermeture et de cette incrédulité qu'ils manifestent à l'égard du Sauveur :

« Vous avez le Diable pour père, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez réaliser, lui qui était menteur et homicide dès l'origine... Celui qui est de Dieu entend les paroles de Dieu : si donc vous ne voulez entendre ma parole, c'est que vous n'êtes pas de Dieu... »

Nous sommes fixés : le Diable, notre ennemi, a une emprise sur la génération même lorsqu'elle est régie par la Loi. Le texte est en effet sans ambiguïté : « Vous avez le Diable

pour père ». A qui Jésus s'adresse-t-il ? A des bandits ? A des dévoyés ? A des débauchés ? A des hommes nés illégalement ? Non pas, mais à l'élite d'Israël qui met toute sa fierté dans la Loi, qui en recherche la justice, et s'appuie sur les généalogies vénérables et la Lignée choisie, héritière des bénédictions accordées aux Patriarches.

La bénédiction peut donc passer sur des pécheurs ? Sans aucun doute ! Une bénédiction qui assure la postérité et la prospérité temporelles, santé et bonheur terrestre, mais qui n'est pas encore cette totale bénédiction du Père qui ne va qu'au Bien-Aimé, et qui aboutit à la victoire totale sur notre Ennemi et sur la mort.

Si donc l'élite religieuse et raciale d'Israël a le « Diable pour père », cela dit par le Verbe de Dieu lui-même, il faut penser, qu'à fortiori, les autres races et les autres hommes ont aussi le Diable pour père, et que nous sommes du nombre. Et ceci nous invite à contester hardiment notre génération, tout comme Jésus ne manquait pas de le faire, ainsi que nous le rapportent les autres Evangélistes.

En effet, le mot « génération » revient très souvent dans les Synoptiques, Matthieu, Luc, Marc, le plus souvent dans l'expression fameuse qui devait monter souvent sur les lèvres du Fils de la Vierge. Lorsqu'il souffrait de cette ambiance délétère et morbide de convoitise, de cupidité, de jalousie, d'incrédulité, de dureté de cœur, de mauvaise foi, d'hypocrisie, qui l'étouffait de toutes parts, il s'écriait : « Génération adultère et pécheresse, jusqu'à quand vous supporterai-je ? » Ce mot accablant, tombé des lèvres du Saint et du Juste, nous révèle la raison profonde, réelle et première de tous nos maux. La condamnation de cette « génération » est un thème évangélique, et il nous faut bien donner à ce mot « génération » tout le sens qu'il possède en notre langue, tout aussi bien qu'en grec. Il ne s'agit pas seulement des contemporains du Seigneur : n'ayons pas la naïveté de croire qu'eux seuls méritaient sa sévérité et ses reproches ! Voyons avec loyauté que les autres générations, antérieures ou postérieures, juives ou chrétiennes, comme celles de notre temps méritent plus encore cette juste condamnation ! Il ne faut donc pas entendre ce mot comme désignant un intervalle de temps, d'une quarantaine d'années, mais bien comme le mode de génération par lequel les fils d'Adam sont « dévoyés dès le sein » (Ps.58/4), « malades et mourants dès leur naissance (Ps.88).

Le thème évangélique de la « génération pécheresse » commence avec la prédication de Jean-Baptiste : (Mt.3/7s.)

« Race de vipères ! »

Nous sommes fixés !

3/8- « Qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Faites donc une pénitence qui porte un fruit valable, et n'allez pas vous dire : « Nous avons pour père Abraham » ; car je vous dis que Dieu peut de ces pierres susciter des enfants à Abraham ».

Ce qui signifie que de plein droit, il lui appartient à Lui, et non pas à nous, de prendre l'initiative de la vie.

3/10- « Et déjà, la cognée est à la racine des arbres, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ».

« Les arbres » = les hommes, bien sûr. Et le « bon fruit », quel est-il, sinon « celui qui demeure pour la vie éternelle » ? Ce que Paul exprimait d'une formule lapidaire : « Celui qui sème dans sa chair, récoltera de la chair la corruption, celui qui sème dans l'Esprit récoltera de l'Esprit la vie éternelle » (Gal.6/7-8).

Écoutons maintenant Jésus définissant l'attitude capricieuse et récalcitrante de cette « génération » (Mt.11/16) qui ne veut obéir ni à l'autorité du Baptiste, ni au libéralisme du Fils de l'Homme ; elle a vu et admiré je ne sais combien de miracles de sa part ; mais elle voudrait malgré tout un « signe dans le ciel » :

« O génération mauvaise et adultère, dit Jésus. Elle réclame un signe ; et il ne lui sera pas donné d'autre signe que celui de Jonas... » (Mt.12/39 ; Lc.12/28-32 ; Mc.8/11-12).

C'est elle qui ensevelira le Fils de l'Homme dans le ventre de la terre, rejetant Celui qui avait été conçu par l'Esprit, et se condamnant elle-même en tentant d'anéantir son Sauveur !... Voilà en quoi consiste la confusion de cette génération. Aussi, tout en étant choisie par Dieu, la race d'Abraham sera condamnée au dernier jour par la reine du Midi et les gens de Ninive...

Et de même que le Fils de l'Homme a été un signe de contradiction (Lc.2/36) pour cette génération, ses vrais disciples le seront aussi. Pour être vrai disciple de Jésus, il convient de prendre parti : Jésus nous y invite par des paroles d'une densité incroyable :

« Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles dans cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'Homme aussi rougira de lui, lorsqu'il reviendra dans la gloire de son Père avec les Anges... » (Mc.8/38 + paral.).

Il est vrai que les disciples n'entrèrent pas immédiatement dans cette foi parfaite, par laquelle la puissance de Dieu le Père serait mise à leur disposition. Ils tentent vainement de guérir un épileptique possédé en chassant le démon qui l'accable ; ils n'y parviennent pas, et Jésus voyant leur confusion, devant la foule s'écrie :

« O génération incrédule et adultère, jusqu'à quand vous supporterai-je ? Jusqu'à quand serai-je avec vous ?... »

Et c'est Lui, le Saint et le Juste qui peut parler avec autorité pour expulser l'être pernicieux qui habite dans cette chair qu'il rend baveuse et pitoyable :

« Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors de lui et ne reviens plus en lui » (Mt.17/17 ; Mc.9/1s).

Aussi il est bien évident que cette génération dont les desseins demeurent homicides, même à l'égard de son Sauveur, portera lourdement le poids de son châtement :

« Serpents, race de vipères ! Comment échapperez-vous à la condamnation de la Géhenne ? C'est pour cela pourtant (pour vous faire échapper à cette condamnation), que je vous envoie des scribes, des sages, et des prophètes ! Il en est que vous tuerez et crucifierez, que vous flagellerez dans vos synagogues, et que vous poursuivrez de ville en ville, de façon que retombe sur vous tout le sang qui a

été répandu sur la terre, depuis le sang du juste Abel, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez mis à mort entre le sanctuaire et l'autel. En vérité, je vous le dis, tout cela retombera sur cette génération » (Mt.23/33s.).

Certes, par ces mots, Jésus vise plus directement la génération de ses contemporains et prévoit la terrible ruine de Jérusalem. Mais toute l'histoire porte l'empreinte évidente du châtement de Dieu qui n'a cessé de s'abattre sur la nation qui s'écria devant Pilate : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! ». Luc nous rapporte aussi la prophétie que Jésus faisait de sa propre fin, disant : « Il faut que le Fils de l'Homme soit rejeté par cette génération ». Il le fut, il l'est encore : cela en raison de tout un réseau de réflexes profonds et de tendances charnelles qui s'opposent au fils de la Vierge.

Enfin, quand Jésus dit : « Cette génération ne passera pas que tout cela ne soit arrivé » (Mt.34/34), il vise ses contemporains si l'on entend les prédictions qu'il fait de la ruine de Jérusalem. Mais comme il parle en même temps de tous les châtements qui marqueront la fin du « temps des nations », il faut alors prendre le mot « génération » dans son sens le plus large. C'est bien en effet la génération des fils d'Adam qui portera le poids de son propre péché, subissant ainsi les douleurs de l'enfantement, pour la grande mutation spirituelle qui provoquera la régénération de l'humanité.

Les apôtres sont bien entrés dans le point de vue du Seigneur, qui eux-mêmes se sont arrachés à la génération d'Israël, et ont cessé de procréer charnellement, dans le cadre de la Loi mosaïque. Si de bons Juifs, comme ils l'étaient tous, fortement attachés à la tradition de leurs pères, à l'ordre patriarcal admirable qu'il représente, se sont ainsi arrachés à la chaleur familiale et à la justice de la Loi de Moïse, il faut admettre qu'ils espéraient, en contemplant Jésus, quelque chose d'infiniment plus beau : une génération spirituelle dont il était le premier fruit. C'est pourquoi ce même Pierre, tout donné au Seigneur, considère désormais comme une « folie » la tradition de ses pères (1 Pe.1/18). Il n'hésite pas à crier devant tout le peuple, le jour de la Pentecôte, répondant à ceux qui lui demandent : « Que faut-il faire ? » :

« Arrachez-vous à cette génération dévoyée ! »

A lire le contexte immédiat de cette parole, on voit clairement qu'elle était une sorte de slogan qui passait sans cesse sur les lèvres des témoins de la Résurrection du Fils de la Vierge, conçu par l'Esprit.

De Paul nous ne retiendrons ici que l'exhortation pressante qu'il adresse aux Philippiciens, après les avoir mis en garde contre les « mauvais ouvriers » que sont les Juifs, qui veulent maintenir coûte que coûte la Loi de Moïse, la circoncision et la génération charnelle :

« ... Agissez avant tout sans murmure ni hésitation, afin de vous rendre en tout irréprochables et purs, enfants de Dieu sans tache au milieu d'une génération dévoyée et pervertie, d'un monde où vous brillez comme des foyers de lumière en lui présentant la parole de vie. Vous me préparez ainsi un sujet de fierté pour le jour du Christ, car ma course et ma peine n'auront pas été vaines... » (Phil.2/14-16).

N'est-ce pas une innovation dans l'Eglise que de prétendre que le péché dit « originel » n'est autre que celui de la « génération » ? Entendons-nous sur les mots : qu'y

a-t-il de plus « originel » pour un être vivant, que sa génération ? Cette thèse explique et précise le dogme d'une manière parfaitement claire. L'Eglise n'a pas encore eu cette audace - du moins depuis les temps apostoliques – elle qui cependant confesse que Jésus est le fils du Dieu vivant, à la suite de Pierre : mais elle n'a pas encore obtenu l'accomplissement des promesses de ce même Christ. Ne serait-ce pas justement sur ce point que sa foi doit atteindre un niveau supérieur, et égaler celle de Marie qu'elle invoque comme sa mère ? D'ailleurs la précision apportée ainsi au dogme du péché originel, bien loin d'aller contre les affirmations infaillibles des Conciles et du Magistère, les rend tout à fait cohérentes et acceptables. Et c'est ce que nous allons étudier dans le chapitre suivant, en reprenant les Textes infaillibles concernant le péché originel.

- Fin du chapitre 3 -

Chapitre 4

L'Enseignement dogmatique infaillible de l'Eglise sur le péché originel

L'insouciance ! Ce n'est qu'au moment où l'employé des pompes funèbres se présente sur le seuil que l'on commence à prendre conscience du drame. Et c'est trop tard !... Et pourtant, les premiers chagrins de l'enfance, si poignants, son premier cri, si inquiétant, devraient nous avoir alertés ! Nous enfantons pour la mort, puisqu'aucune femme ne peut rêver que son fils ne mourra pas ; elle le met au monde cependant : parce qu'elle l'a conçu. Et pourquoi l'a-t-elle conçu ? Comment l'a-t-elle conçu ? Dans l'insouciance...

Venons dire aux hommes happés et emportés par le tourbillon de ce monde que l'Eglise n'a cessé de promulguer un enseignement infaillible, concernant le péché originel, que répondront-ils ? « Monsieur, aujourd'hui, c'est vendredi, et je suis marchand de poissons, vous n'allez pas, je suppose, me faire perdre mon temps par des propos sans intérêt pour moi... » Et tel autre : « Monsieur, j'ai rendez-vous avec un homme d'affaires dans un quart d'heure, aussi je ne puis vous écouter... » Et telle femme : « Monsieur, ma coiffeuse m'attend pour me faire une permanente, et j'ai ensuite un essayage chez un couturier ; ajoutez encore quelques courses dans les magasins de la ville : vous voyez bien que toute ma matinée est surchargée, et que je ne puis vous entendre... » Quelle grâce faudrait-il que Dieu procurât aux hommes pour qu'ils acceptent enfin quelques réflexions salutaires, c'est-à-dire capables de leur procurer l'unique bien qui leur échappe sans cesse : le Salut, la vie impérissable ? Après quoi, ils auraient aussi les biens secondaires et transitoires, dans lesquels ils mettent aujourd'hui tout leur cœur. Cette grâce – qui sait ? – sera peut-être la destruction de Babylone par le feu du ciel, car Dieu le Père en a bientôt assez de voir ses enfants s'entasser dans leurs « grands ensembles », comme des lapins dans leurs cages.

C'est donc en prévision de ce temps où le cœur de l'homme se tournera vers le Seigneur et vers les biens du Royaume, que nous proposons ces pages d'un caractère trop sévère pour les gens d'aujourd'hui. Par eux-mêmes, les textes des Conciles ont évidemment moins d'attrait que la comédie. Et pourtant, la joie que nous procure leur étude approfondie est d'un tout autre caractère que le rire amer ou stupide que suscitent l'avarice d'Harpagon ou les fourberies de Scapin ! Les fils d'Adam s'amusent de leurs propres dépravations : c'est un grand malheur. Au contraire, lorsqu'à la lumière de l'Esprit-Saint on apprend à discerner les causes de ces malheurs, s'allume alors la radieuse espérance d'en être délivré. En face de la joie qu'apporte une telle certitude, le rire de la comédie perd tout son intérêt.

Précisons bien ici que nous allons suivre pas à pas, l'enseignement infaillible de l'Eglise : c'est-à-dire celui que le Magistère a précisé au cours des siècles. Il ne s'agit pas de suivre des « opinions » aussi motivées qu'elles paraissent, mais de s'attacher à l'expression d'une vérité révélée par Dieu. Même si toute une école de théologie, de nos jours, séduite par les hypothèses hasardeuses de la science – une science qui s'est abstraite de la Révélation, ce qui est pour elle très dangereux – vient mettre ne doute les formulations qui ont été faites du dogme ; « ce qui est écrit est écrit », et ne saurait être

modifié pour la simple raison que l'Esprit-Saint ne saurait se contredire. C'est pourquoi nous sommes ici sur un terrain ferme et inébranlable. Si nous pouvons aller plus avant que nos prédécesseurs dans l'intelligence de la Révélation divine, - et il le faut - nous le ferons dans la mesure où, tenant le plus grand compte de ce qui a été dit déjà, les thèses que nous avancerons seront une justification des textes infaillibles, et nous permettront de les comprendre parfaitement et d'y adhérer sans réticence aucune.

Lorsque les Apôtres et leurs disciples immédiats tentèrent de proposer au monde grec la Pensée de Dieu, ils se heurtèrent à la pensée dualiste qui infectait toutes les cervelles, cultivées ou non, du monde méditerranéen. Le chapitre 17 des Actes en fait foi. Lorsque Paul s'enhardit à prêcher sur l'Agora, ce haut lieu du bavardage savant, élégant et distrayant, il tombait comme un bon pain sur un tas de fumier. Le contraste était immense - s'en rendait-il compte, le brave Paul ? - entre l'entassement de préjugés et de sophismes que ces gens-là portaient dans leur crâne et l'Évangile tout nu qu'il venait leur proposer ? Aussi, dès qu'il arriva sur le point litigieux de la Résurrection de Jésus et du jugement du monde, il fut remercié avec des injures : « spermatologue », lui disait-on, « nous t'entendrons sur ce sujet une autre fois... » (Act.17/23s.).

Cependant, l'Évangile est tellement attrayant, ne serait-ce que par son style, qu'il ne pouvait pas ne pas attirer les curieux, séduire quelques cœurs bien disposés et les attacher à l'Église naissante. Des néophytes reçurent hâtivement le baptême et se firent avec zèle prédicateurs. Pour faciliter, pensaient-ils, le travail apostolique, ils ne manquèrent pas d'accommoder la Vérité reçue du Christ avec les opinions des philosophes. Leur thèse fondamentale : « l'homme est naturellement mortel », s'introduisit dans l'Église - et l'on peut dire qu'elle s'y est si bien incrustée qu'elle y est couramment admise aujourd'hui. Et cette thèse est une erreur désastreuse ! C'est contre elle que réagit vigoureusement le Concile de Carthage en 418 (le 16^{ème}) dont les décrets ont été approuvés par le pape Zosime, contre les Pélagiens. Nous avons déjà cité précédemment ce texte. Nous le reproduisons ici en raison de son importance capitale, car il amorce vraiment tout l'enseignement infaillible des siècles qui suivront. En fait, il est bien oublié aujourd'hui, et même renié, et c'est pourquoi l'anathème qu'il porte pèse lourdement sur l'ensemble de la pensée contemporaine, même ecclésiastique :

« ... Quiconque dira qu'Adam, le premier homme, a été fait mortel, de sorte que, péchant ou non, il serait mort corporellement, c'est-à-dire qu'il aurait quitté son corps non pas à cause du péché, mais par nécessité de nature, qu'il soit anathème. »¹

Nous sommes donc parfaitement fixés par ce texte sans équivoque : l'homme n'est pas le « brotos », le « mortel », comme le désignaient les Grecs, par opposition aux dieux : les « Immortels ». La mort est intervenue comme un « accident », elle n'est encore aujourd'hui, pour générale qu'elle soit, qu'un « accident » : elle n'est pas inhérente à la nature. L'homme est un malade qui peut guérir, un égaré qui peut être remis sur la voie ; la perte n'est pas sans remède. Et puisque la mort est consécutive à une faute, ne suffirait-il pas de préciser en quoi à consister cette faute pour retrouver la voie de la vie ? Oui, bénissons ce Concile de Carthage et ce pape Zosime dont l'enseignement conjura la

¹ - « ... Quicumque dixerit Adam primum hominem mortalem factum ita, ut, sive peccaret, sive non peccaret, moreretur in corpore, hoc est de corpore exiret non peccati merito, sed necessitate naturae, anathema sit. » (A.S. = Anathema Sit) (Detz.N°101)

pensée désespérée de la philosophie ¹ grecque, et nous encourage à lutter contre la même désespérance répandue partout dans le monde.

Cependant, les erreurs visées par le Concile de Carthage n'étaient pas directement celle des anciens philosophes païens, mais celle des Pélagiens, qui niaient qu'ils puissent y avoir un péché qui altérât la nature humaine. Ils ne prétendaient retenir que le péché « actuel », et par conséquent prétendaient que les enfants, encore incapables du moindre acte humain, privés de liberté, étaient naturellement innocents et n'avaient nul besoin d'être baptisés. Beaucoup de personnes, encore aujourd'hui, pensent cela. Qu'y a-t-il de plus innocent que l'enfant qui vient de naître ? Eh bien non ! L'Eglise enseigne le contraire : l'enfant certes, n'a pu encore manifester par son comportement – et encore ? – le péché qui est en lui : mais il est conditionné dès sa naissance, dès sa conception, pour et par le péché. Et c'est pourquoi il doit être baptisé. Écoutons l'enseignement du Concile :

« Il a plu aux pères du Concile de décréter : celui qui refuse de baptiser les enfants au sortir du sein maternel, ou qui, tout en admettant leur baptême en vue de la rémission des péchés, affirment qu'ils n'ont rien contracté en Adam du péché originel, expié par le bain de régénération, d'où il résulterait que la forme du baptême en vue de la rémission des péchés ne serait pas vraie pour eux, mais illusoire, A.S. »
2

*« En effet, il n'y a pas à comprendre la parole de l'Apôtre : « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et du fait qu'elle a atteint tous les hommes, nous concluons que tous ont péché », autrement que l'Eglise catholique la comprend, elle qui est répandue partout. Et c'est en raison de cette règle de foi que les enfants qui n'ont pas encore pu personnellement commettre le péché, doivent cependant être baptisés en vue de la rémission des péchés, afin que soit purifié en eux par la régénération ce qu'ils ont contracté par la génération »*³.

¹ Rappelons ici le texte de Paul aux Colossiens qui garde aujourd'hui encore toute sa valeur d'actualité : « Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par des enseignements trompeurs, selon une tradition tout humaine, selon les rudiments du monde, et non selon le Christ. Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité. En lui, vous avez tout, pleinement, lui qui est le chef de toute principauté et de toute puissance... » (Col.2/8s.). La philosophie de notre siècle n'est pas meilleure, soyons-en assurés, que celle des contemporains de Paul. Elle est au contraire beaucoup plus dissolvante, et conduit à la désespérance la plus totale. En outre, les « traditions humaines », pseudo scientifiques, renient tout péché originel, et par conséquent toute possibilité de rédemption.

² - « Item placuit, ut quicumque parvulos recentes ab uteris matrum baptizandos negat aut dicit in remissionem quidem peccatorum eos baptizari, sed nihil ex Adam trahere originalis peccati, quod lavacro regenerationis expietur, unde sit consequens, ut in eis forma baptismatis « in remissionem peccatorum », non vera, sed falsa intellegatur, A.S. ».

³ - « Quoniam non aliter intellegendum est quod ait Apostolus : « Per unum hominem peccatum intravit in mundum (et per peccatum mors), et ita in omnes homines pertansiit, in quo omnes peccaverunt » (Rom.5/12) nisi quaemadmodum Ecclesia catholica, ubique diffusa semper intellexit. Propter hanc enim regulam fidei etiam parvuli, qui nihil peccatorum in se ipsis adhuc committere potuerunt, ideo in peccatorum remissionem veraciter baptizantur, ut in eis regeneratione mundetur quod generatione traxerunt. » (Detz. N°102)

Il est tout à fait étonnant qu'avec des textes si pertinents, qui prescrivent si fermement le baptême des enfants souillés par la génération, on ait en même temps, sinon encouragé, du moins toléré ce mode de génération qui est nécessairement vicieux, puisqu'il souille l'enfant dès le sein maternel ! Car la Parole du Concile est formelle, si scandaleuse qu'elle puisse paraître ; et nous allons le voir, elle sera reprise par d'autres conciles. Si tout était bien et bon dans la génération charnelle, il serait rigoureusement absurde de prétendre qu'elle peut communiquer une souillure, et à fortiori un péché. Or c'est bien là ce qu'enseigne le Concile.

L'année suivante, le même pape Zosime écrit une lettre aux Eglises orientales, Egypte, Constantinople, Thessalonique, Jérusalem : il leur fait part de la foi catholique. Et voici le passage où il précise la foi commune sur le péché originel et la libération que nous apporte le Christ. La conjoncture psychologique et doctrinale était alors très semblable à celle de notre temps sur ce point. L'hérésie pélagienne s'était répandue partout, cette hérésie qui voulait à tout prix que l'homme soit « bon » naturellement, comme l'a voulu l'humanisme, comme l'a écrit Rousseau, comme le professent nos modernes « évolutionnistes » :

« Le Seigneur est fidèle en toutes ses paroles (Ps.144/13), et le baptême, rites et paroles, c'est-à-dire lorsqu'il est administré, par la confession et la rémission véritables des péchés, possède une pleine efficacité à l'égard de tout sexe, âge, condition du genre humain. Aucun de ceux qui sont esclaves du péché ne peut devenir libre et ne peut être racheté, sinon parce qu'il était antérieurement vraiment captif en raison du péché, selon qu'il est écrit : « Si le Fils vous délivre, alors vraiment vous serez libres » (Jn.8/36). Par lui, en effet, nous renaissions spirituellement, et nous sommes crucifiés pour le monde. C'est par sa mort qu'est rompu le pacte de la mort qui a été introduite depuis Adam sur nous tous, et sur toute vie humaine, ce pacte qui affecte tous les enfants absolument, avant qu'ils ne soient délivrés par le baptême »¹

Nous traduisons ici la citation de Paul, de Rom.5/12, en suivant de près le texte grec, car le texte latin est assez ambigu. Le « in quo » latin signifie en effet non pas « dans lequel », mais « raison pour laquelle ». Le quo est un relatif neutre, introduit en grec non pas par la préposition « en » ou « dans », comme le « in » latin, mais par la préposition « EPI », qui indique une nuance de cause. Le sens de Paul est très clair en grec : tous sont mort d'Adam à Moïse, alors qu'il n'y avait pas de Loi pour dénoncer le péché. Voilà pourquoi, en raison du fait universel de la mort, nous devons conclure que tous ont péché, même s'ils n'ont pas transgressé consciemment l'un des préceptes positifs de la Loi, comme les enfants par exemple.

¹ - « Fidelis Dominus in verbis suis » (Ps.144/13), ejusque baptismus, re ac verbis, id est opere, confessione et remissione vera peccatorum in omni sexu, aetate, condicione generis humani, eadem plenitudinem tenet. Nullus enim, nisi qui peccati servus est, liber efficitur, nec redemptus dici potest, nisi qui vere per peccatum fuerit ante (baptismum) captivus sicut scriptum est : « Si vos Filius liberaverit, vere liberi eritis » (Jn.8/36). Per ipsum enim nascimur spiritaliter, per ipsum crucifigimur mundo. Ipsius morte mortis ab Adam omnibus nobis introductae atque transmissae universae animae, illud propagine contractum chirographum (Cf. Col.2/14) rumpitur, in quo nullus omnino natorum, antequam per baptismum liberetur, non tenetur obnoxium. » (Detz. N°109a)

Nous rencontrons ici cette idée du pacte qu'Adam et Eve ont conclu avec Satan pour eux et pour toute leur descendance. Cette idée est capitale et importante, car en quelque sorte, en raison de la parole d'Adam, Satan a acquis des droits sur tout le genre humain, et il ne peut être dépouillé de ses droits que si l'homme, dans une super-conscience, se rend compte qu'il est dupe de ce pacte et s'il veut s'en défaire réellement. C'est ce que le Christ a déjà fait en notre nom, et même Marie, « dès le premier instant de sa conception immaculée » ; mais encore faut-il, pour que nous soyons pleinement délivrés, que nous prenions conscience de ce qui est arrivé et de ce qui a été fait pour nous, ainsi que du Don que nous avons reçu dans le Baptême.

C'est Paul qui parle en effet de ce pacte, de ce « contrat » qui est désormais déchiré. Il nous invite à considérer avec satisfaction les principautés et les puissances diaboliques vaincues et confondues, et comme traînées, comme des généraux vaincus, derrière le char du triomphe du Christ, c'est-à-dire la Croix :

« ... En lui, vous avez été ensevelis par le baptême, et en lui vous être ressuscités par le moyen de la foi en l'énergie de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts. Oui, certes, vous étiez morts autrefois par vos transgressions et l'incirconcision de votre chair, mais il vous a vivifiés avec lui, vous faisant grâce de tous vos péchés. Il a détruit ce pacte écrit contre nous par ses ordonnances accablantes et il l'a supprimé du milieu en le clouant à la croix. Il a dépouillé les principautés et les puissances, et il les a livrées hardiment en spectacle en triomphant d'elle par la croix » (Col.2/12-15).

Celui qui admet sans arrière-pensée la validité de la génération charnelle, et pense que la mort est naturelle et inévitable, tombe exactement sous le pacte, et il est entièrement dupe de Satan. Même s'il confesse de bouche les vérités de la foi chrétienne, sa foi ne lui sert de rien, car il n'en fait nulle application. Mais si, au contraire, par la lumière de l'Incarnation, nous contestons la validité de la génération charnelle, et si nous admettons que la génération du Christ Jésus est typique, alors nous entrons dans l'ordre de la Foi, et vraiment le pacte est rompu pour nous.

Cependant les théories de la philosophie dualiste de Platon ne cesse de tourmenter la conscience chrétienne. Si l'homme est vraiment « composé d'un corps et d'une âme », Dieu est-il le Créateur des deux ou de l'âme seulement ? Comment est-il intervenu au moment de la conception ? S'il est le Créateur de l'âme seulement, comment se fait-il que certaines âmes soient pécheresses ? Peut-il être aussi le Créateur du corps dont les déficiences sont si manifestes ? Dieu serait-il donc responsable de nos maux ? Si l'on garde de l'homme une conception dualiste, il est évidemment impossible de sortir de ce imbroglio, car les théologiens se refusent à admettre que les parents aient une part quelconque dans la création de l'âme... L'Eglise angoissée, elle le fut vraiment, se tourne vers le Magistère. C'est le pape Anastase II qui, en 498, répond dans une lettre « Bonum et jucundum » adressée aux Evêques de Gaule. Il se garde bien de mettre le pied dans les ornières du dualisme philosophique ! Il se refuse à disserter sur la « pureté des âmes » ! Mais il emploie le mot de « marcottage » qui éclaire vraiment la question, car il montre que l'humanité issue d'Adam est en fait un seul être biologique (psychobiologique, dirions-nous) malheureusement taré. Avec une clarté de langage assez rude pour les gens de notre temps, il manifeste que ce sont les parents qui endossent la responsabilité des maux qu'ils transmettent à leurs enfants. Voici le texte :

« Rien ne peut être transmis par les parents que ce qui leur a été livré à eux-aussi par leurs propres parents, en raison de leur mauvaise présomption, c'est-à-dire la

faute et la peine du péché. C'est l'une et l'autre que la progéniture qui suit par marcottage montre avec évidence, du fait que les hommes naissent dépravés et difformes. Et c'est bien là en effet, on le voit clairement, que Dieu n'a nulle part, lui qui a porté par avance une interdiction, par la peur qu'inspire la mort, pour empêcher que les hommes ne tombent dans une calamité si contraignante. Ainsi, par marcottage, ce qui est transmis par les parents apparaît avec évidence, et il est montré aussi ce que Dieu a fait au commencement et ce qu'il fera à la fin. » ¹

« *Au commencement et à la fin* », c'est-à-dire le Christ, qui est conçu de l'Esprit-Saint dans l'utérus de la Vierge, qui est l'Alpha et l'Oméga. Il nous montre ce qui est très bon et très beau, le Bon Plaisir de Dieu le Père, au-dessous duquel l'homme est tombé par le mauvais choix de sa liberté, par le pacte de Satan, dont il a été dupe.

« *C'est bien là que Dieu n'a nulle part* » : parole importante qui nous confirme dans ce que nous avons dit déjà : l'homme s'est rendu tributaire de la loi des grands nombres, ayant ainsi aliéné sa liberté sous le hasard. L'humanité pécheresse est donc bien « hors du Père » (Jn.6/39). Le texte pontifical est également très encourageant, car il montre que le péché et toutes les distorsions (distorti) qu'il entraîne n'auront qu'un temps, et la pensée du Père qui était au commencement sera retrouvée à la fin.

En 529 le pape Boniface II intervient au Concile d'Orange contre les « semi-pélagiens » pour préciser cette transmission de la mort et du péché. Dans un premier canon, il exprime que par le péché, c'est l'homme tout entier qui se trouve amoindri, non seulement le corps, mais l'âme, la liberté et le jugement de la conscience. Ainsi, non seulement la mort se transmet par « contagion » ou par « propagation », mais aussi et avant tout le péché (Detz. N°174-175), sinon Dieu serait injuste de condamner des innocents (Canon 2). Est-ce à dire que toute la race d'Adam, multipliée par la voie de génération que nous connaissons encore aujourd'hui est une « masse perdue » ? Cette expression est de saint Augustin. Elle résonne durement à nos oreilles, elle est insupportable pour les naïfs modernes qui croient à l'évolution créatrice. Et cependant elle est reprise textuellement dans un document pontifical émanant de Léon IV en 835. Ainsi la conscience chrétienne prend conscience du drame, du désastre qui arrive aujourd'hui à son dénouement : effondrement de la conscience, et tares indélébiles des handicapés de naissance... Voici ce qu'enseignait Léon IV, non seulement pour ses contemporains, mais pour nous aussi :

« Dieu tout puissant a fait l'homme droit, sans péché, avec le libre arbitre, il l'a placé dans le paradis, et il a voulu qu'il demeurât dans la sainteté et la justice. L'homme se servant mal de son libre arbitre a péché et est tombé, et il en est résulté une « masse de perdition » de tout le genre humain. Mais Dieu, juste et bon, choisit selon sa

¹ - « ... quod ab illis (parentibus) nihil aliud potest tradi, quam quod ab ipsorum mala praesumptione commissum est, id est, culpa poenae peccati, quam per traducem secuta progenies evidenter ostendit, ut pravi homines distortique nascantur. In quo solo utique Deus nullam communionem habere perspicue cernitur, qui ne in hanc necessitatem calamitatis inciderent, genito mortis terrore prohibuit atque praedixit. Itaque per traducem, quod a parentibus traditur, evidenter apparet, et quid ab initio usque ad finem vel operatus sit Deus vel operetur ostenditur. » (Detz.N°170)

prescience, de cette même masse de perdition, ceux que par grâce il a destinés à la vie, et la vie à laquelle il les a prédestinés est éternelle. »¹

Ce qui signifie assurément, et cela est très encourageant, que Dieu ne renonce pas à son Dessein, malgré le mauvais choix de l'homme, et que, tout au long de l'histoire, il intervient personnellement par la vocation des élus – sages, prophètes, saints – puisque, tant que dure cette génération de péché, l'homme lui interdit d'intervenir personnellement par son Esprit vivifiant dès la conception. Ainsi le gouvernement de Dieu sur l'Histoire explique la Pensée qu'il garde, antérieure et transcendante à l'histoire, de même que le baptême nous donne, moyennant la foi, la filiation divine que le viol de la nature nous a refusée. Tout cela est parfaitement cohérent.

Saint Léon IX, en 1053, publie un « symbole de la Foi », rappelant les vérités divinement révélées. Entre autres, il affirme que l'âme humaine n'est pas une partie de Dieu, mais qu'elle a été créée de rien, et que, sans le baptême, elle n'est pas indemne du péché originel.²

Sous Innocent II, le Concile de Sens, en 1140, condamne les erreurs de Pierre Abélard, que les humanistes sont en droit de considérer comme leur précurseur ; sa confiance en la nature humaine était trop naïve. Le Concile condamne l'affirmation suivante, qu'il lui attribue, mais qui était aussi celle de nombreux de ses contemporains : « *Nous ne contractons pas de faute en naissant d'Adam, mais la peine seulement.* » (Detz. N°376).

Il y a donc une faute chez le nouveau-né ? Sans aucun doute. Et cependant, il ne saurait avoir la culpabilité personnelle, mais il est pris dans le circuit de la culpabilité collective. C'est en s'en abstrayant, par une décision libre et conforme à l'Esprit de Dieu, que l'homme peut s'arracher à cette culpabilité collective sur laquelle pèse la colère d'En Haut, et obtenir, par la foi, la Justification, en Jésus-Christ, aux yeux du Père.

C'est dans ce sens que le pape Innocent III, en 1201, écrit à l'Evêque d'Arles, parlant de l'efficacité du baptême des enfants :

« Nous disons qu'il faut distinguer un double péché : l'originel et l'actuel. L'originel est contracté sans engagement, l'actuel est commis avec consentement. L'originel, donc, qui est contracté sans consentement est remis sans consentement par la force du Sacrement. Mais l'actuel ne saurait être remis sans consentement. »³

¹ - « Deus omnipotens hominem sine peccato rectum cum libero arbitrio condidit et in paradiso posuit, quem in sanctitate justitiae permanere voluit. Homo libero arbitrio male utens peccavit et cecidit, et factus est « massa perditionis » totius humani generis. Deus autem bonus et justus elegit ex eadem massa perditionis secundum praescientiam suam quos per gratiam praedestinavit ((Rom.8/29 ; Eph.1/11) ad vitam, et vitam illis praedestnavit aeternam... » (Detz. N°316)

² - « Animam non esse partem Dei, sed ex nihilo creatam, et absque baptisate originali peccato obnoxiam, credo et praedico. » (Detz. N°348)

³ - « ... Dicimus distinguendum quod peccatum est duplex : originale scilicet et actuale : originale quod absque consensu contrahitur, et actuale, quod committitur cum consensu. Originale igitur, quo sine consensu contrahitur, sine consensu per vim remittitur sacramenti;

Ce texte est important : il invite à la réflexion. Parlant du péché « sans consentement », le Pape désigne celui de l'enfant qui n'y est pour rien dans le péché qu'il contracte par solidarité avec le genre humain, avec les parents qui l'appelle à la vie. Le « consentement » est donc bien du côté des géniteurs, encore que leur culpabilité puisse être fort atténuée en raison de l'ignorance et de l'entraînement collectif. Il est très gênant aux yeux de nos contemporains de rendre les parents responsables de cette transmission du « péché ». C'est bien cependant la pensée exprimée par les textes, notamment celui déjà cité d'Athanase II. L'acte générateur est donc entaché d'une déficience, d'une faute, Cela ne fait aucun doute. Mais en quoi, et pourquoi ? C'est justement sur ce point que nous sommes à même aujourd'hui d'apporter un éclaircissement important, que nous recevons de l'ineffable lumière du Soleil de Justice, Jésus-Christ, notre Seigneur.

Le Pape Benoît XII, en 1341, est contraint de revenir encore sur la question du péché originel contracté par les enfants, contre les négateurs « arméniens » qui prétendaient que les enfants n'ont pas pu pécher, mais qu'ils demeurent en enfer jusqu'à la passion rédemptrice du Christ. Le Pape maintient fermement que le péché a été transmis aux enfants. Les Arméniens affirmant que les enfants n'avaient pas péché, mais qu'ils restaient maintenus en enfer en raison de la gravité du péché d'Adam, avaient le sens le plus aigu de la gravité de ce péché, par lequel le premier homme a conclu le pacte avec Satan. (Detz. N°532)

Sous Eugène IV, le Concile œcuménique de Florence (XVIIème) publie de longs décrets contre les erreurs passées et contemporaines. Il déclare à propos du péché originel :

« Le concile croit fermement, professe et enseigne qu'un être conçu de l'homme et de la femme ne peut être délivré de la servitude du démon, si ce n'est par les mérites du Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ, notre Seigneur. Lui qui, sans péché a été conçu, est né, est mort ; lui seul a vaincu par sa mort l'ennemi du genre humain, en détruisant nos péchés. Il nous a ouvert à nouveau l'entrée du Royaume des cieux que le premier homme avait perdu par son propre péché pour lui et pour toute sa descendance ; et tous les passages sacrés de l'Ancien Testament avaient annoncé qu'il devait venir un jour, sacrifices, mystères et cérémonies... » (Detz. N°711)

Il faut ici souligner l'opposition que fait le saint Concile de Florence entre l'être conçu de l'homme et de la femme, qui est pécheur, et le Christ, qui lui, est sans péché par sa conception spirituelle.

Le 17 juin 1546, le Concile de Trente publie le décret sur le péché originel. Ce document est supérieurement important. Il n'a été dépassé par aucun autre ; il fixe avec clarté et une précision sans égale tout ce qui avait été enseigné antérieurement sur cette question particulièrement controversée. Il doit servir de fondement inébranlable pour les recherches ultérieures, celles justement que nous faisons ici. Le Concile de Trente combat l'hérésie protestante qui, bien loin de nier le péché originel, en aggravait la lourdeur, prétendant qu'il avait entièrement vicié et corrompu la nature humaine. Le saint Concile nous redonne l'espérance : il est parfaitement possible, avec la grâce de Dieu, de restaurer la nature humaine dans l'éclat incomparable qu'elle avait avant le péché.

actuale vero, quod cum consensu contrahitur, sine consensu minime relaxatur... » (Detz. N°410)

Voici donc intégralement la traduction des décrets du Concile de Trente sur le péché originel :

1^{er} anathème affirmant l'existence et la gravité du péché originel : (Detz. N°788-792)

« Si quelqu'un ne confesse pas qu'Adam, le premier homme, pour avoir transgressé le commandement de Dieu au Paradis a aussitôt perdu la sainteté et la justice dans lesquelles il avait été établi et qu'il a encouru par l'offense de cette prévarication, la colère et l'indignation de Dieu, et, de ce fait, la mort, dont auparavant Dieu l'avait menacé, et, avec la mort, la captivité sous le pouvoir de "celui qui a l'empire de la mort" (Hb.2/14), c'est-à-dire du Diable, "et que Adam tout entier par l'offense de cette prévarication, selon le corps et l'âme, a été changé dans un état de déchéance" : qu'il soit anathème. ¹

« La captivité » : littéralement « l'esclavage ». C'est le rappel de ce « pacte » avec Satan, dont avait parlé antérieurement le Pape Zosime, au 5^{ème} siècle.

« Adam... a été changé dans un état de déchéance ». Le Concile ne précise pas davantage. Les théologiens disent qu'il a perdu les dons « surnaturels et préternaturels ». Ces mots « surnaturels » et « préternaturels » n'apportent pas une grande lumière. Mieux vaut s'en tenir à l'expression vigoureuse de Paul qui, elle, est dans les Ecritures : l'homme est devenu « charnel », « psychique », ou « animal ». Ces mots ne peuvent s'entendre autrement qu'ainsi : l'homme asservi par Satan a perdu sa « domination », sa « transcendance » par rapport au monde animal, et il se trouve désormais soumis aux lois de la lutte pour la vie, du vieillissement, et de la mort individuelle. C'est bien là l'ordre biopsychologique inférieur duquel nous désirons sortir par la « mutation » de l'Esprit-Saint. ²

Notons également que cet état de déchéance, de captivité et d'esclavage de l'humanité actuelle n'est pas dû à une simple imperfection, ni à une simple « erreur », mais à une « prévarication » - mot très fort, employé deux fois dans cet anathème – donc un véritable péché qui offense gravement la Majesté divine. Nous comprenons cela pleinement si nous admettons que le Bon Plaisir divin que la Trinité Sainte proposait à la trinité créée était une participation à sa gloire intrinsèque, comme nous l'avons montré dans le Livre II.

¹ - « Si quis non confitetur, primum hominem Adam, cum mandatum Dei in paradiso fuisset transgressus, statim sanctitatem et justitiam, in qua constitutus fuerat, amisisset incurrisseque per offensam praevaricationis huiusmodi iram et indignationem Dei, atque ideo mortem, quam antea illi comminatus fuerat Deus, et cum morte captivitatem sub ejus potestate, "qui mortis", deinde, "habuit imperium" (Hb.2/14), hoc est diaboli, "totumque Adam per illam praevaricationis offensam secundum corpus et animam in deterius commutatum fuisse", anathema sit. » (*371)

² - Le passage de Paul (I Cor.15/44-50) parle de l'homme « psychique » : Adam a été fait psychique, ou terrestre, non glorieux. Mais tout en étant psychique, il n'était pas obligatoirement mortel : il était seulement ambigu, à savoir que, selon le choix de sa liberté, il pouvait garder le don de l'immortalité qu'il avait en puissance par sa justice et sa sainteté, ou bien le perdre, ce qu'il a fait, hélas, par sa faute.

2^{ème} anathème : Transmission à la postérité d'Adam à la fois du péché et des conséquences du péché.

"Si quelqu'un affirme que la prévarication d'Adam ne lui a nui qu'à lui seul, mais non à sa descendance et qu'il n'a perdu que pour lui seul la justice et la sainteté dans lesquelles il avait été établi, mais non pour nous ; ou bien qu'il n'a transmis à tout le genre humain que la souillure due à son péché de désobéissance, "à savoir la mort et les peines corporelles, mais non pas le péché lui-même qui est la mort de l'âme" : qu'il soit anathème ; "car alors il contredit l'Apôtre qui déclare : "par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et la mort a passé en tous les hommes, en quoi tous ont péché" (Rom.5/12).¹

Ce que le saint Concile appelle « la mort de l'âme » ne peut être que la rupture de l'intelligence et de la volonté avec le Dieu vivant. C'est à partir de cette rupture que l'être humain se dégrade progressivement jusqu'à la corruption du tombeau, et qu'il peut même se dégrader jusqu'à l'étang de feu et de souffre, dans le cas où, par malheur, il persévérerait dans la révolte et le refus de la miséricorde de Dieu.

3^{ème} anathème : le péché originel affecte chaque être humain ; nécessité du Baptême et des mérites de Jésus-Christ pour le Salut.

« Si donc quelqu'un assure que ce péché d'Adam qui, par l'origine, est un même péché pour lui et sa descendance, transfusé en tous non par imitation mais par propagation, et devenu propre à chacun, peut être enlevé soit par les forces de la nature soit par un remède autre que par le moyen de l'unique médiateur notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a réconciliés avec Dieu dans son sang, "étant devenu pour nous justice, sanctification et rédemption" (I cor.1/30) ; ou encore s'il nie que ce même mérite de Jésus-Christ soit appliqué par le sacrement de baptême, conféré rituellement par l'Eglise tant aux adultes qu'aux enfants : qu'il soit anathème. Car "il n'y a aucun autre nom sous le ciel donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés" (Act.4/12). D'où également cette parole : "Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui enlève le péché du monde" ; (Jn. 1/ 29) et celle-ci : "Vous tous qui avez été baptisés, vous avez revêtu le Christ". (Gal. 3/27).²

1 - "Si quis Adae praevaricationem sibi soli et non ejus propagini asserit nocuisse", acceptam a Deo sanctitatem et justitiam, quam perdidit, sibi soli et non nobis etiam eum perdidisse; aut inquinatum illum per inoboedientiae peccatum "mortem" et poenas "corporis tantum in omne genus humanum transfudisse, non autem et peccatum, quod mors est animae"; an.s. "cum contradicat Apostolo dicenti: "Per unum hominem peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt" (Rom.5/12) (*372)

2 - « Si quis hoc Adae peccatum, quod origine unum est et propagatione, non imitatione transfusum omnibus inest unicuique proprium, vel per humanae naturae vires, vel per aliud remedium asserit tolli, quam per meritum unius mediatoris Domini nostri Jesu Christi, (*1340) qui nos Deo reconciliavit in sanguine suo, "factus nobis justitia, sanctificatio et redemptio" (I Cor. 1/30); aut negat, ipsum Christi Jesu meritum per baptismi sacramentum, in forma Ecclesiae rite collatum, tam adultis quam parvulis applicari: an.s. Quia "non est aliud nomen sub caelo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri" (Act. 4/12) . Unde illa vox: "Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi" (Jn.1/29), Et illa: "Quicumque baptizati estis, Christum induistis" (Gal.3/27). »

Le Concile affirme donc bien que le péché d'Adam, et le péché transmis par propagation, est un seul péché, un péché de même nature, que les générations successives reproduisent. Ce péché est propre à chacun, nous le comprenons aisément dans l'hypothèse où nous sommes, puisque l'homme est sorti de la Loi spécifique qui lui était proposée, conformément à la dignité qu'il avait reçue du Créateur à l'origine, étant par sa main son image et ressemblance. Or le Créateur est Trinité, mystère de génération. La progéniture de l'homme et de la femme appartient nécessairement à l'ordre biopsychologique inférieur. A moins que les parents – tels Joseph et Marie – retrouvent l'exacte pensée du Créateur dans l'ordre de la procréation. N'est-ce pas parce que Jésus est né « saintement » (Salve sancta parens...) qu'il a le mérite d'une pleine justice ?

4^{ème} anathème : Nécessité du baptême des enfants

"Si quelqu'un nie que les enfants nouveau-nés de l'utérus de leurs mères doivent être baptisés", quoiqu'ils sont issus de parents eux-mêmes baptisés ; ou s'il dit "qu'ils sont certes baptisés en vue de la rémission des péchés, mais qu'ils n'ont rien tiré d'Adam du péché originel qui soit nécessaire d'être expié par le bain de régénération", en vue d'acquérir la vie éternelle ; d'où il suit que la forme du baptême "en vue de la rémission des péchés" ne peut être prise comme vraie, mais comme fausse : qu'il soit anathème. En effet, il ne faut pas comprendre autrement ce que dit l'Apôtre : "par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché, la mort, et la mort s'est transmise à tous les hommes par le fait que tous ont péché" (Rom. 5/ 12). C'est ainsi, en effet, que l'Eglise catholique partout répandue dans le monde l'a toujours compris. C'est pourquoi c'est une règle de foi transmise depuis les Apôtres que "même les enfants qui par eux-mêmes n'ont pu commettre aucun péché, sont cependant réellement baptisés en vue de la rémission des péchés, afin qu'en eux soit purifié par la régénération ce qu'ils ont contracté par la génération". En effet, personne, à moins de naître d'En Haut par l'eau et l'Esprit-Saint, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu". (Jn.3/5).¹

Nous retenons les mots « ce qu'ils ont contracté par la génération ». Manifestement, si la génération telle qu'elle se produit encore universellement, et dont les fruits désastreux se multiplient de jour en jour, transmet le péché, c'est assurément qu'elle échappe à la volonté de Dieu, en qui rien ne saurait être peccamineux. Et si Dieu n'a

¹ - "Si quis parvulos recentes ab uteris matrum baptizandos negat", etiam si fuerint a baptizatis parentibus orti, "aut dicit, in remissionem quidem peccatorum eos baptizari, sed nihil ex Adam trahere originalis peccati, quod regenerationis lavacro necesse sit expiari", ad vitam aeternam consequendam, "unde fit consequens ut in eis forma baptismatis in remissionem peccatorum non vera, sed falsa intelligatur": an.s. Quoniam non aliter intelligendum est id, quod dicit Apostolus: "Per unum hominem peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors, et ita in omnes homines mors pertransiit, in quo omnes peccaverunt" (Rom.5/12) nisi quemadmodum Ecclesia catholica ubique diffusa semper intellexit. Propter hanc enim regulam fidei, ex traditione Apostolorum, "etiam parvuli, qui nihil peccatorum in semetipsis adhuc committere potuerunt, ideo in remissionem peccatorum veraciter baptizantur, ut in eis regeneratione mundetur, quod generatione contraxerunt". (*223). "Nisi enim quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei." (Jo.3/5).

institué pour l'homme que ce seul moyen de génération, qui est en soi peccamineux, il aurait donc failli dans son œuvre ? Or, nous avons là encore, dans la génération de Jésus-Christ, la voie de la vraie Justice. « Je suis né et je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la vérité » (Jn.18/37). Il suffit d'ailleurs de comparer les douloureuses maternités charnelles et l'admirable Maternité de Marie, qui fut dans la joie et l'allégresse, et échappa à l'antique sentence qui pesait sur Eve. Nous sommes ainsi convaincus, et nous voyons clairement, d'une manière irréversible, que la Justice et la Sainteté est de son côté et non du nôtre.

Remarquons que l'expression : « *afin qu'en eux soit purifié par la régénération ce qu'ils ont contracté par la génération* » est déjà celle du Concile de Carthage en 418. Elle a donc subsisté ne variatur dans l'enseignement infaillible de 418 à 1546, et tout récemment – en 1967 – le Pape Paul VI l'a servie de nouveau aux théologiens réunis à Rome en un symposium solennel, où ceux-ci prétendaient remettre en question la thèse du péché originel, eu égard aux découvertes modernes concernant les origines de l'homme selon les données de la « préhistoire ». En fait, quels que soient les prétextes, l'homme cherche toujours à échapper à la condamnation que la Parole de Dieu porte sur sa génération. Comme Nicodème, il a peine à comprendre que « ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né de l'Esprit est Esprit ».

« *Même s'ils sont nés de parents baptisés* » : ces parents baptisés les ayant engendrés charnellement, cela va de soi. Les tentatives faites pour « sanctifier l'œuvre de chair », n'aboutissent pas à un succès évident ! Car on voit fréquemment des parents baptisés et très fervents, s'étant préparés par des retraites spirituelles à la vie conjugale, engendrer des enfants « *pravos et distortos* », dépravés et informes, selon l'expression amère du Magistère (Décret d'Athanase II cité plus haut). C'était la Loi de Moïse, comme nous le verrons dans le livre IV qui permettait, moyennant la circoncision et les autres rites de purification, aux hommes qui voulaient engendrer charnellement d'avoir néanmoins la bénédiction de Dieu sur leur race.

Si les parents sont chrétiens, ils doivent, ce me semble, tenir le plus grand compte des enseignements fondamentaux des Evangiles, et notamment des Evangiles de l'Enfance qui nous exposent clairement la génération de Jésus. Et dès lors, ils seront nécessairement orientés, s'ils sont intelligents, à quitter l'ordre de la génération charnelle. Malheureusement, l'histoire a bien prouvé que les baptisés pouvaient être aussi sauvages et cruels que les païens, transgressant ordinairement le commandement de Dieu : « Tu ne tueras pas ». D'où nous pouvons aisément conclure qu'ils n'étaient pas entrés en esprit dans la connaissance de l'Evangile, et qu'ils n'avaient pas compris leur engagement baptismal. S'ils rejetaient ainsi le Sermon sur la Montagne, sous la pression des idoles de ce monde, on comprend fort bien qu'ils aient également rejeté le Mystère de Jésus-Christ et de Marie.

5^{ème} anathème : la merveilleuse efficacité du baptême

« Si quelqu'un dit que la culpabilité du péché originel n'est pas supprimée par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, laquelle est conférée dans le baptême ; ou encore s'il affirme que n'est pas entièrement enlevé ce qui comporte une raison propre et véritable de péché, mais s'il dit que cela est seulement raclé ou non imputé : qu'il soit anathème. En ceux qui sont renés, en effet, Dieu ne hait rien, car "il n'y a rien qui soit motif de condamnation pour ceux qui sont vraiment ensevelis avec le Christ par le baptême dans la mort" (Rom.6/4), qui "ne marchent pas selon la

chair" (Rom.8/1), mais qui ayant dépouillé le vieil homme et ayant revêtu l'homme nouveau qui est créé selon Dieu (Eph. 4/ 22s. Col. 3/9 s.), sont devenus innocents, purs, immaculés, sans reproche et pour Dieu des fils aimés, "héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ" (Rom.8/17), de sorte que, désormais, rien ne les empêche d'entrer au ciel.

- Qu'il reste cependant dans les baptisés la concupiscence ou la "propension" cela le saint Concile l'avoue et le ressent. Elle nous est laissée en vue du combat, mais elle ne peut nuire à ceux qui n'y consentent pas et qui virilement, par la grâce de Jésus-Christ la repoussent. C'est ainsi que "celui qui aura combattu sera couronné". Cette concupiscence, parfois l'Apôtre l'appelle "péché" (Cf.Rom.6/12 s. 7/7, 14-20) mais le saint synode déclare, que l'Eglise Catholique n'a jamais compris qu'elle est appelée péché, en ce sens qu'elle soit vraiment un péché chez les baptisés, mais simplement parce qu'elle provient du péché et incline au péché. Si quelqu'un pense le contraire, qu'il soit anathème. »¹

Comment ne pas être dans l'émerveillement devant l'efficacité du Saint Baptême, telle que nous le décrit le Concile ? Cependant en regard de cette perfection de foi, le spectacle du monde chrétien manifeste assez clairement que le baptême n'a pas été aussi efficace que l'on était en droit de l'attendre. Il ne saurait être question d'accuser le baptême lui-même, mais bien la manière dont il a été proposé, expliqué, administré et non-vécu ! C'est en effet la corruption du monde ambiant qui, par son influence délétère, a très tôt scandalisé la conscience des jeunes baptisés. Ils sont retombés sous les filets du Diable, comme d'ailleurs la chose était parfaitement prophétisée par l'enseignement apostolique, surtout dans les dernières lettres de Paul, de Pierre, de Jacques, et de Jude. Et même Jean dans ses épîtres, dénonce avec la plus grande sévérité ceux qui se sont écartés de l'Évangile, et gisent alors à nouveau sous l'empire du Mauvais (I Jn.5/18s. et la 3^{ème} Ep.).

Il ne saurait être question d'inventer un nouveau baptême, mais seulement de faire prendre conscience aux chrétiens du Don merveilleux qu'ils ont reçu de Dieu par ce

¹ - Si quis per Jesu Christi Domini nostri gratiam, quae in baptisate confertur, reatum originalis peccati remitti negat, aut etiam asserit, non tolli totum id, quod veram et propriam peccati rationem habet, sed illud dicit tantum radi aut non imputari: an.s. In renatis enim nihil odit Deus quia "nihil est damnationis iis, qui vere consepulti sunt cum Christo per baptisma in mortem" (Rom. 6/4), qui "non secundum carnem ambulant" (Rom.8/1), sed veterem hominem exuentes et novum, qui secundum Deum "creatus est induentes" (Eph.4/22s, Col.3/9s.), innocentes, immaculati, puri, innoxii ac Deo dilecti filii effecti sunt, "heredes quidem Dei, coheredes autem Christi" (Rom.8/17), ita ut nihil prorsus eos ab ingressu caeli remoretur. Manere autem in baptizatis concupiscentiam vel fomitem, haec sancta Synodus fateatur et sentit; quae cum ad agonem relicta sit, nocere non consentientibus et viriliter per Christi Jesu gratiam repugnantibus non valet. Quinimmo "qui legitime certaverit, coronabitur" (2 Tim. 2 /5). Hanc concupiscentiam, quam aliquando Apostolus "peccatum" (Cf. Rom; 6/12s., 7/,7, 14-20) appellat, sancta Synodus declarat, Ecclesiam catholicam numquam intellexisse, peccatum appellari, quod vere et proprie in renatis peccatum sit, sed quia ex peccato et ad peccatum inclinat. Si quis autem contrarium senterit: an.s.

Sacrement, afin qu'ils le vivent en toute vérité. Il importe également de créer un « milieu vital » favorable, où toutes les vertus du Christ, émanant de ses Mystères et de sa Grâce, puissent se développer, afin de procurer au fidèle la plénitude de son âge, dans l'application aussi parfaite que possible de sa parole et de ses exemples. Car Jésus le dit clairement : « Allez, enseignez toutes les nations... » (Mt.28/12). Ce qui montre assez que le rite ne saurait être efficace sans cet enseignement de la doctrine du Christ, et c'est toujours l'enseignement, la prédication, qui fait défaut.

Nous devinons l'embarras des Pères du Concile de Trente devant le texte de Paul (Rom.6/12) : « Que le péché ne règne donc plus dans vos corps mortels, de sorte que vous obéissiez à ses convoitises. Ne livrez pas vos membres au péché pour être des instruments d'iniquité, mais offrez-vous vous-mêmes à Dieu ». En fait, Paul sait ce qu'il dit. S'il avait voulu employer le mot « concupiscence », il l'aurait employé, il existe en grec, mais ici : « convoitise ». Mais les Pères du Concile de Trente, conformément à l'optique de leur temps, voyaient avant tout le point de vue individuel et personnel dans le fait du « péché », alors que Paul voit aussi l'aspect collectif et sociologique, « racial » ; ce péché dont la Loi est la force et qui est bien ce péché de génération. La pensée de l'Apôtre est donc claire : il s'agit pour le chrétien qui a compris la Pensée de Dieu, telle qu'elle est réalisée en Jésus-Christ, de sortir entièrement de l'ordre biopsychologique de ce monde, fut-il ordonné par la Loi, en vue de la régénération par l'Esprit de Dieu. « Offrez vos membres à Dieu comme vivants d'entre les morts (morts = ceux qui demeurent sous la sentence : « Mourant, tu mourras ».), et offrez-lui vos membres pour être des instruments de justice ». C'est exactement cette oblation parfaite de Joseph et de Marie, qui nous a valu le Sauveur. Ces considérations résolvent entièrement toutes les difficultés.

Notons également que, conformément à leur époque, les Pères du Concile de Trente avaient tendance à appeler « concupiscence » l'appétit sexuel. Or cet appétit est bon, dans la mesure où il est subordonné à ce qu'il doit exprimer, c'est-à-dire l'amour entre l'homme et la femme en vue de l'unité de leurs personnes. Ce qui importe dans l'amour, c'est que soit observée l'alliance virginale établie par la main du Créateur, comme le « voile qui ferme le Saint des Saints » résidence de Dieu. La contemplation du Mystère de l'Incarnation nous apporte sur ce point la lumière véritable, à condition bien entendu, que notre foi s'élève au niveau de celle de Marie, qui, dans sa simplicité et sa correspondance parfaite à l'Esprit de Dieu, a saisi la Pensée divinement simple du Créateur.

C'est d'ailleurs sur le privilège de Marie que le Concile de Trente porte son sixième décret :

6^{ème} décret : déclaration sur la Vierge Marie :

« Le saint Concile déclare cependant qu'il n'est pas dans son intention de comprendre dans ce décret, où il est question du péché originel, la bienheureuse et immaculée vierge Marie, Mère de Dieu ; (6,1) mais qu'il faut observer sur ce point les constitutions du Pape Sixte IV (6,2), d'heureuse mémoire, avec les sanctions qui sont contenues dans ces constitutions, que le Concile renouvelle ici. »¹

¹ - « Declarat tamen haec ipsa sancta Synodus, non esse suae intentionis, comprehendere in hoc decreto, ubi de peccato originali agitur, beatam et immaculatam virginem Mariam Dei genitricem, sed observandas esse constitutiones felices recordationis Sixti Papae IV, sub poenis in eis constitutionibus contentis, quas

Les décrets du Pape Sixte IV sont du 28 février 1476. Le Pape déclare qu'il est digne que les chrétiens célèbrent des messes et un office en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie. Il ne promulgue pas le dogme de l'Immaculée Conception, mais il suppose bien qu'il en est ainsi : sinon il serait frauduleux de permettre que l'on célébrât un culte et une fête qui en fussent l'expression liturgique ! Aujourd'hui la question est résolue dogmatiquement, puisque Pie IX a promulgué dans la bulle « Ineffabilis Deus », le 8 décembre 1854 ce dogme de l'Immaculée Conception de Marie (Detz. N°1641). De même la définition de l'Assomption par Pie XII achève de nous montrer que Marie est « heureuse parce qu'elle a cru », selon la parole de sa cousine Elisabeth (Lc.1/45). Pour Marie, l'Assomption est en effet « normale », puisque dès sa Conception Immaculée, elle avait « écrasé la tête du Serpent », et n'était plus soumise de ce fait à la sentence de la mort. Cependant, « aucune parole n'est impossible à Dieu » ; du moment qu'il peut ressusciter les morts, il peut empêcher les vivants de mourir. Et lorsque Paul dit : « Nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons transformés », il suppose bien que ceux qui recevront la grâce de ce bienheureux enlèvement dans la gloire ne seront pas conçus immaculés, mais simplement qu'en eux le baptême aura porté tout son fruit, parce que la plénitude de leur foi leur apportera la plénitude de la justification et de la vie (Rom.1/17-18).

Telle est donc définie la foi de l'Eglise : nous voyons clairement que les lumières que nous apportons sur les points encore demeurés obscurs, à savoir la définition précise du péché originel, bien loin d'aller contre cette foi, sont tout à fait dans la ligne de l'enseignement traditionnel du Magistère et nous permettent de comprendre et d'admettre toute sa rigueur et sa permanence. C'est justement à la lumière de cette règle de Foi que nous allons maintenant aborder l'étude des paraboles bibliques fondamentales concernant l'origine du mal dans le monde à savoir la faute de l'homme. Tel sera l'objet de notre étude dans les chapitres 5 et 6 suivants.

- Fin du chapitre 4 -

innovat. » (Detz. N°792). Cf. le Décret du Pape Sixte IV (Detz. N°s734-735). Le décret suppose effectivement comme une donnée traditionnelle incontestable, l'Immaculée Conception de Marie, et affirme sa virginité perpétuelle, avant et après l'enfantement.

Chapitre 5

Lecture du chapitre 3 de la Genèse

La Tentation et la Chute

Nous avons vu déjà que c'est Marie et Joseph qui ont donné à la Trinité Créatrice la véritable réponse positive correspondant au Bon Plaisir de Celui qui nous a appelés à l'existence pour nous faire partager sa gloire et son bonheur. Ce Jésus qui est le fruit béni de cette réponse à la vraie foi, qui est le plus beau des enfants des hommes, nous précise que c'était dès la création du monde que ce Royaume était préparé : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde » (Mt.25/24). Où est-elle cette « création du monde » ? Elle est immédiatement présente à chacun d'entre nous, elle est dans les limites de notre nature, merveilleuse et fragile, corporelle et sexuée, faillible mais sainte. De même que la Loi qui peut nous sauver, selon la proposition de Paul redonnant un éclat nouveau au vieux texte de Moïse, n'est pas au-delà de notre atteinte, mais tout proche de nous : « Dans notre bouche, dans notre cœur (Rom.10/6).

C'est pourquoi nous lirons ce Texte en le rapportant, certes, au premier homme, mais en sachant qu'il s'adresse à nous aussi, actuellement en cet « aujourd'hui de Dieu ». Ce n'est en effet que dans cette perspective de foi qu'il peut prendre tout son sens. Car manifestement, ce sens est caché sous le genre historique du passage : cette parabole exige une clé pour être comprise. Et la clé, nous l'avons : c'est la clé de David, le Christ. Aussi, à la lumière de l'Incarnation, nous allons découvrir la solution de l'énigme fondamentale de notre nature et voir pourquoi le mal est entré dans le monde. Sans doute cette lumière ne peut pas apporter immédiatement du pain aux affamés, la santé aux malades, la délivrance aux captifs : mais elle nous permettra d'établir la biologie et la psychologie humaines sur un fondement qui ne leur a jamais été proposé : celui de la Volonté authentique du Créateur, parfaitement connue et clarifiée. Et dès lors, nous travaillons directement à une prodigieuse mutation de l'homme, non pas par le jeu hasardeux et incontrôlable des chromosomes, mais par l'Action directe et sanctifiante, purifiante et divine de l'Esprit de Dieu.

C'est donc avec un sentiment de profonde adoration devant le Verbe écrit que nous ouvrons ce chapitre 3 de la Genèse. Non pas comme l'ont fait parfois certains pour le juger de haut, avec la prétention d'une science toute infatuée d'elle-même, mais avec l'humilité d'une créature blessée qui attend de Dieu le paternel reproche et la douce onction qui pourrait le guérir. Et le Texte en effet est tout simple, l'histoire qu'il nous raconte est saisie aussitôt par un enfant ; il va frapper cependant au plus profond de toute conscience d'homme. Car si l'enfant reçoit sans peine l'imagerie de ce récit, nous autres, qui arrivons au terme de l'histoire, nous avons suffisamment éprouvé combien il nous était amer de nous être éloignés du Dieu vivant, et dès lors, nous pouvons concevoir les raisons divines pour lesquelles nous avons été si profondément humiliés en notre chair.

Lisons donc la première partie de ce ch.3 pour revenir ensuite sur l'étude détaillée des propositions et des vocables ¹

Gen.3/1-6 – « Le serpent était le plus rusé des animaux des champs que Yahvé-Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Alors, Dieu a dit : vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? ». La femme répondit au serpent : « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : « Vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez ». Le serpent dit à la femme : « Non de mort vous mourrez, mais Elohim sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Elohim connaissant le bien et le mal ». La femme vit que l'arbre était bon à manger, et désirable cet arbre, pour faire-comprendre. Elle prit donc de son fruit et en mangea, et elle en donna à son homme avec elle, et il en mangea ».

Nous arrêtons ici la lecture pour nous pencher sur ce qui constitue la tentation et la chute. Trois personnages sont en scène autour de l'Arbre, lequel porte l'interdit de Dieu. Le premier de ces personnages est le serpent : il prend l'initiative ; la femme se laisse séduire, et l'homme qui lui, avait reçu le commandement de Dieu, se laisse entraîner sans rien dire dans le drame. Voyons le texte, verset par verset :

3/1 - « *Le serpent était le plus rusé des animaux des champs que Yahvé-Dieu avait faits.* »

« *Le serpent* » : il s'agit de vipère à cornes (en hébreu) bien connue des Orientaux, des nomades du Désert, en raison du danger permanent qu'elle représente. Elle se cache, en effet, sous le sable, sans doute pour y trouver une température confortable. Le voyageur qui passe ne la voit pas, et s'il la dérange en la heurtant du pied, ou en faisant pression sur elle, elle se redresse aussitôt et mord. Sa morsure est en général mortelle.

Si les choses sont ainsi dans la nature, c'est tout un enseignement divin qui nous est déjà fourni par la parabole de la création : et c'est cette parabole que le Texte sacré met ici en évidence. Car, au delà du serpent, animal dangereux et « rusé », l'Esprit de Dieu nous invite à voir notre véritable Ennemi. En effet, ce serpent est identifié par l'Apocalypse de Jean, où nous lisons : « Puis je vis un Ange descendre du ciel, tenant à la main la clé de l'Abîme, et une énorme chaîne. Il maîtrisa le Dragon, l'antique Serpent, c'est le Diable, Satan, et il l'enchaîna pour mille années... » (Ap.20/1-2). La Parole de Dieu indique donc bien nettement ce véritable Ennemi, dont nous devons nous méfier plus encore que de la vipère à cornes, car nous savons par cette même Parole que « c'est par l'envie du Diable que la mort est entrée dans le monde » (Sag.2/22).

Il n'est donc pas interdit, au contraire, de chercher quels pouvaient être les motifs qui suscitaient cette envie chez un « Ange » dont le nom était « Lucifer » selon l'interprétation traditionnelle que les Pères ont donnée du ch.14/12s d'Isaïe, où ce nom figure. Le prophète, en ce passage célèbre, évoque la chute d'un tyran qu'il est difficile d'identifier. Mais sous ce personnage historique, le Texte sacré, en son sens plénier, vise celui qui est à l'origine de toutes les fausses grandeurs de ce monde, pour lesquelles on exige tant de sacrifices humains ! Il faut lire ce texte particulièrement significatif et très encourageant, car, comme l'Apocalypse cité ci-dessus, il prophétise la chute finale de Satan, dont les « jours sont comptés » :

¹ - Nous présentons une traduction aussi fidèle que possible de l'hébreu. Le lecteur pourra se référer à d'autres traductions, qui ne sauraient différer beaucoup entre elles.

« Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, fils de l'aurore ?
 « Comment es-tu renversé par terre, toi le dominateur des nations ?
 « Toi qui disais dans ton cœur : « je monterai dans les cieux,
 « au-dessus des étoiles de Dieu, j'établirai mon trône.
 « Je m'assiérai sur la montagne de l'assemblée,
 « dans les profondeurs du septentrion,
 « je monterai sur les sommets des nues,
 « je serai semblable au Très-Haut !...
 « Te voilà descendu au schéol, dans les profondeurs de l'abîme !... » (Is.14/12-15)

Mais en attendant cette chute finale, il garde un certain empire sur le monde. Sans doute, au moment de la réalisation du Plan de Dieu, il a été précipité du ciel par l'Ange Michel (Ap.ch.12). Il faut admettre en effet qu'il y eut controverse et contestation parmi les Anges devant la création de l'homme : elle était une énigme pour les Anges, plus encore qu'elle l'est pour lui-même ! « Serait-il donc possible, se demandaient les Anges, que le Très-Haut ait créé cet être fragile et sexué, pour aller lui-même se mêler à cette chair pétri de glaise, jusqu'à la rendre participante de sa Paternité et de la Génération de son Verbe ?... » Et l'on conçoit très bien que Lucifer ait dit : « Non ! », et qu'il est entraîné dans sa négation un grand nombre d'Anges. Après la chute de l'homme dans l'animalité, le relatif succès de la génération charnelle qui a formé les Royaumes de ce monde et leur gloire, le Prince de ce monde a paru avoir raison pendant de nombreux siècles, puisqu'effectivement le Plan de Dieu fut écarté. Le négateur pouvait témoigner de sa main mise sur la Terre habitée, même devant la Face de Dieu, comme il le fait dans le livre de Job : « Yahvé dit à Satan: D'où viens-tu? Et Satan répondit à Yahvé : De parcourir la Terre et de m'y promener. » (Job 1/7 : 2/2). Déjà la justice – relative – de Job tient Satan en échec, mais lorsque Marie enfanta selon le Plan de Dieu, dans la joie et l'allégresse, alors les bons Anges demeurés fidèles vinrent chanter sur la terre : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » Dès lors, Lucifer, « les Puissances et les Dominations » dont parle saint Paul (Rom.8/39 ; Eph.6/12 ; Col.2/15) furent confondus. A la vue de la réalisation du Mystère divin dans la nature humaine, à la vue de l'Incarnation du Verbe venant faire la démonstration de la Vérité, les anges rebelles n'ont pu subsister dans le ciel. Ils en furent déçus.

Les hommes, malheureusement, ne sont pas encore persuadés : ils sont pour la plupart captifs de celui qui « a l'empire de la mort » (Hb.2/14) ; ceux qui n'ont pas la connaissance de la Vérité chrétienne ne peuvent s'appuyer que sur les traditions des hommes, qui sont des traditions de péché¹, et les chrétiens n'ont pas vu à quel point les Vérités qu'ils professent pourraient les délivrer s'ils acceptaient de les mettre en pratique.

Le nom de « Satan » en hébreu signifie « l'accusateur ». C'est le nom qu'il porte depuis sa prévarication, c'est le nom que lui donne Jésus. Par exemple : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair... » (Lc.10/18), lorsque les disciples remplis de foi et d'audace, accomplissaient des prédications et des miracles en faveur de Jésus. Et également : « Simon, Simon, voici que Satan a obtenu la permission de vous cribler comme du froment... Mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point ; et lorsque tu seras revenu, tu confirmeras tes frères » (Lc.2/31-32). Satan a donc encore, même sur les

¹ - Ces traditions humaines sont d'autant plus dangereuses qu'elles prennent de nos jours une allure scientifique, tout particulièrement les enquêtes de sexologie, telles celles de Kinsey, Masters & Johnson, etc...

croyants, un certain pouvoir par lequel il s'efforce de les faire trébucher dans la foi, en les faisant douter, en les poussant au découragement, à la tristesse, au désespoir, ou à la révolte. Telle fut son attitude à l'égard du saint homme Job. Il cherche à retarder le plus possible l'avènement sur la terre, de la « Vérité toute entière qui nous délivrera » (Jn.8/32), c'est-à-dire le moment où la conscience de l'homme – de certains tout du moins – sera tellement affermie dans la Vérité qu'il n'aura plus aucune prise sur elle. Il convient donc de se méfier de Satan qui a le pouvoir de jeter le corps et l'âme dans la Géhenne » (Lc.12/1-3), en observant la monition de Pierre : « Soyez sobres et veillez car votre ennemi le Diable rôde comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer : résistez-lui fermement dans la foi » (1 Pe.5/8-9). Et comme il ne saurait y avoir de foi plus parfaite que celle de Marie, c'est bien par la foi de Marie que l'on peut être assuré de remporter la pleine victoire sur l'Adversaire. Jean le dit d'ailleurs : « La victoire sur le monde, c'est notre foi » (1 Jn.2/10, 5/4).

Nous allons suivre maintenant la manière dont le pacte a été conclu entre Lucifer et Adam. Pourquoi un pacte ? De quel droit Lucifer pouvait se prévaloir sur cette créature de Dieu ? Le nom même de « Lucifer » l'indique : cet Ange - peut-être l'un des plus grands – avait reçu de Dieu la mission d'assister l'homme ; la chose est tout à fait certaine si l'on tient compte de la parole du Seigneur nous exhortant à ne point scandaliser les enfants : « Leurs Anges contemplant sans cesse la Face de Dieu qui est dans les cieux » (Mt.18/10). L'homme premier, Adam, avait normalement l'assistance d'un Ange ; et s'il se transforme ici en « serpent », et en serpent « rusé », cela signifie qu'au lieu de demeurer dans la conformité au Dessein de Dieu, il va frauder, se muer en être malveillant, pousser l'homme dans une voie mauvaise, ou, si l'on veut, dans la voie la moins bonne. Car il n'y a pas que du mal dans la voie que l'homme va choisir, il y a aussi du bien et des avantages : « l'Arbre est agréable pour les yeux et désirable pour acquérir l'intelligence »¹. Satan dévie donc de la mission qu'il a reçue de Dieu à l'égard de l'homme. Mais comme les dons de Dieu sont sans repentance, et que l'Ange lui aussi est libre, Dieu se doit de respecter sa liberté. Un ordre va donc s'instaurer dont Satan est le maître : « Le monde entier gît sous l'empire de Satan » (1 Jn.5/19). Et Satan osera dire à Jésus : « Tous ces Royaumes sont à moi, ils m'ont été donnés, et je les donne à qui je veux » (Lc.4/5-7). Ce qui n'est pas entièrement faux, quoique Satan mente toujours.

La convergence de tous ces textes nous montre donc en quoi consiste le péché originel : Satan va prendre une emprise sur la génération humaine. Il la détourne de sa fin, qui était d'enfanter des fils et des filles de Dieu par l'Esprit de Sainteté. Certes, l'homme perd ainsi le privilège de l'immortalité personnelle : mais il devient père d'une race et de toutes les races du monde, sur lesquelles Satan envisage de s'édifier un empire, où il aura ses fidèles et son culte, où il voudra se faire adorer comme Dieu, où les hommes qui pactiseront consciemment avec lui en transgressant, selon son exemple, volontairement les commandements de Dieu, auront aussi une certaine gloire, recevront un culte, et jouiront de nombreux avantages. L'homme perd quelque chose de l'image et de la ressemblance de Dieu, il perd la participation à sa Gloire intrinsèque, et l'immortalité personnelle, mais il pense obtenir la puissance d'une race, aux multiples individus, qui vont collectivement faire de grandes choses, comme la Tour de Babel, par exemple, et dans la suite des siècles les diverses entreprises humaines que l'on sait : Les Pyramides d'Egypte, les Jardins suspendus de Babylone, les Temples de Balbek, l'Etat romain et ses

¹ - « acquérir l'intelligence » : non pas que l'homme en fut dépourvu : tout au contraire, mais ici le mot signifie « comprendre un point particulier », « avoir la lumière sur une chose précise ».

légions... et finalement la fusée Saturne, les pétroliers géants, la bombe atomique et le communisme athée... C'est pourquoi le Fils de la Vierge dit : « Mon Royaume n'est pas de ce monde » (Jn.18/35s). Mais le Royaume du Christ sera effectivement instauré sur la Terre lorsque la conscience humaine, éduquée par l'Évangile, retrouvera la Bon Plaisir du Père, à l'exemple de Marie.

Nous aurons beaucoup à dire encore concernant l'action de l'Adversaire sur la conscience et le comportement humains : nous verrons cela dans le Livre sur « Le discernements des Esprits ».

3/7 – « Alors Dieu a dit : « Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin ? » Remarquons l'astuce de Satan : la question a plusieurs sens, elle n'est pas claire. Dieu n'a pas dit à l'homme : « Tu ne mangeras pas... » mais au contraire, il a donné ici un commandement positif, clair et précis : « Tu mangeras de tous les arbres du jardin ». Et remarquez bien : « de tous les arbres », y compris donc de l'arbre de la vie qui se tient au milieu du jardin. L'interdiction ne porte que sur un seul arbre : « l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : vous n'en mangerez pas » (Gen.3/3). L'arbre qui est au milieu du jardin a donc deux usages : l'un bon, excellent, vital, qu'il faut « manger », l'autre mauvais, mortel, qu'il ne faut « pas manger ». A nous de discerner. Satan essaie donc de jeter le trouble sur la Parole de Dieu, de sorte que l'on ne sait plus très bien ce qu'il a dit, ni même s'il l'a dit.

Et remarquons qu'il en est toujours ainsi : c'est sur la Parole de Dieu que Satan fait porter le doute, en disant : « Dieu l'a-t-il dit, oui ou non ? » Ou bien encore : « Est-ce bien cela qu'il a dit ? ». Et comme cette tentation dure depuis longtemps, depuis les origines, la conscience de l'homme est aujourd'hui fortement dévoyée : elle donne la force d'un commandement divin à des coutumes, des lois, des conventions, des préjugés, qui n'ont plus aucun rapport avec la Révélation divine, presque entièrement oubliée. (Telle est la « légitime défense », dont nous avons fait la critique dans le ch. préliminaire de ce traité). Lorsque le comportement de l'homme tombe ainsi sous l'emprise des superstitions et des tabous, Satan, on peut le dire, est maître de la situation.

Pourquoi Satan fait-il avant tout porter le doute sur la Parole de Dieu ? Parce qu'il sait pertinemment qu'un homme attaché à la Parole de Dieu, et à rien d'autre, lui échappe entièrement, à condition bien sûr qu'il accepte cette Parole dans toute son intégrité et qu'il la comprenne dans son esprit.

Un travail souverainement important auquel les prêtres du Dieu vivant devraient être passer maître, est celui qui consiste à discerner exactement ce que Dieu a dit, et ce qu'il n'a pas dit ; afin que soient écartées les fausses obligations morales liées aux traditions de péché, et que soient instaurées des mœurs qui ne s'appuient que sur la Parole de Dieu et le commandement authentiquement divin. C'est en effet « des lèvres du prêtre que l'on attend la science » (Mal.ch.2).

3/3 – La femme répondit au serpent : « Nous mangeons du fruit de tous les arbres du jardin, mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit : vous n'en mangerez pas, vous n'y toucherez pas, de peur que vous mouriez (ou : sinon vous mourrez) ».

Il semble bien que le seul fait de répondre au serpent – c'est-à-dire, ne l'oublions pas, à l'être angélique devenu jaloux et pervers – soit déjà une faute. Il est dangereux d'engager la discussion avec un plus malin que soi qui vous veut du mal.

La femme a tort également d'engager la discussion seule, de laisser monter en elle la tentation sans s'en ouvrir à son mari. Elle devrait laisser la parole à Adam, car c'est lui qui a reçu directement le commandement de Dieu (Gen.2/17). C'est le « mâle » = « celui qui se souvient » qui est prêtre, dépositaire et gardien de la Parole. Cependant elle répète assez bien ce que Dieu a dit, avec quelques nuances. En effet, elle ajoute au commandement : « Vous n'y toucherez pas », ce que Dieu n'avait pas dit. Il y a une notable différence entre « toucher » et « manger » : c'est la différence qui existe entre la connaissance qui vient de la main, et celle qui vient de la bouche, c'est-à-dire la connaissance théorique et la connaissance expérimentale, la connaissance intellectuelle et relativement extérieure, et l'assimilation qui descend dans les viscères. On peut toucher, analyser un poison, mais le manger c'est tout autre chose ! Il n'est pas interdit à l'homme d'avoir une connaissance théorique de la voie du bien et du mal. Cela lui est parfaitement possible : il lui suffit de voir ce qui se passe dans le monde animal, soumis aux lois qui sont les siennes, reproduction, lutte pour la vie, vieillissement et mort des individus, survie de l'espèce. En effet, il faut bien admettre qu'il en était ainsi dans le monde animal au moment où Adam fut créé, comme la science le prouve, sinon qu'aurait signifié pour lui la menace : « Tu mourras de mort » ? Dieu n'appelait pas Adam à faire l'expérience de la mort, tout au contraire ; mais il pouvait la connaître théoriquement, de même qu'il pouvait avoir une connaissance théorique¹ de la génération charnelle en voyant ce qui se passait chez les animaux créés avec lui le sixième jour.

Il est évident d'ailleurs, que la conscience chrétienne éprouve souvent une sorte de dégoût à voir certains animaux, tels les chiens, s'accoupler publiquement et vaquer à leurs débordements lubriques ; cette réaction psychologique est symptomatique, elle révèle que cet ordre-là, animal, est indigne de l'homme. Il s'en offusque parce que l'animal lui met sous les yeux une réplique de ce qu'il a fait lui-même. Alors qu'il n'y a pas à s'offusquer du comportement des animaux qui est dans leur ordre à eux, et dans leur ordre, cela est très bon.

La femme dit également : « de peur que vous mouriez », ou « sinon vous mourrez ». Or Dieu avait dit exactement : « Le jour où vous en mangerez, devenant mourant, vous mourrez » ou « mourant tu mourras ». Il y a en hébreu la répétition du même verbe à l'indicatif et au participe. Cette expression, nous l'avons vu, signifie à la fois : « Il ne fait aucun doute que vous mourrez », et aussi : « Vous vous engagerez dans un processus de mort ». Sur ce point donc, elle ne répète pas exactement la Parole de Dieu, elle a déjà oublié, ou alors elle n'a pas pris conscience de la gravité de la menace divine.

3/4 – « Le serpent dit à la femme : « Non de mort vous mourrez, car Elohim sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Elohim connaissant le bien et le mal ».

C'est le serpent qui parle : il ment, c'est-à-dire qu'il ne dit pas le contraire de la Vérité, mais un mélange de vérité et d'erreur, ce qui est un moyen supérieurement astucieux pour tromper et perdre.

¹ - « Théorique » vient du grec qui signifie contempler.

« *Non de mort vous mourrez* » : le serpent reprend ici la parole de Yahvé telle qu'elle a été dite, et telle que la femme l'avait déjà oubliée. Il marque ainsi un point, montrant sa science exacte des oracles divins. Mais il ne fait pas porter la négation sur la mort elle-même ; il ne dit pas, contrairement à ce que prétendent certaines traductions : « Pas du tout, vous ne mourrez pas », ce qui serait une contradiction trop brutale de la menace formelle de Dieu, et cette contradiction le dévoilerait aussitôt. Il agit plus habilement. Il fait porter la négation sur l'expression : « mourant, tu mourras », de sorte qu'en réalité sa réponse signifie : « Il n'est pas sûr que vous mouriez », ou bien : « Vous mourrez, mais non de mort », ce qui évidemment est une manière tortueuse de trafiquer la Parole de Dieu, tout en respectant la lettre.

En fait : « Il n'est pas sûr que vous mouriez » est toujours la grande séduction, tendue comme un immense filet sur tous les habitants de la terre, dont la plupart agissent, cultivent, plantent, et bâtissent, prennent femme et mari, comme s'ils devaient durer toujours dans l'ordre charnel où ils se sont engagés. Jésus nous signale cette inconscience lorsqu'il annonce le châtement final, analogue à celui du Déluge (Lc.17/28-29). L'humanité ne s'est pas encore retournée vers le « serpent d'airain » comme le firent les Hébreux dans le désert, lorsque, invités par Moïse à considérer le fléau dont ils étaient frappés, ils reconnurent enfin qu'ils avaient péché contre Yahvé. Ici, nous prenons en considération la précarité de notre vie, et les innombrables misères qui nous accablent, pour résoudre d'abord et avant tout le véritable problème, qui n'est ni scientifique, ni technique, ni économique, ni politique, mais religieux, celui de notre relation avec notre Créateur.

« *Elohim sait que le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront...* » Elohim sait, c'est vrai ; « vos yeux s'ouvriront », c'est faux. En réalité leurs yeux se fermeront sur la beauté de leur corps qui sera désormais pour eux un sujet de trouble et de vertige, et ils se sentiront obligés de le voiler. « Le menteur et homicide dès l'origine » (Jn.8/44) travaille toujours de la même manière, et continue de faire croire aux hommes que leur connaissance expérimentale du péché et de la désobéissance à Dieu peut leur apporter quelque chose de positif. Non pas : elle ne peut rien leur apporter du tout, sinon une altération du jugement, un obscurcissement de la conscience, un durcissement du cœur, une ruine de la santé. Les saints avaient une connaissance infiniment plus profonde et plus perspicace du cœur humain que les pécheurs, en raison de la limpidité et de la délicatesse de leur conscience.

« *...et vous serez comme Elohim, connaissant le bien et le mal* ». « Vous serez comme Elohim, ou comme des dieux ¹ » : le démon usurpe les droits de Dieu, en prenant à son compte une parole qui avait déjà été prononcée par le Créateur dès la création du monde. L'homme, en effet, a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Il n'avait donc rien à désirer de plus. Tout lui était donné. Le repas des noces divines était prêt. Le mensonge de Satan réside ici dans le futur : « vous serez ». Il transpose dans l'avenir un idéal qui existe déjà dans le présent, mais dont l'homme n'a pas suffisamment pris conscience, parce qu'il n'a pas expérimenté assez longuement la sainteté et la justice dans lesquelles il a été établi. Voilà pourquoi la plupart des hommes, sujet à la même séduction diabolique de l'évasion dans le futur, ne prendront réellement conscience de tous les biens qui leur étaient déjà donnés par la création même, que dans les souffrances purificatrices du purgatoire, et alors, ils désireront ardemment retrouver ce corps qu'ils auront tant méprisé et méconnu quant à sa valeur sacrée et sacramentelle. Faute de

¹ - « Elohim » est en effet un nom commun pluriel.

l'homme : désirer comme s'il ne l'avait pas encore ce qu'il a déjà reçu de Dieu. C'est pourquoi Jésus dit souvent, dans l'Évangile : « Il te sera fait selon ta foi », « Ta foi t'a sauvé » ; la prière porte en elle son propre exaucement, parce qu'elle est le mouvement de la créature libre et intelligente, pour retrouver la relation vitale au Dieu vivant.

« comme Elohim » : le mot « Elohim » employé par Satan ne désigne pas forcément Yahvé, le vrai Dieu. On peut donc traduire aussi bien : « vous serez comme des dieux », ou « vous serez comme Dieu ». Ambiguïté, qui est la signature du Malin.

« *connaissant le bien et le mal* » : parole ambiguë elle aussi. Qui est-ce qui connaît le bien et le mal ? « Elohim » dont il vient de parler, ou bien l'homme et la femme lorsqu'ils seront devenus comme Dieu ? Nul ne saurait le dire, nous sommes déjà dans la confusion. Dieu, « ne connaît pas le mal », il ne peut avoir aucune expérience, aucune connaissance du mal. Le prophète Habacuc le dit : « Les yeux de Yahvé sont trop purs pour voir le mal ». Et Jésus lui-même prononcera cette parole sévère mais très éclairante : « Retirez-vous de moi, artisans d'iniquité, je ne vous ai jamais connus » (Mt.7/23). Dieu sait cependant, dans sa prescience, ce que la mauvaise voie – interdite – peut contenir de contraire à l'homme : il le dit lui-même : « mourant, tu mourras ». Il voit les conséquences inévitables, inhérentes à ce mauvais choix.

Cette tentation pour l'homme de s'égaliser à Dieu demeure tout au long de l'histoire sous des formes diverses, allant de la déification des empereurs, des rois et des grands de ce monde, et du culte éminemment ridicule qu'on leur rend – voir le culte rendu à Lénine, très semblable à celui que l'on rendait à Téglat-Phalasar, à Néchao, à Assurbanipal – jusqu'à l'exaltation idolâtrique de l'Homme, culte que l'on connaît aujourd'hui, et où circule ce slogan : « Dieu est mort »... L'illusion est toujours la même : l'homme s'imagine qu'en s'affranchissant de la loi divine, il va acquérir quelque chose, une plus grande liberté, une plus grande indépendance. Ne voit-il donc pas que sa dépendance est totale, et que son existence sera d'autant plus précaire qu'il cherche à s'éloigner de son Créateur ? Et d'autre part, ne comprend-il pas que sa liberté sera d'autant plus grande qu'il accomplira la loi d'Amour et de Vérité, faite pour lui, qui lui est proposée par un Créateur souverainement bon ?

« *bien et mal* », nous pouvons dire aussi : « bon et mauvais, beau et laid, succès et revers, bonheur et malheur, vérité et mensonge, etc... » C'est un mélange de valeurs authentiques et admirables, qui demeurent toujours dans la nature humaine, en raison de l'extrême bonté de Dieu, et de misère qui s'amplifient avec la prolifération de l'humanité pécheresse. Adam, sans doute, ne prévoyait-il pas très exactement ce que Dieu lui prophétisait en lui interdisant ce mélange dangereux : mais nous, par expérience, nous qui arrivons au terme de l'histoire, nous le connaissons très bien.

Quel avantage y a-t-il à « connaître le mal » ? Eve aurait dû réfléchir à deux fois face à cette proposition. Comment le Dieu si bon, si parfait qui l'avait créée, pouvait-il l'engager dans cette voie ? Là, elle aurait dû débusquer l'Adversaire.

3/5 – *La femme vit que l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à voir, et désirable cet arbre pour faire-comprendre (ou faire savoir).* » C'est ici qu'il faut lever le voile de la parabole en proposant la clé qui ouvre son énigme. En effet, on ne peut admettre que la manducation d'un fruit d'arbre, quel qu'il fût, mérite une telle condamnation. La chose serait horrible, elle est impensable, Dieu alors serait non seulement injuste mais ridicule ! C'est pourquoi il faut comprendre le mot « arbre » - de la

connaissance du bien et du mal (= de l'expérimentation du bien et du mal) - comme nous l'avons dit précédemment dans le Livre II : le mot « arbre » ou « bois » pris au sens large, désigne un moyen, un outil – lesquels précisément étaient fait en bois – un procédé, une technique, une méthode... qui va permettre de solutionner un problème. Il désigne donc ici la « doctrine » qui conduit infailliblement à la mort, dans le cas de cet « arbre ». De même « l'arbre de vie » est une « doctrine » dont l'application conduit à la vie pleine qui élimine la mort.

« *La femme vit* » : c'est la femme qui ici prend l'initiative. Il faut donc discerner ce qu'il y a de plus désirable pour la femme. La première femme ne pouvait pas être tentée, ni séduite, comme trop souvent celles d'aujourd'hui, par les vanités de ce siècle, la figure de ce monde ou l'orgueil de la vie terrestre. Toutes ces choses artificielles n'existaient pas encore, puisqu'elles ne sont que les résidus, le plus souvent grotesques, d'un comportement et d'une psychologie de péché (1 Jn.2/15-17). Le démon ne peut avoir de prise sur cette femme créée dans la justice et la sainteté, que par l'exaltation en elle d'une aspiration profonde de son cœur, de tout son être féminin. Or manifestement, la femme est faite pour la maternité. L'enfant est certainement son désir le plus naturel et le plus profond, d'autant qu'elle voit les petits des animaux, si beaux, si plaisants. C'est donc en faisant habilement miroiter à ses yeux l'avantage d'être mère que Satan peut avoir prise sur elle.

Remarquons en effet que dans l'Annonciation faite à Marie, c'est aussi une maternité qui est présentée à la Vierge. « Voici que tu concevras et enfanteras un fils, il sera grand, il sera appelé Fils du Très-Haut... » Ici la maternité comblera Marie au-delà de ce que toute femme peut espérer. « Dic felicem genitricem, dic beatam virginem... » : « Tu peux dire qu'elle est heureuse, et vierge comblée de joie. »

Ce ne peut être que sous le couvert des avantages de la maternité que Satan va pousser la femme à transgresser le commandement de Dieu, ce commandement qui est inscrit en elle par le voile de l'hymen. Ce n'est pas que Dieu refuse à la femme d'être mère, mais il a mis là, sous ce voile, comme un appel discret à une maternité incomparablement supérieure à la maternité qui va déchirer ce voile, ce qui ne peut aucunement satisfaire le cœur ni le corps de la femme. En effet, il suffit de voir combien de femmes, après avoir conçu, refusent de mettre au monde l'enfant qu'elles portent en elles. Le nombre d'avortements, en notre triste civilisation occidentale, ne fait que croître. Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi la femme qui est faite pour être mère, et qui au fond désire la maternité, est-elle si réticente quand le moment est venu ? Pourquoi certaines vont-elles jusqu'à abandonner leurs petits à la naissance ? Elle a goûté – plus ou moins – le plaisir de l'amour, elle n'a pas envie de supporter les douleurs ni les responsabilités de l'éducation d'un être nouveau. Et il en a toujours été ainsi parmi les peuples : avortement légal ou illégal, caché ou trafiqué, abandon des nouveau-nés aux chiens de la voirie...

Il y a donc dans l'humanité charnelle un illogisme radical, et presque terrifiant, puisque l'homme et la femme posent l'acte de la génération, et se refusent, soit en le posant, par des moyens contraceptifs, soit après qu'ils l'ont posé, par les procédés abortifs, à en assumer les conséquences. Cette constatation nous manifeste avec la plus haute évidence que la paternité et la maternité charnelles, même dans le cadre du mariage légal, et avec l'appui des lois sociales, et tous les avantages que les états procurent aux familles pour l'instruction et l'éducation des enfants, écoles, bourses,... ne sauraient entièrement satisfaire la créature humaine. D'ailleurs la psychologie des profondeurs ne démontre-t-elle pas que le spectre de la mort plane sur l'œuvre de chair ?

L'homme et la femme qui engendrent sont intimement persuadés qu'ils engendrent pour la mort ¹, car la Parole de Dieu que nous avons lue au ch.2 de la Genèse attachant la mort à l'arbre de la connaissance du bien et du mal résonne en toute conscience d'homme, qu'il l'avoue ou non. Les anciens l'avaient remarqué depuis bien longtemps : « Post coitum animal triste » ; ils disaient cela de l'homme qui, dans le coït charnel, sait qu'il se comporte en animal. Traduisons l'adage des anciens : « Quelle tristesse après l'œuvre de chair ! »

Il est donc parfaitement évident que les deux « arbres » plantés au milieu du Paradis Terrestre signifient les deux « voies » que pourront choisir l'homme et la femme, pour réaliser leur vocation d'être ensemble image et ressemblance de Dieu. L'une ou l'autre des voies aboutira, car la proposition primordiale qui fonde la trinité créée sur la Trinité Créatrice ne saurait échouer : le péché ne fera que retarder le résultat et provoquer une souffrance expiatoire ². Mais c'est bien finalement cette image et cette ressemblance divine qui resplendiront dans la nature humaine, et cela pour l'éternité. L'Arbre de la vie aurait eu l'immense avantage d'assurer le bonheur de l'homme immédiatement, par une participation à la joie ineffable de Dieu, à son Amour créateur, et à sa Gloire intrinsèque, en lui donnant l'immortalité, laquelle exclut, évidemment, la précipitation et la hâte frénétiques que les mortels manifestent dans tout leur comportement. Il nous reste donc à définir d'une manière aussi précise que possible ces deux « arbres », ces deux « voies », celui ou celle de la « vie », et celui ou celle de la « connaissance du bien et du mal ».

L'Arbre de la vie est un ordre d'adoration, de piété et d'amour ; c'est l'ordre de la connaissance, non pas du « bien et du mal », mais de la Trinité Sainte, et de son Bon Plaisir. Il en résulte un comportement affectif et sexuel entre l'homme et la femme qui tient compte de l'Alliance virgine première, qui respecte l'œuvre de Dieu qui a fermé le sein, le sanctuaire très sacré de la vie, et qui attend que l'Esprit-Saint y prenne l'initiative de susciter de nouveaux êtres. Les témoignages de l'amour entre l'homme et la femme se réfèrent aux indications données dans le Cantique des Cantiques, où la semence de l'homme est prise comme nourriture par l'épouse bien-aimée, selon la parole : « Désirée, je me suis étendue à son côté, et son fruit est doux à mon palais » (2/3). C'est ainsi, d'ailleurs, de sa propre chair que le Christ nourrit son Eglise-épouse, et c'est dans cette voie eucharistique que les chrétiens sont ramenés par Paul, lorsqu'il dit : « Hommes, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise... il la réchauffe et la nourrit de lui-même » (Eph.5/20s). C'est cette même voie virgine que Jacques indique lorsqu'il parle de la « loi parfaite de la liberté », qui exclue la convoitise, laquelle engendre la mort (Jc.1/13-15, 25). De même, dans l'Epître aux Romains, Paul exhorte ceux qui ont compris que le Christ est fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté, à tirer les conséquences pratiques de ce mystère, et à faire désormais de leurs membres « des instruments de justice et de sanctification » (Rom.1/4, 6/13 et 19). Or l'Eglise a toujours interprété le Cantique des Cantiques dans le sens de l'amour virginal, puisqu'elle le lit et nous le propose pour les fêtes de la Vierge Marie et des vierges.

¹ - C'est ce qu'exprime l'Apôtre Jacques lorsqu'il évoque en un raccourci saisissant le processus de la génération charnelle : « La convoitise engendre le péché, le péché une fois consommé, engendre la mort » (Jc.1/15). L'Epître aux Hébreux cite parmi les points fondamentaux du premier engagement dans la foi chrétienne en vue du Salut, la « renonciation aux œuvres mortes » (Hb.6/2), allant de soi avec la doctrine du baptême et l'imposition des mains.

² - Hormis le cas de l'impénitence finale et de la révolte contre la Miséricorde.

L'Arbre de la connaissance du bien et du mal n'est autre que celui de la génération charnelle qui transgresse l'hymen et qui, aussitôt, est marqué par le sang. Le sang versé est toujours un signe de mort. Dieu y est privé de son droit de Père. C'est l'homme qui prend à son compte la paternité, et la femme la maternité ; ils deviendront ainsi père et mère d'une race, d'une espèce, mais ils se privent aussi de la joie d'avoir des fils de Dieu. Leurs enfants seront conditionnés par la convoitise animale – ce qui n'est que trop évident ! – et condamnés à la mort, tout comme leurs géniteurs - ce qui est tout à fait évident. Si la génération charnelle comportait à l'origine une lourde culpabilité, puisqu'elle refusait le Don de Dieu, outrageait la Majesté divine, et mutilait l'homme de sa vocation sublime – lui qui était appelé à partager la Gloire intrinsèque de la Trinité Sainte - actuellement cette culpabilité est diffuse à travers tout le genre humain, elle se manifeste par d'innombrables tabous religieux et sociaux, et elle n'est ressentie clairement et consciemment que par les personnes instruites des Ecritures, et dociles à l'Esprit de Dieu. Mais elle existe quand même, comme l'Eglise l'a toujours enseigné dans son Magistère infallible.

Malgré la longue et douloureuse expérience des générations qui nous ont précédés, la course à la copulation charnelle et à l'enfantement douloureux qui la suit, s'accélère, avec tout le renfort de la technique moderne, qui « limite les risques » de la fécondation, dans l'immédiat, mais accroît singulièrement la dégénérescence de la race dans le futur. En ce domaine, l'aveuglement est général, parce que la conscience humaine ne se réfère nullement à la Parole de Dieu. La première femme, sans doute, ne pouvait pas prévoir dans le détail tous les malheurs qui ont frappé le genre humain, sorti d'elle, et c'est pourquoi l'Ecriture dit :

3/5 – « ... *La femme vit que l'Arbre était bon à manger* ». L'arbre... quant à son fruit, pensons-nous immédiatement. Cependant, l'Ecriture dit « l'arbre », et non le « fruit de l'arbre ». Nous voyons bien qu'il ne faut pas prendre le mot « arbre » dans son sens concret et matériel, mais dans le sens symbolique que nous avons précisé. Le mot « manger » en effet a souvent le sens d'apprendre et de comprendre, comme nous disons en français, « dévorer un livre », « digérer un livre ». Elle voit donc, dans une première intuition qui la charme, parce qu'elle est sous l'influence du Serpent, que le « moyen est bon ». Le moyen de parvenir à cette maternité si désirable sera la copulation charnelle, elle obtiendra ainsi par son coït avec Adam une progéniture réalisée « techniquement ». N'oublions pas en effet que le mot « technique », provient du grec « tiktô » qui signifie « enfanter dans la douleur ». (par opposition à « génestaï » qui signifie aussi « engendrer » : ainsi le vocabulaire grec garde bien l'empreinte des deux voies de génération). L'expérience à sens unique que nous avons faite, nous incite à croire qu'il n'y a pas d'autre « moyen » que celui qui est universellement répandu pour « multiplier le genre humain ». Nous multiplions ainsi, il faut le dire, un « genre » qui a de singuliers réflexes, à commencer par celui de Caïn qui tua son frère, et qui aujourd'hui fabrique, dans la même ligne homicide, la bombe atomique ! Faut-il en conclure que l'homme a tellement conscience d'être dans la voie de la mort qu'il est poussé malgré lui, par une sorte de vague de fond incoercible, à accélérer sa propre destruction ?

Malgré ses évidences réalistes – et non pessimistes – la plupart des femmes tombent encore dans le piège : elles s'imaginent, dans une sorte de naïveté inexplicable, que, si toutes les autres femmes ont eu des malheurs dans leurs maternités, elles auront personnellement la chance d'échapper à tout cela, et qu'elles mettront enfin au monde le phénix idéal qui fera l'admiration de l'univers et qui renaîtrait de ses cendres s'il devait mourir... J'exagère ? Non pas, car c'est vrai : la femme est constituée dans sa nature

profonde pour engendrer pour la vie et non pour la mort. Dans l'ardeur de l'amour et de la jeunesse, ce n'est pas le spectacle d'un monde déchu qui l'instruit, mais c'est l'aspiration profonde de sa nature qui lui ferme les yeux sur les expériences des générations précédentes et qui lui fait toujours espérer un dépassement dans l'ordre de la génération. « Je n'élèverai pas ma fille comme j'ai été élevée par ma mère », dit-elle toujours. Cette illusion ne dure pas très longtemps, et c'est pourquoi, plus ses rêves ont été élevés, plus la dépression nerveuse qui la suit est grave. Oui, elle était appelée à une maternité merveilleuse, et tout à fait transcendante par rapport aux animaux. Mais pour accomplir une telle maternité, il eût fallu prendre le plan proposé par Dieu dans le respect de l'Alliance virginale, et mettre l'amour humain en parfaite résonance avec la Trinité Sainte, avoir connu le Mystère de Jésus-Christ venu nous manifester le Bon Plaisir du Père. Comme cette instruction n'existe nulle part dans l'état actuel de la conscience humaine et chrétienne, c'est l'Adversaire qui a le dessus, et qui, s'emparant frauduleusement de la sexualité, fait sortir de la femme des êtres qui « ont le diable pour père », selon l'expression scandaleuse, mais vraie, de Jésus lui-même (Jn.8/44).

« ... *agréable à voir* »... ou bien « à considérer » : ce sont les imaginations de Perrette, non plus sur les rapports juteux de son pot au lait, mais sur tout le « bon côté » indéniable, heureusement, de cette maternité humaine. Le seul fait qu'un être nouveau naisse dans le monde est une source de joie, qui fait vite oublier les douleurs, - en principe (Jn.16/21) pourvu qu'il soit sain et viable... Cela est vrai pour les peuples simples et spontanés qui vont carrément et franchement à la génération, sans détours - comme c'était le cas d'Israël, avec l'appui et la bonne conscience que donnait la Loi de Moïse. Mais ces peuples-là, vont aussi carrément et sans détours aux guerres tribales et aux génocides. Chez les peuples dits « civilisés », c'est bien différent ! Combien d'enfants venus en ce monde ont-ils été vraiment désirés et voulus ? Il est vrai que chaque fois qu'un fils d'homme arrive par la génération charnelle, il n'y a pas un « être nouveau », mais le marcottage d'un ancien qui se reproduit par le jeu automatique de ses chromosomes et du mariage des chaînes d'ADN. Nous le savons aujourd'hui scientifiquement. Cependant, là encore, la femme est trompée par son désir profond, inconscient, ou sous-conscient. Car elle rêve de cet être nouveau qui soit créé « selon Dieu, dans la justice et la sainteté », tout comme le premier homme et la première femme l'étaient le jour de leur création, tout comme le fut le Christ, né de la vierge Marie, conçu de la semence de l'Esprit-Saint. Ce désir profond d'une maternité transcendante est reporté sur le rejeton que le mâle fera germer en elle : et c'est là l'erreur. Il ne peut y avoir d'être nouveau que si Dieu intervient personnellement par un acte de création. Mais il faut pour cela attendre l'heure de Dieu, dans le respect de l'Alliance virginale, contemplée dans le Mystère du Christ. Car si l'arbre de la connaissance du bien et du mal était agréable à voir, - et de fait, ces petits des animaux que voyait Eve étaient beaux ; par analogie, elle pouvait supposer que les siens le seraient aussi ! – le Mystère de Jésus-Christ est tellement plus beau ! Sublime ! Et c'est vers lui que l'Eglise – notre véritable mère – porte sans cesse ses regards, en méditant le Rosaire, en célébrant, tout au long de l'année, les fêtes qui évoquent l'histoire de Jésus, sa visite sur notre terre, et qui finalement opposent sa sainte génération à la génération adultère et pécheresse dont nous sommes issus. La sainte Liturgie ne célèbre pas la fête des mères, mais la maternité de Marie...

« ...*désirable cet arbre pour faire-comprendre...* » On traduit généralement « pour acquérir l'intelligence » ; il s'agit d'une intelligence pratique : l'expérience apporte toujours quelque chose, ne serait-ce que l'évidence de l'erreur. C'est bien ce que nous avons appris, mais qui n'est pas compris de tous, loin de là... Et il est infiniment difficile de

passer de l'erreur à la vérité : « La chair est opposée à l'esprit, et l'esprit à la chair », dit Paul, « il y a entre eux antagonisme... » (Gal.5/16s ; Rom.8/5-7). Les pires ennemis de la foi ont été les hommes de la circoncision qui, attachés qu'ils étaient à l'ordre charnel sanctionné par Moïse, demeuraient fermés et obtus devant le Mystère du Christ fils de vierge, Fils de Dieu, et fils de l'homme. Ce que nous comprenons c'est le processus biologique dont nous faisons l'expérience qui est, de soi, merveilleux, et qui devrait toujours fonctionner pour la plus grande joie de ceux qui le pratiquent. L'accès du spermatozoïde à l'ovule, la fécondation, la gestation, les réactions de l'organisme féminin à l'égard du nouvel être qui grandit en lui, nous pouvons le contempler et le comprendre aujourd'hui scientifiquement. Nous acquérons l'intelligence des phénomènes, et nous voyons que la nature est au principe disposée pour que tout se passe parfaitement bien. Mais cet espoir scientifique, extrapolé par rapport aux observations, est toujours déçu : les accidents surviennent, nombreux, inévitables, imprévisibles et irréversibles. Comment expliquer les rejets, les lourdeurs, les fièvres, les infections puerpérales, les hémorragies ; sans parler des altérations nerveuses et mentales qui accompagnent si souvent la grossesse et qui la suivent ? Comment expliquer que tant de femmes éprouvent une répulsion vis-à-vis du mâle qui les a fécondées en leur donnant l'honneur d'être mère ?... Il ne faut pas moins de toute la pression sociale pour maintenir l'unité des foyers, lesquels, malgré cela, s'en vont à la dérive dans une proportion inquiétante et qui semble s'accroître tous les jours... Ce que nous comprenons mal, c'est la défection des mâles : je ne parle pas seulement de ceux qui violent une vierge, qui fécondent une femme, au passage, sans prendre la responsabilité de leur acte ; je parle aussi de ceux qui, engagés dans un mariage légitime, ne manquent pas de préférer le café à la maison, l'alcool au repas familial, qui se ruinent en tabac, en paris, en boissons, au détriment de la sécurité et de la survie de leurs propres enfants, et qui, finalement, préfèrent la prostituée à l'épouse... L'arbre de la connaissance du bien et du mal nous a fait comprendre scientifiquement les lois du hasard et de la nécessité, en fonction desquels, nous sommes mathématiquement assurés de ne pouvoir aucunement prévoir les résultats de la génération charnelle, et d'être impérieusement obligés d'en supporter les redoutables inconvénients.

Nous avons donc bien compris que nous sommes dans la voie de l'erreur ; mais comme nous avons été marqués jusque dans nos réflexes profonds, personnels et collectifs, comme nous sommes tributaires d'un sur-moi social et légal engagé tout entier sous cet arbre de la connaissance du bien et du mal, et comme la « sécurité sociale », les écoles « spécialisées », la providence de l'Etat apportent des palliatifs de plus en plus onéreux, nous avons la plus grande difficulté à comprendre la seule chose importante et nécessaire : le Bon Plaisir du Père, dans sa merveilleuse simplicité...

C'est ce que Marie, elle, a compris, sans avoir besoin de tout l'arsenal de nos ordinateurs... Elle a marché dans la voie de l'Arbre de vie. Et ensuite, comme elle ne pouvait livrer ses secrets à un monde trop impie, « elle gardait toutes ces choses et les méditait dans son cœur... » Quelles choses ? Sa maternité virginale et spirituelle, qui lui fit chanter : « Désormais, toutes les générations me diront bienheureuses... » C'est bien en effet ce que criait cette femme dans la foule, elle qui sans doute, avait fait l'expérience de la maternité douloureuse : « Heureux le ventre qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité ». Ce qui est singulièrement étonnant, c'est que la conscience chrétienne, sans cesse placée devant les sublimes mystères de la Foi, devant la réalisation concrète en la « Sainte Famille » du Plan de Dieu, n'ait pas encore compris qu'ils étaient, ces mystères, le fondement d'un ORDRE tout à fait différent de celui auquel se sont asservis tous les fils d'Adam !...

3/6 – « *Elle prit de son fruit et en mangea, et elle en donna à son homme avec elle, et il en mangea...* » Sous l'image de la parabole, comprenons que le mot « manger » signifie « faire l'expérience ». Ils font ensemble l'expérience du bien et du mal, c'est-à-dire un plaisir mêlé de douleur, une joie altérée par du sang versé. Le sang versé est toujours le signe d'une erreur, et il a, à ce moment-là, quelque chose de terriblement inquiétant. Un seul se réjouit de l'affaire, c'est l'Adversaire, qui vient de rabaisser l'homme au-dessous de sa véritable nature, en la faisant échapper à la gloire de Dieu. En effet, du moment que l'homme et la femme entreprennent d'être père et mère, ils empêchent Dieu de l'être au travers de leur amour. Ainsi le Nom du Père ne peut plus être sanctifié dans l'homme. En outre, l'homme qui était capable d'intelligence, donc de surpasser les lois des grands nombres, les aléas du hasard et les impulsions aveugles de l'instinct, tombe sous l'esclavage des éléments de ce monde, en même temps que sous la captivité du Diable. Cette captivité se manifeste immédiatement dans le fait que l'esprit infernal va s'emparer de l'impulsion sexuelle – domaine qui lui était interdit et réservé à Dieu – pour pousser la créature humaine à toutes sortes de désordres, ceux que l'histoire manifeste dans l'idolâtrie : prostitutions sacrées, accouplement avec des animaux... et à toutes sortes de monstruosité dans la descendance humaine, qui permettront à « l'insulteur » – Satan - de ricaner devant la dégénérescence de celui qui était initialement à l'image et à la ressemblance de Dieu. Sa jalousie se trouve ainsi manifeste, et nous voyons bien aujourd'hui que ces horribles malheurs multiplient le ricanement méchant de notre Ennemi.

Il faut ici accuser l'homme – le mâle – qui a gardé le silence, et qui n'a pas secouru sa femme, qui ne l'a pas assistée alors qu'elle était aux prises avec l'Adversaire. C'est le mâle qui avait reçu le commandement divin. Son silence est ici celui de la lâcheté ou de la sottise. Si la femme a péché en prenant l'initiative, l'homme s'est rendu coupable d'une grave omission : et cette omission porte sur le rôle sacerdotal de médiateur qu'il avait à jouer dans l'ordre de la vie. Le culte en effet, qu'il avait à rendre à Dieu – en Esprit et en Vérité – comportait un sacrifice marquant sa dépendance de créature et son obéissance au plan divin : ce sacrifice était celui de la paternité charnelle. Et c'est bien encore ce sacrifice qui est demandé aux prêtres de l'Eglise Catholique, qui sont par le Christ et en Lui, prêtre « selon l'ordre de Melchisédech ». L'homme, le mâle, qui avait vu que Dieu avait tiré la femme de sa chair et de ses os, devait être suffisamment instruit pour comprendre non seulement que « Dieu peut susciter des enfants à Abraham, avec les pierres du chemin », mais qu'il peut susciter la vie dans le sein de la femme par la puissance de son Souffle créateur. Cet acte de foi fondamental, Adam ne l'a pas posé ; alors que, heureusement, il fut posé par Joseph et Marie qui sont, à vrai dire, la première trinité créée répondant pleinement au Bon Vouloir de Dieu.

Et c'est bien toujours cette déficience du mâle comme prêtre et médiateur de Dieu que nous constatons à travers toute l'histoire. Ne parlons pas de ces cas lamentables, et si nombreux, évoqués ci-dessus, où le mâle sombre dans la débauche et l'ivrognerie, alors que cependant il a appelé des enfants à la vie ! Parlons des meilleures réussites humaines : très rares sont les foyers où le père tient son rôle de chef spirituel, de témoins de Dieu et de ses commandements, où il prend la responsabilité et le souci de transmettre à ses enfants un enseignement religieux, une tradition de vérité, par le moyen de la Parole de Dieu. La plupart du temps, absorbé par les soucis du siècle, il ne peut même pas assuré la prière en famille, et la participation au culte de l'Eglise, qui sont pourtant un minimum ! Il faut penser qu'en Israël, du moins dans les meilleures familles, telles celle de Joachim et Anne, celle de Jacob père de Joseph, celle de Joseph et Marie, la structure patriarcale et l'appui de la Loi procuraient aux hommes, aux mâles circoncis et porteurs de

l'Alliance d'Abraham, l'encouragement et le réconfort psychologique, en vue de leurs pleines responsabilités vis-à-vis du commandement de Dieu qu'ils devaient transmettre à leurs enfants. Malheureusement, tout le trésor de la Sagesse biblique, qui était su par cœur par les Hébreux, est pratiquement perdu par les chrétiens... On ne peut appartenir aux deux Alliances à la fois : on ne peut professer de bouche l'Évangile et engendrer charnellement ; la foi chrétienne est pour les conjoints, même mariés légitimement, un signe de contradiction ; il est tout à fait normal qu'ils se sentent mal à l'aise dans l'Église, qui professe la conception spirituelle et virgine de Jésus, qui met la virginité au-dessus du mariage (charnel) et qui a pour ministres des prêtres obligés au célibat !... Ils se trouveraient mieux dans la synagogue, avec les préceptes de Moïse qui sont faits pour eux.

C'est pourquoi d'ailleurs, pendant des siècles, l'Église a maintenu tant de clôtures et de séparation entre les personnes qui consacraient leur virginité au Seigneur et les « gens du monde ». La conscience chrétienne répondait ainsi – mal – mais elle répondait quand même à une exigence de la Foi. La volonté déterminée qu'ont certains prêtres naïfs et mal instruits des Écritures, de vouloir à tout pris sanctifier l'acte conjugal ne peut aboutir qu'à une duperie et une illusion. Quant aux prêtres qui, de notre temps, prétendent abandonner leur célibat pour contracter un mariage charnel, ils montrent ainsi avec la plus grande évidence, qu'ils n'ont rien compris non seulement à la foi chrétienne fondamentale, mais à leur propre engagement sacerdotal. Nous sommes donc arrivés au point de perte quasi absolue de la Tradition apostolique et liturgique, temps terrifiants dont le Christ disait : « Lorsque le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc.18/8).

L'Écriture nous montrera d'ailleurs tout au long, cette ardeur et cette frénésie de la femme à vouloir à tout prix des enfants. Telle Sarah qui était stérile, mais qui ne voulut pas attendre l'heure de Dieu, et qui fit passer Agar à sa place dans le lit conjugal. Le résultat fut Ismaël et tous les ennuis qui s'abattirent avec ce garçon et ses descendants sur la maison d'Abraham et sur le peuple juif ; cette rivalité subsiste encore aujourd'hui entre les Israéliens et les Arabes, et menace constamment la paix du monde. Voyons les filles de Lot, qui pour avoir une progéniture, enivrent leur père, et obtiennent de lui la semence fécondante propre à satisfaire leur désir de pouponner. Le résultat en sera Ammon et Moab, qui méritèrent, tout au long de l'histoire, les vitupérations des Prophètes, parce qu'ils causaient toutes sortes de méfaits au peuple de Dieu, par leur idolâtrie séductrice et leurs razzias incessantes. Dans la famille de Jacob, c'est le même problème : Rachel veut absolument avoir un fils ; elle fait donc passer sa servante, Bilba, pour elle, en son nom, dans la couche de Jacob. Dan sera plus tard rayé des tribus d'Israël. Dans l'immédiat cependant, le résultat paraît positif : aussi Lia, déjà mère, convoite un surcroît de maternité, et fait de même. Naissent ainsi les dix premiers fils de Jacob, sans compter les filles, et lorsqu'arrive enfin le fils de la promesse, celui de Rachel, la femme aimée, il est vendu par ses frères, hommes violents, au cœur dur, qui n'avaient pas manqué de se signaler dans le pays par leurs ruses et leurs meurtres !

Ainsi va le monde : la Bible ne nous a pas trompés. Elle nous raconte des histoires lamentables, pour la plupart, qui sont arrivées à la suite de cette « génération adultère et pécheresse ». La figure de ce monde n'a pas changé : elle reste d'une désespérante monotonie qui ne peut satisfaire que le Diable qui a l'empire de la mort. Après s'être joué de ses pseudo-vivants, pendant les quelques années de leur agitation au soleil, il les amène à l'ombre de la sépulture. La corruption détruit en quelques jours ce qui avait été le chef-d'œuvre de Dieu, et tous les vains projets, mais aussi les nobles pensées, les vastes

ambitions, les rêves fous, les entreprises généreuses s'évanouissent lorsque le souffle s'en va.

La reproduction charnelle a fait apparaître ainsi de vastes fourmilières où l'instinct grégaire et le coude à coude des esclaves a fait surgir de terre des cités monstrueuses où grouillent des êtres faméliques, ignorants, cupides, voleurs et menteurs. La peur les écrase sous le poids des Etats. Les Principautés et les Puissances qui régissent ce monde de ténèbres, ont persuadé tous ces pauvres gens pour leur faire réaliser des choses étranges, aussi énormes que ridicules, qui leur ont imposé des fatigues parfaitement inutiles ; ils ont ainsi entassé des blocs de pierre, jusqu'à 140 mètres au-dessus des sables, en de colossales pyramides quadrangulaires... ils ont élevé d'innombrables temples et monuments en l'honneur de divinités qui n'existent pas... ils ont entrepris des campagnes militaires, des guerres, des carnages, pour conquérir des déserts improductifs et régner sur des ruines désolées et sans habitants... ils ont fabriqué toutes sortes d'objets inutiles et dangereux, terrifiants et aveugles, comme des tanks, des avions de bombardement, des croiseurs, des sous-marins, des cuirassés... et les derniers rejetons de cette progéniture souillée de sang, ont mis toute l'ardeur de leur intelligence et de leur technique pour permettre à quelques élus parmi eux de fouler le sable de la Lune... et avec la même frénésie, ils fabriquent des armes nucléaires et bactériologiques capables d'anéantir la vie sur le globe entier...

De tout cela, que restera-t-il lorsque le feu du ciel viendra consumer les œuvres impies de la grande Babylone ?

- Fin du chapitre 5 -

Chapitre 6

Les conséquences psychologiques et biologiques de la faute originelle

Nous ne pouvons réparer par nous-mêmes le péché, mais le Christ l'a fait pour nous. Par la grâce et les mérites de Jésus, moyennant la foi et le baptême, il est entièrement supprimé et pardonné chez le croyant. Parce que nous avons la ferme conviction d'être déjà, en quelque sorte, « hors du gouffre », arrachés au naufrage, nous pouvons parler librement du péché et dénoncer ses conséquences. Celui qui cherche désespérément à se rattraper au morceau d'épave qui surnage sur les flots déchaînés n'a ni le loisir, ni le goût de disserter sur ses malheurs. Ce n'est que sur la terre ferme de la Vérité, manifestée en Jésus-Christ, authentifié sans défaillance par l'Eglise, que nous pouvons nous rendre compte de la situation et aider, autant que possible, nos frères les hommes à se tirer d'affaire.

Et lorsque nous avons obtenu par miséricorde du Père – cette toute puissante et inlassable miséricorde – non seulement la rémission des péchés, mais l'adoption filiale, qui nous permet de crier vers lui : « Abba ! Père ! », de recevoir le souffle vivifiant et consolateur de l'Esprit, nous pouvons, par une docilité clairvoyante à cet Esprit, écarter de nous les conséquences psychologiques de la faute, dont nous avons été marqués aussi bien par notre conception et notre naissance charnelle, que par l'ambiance et le scandale du monde. C'est donc dans un but thérapeutique que nous allons suivre les versets 7s. du chapitre 3 de la Genèse. Car il ne servirait de rien de disserter sur nos malheurs, comme l'ont fait avant nous tant de dramaturges, de tragédiens, de romanciers, de savants psychologues... s'ils étaient sans remède. Nous constaterons la pertinence extrême du Texte sacré qui, par le génie de l'Esprit-Saint, touche immédiatement les points les plus profonds du cœur, de l'esprit, de la conscience, où se cache la rupture avec le Dieu vivant. On parle beaucoup, depuis un certain nombre d'années de ces fameux « complexes » qui sont comme des freins, des inhibitions, des paralysies de l'âme, dont les répercussions sur le corps se manifestent par toutes sortes de troubles et de maladies. L'Ecriture, sans tergiverser, nous en donne immédiatement l'explication dernière. Comparables à un buisson d'épines aux multiples branches, tous les désordres, toutes les distorsions de la conscience, du caractère, de la mentalité, n'ont finalement qu'une seule racine, qu'il s'agit d'extirper.

A vrai dire, l'homme a depuis si longtemps l'habitude du péché, il est tributaire depuis de si longs siècles de la mentalité d'un monde dévoyé qu'il lui est difficile de brûler ce qu'il a adoré, et d'adorer ce qu'il a brûlé. C'est toujours le problème du « scandale », que nous avons étudié et résolu au début du Livre II. Les bienséances et les conventions de ce monde reposent sur le vide, elles n'ont aucun fondement dans la nature, ni dans la Parole de Dieu. Mais elles sont cependant contraignantes, et même invincibles lorsqu'une religion – qui est souvent le Christianisme lui-même, hélas ! – en rapporte l'obligation morale à Dieu. L'homme pécheur a fait dire à Dieu ce qu'il n'a jamais dit, pour se justifier à ses propres yeux de ses superstitions, ses tabous, ses habitudes perverses – qu'il croit bonnes – son ordre social, politique et militaire - qu'il croit le plus valable ! Acceptons donc, au point de départ de cette étude du péché originel, de nous frapper la poitrine dans l'attitude du publicain, car il nous faudra remettre en question des « normes » que nous

considérons comme justes, voire nécessaires ou bienfaitantes, alors qu'elles ne sont que la rationalisation, ou la structure sociale, voire religieuse, des complexes profonds issus du péché.

La conversion que les Prophètes n'ont cessé de demander à Israël implique d'abord l'abandon des idoles pour revenir au Dieu vivant ; mais elle exige aussi le reniement par rapport aux marques, aux gravures, aux « impressions » (au sens le plus fort de ce mot), aux réflexes conditionnés, que le culte des idoles a perpétré dans les sens, les jugements, les sentiments, les options de la conscience. Que l'on songe par exemple à quel point l'avare est façonné par Mammon ! le buveur par Bacchus, l'ambitieux par Mars et la gloire militaire, le débauché par Aphrodite ! Lorsque la race, le clan, la nation imposent à ses collectivités au coude à coude leurs impératifs catégoriques, que reste-t-il comme libre arbitre à la conscience personnelle ? Evoquons à titre d'exemple la puissance de la « vendetta » qui, sur certains territoires, où les gens étaient cependant baptisés, a ravagé tant de familles ! Tant que les Indous vénèrent les vaches sacrées, ils mourront de faim, parce que la religion les interdit de les mettre sous le joug, d'en boire le lait, d'en consommer la chair. Ces superstitions sont invincibles, et la psychologie humaine s'en trouve aujourd'hui encombrée. Elles sont innombrables, et si nous arrivons à les déceler assez facilement chez les peuples qui n'ont pas le même style de vie que nous, nous sommes en général aveugles sur nos propres vices de pensée et de mœurs. En effet bien loin de pouvoir arracher nos mauvaises habitudes, nous ne les voyons même pas, et nous les croyons si bonnes, si utiles, si nécessaires, que nous cherchons à les imposer aux heureux mortels qui n'en sont pas encore infectés...

Genèse ch.3/7 – « Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus ; ils cousirent des feuilles de figuier et s'en firent des pagnes. 8 – Et ils entendirent la voix de Yahvé-Elohim qui se promenait dans le jardin à la brise du jour, et l'homme et la femme se cachèrent de la face de Yahvé-Elohim à cause de l'arbre du jardin. 9 – Et Yahvé-Elohim appela l'homme en lui disant : « Où es-tu ? ». 10 – Il répondit : « j'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché ». 11 – Il dit : « Qui t'a révélé que tu es nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit : « Tu n'en mangeras pas » ? 12 – L'homme répondit : « C'est la femme que tu m'as donnée auprès de moi qui m'a donné de l'arbre et j'ai mangé ». 13 – Et Yahvé-Elohim dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » Elle répondit : « C'est le serpent qui m'a séduite et j'ai mangé ».

La simple lecture de ce texte nous émeut jusqu'aux entrailles. Sa simplicité, accessible aux enfants, réveille en nous les angoisses les plus secrètes, les remords les plus enfouis, ceux même que nous avons contractés par notre conception et notre naissance en ce monde. Nous sommes tous engagés dans ce dialogue, et nous en sommes, aujourd'hui encore, les interlocuteurs. Car nous le savons bien, cette histoire n'intéresse pas seulement le premier homme, mais l'humanité entière et chacun d'entre nous. Nous n'avons pas de pagne, nous avons pire : le pantalon, la jupe ou la robe, ou la bure ou la soutane... qu'importe, c'est toujours le cache-sexe, plus ou moins développé, plus au moins accordé aux fantaisies de la mode. Il faut être bien ridicule pour oser prétendre, à la lecture de ce texte, que le péché originel n'intéresse pas la sexualité !

Remarquons avant tout que le personnage principal de cette scène est Yahvé-Elohim : notre Maître souverain, Créateur et Législateur, dont les paroles sont efficaces dans la nature des choses, dans notre chair, et dans notre conscience. Acceptons donc d'être jugés par sa miséricorde afin d'être remis, par sa grâce, sur la voie du Salut et de la vie.

3/7 - « Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus ; ils cousirent des feuilles de figuier et s'en firent des pagnes.

Lorsque le démon avait dit précédemment : « Vos yeux s'ouvriront », il devinait bien ce qui allait se produire. Il pensait en effet : « Vos yeux s'ouvriront sur votre misère et votre désarroi ». Mais il avait menti : « Vous serez comme des dieux connaissant le bien et le mal ». Et voici que, perdant soudain la sainteté et la justice par la transgression du commandement de Yahvé, par la rupture de l'Alliance, ils sont comme entièrement désemparés, prenant confusément conscience de leur néant de créature.

Comment cette rupture avec le Dieu vivant résonne-t-elle dans leur psychologie et leur conscience ? C'est ici que l'Écriture, dominant tous les siècles et toutes les civilisations, où le vêtement a toujours été en usage, et tout particulièrement de la part des rois, des grands, des prêtres et des nobles... nous ramène toujours « impudiquement », si l'on peut dire, à la nudité originelle. Tout à coup, elle fait problème. Jusque-là, l'homme et la femme étaient nus sans avoir honte, et voici qu'ils sont gênés par leur nature, non pas toute la nature, mais ce point particulier : le sexe, la « partie ténébreuse du corps », dont parlera plus tard Jésus, en Luc 11/34-36.

C'est là évidemment une attitude absurde : voiler le sexe n'empêche nullement son existence ! Et d'autre part, puisque Dieu est le Créateur très sage des choses visibles et invisibles, il n'y a pas lieu de rougir de son œuvre ! Celui qui fait avec tant de perfection les lys des champs et les oiseaux du ciel a pris un soin plus grand encore pour nous faire nous-mêmes, et pour faire en nous ce qu'il y a de plus sacré et de plus saint : le sanctuaire de la vie ! Ce n'est donc pas de son corps et de son sexe que l'homme devrait rougir ici, mais de son péché, c'est-à-dire du mauvais usage qu'il vient de faire des organes de la vie que le Seigneur lui avait confiés ; n'est-il pas évident, en effet, que le péché originel intéresse la sexualité, puisque c'est à son sujet précisément que l'homme éprouve soudain le sentiment d'un malaise, d'une distorsion, d'une gêne ? Voilà donc le point précis sur lequel il n'est plus en accord avec Dieu, c'est à ce niveau que l'Alliance est rompue, et cette rupture imprime dans la psychologie cette blessure, cette douleur très particulière de la honte. En se regardant eux-mêmes, en se regardant l'un l'autre, l'homme et la femme rougissent : ils connaissent qu'ils sont nus. C'est là comme une sonnette d'alarme qui les avertit qu'un grave accident vient de se produire qui, peut-être encore, pourra se réparer... Leur attitude devrait être de se tourner ensemble, immédiatement vers Dieu, pour implorer son pardon... Mais non, ils se contentent de pallier à leur angoisse par un procédé artificiel – et il y en aura beaucoup d'autres au cours de l'histoire – qui écartera de leur regard le sexe qui les trouble...

« *Ils cousirent des feuilles de figuier* »... Pourquoi des feuilles de figuier ? Le figuier est un arbre stérile qui ne peut se reproduire que par bouture ou par marcottage. Peut-être espèrent-ils que la feuille de figuier possède un pouvoir stérilisateur ? Ce serait ainsi la première tendance aux pratiques contraceptives et abortives. Ils craignent à la pensée de la descendance qui va sortir de cet acte. C'est bien là en effet une constante de la psychologie humaine : dès que l'acte fécondateur est posé, une angoisse tombe sur le cœur de l'homme et de la femme : « Quel sera cet enfant ? » La perspective de le voir

arriver au monde, infirme, difforme ou dépravé se présente aussitôt. La tentation est grande d'éviter ce risque par l'homicide, par le reniement de l'acte qui vient d'être posé. Sans doute, la loi est là, la structure familiale, et aussi, bien entendu, surtout chez les peuples encore spontanés et droits, une adhésion instinctive à l'impulsion de la vie, à sa valeur incomparable, qui triomphe de cette amère suggestion. Mais hélas ! ce que l'on appelle de nos jours la « civilisation » nous offre un autre spectacle : les conjoints, ou les partenaires qui prennent authentiquement la responsabilité de leur acte générateur sont de moins en moins nombreux, et les procédés techniques facilitent la lâcheté et le reniement en face des véritables responsabilités devant les lois de la vie.

C'est donc ainsi une leçon discrète qui nous est donnée par les feuilles de figuier, comme celle que nous présentait l'Auteur sacré par la vipère à cornes : on sait en effet que la femelle, après avoir pondu ses œufs vivants, est dévorée par ses vipéreaux. Signe avant-coureur de la maternité douloureuse que le Seigneur imposera à la femme comme châtiment de sa faute.

« *Ils s'en firent des pagnes* », ou des ceintures. Peu importe, le sens est bien le même. L'homme souffre par où il a péché. Cette justice immanente ne se trompe jamais. Les organes de la vie étaient le « temple » de la divinité, le lieu de la Présence mystique du Créateur et Père, puisque c'est sur le plan de la génération que la Trinité Sainte voulait appeler la trinité créée à partager sa gloire, comme la chose s'est réalisée pour Joseph et Marie. L'engagement dans la paternité et la maternité charnelles constitue une initiative qui écarte obligatoirement l'action personnelle et immédiate de l'Esprit vivifiant de Dieu. Dès lors, le sexe ayant perdu sa signification sacrée - en partie du moins - devient un sujet de trouble. Tout cela est cohérent, et tous les jours observable. La Foi chrétienne donne l'explication de l'énigme de l'Écriture d'une manière aussi satisfaisante que possible, ainsi que de l'énigme universelle du vêtement dont l'homme s'afflige encore aujourd'hui sur la terre entière.

« Voiler la sexualité » : c'est le sens du pagne ou de la ceinture. Mais cette expression indique aussi la tendance universellement répandue de « faire silence » sur tout ce qui regarde les choses du sexe. Je ne pense pas qu'il y ait un peuple ou une civilisation où les parents osent expliquer ouvertement à leurs enfants comment ils sont venus en ce monde. Naguère, il n'y a pas si longtemps, chez nous, sur ces questions, la discrétion était absolue. De nos jours, on tente de remédier à cette carence par ce que l'on appelle « l'éducation sexuelle ». Beaucoup de femmes acceptent de dire à leurs enfants qu'elles les ont portés dans leur ventre : la chose est assez facile. La difficulté est de dire comment l'enfant est venu dans le sein, comment il a pris naissance... le rôle du père... On raconte alors que c'est Dieu qui a agi : ce qui n'est pas entièrement faux, puisque Dieu agit à travers les choses secondes, mais ce n'est pas là la vérité toute entière. La révélation à l'enfant de l'acte conjugal provoque un choc, qui peut être vif ou atténué, une blessure, qui peut être soigné par l'amour dont il est entouré. Mais lorsque l'enfant apprend hors de la famille et de la chaude ambiance du foyer, comment il est venu en ce monde, lorsqu'il l'apprend par la rue, le magazine, ou le spectacle de l'accouplement des animaux, il est indéniable qu'un instinct parricide naît en lui, ou plutôt se manifeste en lui. Car si la femme souffre en mettant son enfant au monde, l'enfant souffre également, et d'une manière très dure, surtout lorsque l'accouchement est difficile. Ces souffrances et ces douleurs laissent de profondes blessures dans le subconscient. Une haine est imprimée contre les géniteurs qui l'ont appelé à la vie comme cela, dans des conditions si désastreuses, angoissantes, précaires. Et c'est pourquoi le 4^{ème} commandement existe : « Tu honoreras ton père et ta mère ». La tendance animale de

l'homme charnel est de haïr et de mépriser ses parents. Pour devenir « spirituel » et accéder au salut, il doit donc leur pardonner et les aimer, et effectivement l'amour, que l'on peut appeler naturel, des parents pour leurs enfants, et des enfants pour leurs parents, ne peut subsister que par la grâce de la Rédemption.

Ainsi, tant que l'on n'est pas revenu au plan virginal, premier et éternel, l'initiation ou l'éducation sexuelle sera toujours difficile, voire impossible. L'expérience n'est-elle pas en train de nous montrer que les efforts faits dans ce sens depuis de nombreuses années déjà, ne donnent pas les résultats que l'on était en droit d'espérer ? La jeunesse qui reçoit à l'école des cours de sexologie, est-elle plus vertueuse, plus rangée, plus chaste qu'autrefois ? Hélas ! l'élite de la jeunesse universitaire nous a donné sur ce point, en pleine Sorbonne, d'illustres exemples ! Les C.R.S. étaient impuissants à faire évacuer les locaux occupés par les étudiants mutinés : le tréponème s'en chargea. Mais ensuite il fallut désinfecter à grands frais les murs vénérables édifiés par saint Louis.

La faute originelle se perpétue et elle est accélérée en notre monde en fonction de l'impiété générale... Ainsi nous voyons que la Bible a raison : le sentiment de la honte et de la gêne qui primitivement s'exprime par le pagne, imprègne en fait toute la psychologie d'une « race pécheresse, d'une engeance corrompue », selon la parole terrifiante du Prophète Isaïe (ch.1). Les enfants cesseront d'être scandalisés et les adultes de mériter la meule d'âne autour du cou, lorsque la conscience humaine basculera du côté des mystères de la Foi, et que nous piétinerons le vêtement de la honte, selon la parole que Jésus disait à Salomé.

A vrai dire, tout un courant de pensée et de mœurs nous pousse dans ce sens : le nudisme. Ceux qui ont eu le courage d'en faire l'expérience en apprécient les salubres bienfaits. Les autres évidemment, trompés par leur imagination, ont tendance à le condamner comme une ignominie. Il n'en est rien, bien au contraire : les nudistes sont en marche vers une libération psychologique et biologique de quantité de contraintes de mort. Dieu a créé la peau pour qu'elle soit au contact des éléments, et tout particulièrement pour qu'elle soit irradiée par la lumière. De même qu'une alimentation viciée – comme celle de la plupart de nos contemporains mangeurs de 'cadavres' – le vêtement travaille dans le sens de la corruption. Cependant si le nudisme collectif, fraternel, et familial apporte d'innombrables satisfactions pour la santé et la psychologie, il ne peut aller jusqu'à rectifier entièrement par lui-même l'attitude que l'homme doit avoir vis-à-vis du sens sacré et religieux du corps (1 Cor.6/19-20). Mais aidé par la foi, il conduit à cette adoration en Esprit et en Vérité, qui s'applique au corps, ouvrage des mains de Dieu, temple qui n'est pas fait de main d'homme. Une liturgie appropriée peut conduire à la suppression complète de la honte : ce sera là l'une des plus grandes conquêtes de l'homme sur lui-même, et sur l'Adversaire qui nous a humiliés.

3/8 –« *Et ils entendirent la voix de Yahvé-Elohim qui se promenait dans le jardin à la brise du jour, et l'homme et la femme se cachèrent de la face de Yahvé-Elohim à cause de l'arbre du jardin.* » La rupture du péché se répercute dans la conscience de l'homme par deux sentiments : du côté de l'homme, nous l'avons vu, c'est la honte de la nudité, et tout particulièrement de son sexe ; en face de Dieu, c'est la peur. Honte de soi-même, peur de Dieu : nous saisissons là les deux bouts de la cassure qui vient de se produire entre la Trinité Sainte et sa créature bien-aimée.

« *Et ils entendirent la voix de Yahvé-Elohim* »... Le texte hébreu porte bien « la voix », et non « les pas », comme voudraient nous le faire croire certaines traductions.

Dieu se fait entendre à l'homme par sa Voix, par sa Parole vivante. Jésus le dit souvent dans l'Évangile : « L'Esprit souffle où il veut et tu entends sa voix » (Jn.3/8) « L'ami de l'époux se réjouit en entendant sa voix » (Jn.3/29) « Les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront » (Jn.5/28-37) « Si quelqu'un écoute ma voix et ouvre sa porte, je rentrerai chez lui » (Ap.3/20) ... Sous l'image éminemment poétique de Yahvé-Elohim qui se promène dans le jardin à la brise du jour, l'Écriture nous révèle ainsi une constante de la nature humaine : il y a en effet un ciel intérieur en l'homme, qui est comme la correspondance des cieux visibles et de toute la nature, de tout le « jardin ». Lorsque l'homme accepte de laisser les soucis du siècle et les divertissements de ce monde, lorsqu'il accepte de se tenir en silence devant la majesté de son Créateur transparaissant dans toute la nature, il ne peut pas ne pas entendre cette voix, qui éclate dans la splendeur du jour et qui murmure dans le mystère de la nuit (Ps.19h). Cependant, alors que dans l'innocence originelle, ou de nos jours dans la grâce baptismale, le dialogue avec notre Père bien-aimé est cordial et familier, après le péché, l'homme cherche à fuir cette « voix » qui le condamne, mais qui ne le condamne que pour le convaincre d'erreur et pour l'absoudre. L'impie devient comme « un serpent sourd et qui se bouche les oreilles » (Ps.58). Il copie l'attitude révoltée du père du mensonge qui l'a séduit. C'est en effet ce qui se passe ici :

« ... et l'homme et la femme se cachèrent de la face de Yahvé-Elohim parmi les arbres du jardin. » On peut entendre aussi le texte hébreu : « à cause de l'arbre du jardin », de l'arbre dont ils avaient mangé.

La Face de Dieu est cependant si désirable ! « Fais luire sur nous ta Face et nous serons sauvés ! », chante le psalmiste (Ps.80h.). Désirable et redoutable : lorsque la prophète Isaïe voit dans le Temple de Jérusalem, sinon la Face de Dieu, du moins un aspect de sa Majesté, il tombe à terre, disant : « Je suis perdu, car j'ai vu Yahvé, le Dieu de l'Univers ! » Et il décèle aussitôt en lui-même la cause de cette angoisse : « Je suis un homme aux lèvres souillées, et j'habite au milieu d'un peuple aux lèvres souillées... » souillées par le mensonge et par toutes les traditions de mensonge véhiculées par le langage (Mc.7/8, 20-22). C'est par miséricorde que Yahvé-Elohim, c'est-à-dire la Trinité Sainte, ne nous révèle pas ouvertement l'éclat de sa majesté : nous serions terrifiés par la Sainteté de Dieu, et découragés par notre misère. Ce n'est que progressivement que nous prenons conscience que notre relation à notre Créateur et Père bien-aimé est faussée :

« Sous ton courroux tous nos jours déclinent,
« nous consommons nos années comme un soupir,
« tu as mis nos torts devant toi,
« nos secrets sous l'éclat de ta Face... » (Ps.90h)

L'homme en effet, avec cette étonnante faculté d'adaptation qu'il a reçue de Dieu, supporte plus volontiers, du moins pendant un certain temps, le poids de sa vie pitoyable, en sachant écarter ses soucis profonds, plutôt que le doux et délicat reproche de son Père bien-aimé ! Quel douloureux aveuglement et quelle désolante dureté de cœur !

L'homme et la femme devraient comprendre que Dieu les voit tout aussi bien à travers les taillis du jardin qu'au milieu d'une large prairie ouverte à tous les horizons ! Sous cette image, l'auteur sacré nous signale cette attitude de repliement et par conséquent de duplication de la conscience, qui ne veut pas mettre à jour le péché qui cependant la torture, pour en faire un loyal aveu dans une salutaire prise de responsabilité. C'est ce que fit cependant le premier homme qui entra avec Jésus au Paradis : le larron crucifié à son côté. « Nous avons bien mérité, disait-il, le châtement qui

est tombé sur nous, tandis que lui, il est innocent... ». Ce condamné, comme la plupart des hommes sur la terre, avait à se reprocher plus bien que le « péché originel » ! Son sentiment de culpabilité était donc motivé. Ce que l'Écriture nous révèle ici, au début de la Genèse, c'est qu'avant tout autre péché, l'homme et la femme sont déjà traumatisés, subissant l'angoisse et le remords, et ont tendance à prendre la fuite pour échapper au reproche divin. C'est pour nous amener à un examen de conscience qui descendrait jusque en ces profondeurs difficilement accessibles, que l'Apôtre Jean, en face du mystère du Verbe incarné dans les entrailles virginales de Marie, nous invite à nous reconnaître pécheurs : « Si nous disons : nous n'avons pas de péché, nous nous abusons, la vérité n'est pas en nous... Si nous disons : nous n'avons pas de péché, nous faisons de lui un menteur, la Vérité n'est pas en nous... » (1 Jn.1/8-10).

Il nous faut donc aller jusqu'à extirper de nous-mêmes le péché d'origine, en nous reconnaissant « par nature fils de colère » (Eph.2/3), ce qui logiquement doit nous conduire à renoncer à la génération charnelle, par laquelle nous sommes venus en ce monde. C'est ce que l'Église a compris lorsqu'elle déclare qu'il faut baptiser les enfants « en vue de la rémission des péchés », c'est-à-dire pour supprimer le péché qu'ils portent en eux-mêmes ; et c'est ce que l'Église a compris également lorsqu'elle déclare que l'état de virginité est supérieur à l'état de mariage, étant bien entendu qu'il s'agit du mariage charnel, et non pas du mariage virginal, tel que celui de Joseph et Marie qui surent allier la virginité sacrée au mariage par un acte de foi en la Paternité de Dieu.

Cette attitude de « se cacher » devant la Face de Yahvé subsiste même dans la religion ! Beaucoup de rites témoignent hautement de la « peur de Dieu » : les ablutions, et les purifications, les temples obscurs, les cryptes souterraines, les sanctuaires interdits, les grilles et les cloîtres que l'on interpose entre les « personnes consacrées à Dieu » et les « gens du monde ». Le Lévitique impose ces cérémonies et les sacrifices propitiatoires « sous peine de mort ». Toutes ces lois de crainte manifestent avec la plus haute évidence la gravité de la rupture, le désastre que représente la transgression de l'Alliance virginale première. En fait, Dieu n'a pas changé ; ce n'est pas lui qui est devenu terrifiant, comme voudraient nous le faire croire les idoles grimaçantes, mais c'est l'homme qui est terrorisé par sa propre faute.

3/9 – Et Yahvé-Elohim appela l'homme en lui disant : « Où es-tu ? ». C'est Yahvé qui prend l'initiative de la réconciliation : il le fera tout au long de l'histoire. Il envoya ses serviteurs pour dire aux invités : « Venez aux noces... ». « Il envoya ses serviteurs auprès des vigneron... ». « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu n'as pas voulu... » Ces paroles, auxquelles nous pourrions en ajouter tant d'autres glanées dans les Écritures, nous indiquent une attitude constante de Dieu : celle du Bon Pasteur à la recherche de la brebis égarée.

« Où es-tu ? » Il est difficile de traduire l'interrogatif hébreu employé ici, qui est moins une question de lieu qu'une question d'état : « Qu'en est-il de toi ? » Yahvé-Elohim invite l'homme à prendre conscience de son malheur par une exacte introspection. L'intention divine n'est pas d'accabler l'homme mais de le délivrer, de l'amener à une analyse loyale et objective de l'état où il se trouve. Mais tant que l'Adversaire n'est pas dénoncé, évincé, désarmé, les fils d'Adam restent aveugles quelles que soient les misères qui les accablent. « Ce n'est qu'une plaie vive de la tête aux pieds - constatait le prophète parlant au nom de Dieu - où frapper encore ? (Is.1/5-6). Peut-être faut-il attendre, pour ce réveil capital et définitif, le Déluge de feu et la ruine de la grande Babylone ? Alors

seulement il nous sera possible de faire le bilan de l'histoire, de discerner la Justice de Dieu, et de nous aiguiller sur son Bon Plaisir.

« Où est-il allé ton bien-aimé, où est-il descendu ?... » Telle est la question que posent les bons Anges à la Trinité Sainte, lorsqu'ils déplorent la déchéance de l'homme (Cant.6/1-2). Et ils ajoutent : « Veux-tu que nous le cherchions avec toi ? » Dans la perspective de l'amour divin, inquiet, angoissé, blessé par le péché de l'homme, certaines paroles de l'Écriture revêtent une poignante signification !...

10 – Il répondit : « j'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur, parce que je suis nu, et je me suis caché ». L'homme ne prend pas le temps de savoir même ce que Dieu lui a dit : il entend sa voix et il a peur, il se retire, il s'effondre. Il est tellement assuré que Dieu va porter sur lui une sentence de condamnation, qu'il en est par avance anéanti. Car il sait qu'il a péché. La religion en effet présente toujours la divinité sous un masque vengeur, même le christianisme ! Que de prédications tonitruantes pour jouer sur cette « terreur du jugement de Dieu », sous la lumière rougeâtre des feux de l'Enfer !... Ne fallait-il pas user de tous les « moyens », pour amener les hommes à se soumettre aux commandements de Dieu, qui hélas, n'avaient pas toujours Dieu pour législateur ! Une fois que le processus de peur est amorcé, l'homme devient comme fou et aveugle : il voit des ennemis partout, il peuple la nature de monstres étranges et menaçants, il considère son prochain comme un obstacle, comme un piège, comme une arme tournée contre lui - alors qu'il n'est qu'un pauvre homme ensorcelé lui aussi par le même processus de la peur, et prisonnier du filet de Satan. Nul doute en effet, que « le menteur et homicide dès l'origine », par cette prise de la peur sur la conscience humaine, multiplie son œuvre de mort.

« *J'ai eu peur* » L'homme ne dit pas exactement de quoi il a peur. Il a peur de qui ? De Dieu ? De lui-même ? Non pas de lui-même, car il dit : « Parce que je suis nu », c'est-à-dire : « Je me sens dans mes limites charnelles, dans mon néant de créature... » L'homme en effet n'est pas terrifiant, mais pitoyable ! Et pourquoi aurait-il peur de Dieu, dont il connaît toute la bonté et toute la bienveillance ? - Il est vrai qu'il ne connaissait pas encore sa miséricorde. Le sentiment de la peur est une donnée de la conscience blessée, émanant directement de la rupture avec le Dieu vivant. C'est un sentiment, une émotion, un réflexe qui ont une valeur absolue et première, qui ne sont réduits au silence que dans certains cadres habituels ou routiniers d'existence, un cadre « sécurisant ». La peur est ainsi refoulée sous les soucis de la vie, les divertissements, les occupations. Mais que survienne une mauvaise nouvelle, une panne d'électricité, un embouteillage, voire une dévaluation de la monnaie ... et aussitôt la panique déferle, provoque les plus grands désordres et fait mille fois plus de ravages que le danger lui-même. Dieu ! que la situation de l'homme est donc devenue précaire et misérable depuis la blessure du péché ! Que se passe-t-il donc ? La conscience sourde que la mort est au travail, et que la sentence en est dès maintenant prononcée.

Nous voyons là encore, comme ci-dessus dans le cas de la honte, qu'il ne faut ni renier, ni refouler ni camoufler la peur : mais la reconnaître, l'assumer, l'étudier, en discerner les véritables causes, de manière à l'extirper entièrement, par une totale réconciliation avec notre Créateur. Il est assuré qu'elle est à l'origine de nombreuses maladies, qui sont d'abord fonctionnelles avant de devenir organiques. Aussi rien n'est si urgent, et rien n'est si peu pratiqué que la cure psychologique capable de supprimer le sentiment de la peur. Dans ce domaine, il ne saurait être question de jouer la comédie : c'est la véritable conversion du cœur, la prise de conscience de notre état devant la Trinité

Sainte, la Foi totale qui peut nous guérir de la peur, tout comme l'avènement de la santé supprime la maladie. Beaucoup d'âmes, même les meilleures sont engagées dans de fausses pistes : puisque la peur est un facteur considéré comme essentiel de la « religion » ! Elles se mettent à l'abri sous les rites, les règlements, les habits religieux, les pratiques extérieures... parce qu'il leur semble que la nudité de la nature leur est insupportable. On raconte qu'un cardinal de la Sainte Eglise trembla de peur un soir, parce qu'une chauve-souris voltigeait dans sa chambre : ce pauvre homme malgré sa distinction et son rang n'avait fait qu'un pas timide, même aucun, dans le sens d'une véritable réconciliation avec soi-même, avec la nature, avec le Créateur de toutes choses, puisque l'aile veloutée et silencieuse d'une chauve-souris suffisait à faire surgir en lui un état d'âme précaire et tremblant, caché et camouflé sous ses éminentes dignités !

« *parce que je suis nu...* ». Nu, il l'était avant le péché, sans avoir ni peur ni honte. Ce n'est donc pas « parce qu'il est nu » qu'il a peur : cette parole est mensongère, ou alors Adam se trompe lui-même ! Ainsi en est-il encore aujourd'hui : beaucoup de comportements erronés ou malencontreux sont expliqués par des complexes, et au terme de l'analyse psychologique, on arrive toujours au « complexe de culpabilité ». On cherche alors à persuader le patient qu'il lui faut s'en guérir et s'en garder... En fait, s'il y a un comportement de culpabilité, il y a une faute. C'est une illusion que de vouloir supprimer le complexe psychologique sans supprimer la faute qui en est la véritable cause. Mais où est la faute ? Où est le péché ? Et comment atteindre ce « péché », s'il se situe au-dessous de la conscience claire, au-dessous de l'investigation rationnelle ? C'est pourquoi il n'y a pas de rémission réelle des péchés, de suppression des complexes par conséquent, sans la grâce de Jésus-Christ, par laquelle le dialogue est renoué avec notre Dieu et Père. La recherche, la découverte et enfin l'application de son Bon Plaisir, par une « foi qui opère par l'amour », peuvent efficacement restaurer la créature humaine dans la droiture, la paix, la joie, la santé.

Heureusement, nous ne sommes pas seuls pour nous guérir : nous en sommes incapables. C'est Dieu qui est notre médecin par sa parole, et notre médecine par ses sacrements. Il reste l'Adversaire qui ne veut pas lâcher prise, qui ne veut pas que le pacte soit rompu, par lequel il nous retient enchaînés et asservis sous la sentence de la mort. Car, si dans ce dialogue avec Dieu, qu'Adam subit plus qu'il ne le recherche, Satan se tait, il n'en est pas moins présent : il n'est plus le serpent extérieur, mais l'hôte intérieur, qui brouille l'imagination, agite la sensibilité, et empêche la raison d'avoir une vue objective de la relation à Dieu : telle qu'elle était, telle qu'elle a été altérée, telle qu'elle doit être restaurée. L'Ange des ténèbres persiste à maintenir la conscience collective et générale de l'humanité sous son empire, comme en témoigne l'apôtre Jean : « Le monde entier gît sous l'empire du Mauvais... » (1 Jn.5/19) Seuls lui échappent ceux qui croient vraiment que Jésus est Fils de Dieu, et qui tirent de cette profession de foi les applications pratiques.

3/11 - Il dit : « *Qui t'a révélé que tu es nu ? Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit : « Tu n'en mangeras pas » ?* Que le Seigneur est bon ! qu'il est miséricordieux ! Il parle en parabole pour ne pas accabler sa créature ! Seuls ceux qui sont capables de supporter la vérité obtiennent un enseignement sans paraboles, comme le sont devenus les disciples qui se sont attachés par l'amour inconditionné au Seigneur. C'est pour eux que nous levons ici le voile des anciens symboles.

Dieu poursuit le dialogue. Dans sa bonté, il se refuse à souligner l'ineptie de la réponse que l'homme vient de lui faire : « J'ai eu peur, parce que je suis nu ». Mais il l'invite paternellement – pédagogie divine – à descendre plus profondément en lui-même ; la honte signifiée par le vêtement, le refuge dans la cachette, ne sont que des prétextes, des indices : le mal est plus profond. Mais Dieu semble s'interdire de croire au péché : il aurait pu le dénoncer fermement ; mais non, il emploie une interrogation conditionnelle : « Aurais-tu mangé... ? » Ainsi en fut-il aux jours de Sodome et de Gomorrhe : « Le cri de la ville est monté jusqu'à moi, et je suis descendu pour voir s'il en est bien ainsi... » Ce n'est donc pas une accusation, un réquisitoire que Dieu impose à l'homme, mais un appel à s'examiner lui-même, à apprécier ce qu'il est devenu, afin de découvrir la raison véritable de son trouble et de ses misères : et cette question résonne à toutes les consciences en même temps qu'elle plane sur toutes les civilisations :

« Est-ce que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit : Tu n'en mangeras pas ? »

Traduisons en clair : « Te serais-tu engagé dans la génération charnelle et animale ? » Cette génération que je t'avais interdite, non pas pour te briser, te brimer, restreindre ta liberté, mais parce que je rêvais pour toi, mais aussi pour moi, pour nous, d'une chose infiniment meilleure ?

En effet, nous sommes obligés de comprendre ainsi la figure de l'Arbre, car nous sommes appelés par le Seigneur « à juger l'arbre à ses fruits ». Or quel fut le fruit de la décision d'Adam et d'Eve ? Ce fut Caïn, « qui était du mauvais », nous dit saint Jean, « et qui tua son frère » (1Jn.3/12). La Genèse nous donne ensuite la descendance de Caïn, qui se termine avec la violence personnifiée en la personne de Lamech, avant d'être exterminée sous les eaux du Déluge. Inversement, nous jugeons de la doctrine de vie, basée sur la Foi, que Marie a choisie, par le « fruit béni de ses entrailles » : c'est Celui qui reçoit le témoignage du Père : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Jean-Baptiste, le plus grand parmi les fils de la femme, appartient encore à cette génération-ci encore qu'il ait été conçu miraculeusement, certes de la semence de son père, mais régénéré par le Saint Esprit dès le sein de sa mère, avant même sa naissance, lors de la Visitation de Marie. Jésus dit cependant de lui : « Le plus petit dans le Royaume est plus grand ». Ce qui ne peut signifier autre chose que le plus petit de ceux qui seront conçus virginalement de l'Esprit-Saint de Dieu sera plus grand que Jean.

Ainsi c'est la Parole de Dieu, notre Maîtresse de Vérité, qui nous invite à trouver l'explication dernière de toutes les distorsions, de tous les malaises psychologiques, de toutes les maladies de la chair, dans la permanence du « péché », c'est-à-dire la transgression du commandement de Dieu. Quel est ce commandement premier ? Il est facile de le comprendre ! Car au Paradis Terrestre, aucune loi positive n'était promulguée ; la société n'existait pas encore, ni ses conventions, ni ses règlements. Par conséquent le seul commandement de Dieu qui existait alors était forcément inscrit dans la nature elle-même, et nous avons vu que c'est la barrière qui ferme l'utérus : l'hymen, ce voile qui ferme le Saint des Saints. Avec la prescription du Seigneur, évidente, claire : « Tu ne le briseras pas. » Tout comme on ne déchire pas la paupière de l'œil...

Nous verrons d'ailleurs, dans le livre suivant, lorsque nous étudierons l'Economie de la Loi, que les lois mosaïques ne s'expliquent dans leur cohérence et leur logique, que si nous nous référons à cette transgression originelle que Dieu va tolérer désormais, en

agréant un certain nombre de rites et de sacrifices expiatoires, jusqu'à ce que le péché soit réellement supprimé par l'avènement du Christ, fils de vierge, conçu du Saint Esprit.

3/12 – *L'homme répondit : « C'est la femme que tu m'as donnée auprès de moi qui m'a donné de l'arbre et j'ai mangé »*. L'homme devient comme Satan : il accuse. Apparaît ici, dès que la transgression a été commise, le péché d'adultère – péché qui divise l'homme et la femme – et c'est l'homme qui malheureusement se désolidarise et qui rejette la faute sur la femme. Sans doute a-t-elle eu tort de prendre l'initiative, de s'être laissée séduire ; mais l'homme a manqué, comme nous l'avons vu, à son devoir « sacerdotal » de médiateur de Dieu et de témoin de sa loi auprès de la femme. C'est son silence qui a été coupable.

L'homme avoue finalement : « J'ai mangé », mais il ne tombe pas à genoux devant Dieu pour demander pardon. Là encore, il manque à son rôle de prêtre, d'intercesseur. Ce n'est que par une longue pédagogie divine à travers le peuple d'Israël, au cours de l'histoire, que se développera dans la conscience humaine, le sens de la propitiation, de l'expiation nécessaire. En fait, il faut le reconnaître, il était difficile au premier homme d'avoir une idée exacte de la gravité de l'offense faite à Dieu : nous le pouvons maintenant, et d'une manière encore bien relative, parce que nous avons la lumière du Christ qui éclaire nos ténèbres : sa perfection, sa grâce, sa beauté, sa vérité, nous permettent de mesurer un peu l'abîme qui nous sépare de lui. Il faut espérer que la considération et la méditation des mystères de la Foi amèneront la conscience chrétienne, puis la conscience humaine entière, à cette imploration universelle de la Miséricorde divine. Cela sera sans doute peu avant ou peu après le Retour du Seigneur, puisque la chose est annoncée dans les Evangiles : « Alors tous les peuples de la Terre se frapperont la poitrine.. » (Mt.24/30) Oui, c'est bien cette « génération adultère et pécheresse » qui a rejeté le « fils de l'homme » (Lc.17/25), sur laquelle tomberont toutes les calamités de l'histoire, plus celles, plus grandes encore, des derniers temps. C'est alors que, l'erreur étant enfin reconnue et extirpée, tous les rachetés acclameront le Christ non seulement comme Roi temporel de la planète entière, mais comme Verbe de Vérité, nous manifestant l'éternelle pensée du Père sur notre nature.

Pour l'instant, le mâle dit encore : « C'est la femme... et j'ai mangé ». La génération charnelle est beaucoup trop infatuée d'elle-même, de ses réussites, de ses progrès, de sa technique, de sa médecine, de ses idoles... pour recevoir l'esprit de repentance et de componction que le prophète Zacharie a heureusement prévu (Za.ch.12).

13 – *Et Yahvé-Elohim dit à la femme : « Qu'as-tu fait là ? » Elle répondit : « C'est le serpent qui m'a séduite et j'ai mangé »*. Manifestement, Yahvé est déçu : il s'attendait à mieux. « Qu'as-tu fait là ? » : il constate un désastre, dont il est seul pour l'instant à mesurer l'ampleur. En effet, il avait résolu de toute éternité de venir résider lui-même, en la personne de son Fils, dans ce sanctuaire vivant qu'il avait fait de ses mains, avec tant de délicatesse, de soin, de perfection... Heureusement, les temps sont venus, cette « plénitude des temps », où Dieu a pu envoyer son Fils « né de la femme » (Gal.4/4). Une créature, une vierge, a totalement trouvé grâce à ses yeux, en raison de sa foi parfaite : « Réjouis-toi Marie, comblée de grâce, le Seigneur est avec toi... » Dieu a jeté les yeux avec beaucoup de faveur sur « son humble servante », et comme elle était toute petite, sans orgueil aucun, elle a plu au Très-Haut, et de ses entrailles, elle a enfanté l'homme-Dieu. Voilà le thème que la Liturgie nous met sans cesse sous les yeux, pour nous manifester que l'Histoire, celle qui est positive et constructive, ne commence vraiment qu'avec la Foi retrouvant la Pensée de la Sainte Trinité !

Non plus que l'homme, la femme n'avoue sa faute : elle ne fait pas un acte de conversion. Elle ne sait pas – elle ne veut pas ? – discerner sa culpabilité. Et c'est bien cette attitude qui transparaît tout au long de l'histoire. Malgré les douleurs de l'enfantement, les aléas de la génération, les peines de cœur et les angoisses que cause l'éducation des fils et des filles, la femme persévère toujours dans la même voie. Comment se fait-il que nous n'ayons pas encore compris, malgré la Lumière fulgurante qui éclaire les nations - le Soleil de Justice - qu'il y a une autre voie que celle que nous connaissons... Sinon le monde serait monstrueux et Dieu se serait trompé dans son œuvre ! Faut-il croire que les joies de la maternité compensent tous les maux ? Il faut admettre aussi la contrainte sociale, l'entraînement collectif, sous la pression de l'Adversaire, dont la séduction a usurpé toute la force de l'obligation morale.

« *C'est le serpent qui m'a séduite et j'ai mangé* » : la femme n'a pas tort de désigner le premier responsable de tout le mal ; et c'est lui en effet qui portera la plus grave malédiction, et qui finalement sera condamné à l'étang de feu et de souffre. Mais si la femme, à ce moment de l'interrogatoire divin, avait compris sa faute et imploré miséricorde, sans doute elle aurait été ramenée dans la bonne voie. Là encore, il nous faudra faire le bilan de l'histoire ; et sans doute mieux vaut qu'il en soit ainsi, de manière que désormais et pour l'éternité, nous soyons inébranlablement enracinés sur la Justice ; l'histoire n'est-elle pas en effet ce « livre scellé de sept sceaux » qui ne sera vraiment compris qu'à la Lumière du Christ, lorsqu'il sera déroulé jusqu'au bout ? Eclateront alors tout autant la sottise du péché humain, la gravité de l'offense qu'il a faite à Dieu, et la multitude de ses miséricordes en même temps que sa souveraine Justice.

Le mot employé ici par l'Écriture, et que nous traduisons par « séduite » est singulièrement expressif : littéralement, il signifie « enlevée » ou « emportée ». La femme était « hors d'elle-même », nous dirions « aliénée » ; le tentateur s'était emparé de son imagination, et l'emportait dans des rêves fascinant sur un avenir merveilleux qui lui paraissait aisément accessible... C'est toujours la chimère de la maternité splendide et royale... Satan se déguise en Ange de lumière lorsqu'il pousse la créature dans l'abîme du désespoir.

L'Ange avait reçu mission de maintenir l'homme dans la sphère que nous appellerions « surnaturelle » : il lui appartenait de lui communiquer des intuitions, des vues, des connaissances que la seule raison discursive ne pouvait obtenir sans un long et pénible cheminement. Déchu, l'Ange garde une partie de ce pouvoir, encore qu'il soit lui-même tombé dans un certain aveuglement quant au Bon Plaisir de Dieu. Les hommes pervers qui se livrent à Satan peuvent parvenir en ce monde à certaines connaissances, à certains pouvoirs de séduction qui font leur réussite et leur gloire. C'est pourquoi il importe essentiellement dans la vie spirituelle de savoir discerner les esprits, pour éviter les pièges de l'Adversaire, et reconnaître la voix du Bon Ange qui nous achemine dans la voie du Salut. Nous consacrerons un livre à ce « discernement des Esprits », si important.

« *J'ai mangé* ». Reprenons cette expression très concrète pour bien spécifier que le péché originel, contrairement à ce que certains prétendent, ne peut être un péché purement « intérieur », un péché d'orgueil, par exemple. Il a consisté en un acte précis : car un péché purement intérieur, s'il n'est pas concrétisé par un acte, par un comportement, ne peut rien faire : il est inopérant, tout autant que la foi qui reste théorique et qui n'est pas mise en application.

Le mot « J'ai mangé » signifie donc une action physique et corporelle, non pas posée au hasard, mais après mûre réflexion : il s'agit donc bien d'un péché délibéré accepté avant d'avoir été commis. La thèse que nous proposons, celle de l'engagement concret et voulu dans la génération charnelle est tout à fait conforme à ce réalisme de l'Écriture, et dévoile parfaitement le sens sacré de la parabole.

Ce que la femme aurait dû manger, c'est l'Arbre de Vie, qui était également à sa portée, vers lequel elle avait accès, moyennant un acte de foi relativement facile. C'est l'Épouse du Cantique qui retrouvera l'Arbre de Vie (Cant.2/3), mais c'est surtout dans la perspective de l'amour eucharistique du Christ et de l'Église que seront pleinement comprises les données encore confuses de l'Ancien Testament, qui ne s'éclaire que par le Verbe incarné. Il faut en effet que nous soyons pleinement réconciliés avec notre propre chair, dans la chair du Christ, pour comprendre et réaliser que tout nous est déjà donné dans l'admirable création de Dieu. Le péché, en définitive, est un refus des dons de Dieu qui restent cependant toujours à notre portée, mais qu'un obstacle psychologique nous empêche de voir et d'atteindre. Au dernier jour, lorsque la Rédemption sera achevée, nous serons ramenés à ce « commencement » par le Juge suprême : « Venez les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la Création du monde... » (Mt.25/34).

Après la tentation de la chute viennent les conséquences du péché. L'humanité et son milieu vital sont désormais soumis à plusieurs sentences de condamnation. Ces sentences divines déterminent pour l'homme un ordre biopsychologique dont il ne pourra pas s'affranchir, ni par la science, ni par la technique, ni par la magie, ni par la drogue, ni par aucun procédé humain. Il est désormais soumis aux « éléments du monde », selon l'expression si éclairante de Paul. C'est donc dans les limites étroites de son intelligence discursive, de la force de ses bras, de son corps fragile tributaire d'étroites conditions de température, de pression, d'alimentation, de respiration, qu'il devra faire l'apprentissage de sa liberté. Nous ne pouvons savoir tout ce que nous avons perdu par la faute : mais les nombreuses déficiences dont nous souffrons nous manifestent assez que nous sommes au-dessous de notre vraie nature.

Gen.3/14 – Alors Yahvé-Elohim dit au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit parmi tous les animaux et toutes les bêtes des champs ; tu iras sur ton ventre et tu mordras la poussière tous les jours de ta vie. 15 – Je mettrai une haine entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne : c'est elle qui t'écrasera la tête, si toi tu l'as blessée au talon. »

La sentence est sans pitié pour le serpent. Il faut qu'il en soit ainsi. C'est la sanction de la liberté entière de l'Ange. Sans doute la Miséricorde de Dieu est infinie à l'égard de celui qui se repent, mais cette hypothèse est invraisemblable pour l'Ange déchu ; la clarté de son intelligence a fait que son péché a été commis avec une entière prise de responsabilité, ce qui n'est pas le cas de l'homme, qui, la plupart de temps, ne sait pas – ou si mal – ce qu'il fait... « Père, pardonne-leur parce qu'il ne savent pas ce qu'ils font... »¹. L'homme a été séduit. Les textes des Évangiles et des Apôtres écartent la possibilité d'une conversion de Satan, car il est devenu par son refus et sa révolte, foncièrement

¹ - Précisons ici que cette parole s'adresse aux soldats qui crucifient le Seigneur, sans rien connaître des raisons profondes de sa condamnation ; ce qui ne fut pas le cas du Sanhédrin !

pervers. Son issue dernière est l'étang de feu et de souffre (Ap.20/10), et Jésus spécifie bien : « Le feu éternel qui a été préparé pour le Diable et pour ses Anges... »

« *Parce que tu as fait cela, maudit es-tu...* » Le serpent, et tout spécialement la vipère à cornes, porte tous les signes de malédiction que Dieu prononce : il demeure ainsi, universellement, le signe vivant et permanent de la Parole prononcée par le Créateur au lendemain de la chute originelle. La malédiction, par dessus le serpent, atteint bien entendu, celui dont il est le symbole. Ce n'est pas seulement entre les animaux des champs que le Diable est maudit, mais entre tous les êtres vivants sortis de la main de Dieu.

La malédiction n'est pas l'anéantissement : si Dieu laisse subsister l'être pervers, c'est pour lui donner le temps de se repentir. Il faut en effet que soit achevé le temps de l'Histoire, et que le Diable soit mis en présence, à la fin du Millénaire, de la réussite de la cité de Dieu. Il devra alors se prononcer, et tout porte à croire qu'il ne pourra pas supporter l'énorme confusion qui tombera sur lui, et qu'il préférera disparaître, retourner au néant, d'où il a été tiré plutôt que d'accepter la Miséricorde et le Salut de Dieu.

« *Tu marcheras sur ton ventre* » : ce qui ne signifie pas qu'auparavant le serpent marchait sur la queue... il est cependant très possible que depuis la sentence divine qui frappe Satan, le serpent ait eu la force de ses reins brisée, de sorte qu'il reste le signe efficace de cette sentence. On ne peut mieux exprimer ce que nous disons d'un terme abstrait dans notre langue : l'humiliation.

« *Tu mordras la poussière...* » ou tu mangeras la poussière. Le mot « mordre » a dans l'expression française le même sens que la phrase hébraïque. C'est la confusion qui sera désormais le lot de Satan, et cela « tous les jours de sa vie ». Ce qui signifie que les projets de Satan finiront par échouer, et que l'homme qu'il a possédé lui échappera. Certes, les ravages que le Diable a fait dans le monde sont énormes et monstrueux, mais finalement le cœur de l'homme arrive toujours à « dominer la situation ». Par exemple, c'est une immense horreur que les carnages provoqués par la guerre ; comment de telles horreurs et de telles désolations sont-elles possibles ? C'est par l'astuce diabolique que l'homme perpète ainsi l'absurdité meurtrière. Cependant, au milieu de telles horreurs, il y a des actes de dévouement, de générosité, de bravoure, d'abnégation qui confondent le Diable et qui font qu'au milieu de ses malheurs, l'homme parvient à se dépasser. En définitive le triomphe de la Rédemption constituera une manifestation formidable de cet attribut de Dieu qui demeure caché : la Miséricorde. « Dieu a tout enfermé dans la transgression pour manifester sa miséricorde à tous » (Rom.11/33).

« *Tous les jours de ta vie* » Cette parole laisse-t-elle entendre que les jours de Satan auront une fin ? Peut-on imaginer qu'un être spirituel comme l'Ange puisse être autre qu'immortel ? Je ne sais. L'homme aussi, nous le verrons ci-dessous, sera soumis au travail pénible « tous les jours de sa vie, jusqu'à ce qu'il retourne à la poussière », mais cette parole n'exclue pas la Résurrection. Que se passera-t-il pour l'Ange s'il refuse à la fois la miséricorde et la création de Dieu ? Il ne peut alors que retomber dans l'anéantissement, dans le néant... Est-ce cette fin horrible que l'Apocalypse nous signifie en nous présentant l'étang de feu et de souffre ? Quoi qu'il en soit, dans son action perfide sur l'humanité, les jours de Satan sont comptés, il n'aura qu'un temps pour séduire les nations, avant d'être rejeté dans les « ténèbres extérieures » (Ap.12/12).

3/15 – *Je mettrai une haine entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne : c'est elle qui t'écrasera la tête, si toi tu l'as blessée au talon.* » Cette parole de la Sainte Ecriture manifeste ce que l'on a appelé à juste titre le « proto-Evangile ». Nous y voyons en effet l'essentiel du Mystère évangélique, à savoir : si le Diable a séduit la femme dans le domaine de la génération, c'est également dans le domaine de la génération que la femme remportera la victoire, et prendra sa revanche sur l'Adversaire. Judith frappera notre Ennemi à la tête... C'est bien cette revanche qu'indiquent les mots « ta semence », « sa semence », où il est évidemment question de la génération.

« *une haine entre la femme et toi* » Le mot haine est très fort. C'est une opposition radicale, signifiée par l'horreur que toute femme éprouve à l'égard des serpents, ou des animaux qui rampent et se traînent : rats, araignées, etc... mais elle sera pleinement consciente et irréversible lorsque la femme aura été désillusionnée par la manifestation de la vraie Foi et de la splendeur de la maternité à laquelle elle était appelée. Il ne sera plus question pour elle, en effet, une fois qu'elle aura fait l'expérience de la maternité spirituelle et virginale, de tomber à nouveau dans le piège de la reproduction charnelle. C'est « organiquement » que la femme fait l'expérience soit de l'erreur, soit de la vérité.

C'est évidemment Marie qui, la première, a remporté cette victoire sur notre mortel Ennemi. L'Eglise le chante constamment dans sa Liturgie, et professe qu'elle a « écrasé la tête du serpent dès le premier instant de sa Conception Immaculée ». Ce qui manifeste avec la plus grande évidence que c'est bien dans le domaine de la génération que sera remportée la pleine et définitive victoire. Marie est en effet pour les Enfers, plus terrible qu'une « armée rangée pour la bataille » ; quant à Joseph, l'Eglise le chante comme la « terreur des démons ». Il ne faut donc pas espérer remporter de véritable victoire sur notre Ennemi en dehors des perspectives de cette foi parfaite qui nous a valu le Sauveur du Monde, « fruit béni de tes entrailles ».

« *entre sa semence et la sienne* » Entendons le mot « semence » comme le fait en général l'Ecriture, dans le sens de « postérité » de « descendance », de « lignage ». Mais comment le Diable peut-il avoir un « lignage » ? Il ne semble pas qu'il puisse y avoir une procréation chez les Anges... Le Seigneur lui-même nous éclaire lorsqu'il répond aux Juifs - et non des moindres : « Vous avez le Diable pour Père » (Jn.8/44), vigoureuse expression que l'on retrouve également dans l'explication qu'il donne de la parabole de l'ivraie : « L'ivraie, ce sont les fils du Diable » (Mt.13/38). Cette filiation diabolique doit s'entendre de l'influence que le Prince des ténèbres exerce sur les hommes, et qui dans la mesure où elle est acceptée et voulue, en fait « ses fils ». Mais on peut entendre le mot dans un sens plus concret : au niveau de la génération. Les hommes nés dans le péché – c'est-à-dire la race d'Adam toute entière – sont bien les fils du Diable, puisqu'ils sont sous la sentence de condamnation : « Tu mourras de mort » : c'est en effet le Diable qui a « l'empire de la mort » (Hb.2/14). Jean affirme que « Caïn était du Diable », et il est bien en effet le premier fruit – non béni – du péché ! Or, dans cette ligne-là, l'Eglise prononce sur l'enfant nouveau-né que l'on amène aux fonts baptismaux : « Sors de cet enfant, esprit impur, et cède la place à l'Esprit-Saint... »

Et quel est le lignage de la femme qui écrasera la tête du Serpent ? C'est le Christ dont Paul dit justement qu'il est né « né de la femme » (Gal.4/4). Sa génération spirituelle d'une vierge immaculée interdit au Diable d'avoir prise sur lui. « Il n'a aucun pouvoir sur moi, mais il faut que le monde sache que j'aime le Père et que j'accomplis ce qui lui plaît. (Jn.16/31).

Le Christ a en effet remporté la victoire sur le Diable, lequel confesse souvent, au cours de l'Évangile, son dépit d'être délogé de la confortable installation qu'il s'était ménagé en l'homme. Jésus en effet, au dire de Jean, est « venu délier les œuvres du Diable » (1 Jn.3/6). Nous verrons comment le Christ a mené contre notre Adversaire un grand et terrible combat. C'est en lui et par lui que nous avons la victoire, dans la mesure où nous nous arrachons à cette « génération dévoyée et pervertie » selon l'exhortation de Pierre le jour de la Pentecôte, pour recevoir par grâce une participation à la génération du Christ, et « devenir fils de Dieu ». Si la Tête a remporté la victoire, le corps la remportera aussi, par l'avènement chez les membres du corps, d'une conscience parfaitement docile à la Parole de Dieu. Alors, « le dernier ennemi, la mort », sera écartée (1 Cor.15). Le Christ est toutefois le fruit béni des entrailles de Marie, mais aussi le fruit de sa foi parfaite ; et c'est pourquoi il est parfaitement logique de dire que c'est Marie qui, la première, a écrasé la tête du Serpent.

« *C'est elle qui t'écrasera la tête* ». Le mot que l'on traduit par « écrasera » est rare dans l'Écriture. Nul ne saurait dire exactement, je crois, ce qu'il signifie. On peut donc traduire aussi par « atteindra », ou « blessera ». Mais atteindre à la tête est beaucoup plus efficace que d'atteindre au talon : d'où l'on conclut que par la foi de Marie et par son lignage qui est Jésus, le dessein du Diable sera réduit à rien. Si l'homme en général ne sait pas très bien ce qu'il fait, s'il reste douteux dans ses pensées, hésitant dans son action, le Diable, au contraire sait très bien où il veut mener l'homme : à la corruption. Ainsi c'est au niveau de la pensée, de la doctrine, que se situe le combat contre l'Adversaire. C'est pourquoi l'Esprit-Saint nous est promis par le Seigneur comme un « Avocat », qui viendra argumenter et persuader les hommes de se délier de cet horrible pacte qu'ils ont conclu avec leur Ennemi, pacte dans lequel ils sont dupés et trompés. Il ne saurait y avoir d'autre victoire que celle qui a été remportée en notre nature par le Christ. C'est pourquoi il est souverainement important de suivre attentivement, dans l'Évangile, les phases de ce singulier combat dans lequel nous sommes appelés à militer pour notre propre délivrance et pour celle du genre humain tout entier.

« *Si tu l'as blessée au talon* », « au talon » peut signifier « par ruse » : celui qui fait un croche-pied et qui fait trébucher quelqu'un qui ne prend pas garde. Mais la parole a plusieurs sens, comme il arrive souvent dans l'Écriture, elle apporte la vérité à plusieurs niveaux. Si le mot « semence », dont il est question plus haut, vise la femme, cette Femme que Jean verra « couronnée de douze étoiles, et la Lune sous ses pieds » (Ap.ch.12), le mot « talon » est alors un euphémisme désignant l'utérus, sanctuaire de la vie ; (de même le mot pied est aussi souvent un euphémisme pour désigner les organes sexuels). Effectivement, l'ordre charnel est signé par l'effusion du sang, par la blessure du sein maternel.

Il y a aussi une antinomie très forte entre tête et talon, ce que nous tâchons de rendre dans la traduction en employant la conjonction « si », entre les deux stiques de ce verset ; la victoire du Diable sur la femme est toute relative : elle n'empêchera pas la vie, elle l'amointrira, la marquera par la souffrance, et l'humiliation de la tombe. Tandis que la victoire, ou mieux, la revanche de la femme sera absolue et définitive.

3/16 – A la femme il dit : je multiplierai considérablement tes peines et tes grossesses, dans la douleur tu enfanteras tes fils. Tu seras poussée vers ton homme, mais lui dominera sur toi.

Dieu est un bon pédagogue : il punit par où l'on a péché. Si donc c'est surtout dans le domaine de la génération que la femme est châtiée, c'est bien que la faute a été dans l'ordre de la génération.

Il faut bien lire le texte tel qu'il est écrit. Dieu ne dit pas : « Je multiplierai les peines de tes grossesses », mais bien « je multiplierai tes peines **et** tes grossesses ». Les peines de la femme sont multiples : servage, humiliation, exclusion de ses droits, injustice des lois, perte de sa dignité ; la prolifération animale est un châtiment du péché, et non des moindres, car l'abondance des enfants empêche souvent leur éducation ; et comme ils sont appelés à la vie avant même que les parents sachent se conduire eux-mêmes, il y a perte de la vérité et de la tradition qui, de génération en génération, conduit le genre humain à la famine tant spirituelle que matérielle. C'est bien ce que nous constatons aujourd'hui avec la plus grande évidence, et cela sur la terre entière.

La promulgation de la Loi, donnée « en raison du péché », mais qui sera aussi la « force du péché » aura pour but premier de maintenir la génération humaine dans des limites raisonnables, en apprenant aux hommes – et aux femmes – mais surtout aux hommes, à prendre leurs responsabilités dans le domaine de la vie affective et sexuelle. Il est rigoureusement évident, comme nous le verrons en détail dans le Livre IV que si l'homme se livrait à l'impulsion de sa puissance sexuelle dans le domaine de la génération, l'humanité s'écroulerait très rapidement sur elle-même – en deux ou trois siècles. C'est d'ailleurs ce qui arrive dans les pays dits « sous-développés », mais qui sont en fait décadents parce qu'il ont perdu leurs structures traditionnelles légales, sociales et religieuses.

« *Dans la douleur tu enfanteras tes fils* ». Cette parole est prononcée par le Créateur souverain Maître : elle instaure un ordre biologique qui est en fait un « sous-ordre » : c'est-à-dire que les douleurs de l'enfantement ne sont pas conformes à la vraie nature humaine, mais sont présentées ici comme une résultante du péché et comme un châtiment. On peut évidemment améliorer quelque peu la situation par la « technique » : exercices en vue de l'enfantement « sans douleur », mais non sans effort, et exercices qui ne donnent pas toujours un résultat positif. On peut aussi empêcher les douleurs artificiellement, par la chirurgie, péridurale... Mais gardons-nous de croire que ces procédés constituent un retour à la « justice originelle » ! Car si l'on peut atténuer les douleurs physiques de l'enfantement, resteront le traumatisme psychologique, ainsi que les douleurs qui accompagnent nécessairement l'éducation d'une race dévoyée, et qui le devient davantage avec les abortifs et les contraceptifs.

Les douleurs de l'enfantement sont très grandes : si elles n'étaient un châtiment du péché, si elles étaient inhérentes à la nature humaine, Dieu se serait trompé dans son œuvre. Il est en effet absurde que la vie commence dans la douleur. Nous récoltons ce que nous avons semé en transgressant le commandement de Dieu, ce commandement inscrit dans la virginité sacrée, spécifique à la nature humaine.

Marie, vierge pendant et après l'enfantement, - comme avant l'enfantement – nous manifeste concrètement la véritable pensée de Dieu sur la maternité de la femme. Le jour de Noël, en effet, la sentence est suspendue, Marie enfante dans la joie et l'allégresse : c'est là le premier signe que celui qui sort d'elle est le Sauveur. Les Anges viennent chanter sur la Terre, à la vue de la réalisation de la Pensée de Dieu, ce qu'ils attendaient depuis plusieurs millénaires ; il est étrange que la conscience chrétienne n'ait pas encore choisi délibérément et unanimement la voie de Marie, et que les époux chrétiens restent

encore dans le domaine de la génération, tributaires du mauvais choix initial, et soumis par conséquent aux sentences qui le sanctionnent.

« *Tu seras poussée vers ton homme et lui dominera sur toi* ». On traduit aussi : « Ton désir te portera vers ton mari ». N'est-il pas normal que la femme est un attrait pour l'homme ? Certes, mais lorsque ce désir devient exclusif et sans discernement, il engendre des maux immenses. A vrai dire, le désir premier de la femme devrait être l'accomplissement de la Volonté de Dieu : « Qu'il me soit fait selon ta parole », dans la considération de l'alliance virginale, puisque la femme est le sanctuaire et le temple de la vie. « Voici la servante du Seigneur ». L'engagement dans la voie charnelle prive la femme et sa descendance – du moins jusqu'à cette descendance qui écrasera la tête du Serpent - de la dimension verticale de l'Amour inspiré par la Foi. Si son désir la « pousse vers l'homme », c'est celui du plaisir en vue de cette même génération charnelle, par le même processus de séduction qui vient d'être raconté. Mais il y a plus : car la femme garde le souvenir nostalgique de l'homme comme médiateur de Dieu et représentant du Christ. Et dans le fond de son être, c'est bien avec ce sentiment, cet idéal confus et oublié qu'elle se porte vers l'homme. Elle ne tarde pas en général à être profondément déçue, même en pays chrétien.

Cette parole marque donc que l'équilibre entre les sexes est rompu : il n'est plus établi sur la connaissance de la Trinité. Aussi le mâle ne saura plus jouer son rôle, il n'accomplira plus sa vocation éminemment sacerdotale vis-à-vis de la femme. Il la dominera souvent brutalement et violemment. Jésus le mettra bien en évidence : « C'est à cause de la dureté de vos cœurs que Moïse vous a prescrit de renvoyer vos femmes, mais au commencement, il n'en était pas ainsi. » La plupart des civilisations antiques furent des communautés de mâles. La femme était reléguée au rang de reproductrice, de servante, de prostituée, complètement écartée – ou presque – de la vie civile, professionnelle, et même de la culture. Le christianisme a lutté contre cette injustice énorme. Un concile au 6^{ème} siècle (Orange) a été obligé de rappeler que « les femmes avaient une âme », ce qui leur donnait le même droit que les hommes à recevoir les sacrements. Il n'y a pas tellement longtemps qu'un grand esprit comme Molière trouvait bon de ridiculiser « les femmes savantes », c'est-à-dire celles qui tentaient, en luttant contre l'oppression sociale, de parvenir à une certaine culture intellectuelle ! Heureusement, nous n'en sommes plus là : mais gardons-nous de croire que l'émancipation moderne de la femme a d'ores et déjà rétabli l'équilibre : les mœurs sous certains aspects sont meilleures qu'autrefois du fait que les législateurs reconnaissent en principe que la femme a les mêmes droits foncières que l'homme, mais la route est encore longue pour retrouver l'unité et la communion entre les sexes par la connaissance de la Trinité.

On le comprend bien : c'est surtout dans le domaine de l'Amour et de la génération que la libération de la femme sera totale, lorsque la Foi projettera toute sa lumière sur les zones encore obscures de la conscience chrétienne et humaine.

Gen.3/17 – A Adam, il dit : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre dont je t'avais dit : « Tu n'en mangeras pas », la glèbe est maudite sur ton passage ; dans la peine, tu te nourriras tous les jours de ta vie ». 18 – Des épines et des chardons, elle fera pousser pour toi, et tu mangeras l'herbe des champs. 19 – Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré, car tu es poussière et tu retourneras à la poussière ».

La grandeur, la simplicité et la solennité de cette sentence dépassent à elle seule tout ce que la littérature humaine peut produire, lorsqu'elle cherche à crier la tragédie de sa destinée. Ne suffit-il pas d'entendre une seule fois cette Parole de Dieu pour la retenir à jamais ? Elle nous va droit au cœur, car elle fixe en quelques mots, la structure fondamentale de l'ordre biopsychologique dans lequel nous avons été placés par la faute, par la transgression de l'Alliance. Elle nous révèle avec une amère évidence ce que nous sommes devenus. En effet, ayant rompu le pacte avec notre Créateur, pour sceller un pacte infâme avec l'Ange des ténèbres, c'est tout le « milieu vital » qui s'effondre avec l'effondrement de l'homme. On peut, certes, comme certains auteurs l'ont fait, avec un optimisme naïf, l'appeler encore « milieu divin », mais il faut alors toute la perspicacité d'une foi nourrie des Evangiles et de ses sublimes espérances, pour passer au-dessus et au-delà des évidences sensibles, douloureuses et même atroces, que la vie humaine nous présente à chaque pas.

La nature est faussée par le péché de l'homme : Paul le dit clairement dans le célèbre chapitre 8 de l'Épître aux Romains. « La nature asservie à la vanité gémit et souffre les douleurs de l'enfantement jusqu'à la manifestation des fils de Dieu... » Il nous faut donc effectuer le passage de cet ordre ancien, lié au péché, à l'ordre nouveau inauguré par le Christ, où, avec l'immortalité qui nous sera rendue, la nature elle aussi, renouvelée, redeviendra transparente de la présence infiniment douce et bienveillante de la Trinité Sainte, jetant alors sur nous un regard favorable.

« *Parce que tu as écouté la voix de ta femme...* ». Nous retrouvons ici le point de vue déjà signalé : le mâle était le témoin et le médiateur du commandement de Dieu. C'était à lui qu'il appartenait de maintenir sa femme dans la voix de la Justice. Saint Joseph a eu de la chance : car Marie, nouvelle Eve, parfaitement lucide, s'est engagée dans la docilité à l'Esprit de Dieu. De son plein gré, elle a dit « Non ! » à l'option diabolique. Il n'a donc pas eu de peine à être le médiateur et témoin auprès d'une épouse qui était plus disponible que lui, ou tout autant, à la Volonté d'En Haut.

« *tu as mangé...* ». Tout ce ch.3 de la Genèse est centré sur le symbole de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal. La sentence de la « colère » divine (Rom.1/18) reste portée sur le Genre humain tout entier, tant que nous continuons à « manger de cet arbre ». Nous savons maintenant ce que cela veut dire.

« *La glèbe est maudite sur ton passage...* » Les chardons, les épines, l'aridité du sol, les parasites, les microbes, etc... restent une conséquence dramatique de la faute originelle. Ne disons pas que l'auteur humain de l'Écriture, parce qu'il était gêné par la mauvaise herbe qui poussait sur ses terres, a inventé et mis dans la bouche de Dieu cette sentence de malédiction... Cette exégèse blasphématoire ne sera pas la nôtre. Voyons au contraire, conformément à la confiance que nous fait ici l'Esprit de Dieu, que le mal que nous constatons, dont nous pâtissons dans le milieu vital qui nous entoure, provient d'une sentence divine, qui sanctionne le mauvais choix de la liberté humaine. Il y a une parole de Dieu qui fait que le monde est ce qu'il est, parce qu'il est solidaire de notre faute, de sorte que les « épines » où nous nous piquons chaque jour, nous rappellent que nous avons d'abord à nous convertir pour obtenir notre réconciliation avec Dieu et notre Rédemption de sa miséricorde.

En effet, lorsque le Royaume sera venu dans toute sa puissance, le psalmiste prophétise qu'une autre Parole de Dieu sera prononcée, et qui tiendra compte de la conversion de l'homme :

« *Profusion de froment sur la terre, jusqu'au sommet des montagnes...*

« *Les fleurs couvrent les montagnes comme herbe de la terre... (Ps.72h.)*

« *Les vallées se drapent de froment, les collines sont bordées d'allégresse. (Ps.65h.)*

« *Les montagnes distilleront la douceur,*

« *et les collines couleront le lait et le miel » (Is. Avent)*

Pendant tout le temps de l'Avent, l'Eglise met nos cœurs à l'unisson de ces oracles prophétiques, qui annoncent, avec le retour du Seigneur, le renouvellement et le ressourcement de la création, parce que l'Alliance sera renouée entre la Trinité Sainte et la trinité créée.

« *Dans la peine tu te nourriras, tu mangeras ton pain à la sueur de ton front...* ». Ce n'est pas le travail qui est la sanction du péché, mais la peine attachée au travail ; et cette peine est d'abord intérieure : elle provient de la désespérance du cœur et des ténèbres de l'esprit. Privé d'amour, l'homme n'a plus le goût de « cultiver le jardin ». « A quoi bon ? » dit-il, et il laisse les épines et les ronces envahir son domaine. Et comme il a aussi perdu le sens de sa destinée, il ne considère plus que l'appât du gain immédiat, il n'est plus poussé que par une convoitise qui accidentellement l'emporte sur sa paresse. En fait, les peuples dits « sous-développés » sont avant tout des peuples désespérés et attristés – au sens le plus fort de ce mot : écrasés par toutes sortes de superstitions et de tabous. Seule la lumière de l'Evangile permet à l'homme de reprendre courageusement l'aménagement de son « terrain », la culture du sol, la conquête de la nature. En effet, ce sont les moines qui ont défriché la Gaule, ce sont les baptisés qui se sont risqués dans de grandes explorations, et qui ont mis en valeur d'immenses territoires que le péché et ses conséquences avaient réduits en steppes hostiles, en déserts inhabitables. Voir également ce qui se fait en Israël aujourd'hui, sous nos yeux, par un peuple qui a repris confiance en sa destinée.

D'ailleurs l'accomplissement de la sentence : « à la sueur de ton front », est déjà un gage de rédemption et de salut. Lorsque l'homme accepte de transpirer en travaillant de ses mains et de son cerveau, il se sauve lui-même, et il contribue à sauver ses frères. Reste simplement à garder une certaine modération, pour que le travail, surtout s'il est servile, ne devienne pas encore plus tyrannique que la paresse.

« *Tu mangeras l'herbe des champs...* ». C'est normalement la nourriture des animaux. L'expression a manifestement un sens spirituel, comme « tu mordras le sol » : l'homme s'est abaissé au rang des animaux, et il arrivera par sa faute, qu'il en sera réduit à manger l'herbe – si encore il n'est pas prisonnier du béton et de l'asphalte de la ville ! La paresse, l'ignorance, le pillage ont amené en mille lieux sur la terre, des peuples et des tribus à manger de l'herbe pour ne point mourir de faim. Ce fut également le châtement de Nabuchodonosor d'être changé en bête et d'être amené à manger de l'herbe. L'homme devenu « animal » par le péché, tombe parfois très en-dessous des animaux, et sa détresse devient immense. Ne pensons pas que nos civilisations modernes, si brillantes qu'elles nous paraissent, soient à l'abri de tels fléaux... Il suffirait en effet de peu de chose pour que l'équilibre précaire de la grande Babylone soit totalement compromis, et qu'en quelque jours de pénurie, d'électricité ou d'essence, personne ne puisse y subsister, ni

s'en évader. La « matière », que nous asservissons dans l'impiété et dans l'orgueil prendra sa « revanche » sur nous. La panique de la cité privée d'énergie et de pain fera que les embouteillages des voitures paralyseront tous les citoyens à l'intérieur de ses murs. D'ailleurs, il suffit de se référer à l'Apocalypse, chapitre 18, et de voir comment cette prophétie a déjà été réalisée sous la bombe atomique, pour prévoir les drames qui accompagneront la fin de cette génération « qui ne passera pas que tout cela ne soit arrivé ».

« *Jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été tiré* ». C'est l'expression poétique et terrifiante de la sentence : « Tu mourras de mort », que Dieu avait prononcée comme un paternel avertissement et une bienveillante menace avant la faute. Maintenant que la faute est consommée, la parole n'est plus une menace, mais la fixation d'un ordre « biopsychologique » qui enchaîne l'homme aux lois du vieillissement et de la mort, qui étaient valables pour les animaux « créés selon leur espèce », mais non pour lui. Nul artifice technique, scientifique, médical ou magique ne peut écarter l'application de cette sentence.

Remarquons bien qu'elle sanctionne le libre choix de l'homme : elle n'est pas une loi absolue, elle est relative au péché. Si l'homme abandonne sa mauvaise voie, comme l'enseigne Ezéchiel dans son célèbre chapitre 18, s'il retrouve la voie de la Justice, la sentence ne pèsera plus sur lui. « Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive ». Jésus déclare en effet, comme Jean le rapporte en plusieurs passages de son Evangile : « Celui qui croit au Fils n'est plus sous la sentence, mais il est passé de la mort à la vie ». Inversement : « Celui qui refuse de croire, la colère de Dieu – c'est-à-dire précisément cette sentence – demeure suspendue sur lui » (Jn.3/36). Ainsi les promesses de Jésus, qui ont pour objet le triomphe sur la mort, exigent, pour être accomplies, que l'on sorte entièrement du péché et de la structure mentale, éthique, morale et sociale qu'il a déterminée sur la Terre entière. Voilà la véritable Pâque : le passage de l'ordre du péché et de la Loi, à l'Ordre de la grâce et de la Foi.

« *Car tu es poussière et tu retourneras à la poussière* ». Nous l'évoquons le mercredi des cendres, où l'Eglise redit rituellement cette sentence aux oreilles des « fidèles » qui viennent s'incliner devant les Autels : liturgie tardive, bien entendu, qui rappelle chaque année aux chrétiens qu'ils sont encore, malgré leur baptême, engagés mentalement et biologiquement dans la mauvaise voie, et qu'il leur faut opérer une conversion fondamentale, dont en général ils n'ont même pas idée, pour être véritablement justifiés aux yeux de la Sainte Trinité. Car si l'Eglise rappelle cette formule, ce n'est pas pour désespérer l'homme en face de la mort, mais pour l'amener à une sincère et totale pénitence, qui lui donnera de vaincre l'Adversaire, et de retrouver la vie en plénitude. Voyez en effet, les textes admirables du mercredi des Cendres, qui tous, sont chargés d'espérance.

Reste, pour terminer ce chapitre, l'étude des derniers versets de ce chapitre 3 de la Genèse. Les voici :

Gen.3/20 – Et Adam appela la femme « la vie », parce qu'elle est la mère de tous les vivants. 21 – Et Yahvé-Elohim fit pour l'homme et la femme des tuniques de peau, et les en revêtit. 22 – Et Yahvé-Elohim dit : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous par la connaissance du bien et du mal : et maintenant qu'il n'étende pas

sa main pour cueillir de l'arbre de la vie et vivre toujours ! ». 23 – Et Yahvé-Elohim le renvoya du jardin d'Eden, pour cultiver le sol d'où il avait été tiré. Il écarta l'homme et il posta à l'orient du jardin d'Eden des chérubins et la flamme de l'épée tournoyante pour garder la voie de l'arbre de la vie ».

Ces dernières sentences complètent ce qui avait été dit précédemment : l'instauration d'un ordre biopsychologique déficient, dû au péché. Etudions ces versets avec grand soin, car ils contiennent de précieux enseignement.

3/20 – « *Et Adam appela la femme « la vie », parce qu'elle est la mère de tous les vivants.* » Adam éprouve le besoin de donner à la femme un nom différent du sien, alors que, à la fin du chapitre 2, avant la faute, la femme avait reçu comme nom celui même de l'homme : Ischah, féminin du mot Isch. L'identité du nom traduisait ainsi l'unité qui existait entre eux. « Celle-ci est chair de ma chair et os de mes os ». Le nom « étranger » donné ici à la femme, montre que la rupture est consommée, et que le péché d'adultère est désormais à l'œuvre dans le genre humain.

« La-vie » ou « Eve ». Adam n'est pas inspiré par l'Esprit-Saint. Il parle dans le contexte de la faute et d'une faute dont il ne s'est pas repenti. Le nom de « vie » donnée à la femme est prétentieux et blasphématoire : car la femme n'est pas la vie ; c'est le Verbe de Dieu qui est la vie : « Je suis la voie, la vérité et la vie » ; c'est la seconde personne de la Trinité. Ainsi le nom d'Eve est déjà une tentative de divinisation de la femme – qui subsiste encore aujourd'hui, alors que se sont évanouies les innombrables divinités féminines qui orchestraient de leur culte lubrique les générations antiques. La trinité crée s'étant écartée de son Créateur, se divinise elle-même, s'adore elle-même, et ce mouvement, tellement ridicule qu'il ne subsiste que par la pression de Satan, se développera jusqu'au culte de l'Antéchrist. D'ailleurs le mot « vie », pour la femme, est bien mal choisi : car la femme enfante pour la mort, et non pour la vie, des êtres qu'elle condamne à être « malheureux et mourants dès leur naissance », comme le dit le psaume. Cependant cette vie, si précaire et limitée qu'elle soit devenue, est tout de même la vie... et la continuité des générations, par l'influence des sages, des prophètes et des saints suscités par l'Esprit de Dieu, aboutira, au terme de la pédagogie de la Loi, à cette réussite féminine qu'est Marie. Elle, oui, mérite ce nom « la vie », comme l'Eglise le chante : « *Salve Regina, mater misericordiae, vita, dulcedo et spex nostra salve...* » Cependant elle ne se donne pas ce nom à elle-même : elle s'appelle seulement la « servante du Seigneur », et c'est dans ce « service du Seigneur », opéré avec une foi pleine, que la vie nous est rendue par sa maternité virginale et spirituelle.

« *Elle est la mère de tous les vivants* ». C'est là, évidemment, la part positive, la part de « bien » qu'il y avait dans ce fameux arbre, qui paraissait si désirable pour acquérir l'intelligence... Sauf que ces vivants sont en fait des « mortels ». Elle est la mère de tous les mortels : voilà la vérité. Car il s'agit d'un éclatement, d'une véritable explosion de la chair humaine. La progression géométrique de la génération charnelle devient vite affolante : elle doit être sévèrement régentée par la Loi. Elle est d'ailleurs freinée par d'innombrables fléaux ravageurs : mortalité infantile, guerres, épidémies... qui font que les « vivants » qui subsistent jusqu'à un âge avancé, sont relativement peu nombreux par rapport à ceux qui sont sortis du sein maternel. Ce n'est que depuis quelques lustres que la longévité a beaucoup augmenté en Occident ; mais alors nous nous heurtons au problème de la limitation des naissances, insoluble, biologiquement et moralement, tant que l'on n'a pas rejoint l'exacte volonté de Dieu. Nous verrons dans le prochain livre

comment les systèmes législatifs s'efforcent, mais en vain, d'apporter une solution à cette prolifération du genre humain.

3/21 – « *Et Yahvé-Elohim fit pour l'homme et la femme des tuniques de peau, et les en revêtit.* » Ce n'est pas à cause de la honte que Dieu habille l'homme, contrairement à ce que l'on peut penser ; car si l'homme refuse en lui l'œuvre de Dieu, en rougissant de sa fragile et magnifique nudité, Dieu, lui, ne renie pas la beauté qu'il a mise dans son ouvrage. Ce n'est pas un pagne que Dieu fait pour Adam, mais une tunique de fourrure pour garantir du froid sa créature devenue inadaptée à son milieu vital.

Mais il y a là encore un enseignement parabolique : en le revêtant de tuniques de peau, Dieu marque que l'homme s'est abaissé au rang des animaux.

3/22 – « *Et Yahvé-Elohim dit : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous par la connaissance du bien et du mal : et maintenant qu'il n'étende pas sa main pour cueillir de l'arbre de la vie et vivre toujours ! »* » Devant le mystère de cette parole, on croit à une certaine ironie de Dieu. Il n'en est rien, car l'ironie ne saurait monter aux lèvres de celui qui est la Vérité même. C'est la Trinité Sainte qui parle, Yahvé-Elohim, infiniment miséricordieux. Cette parole est donc inspirée par l'amour ; car il n'y a point de ténèbres en Dieu, donc aucun dédain, aucun mépris, mais seulement la bienveillance de la compassion.

Dieu entérine le mauvais choix que l'homme vient de poser ; il respecte entièrement la liberté de sa créature. Il va désormais « supporter et tolérer le péché », pendant « mille générations », comme dit le psaume. Cette perspective nous permet d'entrer dans l'intelligence de la Pensée divine exprimée ici par ce texte :

Tout d'abord, Dieu ne dit plus qu'Adam est l'image et la ressemblance d'Elohim, mais il dit seulement « comme l'un de nous ». Il constate donc l'altération de la trinité créée en l'homme-femme. Le couple est disloqué, la communion est rompue, l'Esprit de Dieu se retire déjà de l'amour humain. La personne humaine, individuellement, sera appelée à reconquérir la ressemblance avec l'Un des Trois, avant que l'unité puisse être retrouvée entre les sexes. Quel est cet « un d'entre nous » ? - Notons au passage la pluralité de Dieu ici exprimée. C'est la seconde Personne, le Christ, qui viendra supporter et enlever les péchés du monde », et réapprendre aux hommes la Volonté du Père, en se faisant, en notre nature, le Type de la Justice et de la Sainteté. Il faudra donc que l'homme redevienne, par la grâce capitale du Christ, capable d'aimer, que son cœur de Pierre se transforme en cœur de chair, pour qu'à nouveau soit retrouvée l'image et la ressemblance première et éternelle entre la Trinité Créatrice et l'homme-femme.

« *Par la connaissance du bien et du mal* » Comprendons bien cette parole : Dieu ne dit pas que la connaissance du bien et du mal rend l'homme semblable à son Créateur, mais il dit seulement que l'homme accomplira sa vocation de devenir son image et sa ressemblance, par ce moyen détourné, de la connaissance du bien et du mal. Dieu constate simplement que l'homme a choisi la mauvaise voie, mais toute mauvaise qu'elle soit, elle aboutira quand même, grâce à la l'infinie miséricorde de Dieu. « Dieu écrit droit avec des lignes courbes », dit-on – il serait plus juste de dire, comme le psaume : « Dieu redresse les courbés » - il est assez puissant pour tenir compte de la liberté qu'il a donnée à l'homme et qu'il ne lui reprend pas. Quand l'homme aura fait, pendant de longs siècles, cette expérience de la mauvaise voie, il retrouvera avec plus de conviction le Bon Plaisir de Dieu.

Dieu fixe ensuite l'incompatibilité entre les deux voies, que Paul marquera si clairement dans ses épîtres aux Galates et aux Romains. « Tu as choisi la mauvaise voie, soit, ton choix t'engage non seulement intellectuellement, mais biologiquement ; désormais l'arbre de vie est devenu pour toi inaccessible ». Il est des choix qui ne permettent pas de retour en arrière. Dieu fixe donc par cette sentence l'ensemble des lois physiologiques qui enchaînent inéluctablement l'homme au vieillissement et à la mort – tout au moins jusqu'au Christ, qui rouvrira la voie qui mène à l'Arbre de Vie. Encore faut-il, par sa grâce, « remporter la victoire pour avoir accès à l'Arbre de la Vie planté dans le Paradis de Dieu » (Ap.2/7). L'interdiction de l'arbre de la vie est en fait une œuvre de miséricorde : « vivre toujours » dans l'état déficient que l'homme a choisi serait rigoureusement insupportable.

3/23 - *Et Yahvé-Elohim le renvoya du jardin d'Eden, pour cultiver le sol d'où il avait été tiré.* » De même que le Dessein d'amener l'homme à son image et ressemblance demeure, malgré la faute, ainsi demeure sa vocation de cultiver et d'aménager la Terre. Il l'accomplira mal : dans la peine, le mécontentement, la révolte, la contestation, mais il l'accomplira. Il y aura, là encore, « le bien et le mal », c'est-à-dire un mélange de culture et de dévastation, l'homme va entretenir des oasis et créer des déserts. Avec l'ère chrétienne la culture du sol cessera d'être accomplie par des esclaves enchaînés, et l'aménagement de la terre commencera à devenir beau et efficace... idéal qui est encore loin d'être atteint, puisque la technique, qui nous a tant aidés dans ce domaine, a fait elle aussi des ravages, et provoqué d'innombrables pollutions...

Ce renvoi du jardin d'Eden – de délices – est avant tout une déchéance intime de la conscience humaine : elle a perdu le sens de la familiarité et de l'amitié de Dieu, de sa sainteté, de sa bienveillance universelle ; elle se trouve comme désemparée et désespérée, et elle ira en se dissolvant peu à peu jusqu'aux désordres de l'idolâtrie, de la violence et de la débauche. L'histoire a bien montré en effet que sans le Christ, l'humanité est une « masse de perdition ». Même en notre siècle, l'esprit d'homicide a pris des proportions gigantesques, jusqu'à inventer les camps d'exterminations... Tant que l'homme n'est pas repris par la grâce, pour être à nouveau le Temple de l'Esprit-Saint, nous pouvons nous attendre au pire...

3/24 - « *Il écarta l'homme et il posta à l'orient du jardin d'Eden des chérubins et la flamme de l'épée tournoyante pour garder la voie de l'arbre de la vie* ». Quelle mélancolie, quelle nostalgie poignantes à la pensée de ce « paradis perdu »... Et pourtant, qui nous empêche d'y revenir ? Le Christ ne nous a-t-il pas ouvert la voie ? Il en est ainsi parce que beaucoup d'obstacles psychologiques demeurent en nous ; nous restons prisonniers de la « maison de servitude », nous sommes retenus d'accomplir notre désir de passer outre, pour un exode définitif vers la « Terre Promise »...

« Il écarta l'homme », ou encore : « il le bannit ». Nous nous étonnons un peu de cette dureté. Est-ce une dureté ? Non pas, mais la Justice même de Dieu, la Justice immanente, qui exige que l'homme « fasse le tour de la question », en accomplissant l'expérience intégrale de son choix. L'ordre dans lequel il s'est engagé possède sa logique interne, strictement rigoureuse, jusqu'à la mort y compris. La sentence « Tu mourras de mort » doit être accomplie. Même dans l'ère du Salut, quoique le Christ soit déjà « mort à notre place », ayant accompli la sentence en notre nom, nous devons tous « mourir à nous-mêmes », « mourir au vieil homme », « perdre notre vie en ce monde », renoncer « à la figure de ce monde qui passe et qui est ennemi de Dieu »... et ce renoncement doit

aller jusqu'aux « parents, père, mère, femme, enfants, terres... » pour posséder la vie éternelle. Ce trésor précieux ne saurait être acquis que par celui qui vend tout ce qu'il possède pour l'acheter... En fait, le Seigneur nous invite à quitter les biens provisoires et accessoires, les joies sans lendemain, les bonheurs sans espérance, pour acquérir par lui, avec l'Amour et la Vérité, le centuple de tous ces biens.

« *les Chérubins* » - Les anciens sacerdoce assyro-babyloniens inscrivaient dans la pierre inaltérable un enseignement semblable : leurs temples étaient gardés par des taureaux ailés monumentaux qui inspiraient une terreur sacrée à celui qui les contemplait et les contemple aujourd'hui encore. Que dire d'un Chérubin céleste « à la flamme de l'épée tournoyante » !... La Parole de Dieu gravée dans ces œuvres artistiques résonne en chacun de nous : l'accès au sanctuaire secret de la Divinité est désormais interdit. Le reste de vie qui nous est laissé depuis le péché nous permettra seulement de faire l'apprentissage de notre liberté, en vue du monde futur. Dieu est « au-dessus des Chérubins », dit le psaume, tout comme ses pensées sont au-dessus des nôtres.

Ces Chérubins dont parle ici l'Écriture, qui sont-ils ? Ils gardent l'accès à l'arbre de vie. Leur aspect est terrifiant : ils portent une épée de feu : qui se risquerait à les approcher ? Quel enseignement nous est donné ici ? Celui-ci : Dieu garde jalousement la voie de la vie, non pas pour nous empêcher à tout jamais d'y accéder, mais parce que nous en sommes actuellement indignes. Il nous faut la conversion, il nous faut le rachat accordé par Dieu lui-même en son Fils Jésus – miséricorde infinie ! - pour entrer à nouveau dans le « sanctuaire », dans le jardin où coule « l'eau vive ». Non, la voie de la vie n'est pas perdue à tout jamais : bien au contraire, elle nous est « conversée » précieusement. Ce n'est pas parce que l'homme l'a dédaignée, qu'elle n'existe plus. Dieu ne la supprime pas, il la garde comme de l'or précieux dans un « coffre-fort », en attendant l'heure de l'homme plus encore que son heure à lui.

En Israël, nul n'avait le droit de pénétrer dans le Saint des Saints, où Yahvé résidait : seul, le grand prêtre, le jour de l'Expiation, pouvait y entrer ; on prenait bien soin de lui attacher une corde au pied, en cas où un malaise ne lui permettrait pas d'en ressortir par lui-même. Là aussi, au-dessus de l'Arche d'Alliance, deux chérubins veillaient à la garde de la sainteté du Lieu.

Le Chérubin posté à la porte du Paradis est-il l'Ange exterminateur que l'Exode nous présente comme exécuteur de la mort des premiers-nés d'Égypte (Ex.12/13s.), et que Paul désigne comme envoyé de Dieu pour frapper de mort également les Hébreux révoltés contre Moïse (1 Cor.10/10, Nb.17/6s) ? Son aspect est terrifiant, redoutable : il incarne à l'évidence la Justice divine, inexorable. Nul ne saurait échapper à son glaive s'il tente de contrevenir aux décisions divines. La porte du Paradis nous est bel et bien fermée ; il nous faudra combattre, mais du combat de la Foi, pour remporter sur lui la victoire, comme autrefois Jacob au Gué du Jabouq, ayant revêtu, comme nous y invite saint Paul, « l'armure de Dieu » (Eph.6/12s.). Il ne baissera contre nous son arme que lorsque notre repentance et notre Foi seront parfaites, cette Foi qu'eut Marie en plénitude et qui lui permit de cueillir enfin ce « fruit » de l'arbre de la Vie.

Les mythologies, elles aussi, ont gardé ce souvenir du « Jardin des Hespérides » dans lequel poussent les « pommes d'or » qui confèrent l'immortalité, jardin gardé par un Dragon... Nul ne peut y pénétrer...

Si nous voulons remporter cette victoire, il nous faut changer de mentalité : par la puissance de la Parole de Dieu, par les Mystères de Jésus-Christ, imaginer, concevoir, et réaliser un ordre biopsychologique tout à fait différent de celui qui conduit à la génération charnelle et qui en fait la force. Nous entrons à notre tour dans ce combat à la suite de ceux qui, dans l'Eglise, ont opté pour la Virginité Sacrée, sans voir peut-être la valeur primordiale et capitale de leur choix : ce que nous voyons clairement aujourd'hui.

D'ailleurs nous ne sommes pas seuls dans ce combat : sinon nous serions battus d'avance, sans aucun espoir. C'est le Christ qui est notre victoire, et c'est pourquoi nous allons le suivre maintenant dans la grande geste de sa Rédemption.

- Fin du chapitre 6 -

Chapitre 7 –

Deuxième partie

La Rédemption

Jésus n'a jamais séparé la Croix de la Résurrection. Lorsqu'il prédisait à ses Apôtres que le Fils de l'homme devait être livré pour être flagellé et crucifié, il ajoutait toujours :

« Mais le troisième jour, il ressuscitera ! »

Et la chose s'est produite effectivement comme il l'avait annoncée.

C'est dire que d'ores et déjà, nous ne sommes plus dans l'ère du péché, et que, si nous voulons bien, si notre foi correspond à la Révélation divine, nous ne sommes plus sous la sentence de condamnation. S'il est excellent de jeter un regard en arrière, comme nous venons de le faire, pour déterminer avec autant de précision que possible, la nature du péché qui nous a perdus, il serait très incomplet et maladroit d'en demeurer là ! Dieu est en avance sur nous : pour lui, la plénitude des temps est déjà venue, et il dit, voyant nos lenteurs à croire : « Mais enfin, qu'attendent-ils donc pour entrer dans la Vie qui est maintenant ouverte devant eux ? Que vous êtes donc lents et lourds pour croire ce qu'ont annoncé les Prophètes ! Levez vos têtes, votre Rédemption est là ! Le repas des Noces est prêt ! Mais hâtez-vous donc d'entrer... »

En effet, l'ère de la Grâce est ouverte par la venue de Jésus-Christ. Il nous suffit de prendre conscience de son Mystère, de nous persuader de sa doctrine, et de nous conformer à l'Ordre qu'il a instauré par son Sacerdoce, pour être assuré d'obtenir l'accomplissement de ses promesses.

Il est vrai qu'il nous reste encore à lutter « contre le vieux Serpent », comme le chante l'antienne de la fête des Apôtres. Sachons bien que dans ce combat impérieusement nécessaire, nous ne sommes pas abandonnés à nos propres forces ; la victoire est acquise par Jésus-Christ. Il est, lui, la victoire personnelle de la Foi, et nous allons le contempler dans ce combat contre l'Adversaire, tout au long de sa vie publique, afin de nous fortifier dans ce même combat avec lui, pour participer à sa victoire. Tel sera le travail de la Grâce en nous, et finalement nous pourrons jeter un regard sur l'achèvement de notre Rédemption, puisque le Seigneur nous en a parlé à l'avance. Tels seront les points traités au cours de ces six chapitres qui composent la deuxième partie de ce Livre III.

C'est en effet l'Amour qui opère notre Rédemption, comme il opère aussi notre Création. Lorsque l'Amour nous aura conduits à la plénitude de l'âge du Christ, nous serons les témoignages vivants de cette sainteté et de cette Justice que le Seigneur a voulues pour nous.

Chapitre 7

La Victoire de la Foi

« Je vous écris, petits enfants, parce que vos péchés vous sont remis par la vertu de son Nom.

« Je vous écris, pères, parce que vous connaissez Celui qui est dès le commencement.

« Je vous écris, jeunes gens, parce que vous avez vaincu le Mauvais.

« Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père...

Et Jean reprend encore :

« Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la Parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le Mauvais. » (1 Jn.2/13-18).

Nous voudrions bien avoir l'enthousiasme de l'Apôtre ! Il touchait du doigt cette victoire sur le monde, il la voyait immédiate et définitive. Il est vrai que dans la même lettre, il prophétise la venue de l'Antéchrist... Il ne s'arrête cependant pas sur ces perspectives inquiétantes, mais il affirme hautement :

« Quiconque est né de Dieu est vainqueur de monde, et telle est la victoire qui a triomphé du monde : notre foi... (Ib.5/4)

Quel est donc ce monde dont parle Jean ? Ce n'est certes pas la Création de Dieu, qui est belle et bonne, que nous appelons aussi le « Monde », le « Cosmos » - mot grec qui revient à la mode et qui est celui de l'Écriture – mais c'est le monde des hommes dont le Prince est Satan. Jésus le dénonce en effet, comme asservi à sa puissance : « Le Prince de ce monde vient... », ce monde ennemi de Dieu que Jean nous invite à fuir :

« N'aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde.

« Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ». (Ib.2/15)

Pourquoi donc ? Le même Apôtre Jean ne dit-il pas dans son Évangile : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a livré pour lui son Fils, son Unique, pour le sauver » ? On voit donc que le mot « monde » est susceptible de plusieurs sens complémentaires, et presque contradictoires. Il désigne une réalité confuse et équivoque : c'est pourquoi le mot reste flou et imprécis. Le monde qui est ennemi de Dieu est celui qui a refusé de donner à Dieu ses droits de Père. C'est le monde qui s'est construit hors de l'Alliance, « hors du Père » (Jn.6/39), hors de la Trinité, qui n'est plus relié à Dieu que par la relation de création, qui n'est plus sous la mouvance de l'Esprit et de la Grâce. Si Dieu aime le monde cela signifie « les hommes » qui sont comme égarés et perdus dans ce monde, séduits et trompés par tout l'arsenal diabolique, et enchaînés par les innombrables contraintes morales et sociologiques qui empêchent les créatures de Dieu d'atteindre leur plein développement. C'est le monde qui s'est construit en dehors de la foi, donc sous le signe du péché. Paul ne dit-il pas : « Tout ce qui ne procède pas de la foi est péché » (Rom.14/23) ?

Croyons donc fermement à la parole de Jean : « Je vous écris, jeunes hommes, parce que vous êtes forts, que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez

vaincu le Mauvais... » Fort bien, mais quelle est cette victoire ? Serait-ce la victoire sur la mort, dont il parle ? Sans aucun doute ! Car le Mauvais est celui qui a l'empire de la mort (Hb.2/14). Alors nous interrogeons les siècles, nous nous tournons vers nos aînés dans la foi. Qu'y a-t-il de changé depuis les générations païennes, depuis l'Ancien Testament ? Rien ! du moins apparemment, car il faut admettre que l'hiver n'est pas fini, et que les arbres qui commencent à s'émouvoir de la température montante, n'ont pas encore fait éclore leurs feuilles ni leurs fleurs. L'humanité ressemble à cette vigne aux sarments desséchés qui n'a donné que du verjus... Même les saints sont morts, si l'on excepte ceux qui ont été martyrisés, et qui dès lors ont donné, à l'exemple de Jésus-Christ, le même témoignage dans la certitude de la résurrection. Sans doute sont-ils déjà ressuscités d'entre les morts, et nous sommes tous indignes d'eux pour qu'ils puissent manifester leur gloire... Quoi qu'il en soit, l'Eglise militante n'accomplit pas les promesses de Jésus-Christ : que conclure ? Que la Rédemption n'est pas achevée, c'est-à-dire, puisque la Rédemption dépend désormais uniquement de notre foi, que cette dernière n'a pas atteint le niveau à partir duquel elle serait opérante, manifestant que « toute Parole est possible à Dieu » ; car si « tout est possible à celui qui croit », cette possibilité vise d'abord et avant tout le triomphe sur la mort.

La victoire dont parle Jean sera alors éclatante.

Elle l'est déjà pour Marie. Nous sommes assurés de son triomphe à elle ; d'autres sans doute l'ont suivie, mais l'Eglise ne nous en donne aucune certitude. Pour elle, nous sommes heureusement fixés : le Mauvais n'a eu aucune prise sur sa foi, et elle a partagé la gloire de son Fils par sa merveilleuse Assomption. Le Christ a triomphé de la mort, après avoir accepté d'en subir l'outrage en notre nom, et pour que soient sauvés tous ceux qui étaient déjà dans le séjour des morts. Marie, prémices de l'Eglise rachetée, a triomphé des Enfers par la transformation de son corps terrestre en corps de gloire. Il ne convenait pas en effet, que le sanctuaire très saint de la Vie soit touché le moins du monde par la mort ni la corruption.

Essayons donc de dépouiller de tout accessoire inutile l'image que nous nous faisons de la Vierge Marie. En quoi a consisté exactement l'acte de foi par lequel elle a « plu au Très-Haut » ? Nous auréolons en effet la Vierge Mère par toutes sortes de louanges ; nous l'invoquons par des vocables poétiques, chargés des trouvailles des Pères, des Docteurs, des innombrables chantres de la Vierge... Ce culte qu'elle mérite, que nous aimons à lui rendre, car il est d'un charme et d'une poésie sans comparaison sur la Terre, risque peut-être de nous voiler l'essentiel ; entraînés par une habitude traditionnelle universelle, nous n'atteignons pas facilement la raison fondamentale et unique de tout ce déploiement de gloire accordé à Marie. Il nous faut donc scruter en profondeur les principales invocations que lui chantent ses dévots, non seulement pour mettre en évidence leur saveur poétique, mais surtout pour en dégager l'enseignement doctrinal qui explique à la fois leur diversité et leur unité.

Les litanies traditionnelles

Après avoir imploré la Trinité Sainte en invoquant les trois Personnes, le Père, le Fils et l'Esprit, nous appelons Marie par son Nom :

« *Sancta Maria* » : elle seule mérite vraiment le nom de Sainte, parce qu'elle est le sanctuaire, le Lieu très saint de la Divinité, le Temple non fait de main d'homme, où le Verbe de Dieu a voulu résider. En elle, en effet, a germé le « Semence Sainte », que le

prophète Isaïe oppose avec un violent contraste, à la « race pécheresse, l'engeance d'iniquité, le peuple souillé de crimes... ». Et qui ne saurait, à la suite de saint Bernard et de tant d'autres avant et après lui, invoquer le Nom prestigieux de MARIE, sans être déjà en esprit dans les « espaces célestes », sur la terre des vivants, dans le monde renouvelé, dans la parfaite liberté des enfants de Dieu ? Marie, en effet, n'est jamais sorti de ce Paradis, qui était terrestre avant la faute ; elle n'en a pas été bannie, comme le furent nos premiers parents, comme nous le sommes encore par notre naissance charnelle qui nous a faits « fils de colère » (Eph.2/3). Cependant, si Marie est encore aujourd'hui une exception, parmi les femmes de la terre, n'est-ce pas uniquement parce que notre foi n'est pas conforme à la sienne ?

Après l'avoir ainsi appelée par son Nom, nous lui adressons la louange la plus grande qu'aucune créature puisse jamais recevoir :

« *Sancta Dei Genitrix* » : « Sainte Mère de Dieu », toi qui a engendré Dieu. C'est là le fruit de sa foi, parce que le Très-Haut a voulu être aimé comme Fils en la Personne de son Verbe ! Privilège si grand qu'il risque de nous faire perdre de vue que Marie était bien de la descendance d'Adam par ses ancêtres, fille d'Israël, femme à part entière, vierge entre les vierges... Et comme nous nous demandons comment elle a pu parvenir à une telle gloire, la litanie nous donne immédiatement la réponse :

« *Sancta Virgo virginum* » : « Sainte Vierge des vierges », que l'on doit entendre : Toi qui es pleinement vierge, non seulement parce que tu l'es corporellement avant, pendant et après l'enfantement, mais surtout parce que tu as compris le sens de cette virginité sacrée, inscrite au principe de la création de Dieu, de sorte que l'Adversaire n'a eu aucune prise sur toi. Nous évoquons en effet la Parole par laquelle Marie mit l'Envoyé de Dieu à l'épreuve : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? » Vierge non pas timide ou prude, ingénue et hésitante, mais vierge affermie dans la foi, parce que, par l'Esprit-Saint, Marie avait l'intelligence parfaite des anciennes paraboles, et qu'elle savait ainsi pertinemment ce qu'il fallait faire pour sortir de l'ornière du péché, de la Loi et de la mort.

Ensuite, les litanies vont chanter onze fois (ce qui fera douze en tout) la Maternité incomparable de Marie. Voici donc à l'honneur de la Mère :

« *Mater Christi* » : C'est l'espérance d'Israël qui se trouve ainsi réalisée. « Maintenant, tu peux laisser ton serviteur s'en aller dans la paix, car mes yeux ont vu ton Salut... » Ainsi priait Siméon, satisfait, en portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Marie est devenue Mère du Christ, parce que la première, elle a fait à Dieu le sacrifice de la maternité charnelle, dans une adoration en Esprit et en Vérité. Dieu lui rend plus qu'au centuple, n'est-il pas vrai ? Les tendances d'une spiritualité qui se dit « chrétienne », qui voudraient comprendre le Christ en écartant sa Mère, ne pourront jamais aboutir : car alors c'est l'intimité même, la sève très pure de l'Évangile, qui se trouve évacuée. C'est en raison de l'excellence de la Maternité qui l'a mis au monde que Jésus est ce qu'il est : « plein de grâce et de vérité », et qu'il peut s'appeler tout aussi bien « fils de l'homme » que « fils de Dieu ». Cependant le Christ est vivant dans tous ses membres, il travaille incessamment à la construction de son corps. Aux fils d'Adam égarés, qu'il rassemble en sa chair, il communique sa grâce : « De sa plénitude, nous avons tous reçu ». Mais à vrai dire, n'est-ce pas Marie, justement, qui était « comblée de grâce » au moment de la conception de son Divin Fils ? Et c'est pourquoi nous disons :

« *Mater divinae gratiae* » : « Mère de la grâce divine ». Nul ne saurait avoir accès à cette divine Grâce et au monde régénéré qu'elle produira, sans accepter d'abord sur lui-même, dans un acte souverainement libre, l'influence maternelle de Marie. Celle qui a enfanté la tête a reçu mission d'enfanter aussi les membres. Une lumière très convaincante se dégage de cette invocation, si l'on songe qu'une femme entre les femmes, qu'une vierge entre les vierges d'Israël, a obtenu une maternité qui n'était pas privé de la grâce, mais qui a transmis la grâce. C'est en cela précisément que sa maternité est transcendante à celle de toutes les filles d'Eve, encore tributaires du vieux pacte charnel. Pourquoi en est-il ainsi ? Le faisceau des trois invocations suivantes nous répond :

« *Mater purissima, Mater castissima, Mater inviolata* ». Cette chasteté, cette pureté que nous contemplons en Marie, comme éminente, n'est pas une évasion hors des choses de la chair, mais une pleine acceptation du corps, de sa haute et sainte dignité, de toutes ses dispositions établies par la main de Dieu. Tout est donné dans le corps, dont le temple que voyait Ezéchiel pour en faire une exacte description aux enfants d'Israël, n'était que le symbole. « En lui (Jésus) habite corporellement toute la plénitude de la divinité », dit Paul dans l'Épître aux Colossiens (2/10). Pourquoi ? Parce qu'il a eu une mère docile au Plan divin, compréhensive du Bon Plaisir de Dieu, qui l'a conçu de l'Esprit-Saint. Voilà le point essentiel et central de toute la foi chrétienne : c'est cela qui prouve en définitive la Résurrection du Seigneur, c'est cela qui prouve sa merveilleuse Ascension. Paul le dit clairement lorsqu'il nous donne le thème de son Épître aux Romains : « Il a été manifesté fils de Dieu par l'Esprit de Sainteté par son évidente résurrection d'entre les morts » (Rom.1/4). Beaucoup de chrétiens s'imaginent que la Résurrection du Christ est le point central du Christianisme : non pas ; elle est le fait historique qui fut le point de départ de la prédication, la confirmation de la parfaite Justice de Jésus. Mais l'Évangile en son essence est cette Justice même. La Résurrection demeure le point de départ de l'Église, et le point de référence pour tous ceux qui cherchent la Vérité, mais elle nous conduit au Mystère de Jésus, car il faut se demander : « Mais enfin, pourquoi cet homme, parmi tous les martyrs, tous les innocents exécutés injustement, parmi tous ceux qui ont offert généreusement leur vie pour leurs frères, pourquoi cet homme-là est-il ressuscité d'entre les morts comme il l'avait annoncé ? Et la réponse à cette question nous introduit dans l'arcane de sa sainte génération. Ceux qui écoutaient le Christ sur les montagnes de Galilée, sur les places de Jérusalem, ceux qui même retenaient fidèlement sa Parole, n'avaient pas encore la Vérité toute entière. Ils n'avaient pas encore le secret de la personnalité de Jésus. Nous l'avons ce secret lorsque nous apprenons qu'il est le fils d'une mère inviolée. C'était cependant si simple : il est le fruit de la foi parfaite de Marie.

« *Mater intemerata* » : la meilleure manière de traduire cette invocation qui demeure mystérieuse, ne serait-elle pas : « Mère non profanée » ? Nous rejoignons ainsi l'Introït des fêtes de la Vierge : « *Salve sancta parens* », « Salut, toi qui est sainte dans ton enfantement ». Ou encore « toi qui est sainte en enfantant ». Il y a donc une maternité profane, qui, comme ce mot l'indique, est « en dehors de Dieu », et une maternité sainte et sacrée, incomparablement joyeuse, celle dont Marie nous donne le Type. S'il n'en était pas ainsi, si Dieu n'avait pas prévu pour la femme un enfantement autre que celui que nous connaissons, il n'eût été ni souverainement sage, ni très bon, ni tout puissant. La maternité digne de Dieu est celle dont Marie nous donne l'exemple et le modèle. A toutes ces foules innombrables qui viennent la supplier, dans tous les sanctuaires du monde, d'être délivrées de leurs maux, elle ne cesse de montrer son Fils : « Voyez, dit-elle, Celui que j'ai mis au monde ! Voyez ma joie ! Qu'attendez-vous pour en faire autant ?

Qu'attendez-vous pour revenir à l'Alliance virginale, et sainte, dont je vous ai donné le premier fruit ? ».

Et cependant Maire, nous le savons, ne cherche nullement à triompher sur nous, à violenter en quoi que ce soit notre liberté. C'est avec une exquise politesse qu'elle s'adressait à Bernadette : « Voulez-vous me faire la grâce... » C'est pourquoi nous tournant vers elle, nous la contemplons en lui disant :

« *Mater amabilis, Mater admirabilis* », « Mère aimable, mère admirable »
Remarquons ici que c'est le mot « Mère » qui est important, de sorte que nous pouvons traduire sans risque de nous tromper : « Toi dont la maternité est aimable, admirable ». Nous mettons ainsi l'enseignement contenu dans ces invocations dans une plus vive lumière. Toutes celles qui ont enfanté dans la douleur, prisonnières d'un monde soumis à l'empire du Mauvais, ne pourront que s'écrier avec la femme du peuple qui éleva la voix du milieu de la foule, alors que Jésus venait de confondre les Pharisiens : « Heureux le sein qui t'a porté, heureuses les mamelles que tu as sucées... » Mais bien entendu, il faut contempler pour comprendre, et comprendre pour exécuter, sinon la contemplation ne sert de rien. Et j'oserais dire : bien au contraire, elle peut nous laisser dans une sorte de résignation désespérée, mêlée – qui sait ? – d'une certaine jalousie, d'une envie impuissante. Mais nous avons la réponse du Seigneur à cette femme, nous donnant la raison de la réussite merveilleuse de sa mère : « Heureux, en effet (ou sans aucun doute) ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la gardent... » Car la Parole de Dieu nous est donnée pour nous arracher aux vieilles sentences portées sur le genre humain, au lendemain de la faute : « Tu mourras de mort... Tu enfanteras dans la douleur... je multiplierai tes grossesses... » Et Marie, parce qu'elle a parfaitement gardé la Parole de Dieu, a connu l'enfantement dans la joie et l'allégresse et le triomphe sur la mort.

Qui donc allons-nous invoquer pour obtenir la lumière sur ces questions si importantes où l'option se pose vers la vie ou la mort ? Qui, sinon Marie, qui est le Sanctuaire de l'Esprit et la Mère du Verbe ? Aussi c'est bien vers elle que nous nous tournons en disant :

« *Mater boni consilii* », « Mère du bon conseil » : ce bon conseil est le Conseil Divin, dont le Christ est « l'Ange », c'est-à-dire le Messager auprès de nous. « *Angelus magni consilii* ». Pour ces Prophètes d'autrefois, ce bon conseil n'était peut-être qu'une confiance discrète, temporaire, conjecturale... Mais maintenant ce Bon Conseil est incarné, réalisé sous nos yeux : Jésus-Christ. Par lui, le Père nous a dit tout ce que nous avons à savoir pour lui être agréables. Comme Jésus est advenu par Marie, si, dans telle ou telle circonstance, nous hésitons sur la décision à prendre, tournons-nous vers sa mère. Auprès d'elle, en cherchant à lui plaire, nous aurons l'indication nécessaire, pour nous orienter vers la vie, et achever en nous la création de Dieu, dans une collaboration parfaitement clairvoyante et libre. N'est-elle pas en effet :

« *Mater Creatoris* » : Mère du Créateur... Non certes, qu'elle ait donné le jour à Dieu le Fils dans sa Nature divine, mais dans sa nature humaine. La distinction des deux natures est ici capitale. Mais comme cet homme, Jésus, est le Créateur avec le Père et l'Esprit-Saint, comme il est égal au Père quant à sa Nature Divine, éternel et immense avec lui, et avec l'Esprit-Saint, Marie, parce qu'elle est mère de Jésus, mérite ce vocable de Mère du Créateur. C'est sur sa demande que son Fils bien-aimé consentit à transformer l'eau en vin, quoique son « heure ne fût pas encore venue ». Lui seul peut appeler à l'existence ce qui n'est pas, et il le fait volontiers sur la demande de Marie. Or le

péché a provoqué en nous des déficiences qui ne peuvent être réparées que par la puissance créatrice de Dieu. Aussi à la prière de Marie :

« *Mater Salvatoris* », « Mère du Sauveur », nous obtiendrons ce que le prophète David demandait, dans la vive conscience qu'il avait de la destruction faite en lui par sa faute : « O Dieu, crée pour moi un cœur pur, restaure en ma poitrine un esprit de droiture... ». Avant d'être l'accès à la gloire, le Salut est d'abord la restauration de la nature humaine, dans toute son intégrité originelle et virgine.

Voici donc les douze invocations qui chantent la gloire de la Maternité de Marie, tout comme il y a douze degrés de la gamme chromatique. Et maintenant, en suivant les 7 degrés de la gamme naturelle nous méditons sur la Vierge des vierges :

« *Virgo prudentissima* », « Vierge très prudente ». Evoquons le souvenir de notre mère selon la chair, Eve, qui fut si prompte, si naïve, pour écouter la voix du Serpent ! Or, ce n'était qu'un serpent qui parlait, un petit animal très inférieur à elle. Marie en revanche, en présence du Messager céleste, oppose à la proposition qu'il lui fait d'une maternité merveilleuse et royale, la barrière infrangible de sa virginité : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais pas l'homme ? » Sa prudence porte évidemment sur le point essentiel sur lequel se joue la vie ou la mort. Elle porte sur la Loi Naturelle spécifique de la nature humaine, qui est inscrite non seulement dans la Parole prophétique, mais dans la chair créée par Dieu, avant toute parole.

« *Virgo veneranda* » : que dirons-nous : « Vierge vénérable » ? Disons plutôt : « Toi dont nous vénérons la virginité ». Nous comprenons pourquoi. Mais que cette vénération ne soit pas de pure forme, comme celle de ceux qui se contentent de crier : « Seigneur, Seigneur », et qui ne savent ni discerner, ni accomplir la volonté de Dieu ; ne soyons pas de ceux qui méritent le reproche du Seigneur Jésus : « Pourquoi ne faites-vous pas ce que je vous dis ? » Que la vénération que nous rendons à la Mère de Dieu soit doublée d'une obéissance ; car si Marie gardait le plus souvent le silence, pour méditer dans son cœur les Mystères de Dieu, elle nous instruit par sa conduite, plus que par toute parole. Et c'est pourquoi, lorsqu'à son école, nous comprenons la Pensée de Dieu, comme elle l'a comprise la première, au point de la réaliser typiquement, nous devons prêcher la Vierge Marie, pour amener l'humanité entière à la foi parfaite qui procure la victoire :

« *Virgo predicanda* », « Toi dont il faut prêcher la virginité », puisque c'est par cette virginité féconde que nous est donné le Salut, puisque nous avons en elle la démonstration dans les faits du Bon Plaisir du Père. Sans doute, cette démonstration sera difficile, car il faut alors convaincre d'erreur et mécontenter gravement toutes les femmes qui tirent leur gloire de leur maternité charnelle, et qui ont eu le mérite, il faut le dire, d'en affronter les risques et les douleurs. Mais tel n'était pas justement le Bon Plaisir de Dieu sur la femme et son éminente dignité. C'est un horrible pacte avec Satan qui a enchaîné l'humanité dans la souffrance et qui fait enfanter la femme pour la mort. Aussi quelle audace le prédicateur ne doit-il pas montrer pour s'opposer aussi radicalement à la machine infernale qui mène le monde, à ces montagnes de préjugés et d'erreurs qui ont créé nos institutions et nos lois ! Prêcher la Vierge Marie, non pas comme une exception, mais comme un modèle, c'est comme renverser « ce qui est élevé aux yeux des hommes », mais qui est « une abomination aux yeux de Dieu ». D'ailleurs, la Vierge Marie a donné elle-même le thème de cette prédication super-révolutionnaire, lorsque dans son Magnificat, elle chante : « Il renverse les puissants de leurs trônes... Il disperse les superbes qui se fient aux pensées de leur cœur... » Aussi, c'est par le secours de la

Vierge que le prédicateur marial obtiendra la clarté et l'habileté nécessaire pour convaincre sans blesser et pour confondre sans écraser. Et il annoncera, ce héraut de la Volonté divine, les qualités de cette virginité victorieuse :

« *Virgo potens* », « Vierge puissante », « puissante par ta virginité », car c'est par sa virginité féconde qu'elle a anéanti le dessein infernal. Elle tient sa puissance du Père, à qui elle a rendu toute paternité. C'est une puissance de vie contre la mort, dans le respect de la nature virginale, de grâce contre le péché, d'amour contre la haine, d'obéissance contre la révolte...

« *Virgo clemens* », « vierge clémente », qui au milieu de ses jours glorieux, reste pleine de compassion en son cœur douloureux et immaculé, pour les misères de la terre. « Je ne puis plus retenir le bras de mon Fils », se désolait-elle à la Salette. Elle intercède sans cesse en notre faveur auprès du trône de la Miséricorde, sinon, qu'en serait-il de nous ?

« *Virgo fidelis* », « vierge fidèle » disons mieux : « vierge de foi », car Marie s'est pleinement fiée à la parole prophétique, et c'est pourquoi en elle, « aucune Parole n'a été impossible à Dieu ». « Le Puissant fit pour moi des merveilles », parce qu'elle a su correspondre à l'Esprit-Saint en toute docilité. C'est pourquoi nous ne pouvons trouver mieux qu'en elle le :

« *Miroir de Justice* » : « *Speculum justitiae* », où nous voyons très exactement le modèle que nous avons à réaliser pour atteindre la justification aux yeux de Dieu par la foi parfaite. N'est-ce pas à cette justification qu'est attachée la promesse de la vie ? « L'homme justifié par la foi vivra ». Nous ne pouvons être justes par nature, puisque nous avons contracté dès notre conception la faute originelle, mais nous pouvons le devenir par la foi. Dieu demande certes à chacun, dans l'accomplissement de sa vocation personnelle, un engagement qui lui soit propre, qui dépend de ses talents, et des circonstances ; mais cette obéissance à la divine Providence ne suffit pas : il faut que la doctrine de Vérité imprègne toute notre pensée et inspire tous les sentiments de nos cœurs. Et cela ne dépend nullement des circonstances, mais de la Pensée éternelle du Père qui a été réalisée en Marie pour nous donner le Christ, la Sagesse éternelle, qui justement, vient résider dans le :

« *Trône de la Sagesse* » : « *Sedes Sapientiae* ». Les Prophètes la recherchaient avidement cette « Sagesse » cachée en Dieu, « qu'aucun des sages de ce monde n'a découverte » ; eh bien, nous la voyons réalisée dans l'humble servante du Seigneur. Ce n'est pas un discours éloquent, une démonstration ardue, un enchaînement rigoureux de syllogismes, mais un exemple concret, d'une simplicité que les enfants comprennent : « Rien n'est impossible à Dieu lorsqu'est respectée l'Alliance virginale du Paradis terrestre ». Car Dieu, la souveraine Sagesse, a bien fait ce qu'il a fait, et tout particulièrement le corps de la femme, dans l'intention de venir y résider lui-même, pour que le Verbe incréé puisse s'exprimer dans sa création visible. « O Sagesse divine et incarnée... je vous adore dans le Sein de votre Père durant l'éternité, et dans le sein de votre mère Marie, durant le temps de votre incarnation », « Vous qui êtes né et venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité » (Jn.18/37).

« *Causa nostrae laetitiae* », « cause de notre joie ». La seule contemplation de la Vierge Marie nous remplit déjà de joie et d'allégresse : « Tota pulchra es... » « Tu es toute belle et la tache originelle n'est pas en toi ». Comment ne pas être transporté

d'enthousiasme par la méditation de ses mystères : l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Jésus, qui abolissent l'ancienne sentence, provoquent la louange des Chœurs célestes ? Elle est l'honneur de notre peuple, la gloire du genre humain, cette petite Marie, fille d'Israël, qui en notre nom, triomphe de nos misères. Cependant ne nous arrêtons pas à la simple contemplation, allons jusqu'à l'application, de manière que notre joie soit entière. Suivons-la hardiment dans ses voies, car c'est bien en notre nature qu'elle a réalisé ce que « nous avons vu et entendu », comme le constatèrent les bergers de Bethléem. « Pourquoi êtes-vous donc si lents à me suivre ? » demande-t-elle à ceux qui l'invoquent, tout comme son Fils disait à ses disciples : « Hommes de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ? » C'est en effet notre doute qui nous retient, nos hésitations qui nous retardent, sur la route de cette joie parfaite que le Christ nous promet, en la demandant pour nous au Père : « Qu'ils aient en eux-mêmes la plénitude de ma joie... »

« *Vas spirituale* » : nous n'avons pas de mot français pour traduire dignement le mot « vas » : « vase », « creuset », « coupe »...? Il s'agit en clair de l'utérus virginal, de ce « calice » où l'Esprit de Dieu accomplit son œuvre de fécondation céleste.

« *Vas honorabile* », « Vase digne d'honneur » : nous le comprenons aisément, puisqu'il est le Sanctuaire du Verbe de Dieu fait chair - tout comme d'ailleurs le sein de toute femme est appelé à être le lieu de la présence spirituelle de Dieu. C'est le lieu de notre adoration en Esprit et en Vérité, non plus dans les temples faits de main d'homme, qui ne sont que des symboles grossiers, en comparaison de l'ouvrage du Créateur ! Un tabernacle, si richement décoré soit-il, ne vaudra jamais le Sein virginal de Marie. En honorant le Lieu de sa résidence, nous adorons le Monogène y revêtant notre nature. Et n'oublions pas que saint Joseph fut le premier Adorateur du Verbe Incarné dans le sein de son épouse, et qu'il est notre modèle, à nous hommes surtout, dans cette voie souverainement agréable à Dieu.

« *Vas insigne devotionis* » : il faut traduire ici le mot « devotio » par consécration, car c'est bien ce que signifie le mot « devotio », ou « dévotion ». Un objet dévoué aux dieux leur était consacré, et l'homme pécheur a éprouvé le besoin de dévouer aux dieux, à la divinité, des animaux, des objets précieux, voire des hommes et des femmes, pour la bonne raison que ce qui lui appartenait de droit ne lui avait pas été dévoué, ou consacré au départ. Les religions sacrificielles ne sont que des compensations expiatoires. La vraie « dévotion » d'un homme, d'une femme, d'une créature libre, à Dieu, est bien sa « consécration », la destination de tout son être, de ses pensées, ses sentiments, son activité, au service de Dieu. Mais ce qui doit être avant tout « dévoué », ou « consacré » à Dieu, c'est justement l'utérus virginal, le lieu de la vie, qu'il a fermé de sa main. La marque définitive de la consécration est là : et c'est ce qu'a réalisé pleinement Marie, puisque son dévouement à Dieu porte exactement sur ce point : « Je ne connais pas l'homme », ce qui en hébreu signifie « Je n'ai pas de rapport charnel avec un homme », car Marie avait consacré à Dieu sa virginité. Et Dieu est venu en la Personne du Fils en réponse à cette adoration et consécration parfaites...

« *Rosa mystica* », « Rose mystique ». On assure que la Rose est la plus belle des fleurs, mais comment traduire le mot « mystica » ? Mystique ou mystérieuse ? Ce dernier mot ne convient guère : il évoque plutôt une obscurité qu'une lumière. Or il s'agit bien de la connaissance des Mystères divins qui nous est donnée par cette fleur admirable où ils viennent converger comme en leur centre, comme en leur lieu géométrique, à la mesure de notre Terre, tels les pétales d'une rose... A ce mot est associé le mot « Rosaire »,

lequel effeuille successivement sous nos yeux les événements fondamentaux de l'Évangile, lequel est une force de vie pour celui qui croit.

« *Turris Davidica, Turris eburnea* », « Tour de David, tour d'ivoire »... C'est ici l'idée de la citadelle inexpugnable, du lieu fort contre l'ennemi qui est évoqué par ces deux expressions. L'Auteur du Cantique des Cantiques avait déjà chanté la « petite sœur » - cette jeune espérance de l'humanité entière – sous le symbole de la tour aux créneaux d'argent. C'est là l'image de la virginité inviolée et inaltérable. Pourquoi est-elle « de David » ? Sans doute parce que Marie est de la lignée royale de David, mais surtout parce que le roi-prophète avait demandé au Seigneur, après sa faute, « Instruis-moi des profondeurs de la Sagesse... », et il en a été instruit : il a formulé l'Oracle de sa naissance céleste : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur... je t'ai engendré de mon sein dès l'aurore... » (Ps.110 h) ; lui, David, avait prévu les souffrances du Messie. La blancheur de l'ivoire évoque évidemment sa Conception Immaculée, première victoire sur les Enfers.

« *Domus aurea* », « Maison d'or » ; celle qui a été la demeure vivante du Roi mérite d'être recouverte, comme l'était l'Arche d'Alliance, de l'or inaltérable de l'incorruptibilité.

Foederis arca », « Arche d'Alliance »... L'Arche que Moïse avait construite selon les instructions du Ciel, en bois précieux, recouvert de plaques d'or, marquait la présence de Yahvé au milieu de son peuple. Elle fut perdue, et retrouvée à Ephrata, à Bethléem : « Voici, on parle d'elle en Ephrata, nous l'avons découverte au champ du bois... » (Ps.132 h.) Quelle joie déjà pour Israël que la présence de son Dieu... Et cependant cette présence était certes spirituelle, mais non encore « substantielle », car la véritable Arche d'Alliance lui avait été interdite par le péché de l'homme. Mais avec Marie, les vieux symboles s'expliquent, la lumière chasse les ombres, nous passons des figures à la réalité. C'est bien à Bethléem-Ephrata que la Vierge a enfanté, nous donnant l'Emmanuel, Dieu avec nous. (Ps.132/6 ; 1 Sam.7/1 ; 2 Sam.6/2).

« *Janua coeli* », « Porte du Ciel ». Lorsque Jésus annonce dans l'Évangile : « Le Royaume des cieux s'est approché de vous », c'est qu'il est effectivement lui-même le fruit de ce Royaume, réalisé à Nazareth dans ce foyer de Joseph, dans cet amour virginal, image parfaite de la Trinité Sainte. La trinité créée, en ces lieux bénis parmi toutes les bourgades du monde, y obtint une participation concrète à la gloire intrinsèque de la Génération divine ! Rien n'est plus grand, rien n'est plus beau, rien n'est plus désirable ! or Dieu ne change pas : ce qu'il a réalisé typiquement en Jésus-Christ est la Pensée éternelle qu'il a formée sur la créature humaine, et le « ciel » que nous désirons n'est autre que cette pensée, non plus rappelée comme un mémorial, mais appliquée dans les limites, humbles mais très belles, de notre chair. Le Ciel n'est pas si haut, ni si loin que nous l'imaginons, car il est d'abord intérieur : Vérité, Amour, Justice, Sainteté... Le chemin qui conduit aux sphères célestes, très haut, vers ces demeures que le Christ est en train de nous préparer dans la maison du Père, passe d'abord par les profondeurs de la conscience, car le Royaume de Dieu est déjà en nous-mêmes. Oui c'est parce que Marie a su répondre au désir de l'Esprit-Saint, qu'elle est la réalisation typique de ce Royaume des cieux, et c'est pourquoi nous la saluons comme la « porte du ciel ».

« *Stella matutina* », « Etoile du matin » : figure extrêmement poétique. Alors que le monde entier est encore dans les ténèbres, et que la nuit poursuit son cours, comment se fait-il que cette Etoile s'allume dans le Firmament ? D'où lui vient cette lumière ? Par quel prodige merveilleux s'allume-t-elle ? Cette lumière de l'Etoile du matin, c'est la Foi qui devine le jour. Dans la mentalité obscure et confuse d'un monde soumis à l'Adversaire,

une clarté resplendit déjà, clarté qui présage le lever du Soleil de Justice... « Ce jour, ton jour, Seigneur, où tout refléurit sur la terre... », selon le souhait de l'hymne liturgique. Oui Marie mérite, tout comme son Fils, ce vocable d'Etoile du matin, de « joyeuse étoile du matin » (Ap.22/16), mais combien jusqu'ici ont voulu se réjouir de sa lumière ?...

« *Salus infirmorum* », « santé des malades ». Non seulement parce que Marie fait des miracles, ici ou là dans le sanctuaire où elle est vénérée, opérant des guérisons admirables et indiscutables, mais parce que Marie communique à ses vrais dévots, qui sont malades eux aussi, parce que fils d'Adam, une profonde réfection de leur nature, qui, en excluant non seulement la maladie, mais la morbidité, fera qu'il n'y aura plus besoin de miracles. Le psalmiste chantait autrefois : « Fais-nous revenir Seigneur Sabaot, Fais luire sur nous ta Face et nous serons sauvés » (Ps.80 h). Il était sans doute exilé à Babylone, et désirait ardemment revenir à Jérusalem en reconstruire les murailles... Ou bien s'agit-il de ces déportés jusqu'au bord des fleuves étrangers, loin de leur patrie terrestre ?... Il s'agit surtout de cette immense et universelle captivité du péché et de la mort, par laquelle nous sommes amenés à un état inférieur, selon l'enseignement des saints Conciles, et c'est pourquoi nous sommes malades corporellement et psychologiquement. Les médecins ne peuvent que replâtrer une maison croulante. Si l'on veut vraiment la remettre debout, pour qu'elle demeure à jamais, il faut la reconstruire depuis les fondements sur le Roc inébranlable de la Foi, et de cette Foi dont Marie a donné l'exemple.

« *Refugium peccatorum* », « refuge des pécheurs ». Comment ce fait-il que celle qui est immaculée, et qui n'a aucune connaissance de l'Arbre du bien et du mal, accepte d'être le refuge des pécheurs ? L'immensité de son amour, sa tendresse extrême, sa compassion, la rendent perspicace à nos misères, dont elle mesure d'autant mieux l'abîme, qu'elle est restée dans les hauteurs. Dans la peine qu'elle prend pour nous, elle est hélas, souvent déçue ; ses larmes qu'elle est venue souvent verser sur Terre, n'émeuvent pas la dureté de la plupart des cœurs... Les pécheurs dont elle se fait le refuge, dont elle se proclame la réconciliatrice, atteignent rarement ce degré de pénitence et de conversion qui pourrait les mettre définitivement à l'abri du démon et de la mort !... Lorsque son Fils premier-né, mourant sur la Croix à cause de nous, lui confia la maternité rédemptrice, « Femme, voici ton fils ! », Marie accepta de grand cœur toutes les amertumes de cette gestation qui ne serait pas exempte de douleur, comme avait été celle de Jésus. C'est la vision de Jean dans l'Apocalypse de cette femme qui enfante dans la douleur. (Ap.12/2) « *Mater dolorosa* » ! « Vous aurez beau faire, vous ne pourrez jamais me récompenser de la peine que j'ai prise pour vous autres » (message de la Salette).

« *Consolatrix afflictorum* », « consolatrice des affligés ». Certes, la contemplation des mystères de Marie, tous chargés de sainte espérance, est à elle seule une douce consolation ! Jusqu'ici la conscience chrétienne s'en est contentée. Il arrive aussi que Marie intervienne par une délicate touche spirituelle - telle sainte Thérèse guérie, enfant, par notre Dame des Victoires - marquant son assistance et son encouragement, dans les passages difficiles de la marche vers la Vie, dans les phases critiques du combat spirituel. Mais la vraie consolation que procure Marie à ceux qui lui sont dévoués est d'une grandeur et d'une exigence incomparable, car elle nous donne l'explication de nos misères et nous révèle que nos malheurs, nos détresses, nos angoisses n'ont d'autre cause que nos erreurs et nos péchés.

« *Auxilium christianorum* », « secours des chrétiens ». Ceux qui s'honorent du nom du Christ ont en effet invoqué Marie sous ce vocable, dans leurs entreprises, lesquelles souvent, n'étaient que de honteuses ou inconscientes transgressions de l'Évangile, les

guerres de religion, par exemple. Ce n'est pas ainsi que nous appellerons Marie à notre secours, mais bien uniquement dans le véritable combat auquel Paul nous convie : celui que nous avons à mener contre les régisseurs de ce monde de ténèbres, et non pas contre la chair et le sang, c'est-à-dire d'autres pauvres hommes. Là, le secours de Marie est d'une souveraine efficacité : car si Marie a porté secours d'une manière évidente à des chrétiens encore bien mal affermis dans la foi et dans l'esprit de son Fils, à combien plus forte raison usera-t-elle de toute sa puissance d'intercession et de toute son influence pour favoriser les desseins de ses vrais fidèles qui veulent le Royaume du Jésus-Christ en employant uniquement les moyens qu'il a employés lui-même !

Enfin, ces litanies tissent une couronne de douze étoiles pour Marie, sous le titre de « Reine » :

« *Regina Angelorum* », « Reine des Anges ». Peut-être était-elle, elle aussi, « de peu inférieur aux Anges », si l'on admet avec les théologiens que la nature angélique est supérieure à la nature humaine... L'Écriture ne dit pas cela. Elle dit que les Anges sont les ministres et les serviteurs de Dieu pour le service de ceux qui doivent recevoir le Salut (Hd.1/14). A combien plus forte raison sont-ils serviteurs de celle qui nous a donné le Sauveur ! Il est vrai que dans le monde ordonné par la Charité divine, c'est le supérieur qui est au service de l'inférieur... et les notions de supériorité et d'infériorité prennent une signification toute autre. En donnant au Verbe de Dieu sa nature humaine, Marie, vierge et mère, entre dans une relation d'intimité sans égale avec le Créateur de l'Univers entier, des hommes et des Anges. Aucun d'entre eux ne peut se vanter d'un tel privilège ! Ils attendaient cependant, les bons Anges qui, par un acte de foi, avait donné raison à Dieu lors de la création d'Adam, le moment où le Sanctuaire secret du sein virginal allait s'emplier de la gloire de l'Invisible ! C'est pourquoi, le jour de Noël, ils ont éclaté de joie, et leur joie est venue résonner dans leurs chants jusque sur la Terre. En Marie, la génération invisible du Verbe en la Trinité s'est révélée à eux comme dans un miroir fidèle.

« *Regina Patriarcharum* », « Reine des Patriarches ». Qui sont-ils ces patriarches, sinon ceux qui ont gardé les antiques Traditions du Paradis Terrestre, et qui ont retenu, dans les anciens sacerdoces aboutissant à Melchisédech, ceci : Dieu a formé pour l'homme le dessein d'une génération transcendante à celle des animaux, transcendante à la génération charnelle suivie par Adam ? C'est de cette lignée patriarcale, de ce Sacerdoce « selon l'Ordre de Melchisédech » qu'Abraham reçut la bénédiction, lui qui espéra contre toute espérance que Dieu pourrait susciter la vie dans la matrice stérile et desséchée de Sarah, alors que lui-même n'avait plus de semence. Son acte de foi présageait celui de Marie, qui crut que le Souffle de Dieu la rendrait féconde. Hénoch fut enlevé au ciel, parce qu'il « avait été agréable à Dieu, exemple de pénitence pour les générations » (Eccl.44/16) : présage de l'Assomption de Marie. Et comment obtint-il cet enlèvement, sinon par un acte de foi très semblable à celui de la Vierge ? Les grands géniteurs du peuple de Dieu ont espéré dans le Messie, qu'est-ce à dire, sinon qu'ils savaient que de leur ventre surgirait une descendance céleste, tel Jacob lorsqu'il vit cette échelle qui le reliait aux sphères d'En-Haut...

« *Regina Prophetarum* », « Reine des prophètes ». S'ils condamnaient, tel Isaïe, cette « race perverse, cette engeance corrompue », c'est qu'ils prévoyaient, initiés qu'ils étaient aux secrets de Dieu qu'une « semence sainte », qu'un « germe nouveau », sortirait du vieux tronc pourri de la race d'Adam. Ils savaient que l'humanité, souillée dans sa génération, ne saurait être rachetée que par une régénération, nous dirions aujourd'hui une « mutation spirituelle ». C'est ce qui s'est produit en Marie.

« *Regina Apostolorum* », « Reine des Apôtres ». Les Apôtres n'ont pu recevoir que des sublimes confidences de Marie : le secret de la conception spirituelle et de la naissance virginale de Jésus. C'est elle qui leur révéla cette « vérité toute entière », qu'ils n'avaient pu entendre des lèvres de Jésus vivant parmi eux. Cette Vérité n'est autre que l'intime secret du Seigneur, qui explique sa Justice parfaite et son triomphe sur la mort : il est fils de vierge, conçu de l'Esprit-Saint.

« *Regina Martyrum* », « Reine des Martyrs ». La Reine des Martyrs n'a pas été martyrisée, elle dont la chair est devenue incorruptible ; mais elle a souffert plus que les tortures physiques devant la contradiction du monde soumis à l'empire de Satan qui éleva une Croix pour Jésus son Fils, notre Sauveur ! En effet, elle était là pour témoigner au pied de cette Croix, que ce crucifié comme blasphémateur – parce qu'il s'était dit fils de Dieu – était authentiquement son fils conçu de l'Esprit-Saint, et qu'il avait dit vrai. C'est pour le même témoignage que tant de chrétiens au cours des siècles, préférèrent la Vérité qui est dans le Christ à leur vie : ils ont confessé le Verbe de Dieu venu en chair.

« *Regina Confessorum* », « Reine des Confesseurs ». En quoi consiste exactement la confession de la foi chrétienne ? C'est Jésus, Fils de Dieu. Comment est-il Fils de Dieu ? Par la virginité féconde de sa mère.

« *Regina Virginum* », « Reine des Vierges ». Les femmes ont de la chance parce que, si elles ne peuvent recevoir le sacerdoce consécatoire, elles portent en elles le sanctuaire du Dieu vivant, qu'elles peuvent lui consacrer, selon le prototype marial, en vue de la régénération du Royaume.

« *Regina Sanctorum omnium* », « Reine de tous les Saints ». Leur nombre est celui d'une foule immense que personne ne pouvait compter, nous dit l'Apôtre Jean, lorsqu'il eut le privilège de voir à l'avance la Jérusalem céleste dans son achèvement. Marie est leur Reine : reine de ceux qui auront passé par la mort expiatoire, et reine de ceux qui n'auront pas connu la mort, mais qui auront obtenu, grâce à la perfection de leur foi, l'accomplissement des promesses. « Nous ne mourons pas tous, mais tous nous serons transformés... » Entendons le mot « Reine », non pas comme la caractéristique d'un pouvoir dominateur, mais d'un exemple souverain de sainteté, d'une lumière primordiale et inaltérable. Marie ne s'impose pas ; elle propose. Elle ne démontre pas ; elle montre. Elle ne commande pas ; elle révèle. Elle n'accuse pas ; elle délivre... « Heureux celui qui a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre ! » Heureux celui qui sait, comme elle le fit, « garder toutes ces choses et les méditer dans son cœur ».

« *Regina sine labe originali concepta* », « Reine conçue sans la tache originelle ». Nous affectionnons tout particulièrement cette invocation, puisqu'elle nous révèle que les pécheurs, comme étaient ses parents, Joachim et Anne, ont pu dépasser l'ordre de la Loi et de la génération charnelle et mettre au monde une fille qui n'avait pas la tache originelle. Le Mystère reste très grand sur l'intimité de Joachim et Anne. Nous savons qu'Anne était stérile ; la tradition rapporte qu'elle a conçu miraculeusement sous la porte dorée du temple : elle a reçu directement un Germe saint venant du Père des Lumières. Marie est donc Fille de Dieu, dès sa conception. Nous devons admettre que Dieu ne laisse jamais dans l'ignorance ses serviteurs, et qu'il leur a fait la confiance de ce qu'il allait faire en eux et par eux. Ils ont été bénis en leur fille parce qu'ils ont retrouvé par la Foi le plan premier de Dieu, l'Esprit leur ayant révélé le sens des premiers chapitres de la Genèse. Ils n'ont pu l'accomplir au début de leur vie conjugale, parce qu'engagés dans

l'ordre de la circoncision et de la Loi ; ils ont légitimement transgressé l'alliance virginale. Leurs épreuves, notamment celle de la stérilité, les ont ramenés à la Pensée primordiale du Créateur. C'est ainsi qu'ils ont fait non seulement une digne pénitence, mais qu'ils ont obtenu, selon l'expression de Jean-Baptiste, le digne fruit de leur pénitence. Ce fut Marie, Immaculée Conception. Elle seule, contre le genre humain tout entier, est dans la Vérité ; et ce n'est pas parce que l'ensemble des gens ne voit pas la Vérité, que la Vérité n'existe pas !

« *Regina sacratissimi Rosarii* », « Reine du très saint Rosaire », « très saint », ou mieux peut-être « très sacré ». Qu'est-ce que le Rosaire, sinon ce collier de perles précieuses qu'il convient de ne pas livrer aux pourceaux, ces mystères secrets que l'Eglise primitive conservait dans son arcane, dont elle écartait les catéchumènes, dont elle ne murmurait la sublime confidence qu'aux « parfaits ». Encore aujourd'hui, le monde n'est pas digne de les recevoir, et pourtant ils ont été galvaudés par un enseignement imprudent, si bien que Dieu a retiré des formules traditionnelles sa sainte Lumière. Pendant des siècles, les chrétiens indignes, batailleurs et rebelles, oublieux des prescriptions les plus fondamentales de l'Évangile, ont répété sans le comprendre le mémorial des événements du Salut. Les lèvres ont murmuré ou chanté ce « Je vous salue Marie », mille fois repris, mais ni les esprits ni les cœurs ne se sont éveillés à sa lumière ! Marie n'a jamais dit le Rosaire : elle l'a vécu. Si elle nous demande de le dire, c'est pour nous arracher à notre mentalité de ténèbres, et nous faire passer dans la lumière de sa foi, c'est pour nous conduire ainsi, maternellement, tout doucement, à pouvoir un jour le mettre en pratique. L'Eglise ne s'y est pas trompée, puisqu'elle prie en la fête du Rosaire en disant : « Puissions-nous Seigneur, mettre en pratique ce que ces mystères contiennent, afin que nous puissions obtenir ce qu'ils promettent ». Le Rosaire est bien le lieu favori, le jardin de délices, le paradis de Marie : il n'y a pas de clôture, mais bien peu savent y entrer. Elle-même a gardé et médité toutes ces choses dans son cœur, pendant des années... jusqu'au jour où les disciples de son Fils, instruits par la divine liturgie de la Croix et de la Résurrection, seront devenus capables de les entendre, afin de pouvoir à leur tour les « confier à des hommes sûrs », jusqu'à nos jours, où malgré l'apostasie quasi générale, l'athéisme envahissant, il reste une Eglise des catacombes encore fidèle, et toute prête à les mettre en pratique, pour le Royaume qui vient.

« *Regina in coelum assumpta* », « Reine assumptée au ciel ». Face à un monde devenu matérialiste, Pie XII a proclamé le dogme de l'Assomption de Marie. Oui, la chair est sainte, oui, la chair a une destinée merveilleuse ; mais cette destinée n'est pas à la portée de la technique, de la science, et de toutes les trouvailles de l'esprit humain, lorsqu'il veut s'affranchir de cette Source première de lumière et de Vérité qu'est la divine Révélation. C'est la Foi, l'assentiment libre et intelligent de la créature à son Créateur et Législateur qui seule peut satisfaire les profondes aspirations de la nature vers l'immortalité et la gloire. Marie, Reine de l'Univers, nous démontre ainsi la signification de cette prodigieuse machine, si grande jusqu'aux lointaines galaxies, si complexe dans les atomes et les molécules... Son triomphe sur la mort est la preuve de sa Justice, de l'exactitude de sa Foi, de sa correspondance clairvoyante à la Sainte Trinité. A nous donc de nous engager à sa suite, sur la voie royale qu'elle a inaugurée pour nous.

« *Regina pacis* », « Reine de la paix ». L'Auteur du Cantique des Cantiques nous présente cette jeune vierge qui barricade sa virginité avec des « ais de cèdre », qui l'entoure d'un rempart dont ses seins sont les tours, et pour cette raison, elle dit : « Je suis celle qui a trouvé la paix devant sa Face »... C'est tout dire, alors que le genre humain

reste tributaire de la condamnation formulée d'une manière si poignante par le psaume 90 h :

« Tu as mis nos torts devant toi, nos secrets sous l'éclat de ta Face... »

Et c'est pourquoi : *« Tous nos jours déclinent, nous consomons nos années comme un soupir... »*

Deux ordres s'affrontent : l'Ordre virginal de Marie et de son Fils Jésus, l'ordre charnel d'Adam et de ses fils. Le premier est celui de la victoire qui apporte la paix, le second est celui de l'humiliation, de la défaite et de la mort. La paix en effet ne vient qu'après la victoire.

Telles sont ces merveilleuses litanies de Lorette, expliquées succinctement ; rien n'est meilleur que leur méditation pour s'initier à cette foi parfaite, à cette foi victorieuse qui fut celle de Marie. N'espérons pas éviter la bataille : elle est inévitable, car nous sommes venus dans un monde en état de guerre, les hostilités étaient déclarées depuis longtemps lorsque nous avons vu le jour. Il nous est impossible de rester neutre. Ceux qui, avant nous, ont résisté à l'Adversaire, ont été comme le patriarche Jacob : meurtris et blessés. Les pertes qu'ils ont fait subir à l'ennemi furent sans doute considérables, mais ils n'ont pas eu le dessus. Seuls Marie et Joseph ont remporté la pleine victoire, et si l'humanité prenait conscience de leur réussite, si elle n'avait pas oublié cette Vérité apostolique qui remplissait d'enthousiasme nos premiers pères, dans la foi, elle obtiendrait elle aussi cette pleine victoire. Il nous faut, en effet, nous placer dans la « relation exacte » à la Trinité, comme ont su le faire celui et celle qui nous ont donné le Sauveur.

Cette victoire de leur foi, c'est Jésus lui-même, c'est l'incarnation de leur victoire. Nous allons le suivre maintenant dans le combat qu'il mena pour « délier les œuvres du Diable », puisqu'au dire de Jean, c'est précisément pour cela qu'il est venu.

- Fin du chapitre 7 -

Chapitre 8

Le Combat et la Victoire de Jésus

Celui qui fut le fruit de la foi victorieuse de Marie aura-t-il encore à lutter contre notre terrible Adversaire ? N'appartenait-il pas à ce monde nouveau, sur lequel l'Ange déchu n'a aucune prise ? Jésus le dit en effet : « Le Prince de ce monde vient, et il n'a aucun pouvoir sur moi, mais il faut que le monde sache que j'aime le Père, et que j'agis en tout selon ce qu'il m'a ordonné » (Jn.14/31). Et l'apôtre Jean nous situe le Christ en définissant sa mission en ce monde par ce prodigieux combat : « C'est pour détruire les œuvres du Diable, que le Fils de Dieu est apparu » (1 Jn.3/8). Certes, le Démon ne pouvait rien contre le Christ, puisque par sa naissance spirituelle et virginale, il échappait à la race d'Adam, laquelle est le domaine en quelque sorte de celui qui « a l'empire de la mort, c'est-à-dire le Diable » (Hb.2/14). Effectivement, dans sa vie privée, tant qu'il vivait comme un humble citoyen israélite parmi les siens, à Nazareth, Jésus n'a subi aucun ennui de la part de l'Adversaire. Mais au moment où il entre dans sa vie publique, alors là, il doit affronter l'Ange exterminateur, à l'épée flamboyante, pour nous ouvrir la voie vers l'Arbre de vie. Il vient en effet persuader les hommes qu'il leur faut rompre le pacte qui les tient enchaînés... Travail immense qui n'est pas encore achevé, et qui ne le sera vraiment qu'à la fin du Millénaire, lorsque toute conscience d'homme verra clairement la différence qu'il y a entre le service du Dieu vivant, et la servitude des idoles...

« C'est pour délier les œuvres du Diable que le Fils de Dieu est apparu... »

Arrêtons-nous quelques instants sur cette parole de Jean. Elle peut paraître surprenante. Quoi donc ? Réduire toute l'activité de Jésus-Christ sur la Terre, ramener l'objet de sa mission parmi nous à cette simple lutte contre Satan ? Pourquoi donner une telle importance à cet « Adversaire » ? D'autant que certaines tendances modernes de la pensée théologique voudraient le reléguer, lui aussi, parmi les mythes... Est-il parmi les fondateurs de religion, les sages ou les prophètes, que Dieu suscita d'entre les nations, un seul d'entre eux qui ait prétendu mener un tel combat ? Ils se contentaient d'enseigner les voies de la sagesse, et cela n'était-il pas suffisant ? La notion de l'Adversaire ne se rattache-t-elle pas à un reste d'esprit « mythique »¹ hérité des anciennes superstitions, mais qui à vrai dire, ne tient plus devant la rigueur scientifique et positive de l'esprit moderne ? Ne suffirait-il pas de garder de l'Évangile, des faits et des discours de Jésus, ce qui rejoint cette Sagesse universelle, ce qui s'inscrit dans la lignée directe des recherches mystiques et didactiques de l'Ancien Testament : le Sermon sur la Montagne, par exemple, dont la simple lecture emporte aussitôt l'assentiment de tout homme bien né ? Mais que l'on supprime donc, ou du moins, si l'on veut respecter l'intégrité du texte, que l'on oublie toutes ces diableries de l'Évangile, valables peut-être pour des primitifs, mais non pour nous...

Tel est bien, si je ne me trompe, le raisonnement qui monte en beaucoup de cœurs, sincères, animés de la bonne volonté de faire connaître et aimer Jésus-Christ, mais un

¹ - Le mot fait fortune actuellement (au moment où j'écris ces lignes, car une telle fortune sera sans lendemain). Mais saint Pierre l'a par avance réfuté, ainsi que l'esprit qu'il décèle, dans sa seconde épître (1Pe. 1/16s.). Jésus et ses Apôtres – Thomas tout spécialement – étaient des gens réalistes.

Jésus qui soit aussi de notre temps, et par conséquent dépouillé du conditionnement psychologique du temps où il vivait. Ce désir n'est pas nouveau, qui consiste à accommoder la Parole de Dieu à la mentalité de ceux qui doivent la recevoir. Mais agir ainsi, ce n'est plus donner un témoignage, c'est trafiquer la Parole qui, de ce fait, perd toute son efficacité ; pensons au contraire que c'est la mentalité de notre temps qui doit s'effacer devant l'autorité de la Parole et accepter d'être rectifiée par elle.

Il est certes permis, pour approfondir l'Évangile, de la suivre sur un thème particulier, d'y suivre à la trace telle ou telle vertu de Jésus-Christ, tel ou tel aspect de la foi. Nous pouvons, dans un premier moment de notre étude, nous attacher plus particulièrement aux discours, aux paraboles, ou bien encore aux miracles ou aux prophéties, celles que Jésus prononça sur son Église, et sur la consommation du siècle. Mais, ce faisant, ne soyons pas systématique, et prenons garde de faire un choix exclusif. Mieux nous connaissons la Révélation et la Personne de Jésus, plus pertinente nous apparaîtra la Parole de Jean : l'Évangile est une lutte et un combat contre le Démon, afin que les hommes soient délivrés des ténèbres, de l'ignorance, et de la servitude où il les tient enchaînés.

Oui, c'est Jean qui parle ainsi : « le Fils de Dieu est apparu pour délier (ou détruire) les œuvres du Diable ». Croyons donc à l'Évangéliste. Or, ce qui est très curieux, c'est que Jean dans son Évangile, ne mentionne que deux fois explicitement le Diable. Dans le ch.8, s'adressant aux pharisiens, Jésus leur dit : « Vous avez le Diable pour père, lui qui était menteur et homicide dès l'origine » (v.44). Et lorsque Judas eut pris la bouchée, il est écrit : « Alors le Diable entra en lui » (13/27)¹. Il est vrai que ce même Évangile de Jean parle aussi du « Prince des ténèbres », « Prince de ce monde », et qu'il fait ainsi du Diable un grand personnage dont la puissance est énorme, terrifiante et universelle, puisque ce même évangéliste, dans sa première Épître, va jusqu'à écrire : « Le monde entier gît sous l'empire du Mauvais » (5/19). Ne peuvent vraiment échapper à cet empire que ceux qui croient que Jésus est Fils de Dieu, et que croyant cela, sont en communion avec le Père et le Fils. Remarquons ce point : « Ceux qui croient que Jésus est Fils de Dieu » échappent à l'empire du Diable, dans la mesure où leur foi est sincère et clairvoyante, et par conséquent dans la mesure où ils savent en tirer les applications pratiques. Mais ceux qui ne croient pas à Jésus Fils de Dieu ? S'ils ne croient pas que Jésus est Fils de Dieu, ils sont de l'avis de ceux qui ont condamné le Seigneur parce qu'il se disait Fils de Dieu. De la proposition qui contient en principe leur délivrance, ils font le grief d'accusation de leur Sauveur : « Tu as blasphémé, parce que étant homme, tu te fais Dieu » (Jn.10/33). Ainsi Caïphe employait le même argument pour emporter la décision du Sanhédrin : « Vous avez tous entendu le blasphème ? Qu'avons-nous encore besoin de témoins ?... » (Lc.22/67s ; Mc.14/61s ; Mt.26/63s). Ce blasphème, c'était la confession de la Vérité même : « Je suis Fils de Dieu et désormais vous verrez le Fils de l'Homme venir sur les nuées du ciel... » Jésus avertit également ceux qui prennent parti pour lui, en leur disant : « Ils vous persécuteront et vous mettront à mort, et agissant ainsi, ils s'imagineront rendre un culte à Dieu, parce qu'ils ne connaissent ni le père ni moi » (Jn.16/1-2). L'unanimité des martyrs est bien de professer que Jésus est fils de Dieu... »

¹ - Le mot « diabolos » se trouve aussi à la fin du ch.6. Lorsque Jésus dit, parlant de Judas : « l'un de vous est un diabolos », que l'on traduit par démon. Mais il faut ici garder au mot « diabolos » son sens général et traduire : « L'un de vous est un calomniateur », ou « dénonciateur ». C'est le verbe « Diabolô » qui signifie en effet « calomnier, dénoncer perfidement ». Le Diable entra en Judas, au moment où il prit la bouchée, et où son dessein de livrer Jésus fut irrévocable.

Si nous professons que Jésus est Fils de Dieu, nous aurons à subir nous aussi les attaques du Démon. Si au contraire nous prêchons une religion « sociale », si nous fleurtons avec les autres religions de la terre, avec les écoles de sagesse, évitant de chagriner les hommes dans un souci d'œcuménisme qui apparaît louable, alors le Démon nous laissera la paix. Si nous taisons la filiation divine de Jésus, nous ne lui faisons plus aucun tort. Il facilitera notre tâche si nous évacuons de l'Évangile ce qui lui est propre, car il n'est pas dérangé dans ses affaires si les hommes se contentent de devenir sages, vertueux, prudents en ce monde-ci. Les vertus humaines et morales n'ont jamais préservé personne de la mort. Mais la profession intégrale de la foi chrétienne, et tout spécialement de son article fondamental : « Jésus est Fils de Dieu », bouleverse les plans de l'Adversaire, car alors c'est contre cette génération adultère et pécheresse que la Vérité porte ses coups ; l'homme qui veut bien s'éclairer à sa lumière opère son passage dans le monde vrai, qui n'est plus sous la sentence de condamnation. C'est seulement à partir de ce point-là que le Diable est chassé de son domaine, dépouillé de ses droits qu'il a frauduleusement conquis en poussant l'homme au péché originel.

« *Si tu es Fils de Dieu...* »

Jésus vient de quitter Nazareth, ce foyer qui fut pendant une trentaine d'années la réalisation typique du Royaume de Dieu sur la terre. Il entreprend son ministère public. Il épouse les directives de son Père, exprimées par les circonstances. Il s'en va auprès de Jean-Baptiste et se met au rang des pécheurs, pour recevoir en leur nom le baptême de pénitence. Nous savons ce qui se passe à ce moment précis : Jésus obtient, quoiqu'il n'en eût pas besoin, la confirmation de la révélation de Joseph et de Marie, concernant sa conception virginale ¹. C'est la voix du Père qui se fait entendre et qui proclame : « Tu es mon Fils bien-aimé, en toi j'ai mis toutes mes complaisances... » (Lc.3/22s.) ².

« Et aussitôt, nous dit l'Évangéliste, (Mc.1/12), l'Esprit le poussa au désert. » Et Matthieu et Luc sont bien d'accord, c'est par l'Esprit que Jésus fut poussé au désert, pour y être éprouvé par le Diable (Mt.4/1). Je traduis « éprouvé » plutôt que « tenté », pour être plus près du grec. Ce mot exprime en effet que Jésus va être « secoué ». L'Adversaire veut l'ébranler et le faire céder. Il agira envers lui comme il avait agi envers le saint homme Job, lequel, malgré ses revers et ses malheurs, protesta toujours de son innocence, et ne prononça ni parole de révolte, ni parole de blasphème. C'est ainsi que la justice de Job, une fois éprouvée, fut rendue manifeste.

Or il est extrêmement important de remarquer le point précis sur lequel Satan va faire porter ses attaques. Peu de commentateurs ont souligné la chose, et pourtant elle est absolument capitale ! On dit en général que le Tentateur va proposer à Jésus certains

¹ - Jésus a toujours su qu'il était Fils de Dieu puisque sa personne est divine. Cependant sa conscience et son intelligence humaines avaient besoin d'être confirmées par le témoignage de ses parents, et notamment sur ce point essentiel de sa génération terrestre.

² - Nous allons suivre ici le texte de Luc. Marc et Matthieu disent : « Voici mon Fils bien-aimé... » et non pas « Tu es... ». La divergence des évangélistes montre que la voix du Père s'adresse aussi bien à Jésus qu'à nous. L'essentiel est d'apprendre que Jésus est Fils de Dieu. 7 textes dans le Nouveau Testament rapportent la voix du Père. Je mets tantôt « fils », tantôt « Fils », la minuscule est plus proche du grec, et indique mieux la filiation de Jésus en notre nature humaine.

moyens qui lui permettraient d'accomplir son rôle de Messie : il lui propose d'abord de transformer les pierres en pains, ce qui lui assurerait non seulement la nourriture nécessaire, mais aussi celle qui serait nécessaire à la vie du peuple de Dieu. Il n'y aurait plus de problème de « ravitaillement », et dès lors, le succès du Messie comme dispensateur de pain quotidien serait assuré. Sur la foule, cet argument est de poids, nous le verrons le soir de la multiplication des pains : transportée d'enthousiasme, elle voulait le porter à Jérusalem pour le faire roi.

Le Diable ensuite le transporte sur le pinacle du Temple et lui propose de se jeter en bas : quel ne serait pas le succès d'un Messie tombé du ciel, pour un peuple qui, justement, attendait un « signe dans le ciel » !... Enfin le diable lui propose tous les royaumes de la terre, qui, effectivement, doivent un jour revenir à l'Oint du Seigneur. « Demande et je te lègue toutes les nations » (Ps.2/8). Telles sont les Tentations vues sous l'angle du Messianisme et du Royaume.

Cependant, il ne semble pas que ce soit là l'essentiel : car, dans les deux premières tentations, en suivant l'ordre de saint Matthieu, le diable revient sur le même point : « Si tu es fils de Dieu ». Que cherche Satan ? A faire douter Jésus, non pas de la puissance de ses miracles, mais de sa filiation divine. Il dit bien en effet : « **Si** tu es fils de Dieu », ce qui laisse supposer qu'il peut ne pas l'être. Jésus n'aurait-il pas besoin d'un miracle pour croire ? (Jn.4/48). Pourquoi ne pas user d'un prodige pour que soit confirmé le témoignage de ses parents, Joseph et Marie, et même cette voix céleste qui était tombée sur lui le jour de son baptême ?... Voilà le piège. Si Jésus avait douté, s'il avait hésité sur le point de sa filiation divine, il n'aurait rien apporté de nouveau dans le monde ; il n'aurait jamais pu dire : « le Royaume de Dieu s'est approché de vous », ni « Mon Père et moi nous sommes un », ni « Je remonte vers mon Père et votre Père »... Car l'essentiel de la Révélation de Jésus est que Dieu est Père pour lui, et que le Père désire que les hommes, engendrés hors de sa paternité, viennent s'y ranger par la foi, que les hommes privés de cette paternité par nature la reçoivent par adoption¹. Il semble donc que Jésus, dans cette épreuve du désert, ait été amené par Satan aux portes du doute, et qu'en raison d'une sorte de désarroi intime où l'avait réduit la puissante fraude diabolique, l'idée de faire un miracle, un prodige, lui eût semblé, au terme de ses quarante jours de lutte, comme un moyen d'avoir une « confirmation » de sa vérité intime. C'était là un piège : car de soi, aucun miracle, aucun prodige, ne peut être la preuve d'une Vérité de cet ordre. Même si Jésus eût transformé les pierres en pains, le diable aurait repris son argumentation : « Sans doute, tu transformes les pierres en pains, mais cela ne prouve pas que tu sois fils de Dieu, cela prouve seulement que le Tout-Puissant a mis sa toute puissance à ta disposition, comme il l'a fait autrefois pour les Prophètes, qui, manifestement, n'étaient pas fils de Dieu, mais nés de la chair et du sang comme les autres hommes ». C'est pourquoi Jésus dit au tentateur : « Il est écrit – remarquons au passage la force de la Parole de Dieu comme arme contre les séductions de Diable - : l'homme ne vit pas seulement de pain mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Or justement, cette parole qui sort de la bouche de Dieu est celle qu'il vient d'entendre lors de son baptême par Jean : « Tu es mon fils bien-aimé, en toi j'ai mis toutes mes complaisances ». Cette parole confirme ce que Jésus avait entendu de son

¹ - Eph.2/3. Lorsque nous disons « par nature », il s'agit bien de la transgression qui viole et outrage la nature. Car de soi, la nature virginale est parfaite, et l'observation de la nature, et du bon plaisir de Dieu inscrit en elle eût amené une filiation conditionnée par l'Esprit de Dieu. Par la foi de Marie, nous retrouvons la loi spécifique de la nature humaine, loi tout à fait raisonnable encore qu'inhabituelle.

père Joseph¹ et de sa mère Marie qui l'avait conçu conformément à l'oracle prophétique d'Isaïe, « Voici que la Vierge concevra en ses entrailles... » (Is.7/14).

La deuxième tentation reprend le même processus que la première : « Si tu es fils de Dieu... » Là encore, le prodige ne pourrait rien démontrer par lui-même, puisque c'est seulement le témoignage de la parole qui peut donner la conviction de cette vérité invisible – et d'une certaine manière insensible – que Jésus est fils de Dieu. A cette deuxième suggestion du Diable, Jésus répond : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu », alléguant un autre texte de l'Écriture. Cette parole est à double pointe, à savoir : elle définit à la fois l'attitude que Jésus doit garder, et celle que le Tentateur doit prendre à son égard. En effet, Jésus n'a pas à éprouver la Parole qu'il a entendue de la bouche du Père : l'autorité de Dieu ne suffit-elle pas à provoquer l'assentiment plénier de celui qui l'écoute ? Celui qui demanderait un « signe », pour obtenir confirmation d'une parole manifestement divine – tel Zacharie à l'annonce de l'Ange pour la venue de Jean-Baptiste – ferait injure à celui qui est la Vérité même et qui ne peut ni se tromper ni nous tromper. Ensuite, la réponse de Jésus accable le Tentateur, c'est là sa deuxième pointe. En disant : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu », Jésus réaffirme au Tentateur qu'il est Dieu lui-même – ce que le Diable sait pertinemment – et qu'il ne doute nullement de sa filiation divine.

Cependant Satan transgresse aussitôt l'ordre qu'il vient de recevoir : la tentation continue. Il transporte Jésus sur une haute montagne pour lui montrer les Royaumes de ce monde : « Je te donnerai tout cela, dit-il, car ils m'ont été donnés, et je les donne à qui je veux... » Parole ambiguë, qui contient une part de vérité. Car il est vrai, nous l'avons vu, que Lucifer avait reçu un certain empire sur l'homme pour le diriger dans le bien, mais il n'avait pas reçu la permission d'organiser cette Terre par la puissance, l'orgueil, la violence, et tous les procédés qui font et défont successivement les royaumes et les civilisations. Il est plus juste de dire que Satan s'est emparé de la cité humaine, en raison même de la déficience, de la désobéissance de l'homme. « Il les donne à qui il veut », ce qui n'est pas non plus entièrement vrai, car heureusement, Dieu suscite des sages, et des prophètes, qui ont sur la conscience des hommes beaucoup plus d'influence profonde que les discours politiques et militaires.

Ici, le Tentateur ne répète pas « Si tu es fils de Dieu ». Il a compris qu'il n'ébranlerait jamais Jésus sur ce point. Il prétend consentir à lui remettre en main son pouvoir, à condition d'être adoré : « Toute puissance sera à toi, si, tombant à mes pieds, tu m'adores... ». Audace inouïe ! Pacte au caractère étrange : Lucifer abdiquera en quelque sorte, à condition d'être adoré. Et adoré par le Fils de Dieu ! La créature usurpant le droit fondamental de son Créateur ! On ne peut mieux renverser les rôles ! Effectivement le prophète l'avait prédit, recevant la révélation, par l'Esprit-Saint, des intentions secrètes de l'Ange déchu :

« *J'escaladerai les cieux,*

« *Au-dessus des étoiles de Dieu, j'établirai mon trône,*

¹ - Lorsque nous disons « son père Joseph », nous entendons bien que Joseph est le père de Jésus « selon l'Esprit » et non selon la chair ; nous donnons à cette expression le même sens que lui donnait Marie lorsqu'elle dit : « Ton Père et moi, nous te cherchions ». Joseph réalise à l'égard du « Fils de l'homme » = « fils de Joseph », la vraie paternité, incomparablement supérieure à la paternité charnelle qui, elle, n'est qu'une caricature de la paternité humaine telle que Dieu l'avait conçue au départ. Joseph a respecté et vénéré la virginité de Marie, comme l'enseigne l'Évangile, et comme l'Église l'a toujours professé.

« ... Je monterai sur les sommets des nues,
« Je ressemblerai au Très-Haut... (Is.14/13-14).

Satan avait quelque idée de ce que représentait cet « anéantissement » (la « kénose » Phil.2/6s), auquel le Verbe de Dieu a consenti en se faisant homme, donc en se limitant aux faiblesses d'une intelligence discursive, et même aux phantasmes d'une imagination exaspérée par son pouvoir : celle de tous les Royaumes de la Terre et de leur gloire. Pour un seul geste d'adoration, Satan accepterait-il de livrer tout cela à Jésus ? Sans aucun doute ! Et il y gagnerait infiniment : il recevrait de lui, créature, l'adoration qui ne revient qu'à Dieu seul, et il la recevrait du Fils de Dieu ! Après avoir séduit et trompé Adam, - qui était fils de Dieu (Lc.3/38), mais non pas le Fils de Dieu, préexistant dans le sein du Père, et Dieu lui-même - il aurait ainsi renforcé totalement sa victoire ! Heureusement, il n'en fut rien, et Jésus échappa à ce piège par la puissance de la Parole de Dieu, et d'une parole fondamentale : « Tu n'adoreras que Dieu seul ! » C'est à Satan de se prosterner devant Dieu et de l'adorer ! Jésus l'y invite. Imaginons qu'il l'eût fait... Satan n'a donc pas reçu l'adoration qu'il désirait, mais il garde les Royaumes de ce monde, tout au moins pendant un certain temps, jusqu'à ce que la conscience humaine soit sortie de sa torpeur et de son erreur, par l'argumentation de l'Esprit-Saint. Car la victoire est acquise : « J'ai vaincu le monde », dit Jésus, mais l'humanité ne s'est pas encore emparée de cette victoire.

Jésus a donc triomphé du Tentateur par la persuasion infrangible de la Parole de Dieu, et uniquement par elle. L'Evangile le dit en effet : « Alors, ayant épuisé toute tentation, le Diable s'éloigna de lui jusqu'au moment favorable » (Lc.4/13). Ce moment favorable, il saura le trouver lors de la Passion...

Jésus a donc triomphé. Sur quels points ? D'abord sur les moyens qu'il va choisir pour reconquérir le monde entier à Dieu son Père. Ces moyens, il les révélera par sa prédication, son action publique, sa passion et sa résurrection : nous sommes assurés dès maintenant qu'ils seront « amour et vérité », puisque ce sont là les voies de Dieu (Ps.25 ; Hb.10). Mais surtout Jésus a triomphé parce qu'il n'a pas douté de sa filiation divine, cette filiation qui est en elle-même la victoire sur Satan. Le tout, désormais, sera de la faire admettre aux hommes, jusqu'à ce que « croyant au Nom de Jésus », « croyant au Nom du fils de Dieu », « ils aient la vie en son Nom ». Ainsi l'Evangile va être la démonstration, aussi bien par les miracles que par les Paroles, les paroles donnant le sens des miracles, que Jésus est bien le fils de Dieu, tout en étant parfaitement homme comme ses frères.

Or c'est précisément sur ce point que le Diable va maintenir le bandeau de l'aveuglement ! Certes, les Juifs accepteront avec enthousiasme ses miracles, ils apprécieront ses paroles, jusqu'à l'entendre pendant trois jours, jusqu'à dire – même ses ennemis – « jamais homme n'a parlé comme cet homme ! ». Beaucoup auront pour Jésus de l'admiration, de l'estime, de l'amour. Mais sa filiation divine, l'objet précis des Tentations, sera justement le motif de sa condamnation ! Suivons en effet, dans l'Evangile, l'argumentation du Seigneur, et cette lutte qu'il mène contre celui qui ne veut absolument pas que l'on parle de « fils de Dieu ».

Et cependant, dès les premiers exorcismes que le Christ prononce avec sa souveraine autorité, mettant à profit la victoire qu'il a remportée au désert sur le Démon, c'est lui le diable, qui lance à haute voix, par la bouche des possédés, la vérité qui le condamne et qui finalement le conduira à la totale impuissance, sur Adam et ses fils.

Ainsi, dès le début du ministère en Galilée, dans la synagogue de Capharnaüm, l'homme possédé par « l'esprit impur »¹ s'écrie : « Qu'y a-t-il entre nous et toi, Jésus de Nazareth ? Tu es venu pour nous perdre : je sais qui tu es, le Saint de Dieu » (Lc.4/34 ; Mc.1/24).

« Le Saint de Dieu », ou « l'Oint de Dieu », cela signifie le « Messie », celui qui a reçu l'Onction à la fois royale et sacerdotale, non de la main des hommes, mais de Dieu lui-même. Ce n'est pas la confession explicite de la filiation divine, mais nous en sommes tout proche. C'est la Vérité : comment se fait-il que la Vérité procède de la bouche du Démon ? Y est-il contraint, malgré lui, dans un sursaut de rage impuissante ? Est-ce un cri de désespoir en voyant que son empire est fini ? Probablement. Mais Jésus leur interdisait formellement de dire qui il était. Peut-être parce que le moment n'était pas venu ? Plus probablement, parce que cette Vérité, clamée par un possédé, un dément, sur un ton de sarcasme, d'ironie, de ricanement, perd sa force et se trouve immédiatement dévaluée. Que peut faire en effet, l'esprit « impur » contre la Vérité ? Il ne peut que la tourner en ridicule, et l'outrager, mais la nier, il ne peut. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait contre la nature humaine, pour en déprécier la dignité, puisque, au dire de Paul, c'est un mépris du corps qui est la source de toutes les dépravations qui attirent sur le genre humain la colère de Dieu (Rom.1/24-25).

Plus tard, Jésus rencontre ces deux possédés au pays des Géranésiens. Etres étranges, qui vivent dans un cimetière et qui s'attaquent aux passants (Lc.8/26s ; Mc.5/1s ; Mt.8/28s.). A la vue de Jésus, ils se mettent à crier : « Qu'y a-t-il entre toi et moi, Jésus, fils du Très-Haut ? Ne nous tourmente pas ». Et dans saint Matthieu : « Es-tu venu pour nous torturer avant le temps ? » Jésus leur demande leur nom ; ces démons sont nombreux à posséder ces hommes : « Mon nom est légion », répondent-ils. Et ils demandent à être envoyés dans les porcs. Jésus y consent. La délivrance d'un possédé vaut bien la perte – considérable – d'un troupeau de porcs.

Les Evangiles ne racontent pas en détail toutes les expulsions de démons : ils affirment en plusieurs endroits qu'elles furent nombreuses, autant que la guérison des maladies qui étaient dues, la plupart du temps, à la présence d'un esprit impur. Lorsque l'enthousiasme des foules grandit, à mesure que la renommée de Jésus se répand dans toute la Galilée, il envoie ses Apôtres en mission, et il leur donne le pouvoir, à eux aussi, de chasser les démons (Mc.6/7) : « Il les envoya deux par deux, et il leur donna pouvoir sur les esprits impurs ». Saint Marc se contente de dire cela, comme si ce pouvoir sur les esprits impurs suffisait à opérer tout le bien possible. Matthieu, inversement, détaille davantage la mission que reçoivent les apôtres : « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, chassez les démons ». De même quelque mois plus tard, Jésus enverra les 72 disciples, et il leur donnera des pouvoirs semblables sur les démons et les maladies. Ils reviennent tout joyeux, et font connaître au Maître le succès de leur entreprise : « Même

¹ - « esprit impur » : cette expression ne manque pas d'être assez mystérieuse. Elle se rattache aux « impuretés » dénoncées par la Loi et qui sont soit un péché, soit une conséquence du péché. L'esprit impur est donc le premier responsable du mal qui est en l'homme. Il altère la nature, il corrompt la santé, mais d'abord il trouble le jugement de la conscience, en agissant sur la sensibilité et l'imagination. L'esprit impur est bien celui qui jette le discrédit sur l'admirable création de Dieu, qui proteste et ricane lorsque le Seigneur prend la parole. Attitude de dénigrement et de blasphème : c'est cela qu'il faut entendre par « Esprit impur », qui désigne le Diable, et « esprit impur » qui désigne l'influence délétère laissée par le Diable dans la mentalité de l'homme.

les démons nous ont soumis en ton Nom ». Et Jésus dit en effet : « Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair » (Lc.10/18).

Mais il ne s'avoue pas vaincu pour autant : il suggère aux ennemis du Christ cette calomnie : « C'est par Béezéboub, le prince des Démons, qu'il chasse les démons ». A quoi Jésus répond : « Si le démon est divisé contre lui-même, son règne est fini... » L'argumentation de Jésus dans cette controverse, est pertinente, et suscite l'admiration des foules. C'est à cette occasion qu'une femme du peuple élève la voix pour proclamer la gloire d'une mère qui a un tel fils. C'est bien manifestement par le Doigt de Dieu que Jésus chasse les démons ; ce serait une très grave faute de ne pas l'admettre : un blasphème contre le Saint-Esprit, une mauvaise foi évidente. Puis Jésus met en garde ses auditeurs contre le « retour de Satan », lorsqu'il a été chassé, et alors « l'état de cet homme devient pire qu'auparavant ». Et il ajoute, comme une menaçante prophétie : « Il en sera de même de cette génération perverse » (Mt.12/3s ; Lc.11/17s ; Mc.3/23s).

Le sens des événements et des paroles de Jésus ne saurait échapper : la demeure que Satan s'est attribuée, qu'il a usurpée n'est autre que l'homme, qui avait pour destinée d'être le Temple de l'Esprit-Saint. L'Eglise l'a bien compris, puisqu'elle procède – elle procédait avec raison - à de nombreux exorcismes pendant les cérémonies du baptême. Son avancée dans le monde n'est autre qu'une reconquête de l'homme en faveur du Christ et de Dieu le Père, la libération d'un « territoire » envahi par le Démon et ses armées. Si dans les cas évidents de possession diabolique, formelle, il est possible de « chasser le Diable », par un ordre donné au Nom de Dieu, suivant les formules du rituel - en général l'expulsion de Satan est beaucoup plus difficile, car il faut que l'homme lui-même, par un acte libre, s'arrache à sa prise, en revenant à la Pensée de Dieu, mais il faut qu'il la connaisse !... C'est pourquoi ce n'est pas tellement par l'exorcisme que la victoire est acquise - même si celui-ci dégage considérablement le terrain – mais bien par la prédication, par le « glaive de la Parole de Dieu ». D'ailleurs, initialement, c'est bien par la Parole souveraine que Jésus, dans le désert, a terrassé l'Adversaire : « Il est écrit... » Satan aussi connaît l'Ecriture, et même très bien, et c'est pourquoi il réplique aussi par l'Ecriture... C'est là qu'il faut faire preuve d'une grande connaissance des Saints Livres pour le dominer semblablement.

Or l'Evangile montre bien que si le Seigneur et les disciples étaient efficaces pour la délivrance des possédés, ils le furent beaucoup moins lorsqu'il fut question d'amener les Juifs à la Foi. Retenons par exemple la longue controverse que Jésus tint avec les prêtres et les pharisiens, au cours de la fête des Tabernacles (Jn.7-10). C'est là que ce fit la discrimination : ceux qui étaient bien disposés, dans les rangs de la foule, étaient prêts à confesser avec Pierre qu'il était le « Messie », et même sans en comprendre le sens, qu'il était « fils de Dieu ». Ceux au contraire, qui au nom de leur théologie sclérosée voulaient « défendre les droits de Dieu », le considèrent comme blasphémateur parce qu'il disait que « Dieu était son propre Père ». Et ils comprenaient bien ce que Jésus voulait dire (Jn.5/18).

Désormais le fossé va se creuser de plus en plus entre Jésus et ses fidèles d'une part, et ses ennemis de l'autre. De ce côté-là, l'admiration pour le Seigneur est devenue confiance, la confiance a engendré la Foi, et de la Foi a jailli l'amour. Le Nom de Jésus Fils de Dieu opère leur délivrance et leur donne la lumière de la vie (Jn.8/32-34). De ce côté-ci, en revanche, les ténèbres demeurent et s'épaississent. Ils « sont d'en-bas », et s'ils persistent dans leur aveuglement, « ils mourront dans leur péché » (Jn. fin du ch.9). Aveuglement d'autant plus grave qu'ils s'imaginent y voir plus clair... « Vous dites, nous y

voyons clair, et votre péché demeure ». Finalement, il n'y aura pas d'autre issue que la Croix. Telle sera la réalisation de la prophétie du Livre de la Sagesse (ch.2/10-20).

Effectivement, c'est bien là l'heure des ténèbres, que Jésus désirait et redoutait à la foi ; car c'est en cette heure-là qu'il allait affronter les Enfers avec toute leur puissance de mort, mais pour les vaincre. Voyons Jésus en ce jardin de Gethsémani, où il versa jusqu'à terre une « sueur de sang », dans l'effroi et l'abattement où il était plongé. De quoi s'agit-il ? Le doute, le sarcasme, la négation, le désespoir se ruent contre lui, lui présentant la mort non seulement comme inévitable, mais comme imminente ; cette horrible destruction de l'œuvre de Dieu son Père – et de lui-même et de l'Esprit-Saint – opère ses ravages d'une manière universelle, mais elle va atteindre en sa nature humaine le Fils de la Vierge, le plus beau des enfants des hommes, l'Un des Trois. Jésus mesure, avec l'intelligence supérieure du Verbe, l'outrage, l'injure, l'offense que le péché oppose à la Majesté de son Père et à son Dessein d'amour. En voyant cette croix qui se dresse devant ses yeux, il a plusieurs moyens à sa disposition, et notamment les douze légions d'Ange prêtes à intervenir pour anéantir ses ennemis. Eh bien non ! L'Agneau ne triomphera pas de la violence par la force, ni de la force par une force encore plus grande, mais au contraire par l'obéissance et l'humilité, par un surcroît inouï de douceur dans l'oblation sacrificielle de lui-même. Ainsi, vraiment, « le Prince de ce monde n'aura aucune prise sur lui ». Car Jésus s'est entièrement désolidarisé des procédés par lesquels les Grands de ce monde et les Royaumes de la Terre établissent leur gloire sur les autres hommes. Il apporte l'Amour ; il fait la démonstration de l'Amour, en se remettant entièrement, dans un acte de foi, à la volonté de son Père.¹

Le Christ immolé n'est que la manifestation éclatante de l'Amour allant jusqu'à cette preuve suprême qui consiste à « donner sa vie pour ceux que l'on aime ». Cette fois, la démonstration ne peut pas être plus claire, plus évidente, plus convaincante, pour celui évidemment qui veut bien prendre le temps de la considérer. C'est pourquoi, lorsque l'Eglise entreprend de chasser le Diable, elle lui présente la Croix comme instrument assuré de sa victoire.

Preuve d'amour, le sacrifice suprême de Jésus, sa Croix, est aussi un témoignage de vérité. En effet, s'il est cloué au gibet, c'est pour un blasphème, parce qu'il a dit qu'il était « fils de Dieu ». La terreur de la Croix ne lui fait pas renier sa parole, et même lorsqu'il entonne le psaume de la désolation : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », il persiste intimement dans la foi en sa filiation divine à l'égard du Père. Voilà le témoignage qui fait de lui le « Roi des martyrs ». Il ne descend pas de sa Croix, alors que cependant ses ennemis le provoquent : « Descends maintenant de ta croix, et nous croirons... » Il montre ainsi par sa mort qu'il est vraiment homme, qu'il a bien la même nature que nous. Ce témoignage est convaincant : le peuple se frappe la poitrine, et le centurion romain s'écrie : « Vraiment cet homme était fils de Dieu » (Mt.28/54). Ne cherchons pas ailleurs le motif de la mort de Jésus : puisque les grands-prêtres l'ont fourni à Pilate pour enlever son assentiment : « Nous avons une loi, et suivant cette loi, il doit mourir, parce qu'il a dit : « Je suis fils de Dieu » (Jn.19/7).

¹ - « La foi de Jésus » : certains théologiens pointilleux ne manqueront pas de contester cette expression, en affirmant que Jésus n'avait pas la foi mais la vision. Mais la vision est la foi parfaite, en notre nature terrestre. En outre, c'est l'Écriture qui dit : « la foi de Jésus » (Gal.2/16).

Que s'est-il donc passé ? Comment expliquer l'aveuglement des chefs du peuple, des docteurs de la Loi, de tous ces hommes penchés constamment sur les Ecritures, qui se glorifiaient en Moïse, qui annonçaient le Messie, qui entretenaient dans le peuple l'espérance du Christ ? Normalement n'auraient-ils pas dû le reconnaître les premiers en Jésus, et conduire le peuple dans son accueil du Sauveur, et dans l'adoration de son Rédempteur ? Ils ont trébuché et sur un seul point : ils n'ont pas voulu admettre que Jésus fût fils de Dieu. Pourquoi donc ? Quel déshonneur pouvaient-ils en ressentir ? La nature humaine ne se trouve-t-elle pas ici immensément glorifiée ? Le peuple d'Israël ne trouve-t-il pas sa fierté et sa raison d'être dans le fait d'avoir donné au monde en notre nature, Celui qui vit avant les temps, ce Fils d'Homme que Daniel voyait à la Droite de Dieu ? N'est-ce pas vers lui que tendent les cultes, les symboles, les oracles, et toutes les vénérables « Traditions hébraïques » ?

Un tel aveuglement n'est explicable que par l'action du Prince des Ténèbres. Il s'est rué contre le fils de la vierge, qui par le seul fait de son existence en notre chair, ruinait toute son entreprise, abattait l'empire qu'il s'était constitué sur la planète Terre depuis Adam. Ce Jésus qui, au désert, n'avait pas voulu fléchir le genou devant lui, il s'était promis de le retrouver au « moment fixé », selon l'expression de l'Evangeliste. Il y eut donc une énorme séduction opérée sur toute l'élite d'Israël. Satan a tiré le plus grand profit de toutes les prises qu'il avait sur ces hommes de la Loi, et par eux, il a tenté d'anéantir l'Homme qui, réalisant dès sa Conception virginale le Bon Plaisir du Père, était la démonstration vivante de la Vérité libératrice.

Heureusement, la veille de sa mort, Jésus put instituer le Sacerdoce et l'Eucharistie, et assurer par là la construction de son Corps, qui est l'Eglise. Le Mémorial ne serait pas perdu ; la Vérité ferait son chemin quand même ; l'Esprit-Saint pourrait s'emparer des croyants et les acheminer à la Plénitude de l'âge, et à la Justification aux yeux du Père ; la permanence du témoignage et l'approfondissement de la Révélation finiront ainsi par éclairer la conscience humaine, à l'amener au niveau de la foi parfaite, à ce « commencement » qui est aussi un achèvement, à cet Alpha qui est aussi l'Oméga, à ce Principe qui est aussi la fin, où le péché sera entièrement éliminé, de sorte que le Diable sera rejeté dans les ténèbres extérieures.

La Résurrection de Jésus intervient, comme il l'avait annoncé, au matin du troisième jour : la mort est vaincue, l'ancienne sentence est levée ! Quelle formidable explosion de joie ! Cette Résurrection qui est le pivot du Christianisme nous confirme entièrement dans le discernement que nous avons fait : il existe un Ordre supérieur, logique, (logos = le Verbe) et transcendant qui commence avec la Conception virginale et qui s'achève avec le triomphe sur la mort et la corruption. Jésus est à la fois le prototype et le prêtre de cet Ordre divin et humain, beaucoup plus humain que l'autre. L'autre ordre, en effet, est celui qui découle de la séduction diabolique : il commence par la transgression de la virginité sacrée et provoque la prolifération charnelle où dominent la convoitise, la violence, l'orgueil, mais aussi la lâcheté, la paresse et le mensonge. Il se conclut par le vieillissement et par la mort. Il s'achève dans la pourriture de la chair humaine ; les princes de ce monde, les grands prêtres juifs, Pilate, Hérode... les rois, les gouverneurs, mais aussi les hordes d'esclaves, les armées de mercenaires, les prolétaires du monde entier, appartiennent à cet ordre-ci, celui que Satan proposait au Seigneur en lui montrant tous les royaumes de la Terre, avec leur gloire. Il en montrait en effet la gloire, mais il en cachait habilement les misères, tout comme il le fait encore aujourd'hui, pour retenir les humains dans le sous-ordre, dans la sous-nature issue du péché.

Ainsi, la parole de Jésus à Pilate, le jour de sa crucifixion, prend, dans ces perspectives un saisissant relief : « Mon Royaume n'est pas de ce monde... » Son Royaume en effet est celui de l'Alliance virginale, féconde par l'Esprit-Saint. C'est le Royaume où le Nom du Père est sanctifié ; c'est le Royaume où la nature humaine, sainte et sacrée, est le Temple vivant du Dieu vivant. Et ce Royaume si désiré, quand donc sera-t-il de ce monde ? Lorsque les enseignements de l'Évangile deviendront le fondement de tout jugement de conscience et de tout comportement. Et c'est alors que la victoire de la foi sera acquise, et que l'Adversaire sera définitivement écarté.

- Fin du chapitre 8 -

Chapitre 9

Le combat spirituel

Certes, nous le voyons maintenant d'une manière tout à fait évidente : c'est dès le premier instant de sa conception que Jésus-Christ a été la victoire vivante sur les puissances des Enfers. Il est venu pour détruire les œuvres du Diable : elles l'étaient dès le moment de l'Incarnation. « Tu l'appelleras du nom de Jésus, car il vient délivrer le peuple de ses péchés » (Mt.1/21). Devenu adulte, confirmé dans le sens qu'il avait de sa filiation divine par la Voix du Père, Jésus remporte dans sa conscience et sa psychologie d'homme fait, la pleine victoire sur Satan, pendant les 40 jours de sa retraite au désert. Le pacte avec Satan est délié par le nouvel Adam. Désormais le Christ va exploiter sa victoire, mettre en déroute l'Adversaire, non seulement en l'expulsant des membres dispersés et morbides du vieil Adam, mais surtout en dénonçant son empire, en dévoilant ses séductions et ses mensonges, en montrant l'absurdité de la violence, par le témoignage de la Croix et de la Résurrection.

Le discernement est donc fait : mais aux yeux de qui ? Des Anges : le Dragon, qui avait saisi le tiers des étoiles dans sa queue, a été précipité du ciel. Là-haut, aucune ambiguïté n'est désormais possible : car le Dessein éternel du Père sur la nature humaine a été pleinement révélé par son Verbe fait chair. Michel a triomphé, et avec lui tous ses Anges qui, pendant des millénaires, se demandaient ce que pouvait signifier cette nature corporelle, si fragile et si étonnante, si bouleversante, si énigmatique, et qui, à partir de ce moment-là, de cette plénitude des temps, sont définitivement fixés. Ceux qui ont nié que la nature humaine pût devenir le Temple de la divinité sont confondus à jamais ; et inversement, ceux qui ont posé cet acte de foi se réjouissent de voir réalisée cette merveille, l'Utérus fermé de la femme est devenu la demeure de l'Un des Trois.

La super-conscience des habitants du Paradis, les Saints et les Anges, n'a plus besoin d'être instruite ni enseignée : elle a vu, elle sait. Hélas, il n'en est pas de même de la sous-conscience des hommes sur la Terre ! C'est pourquoi le Christ après avoir accompli son œuvre, c'est-à-dire essentiellement payé notre rançon et fondé son Eglise, enjoint à d'autres hommes d'entrer dans le même témoignage, d'annoncer la même vérité, pour persuader tout esprit humain de se soumettre enfin volontiers au Bon Plaisir éternel de la Trinité, tel qu'il a été manifesté : « Comme le Père m'a envoyé, dit-il à ses Apôtres, moi aussi, je vous envoie » (Jn.20/21).

A nous donc d'entrer dans la même lutte, de nous engager dans le même combat que le Christ, contre le même Adversaire, mais aussi avec les mêmes armes, c'est-à-dire les mêmes moyens que lui, car seuls ceux qu'il a employés sont efficaces. Et de même que c'est l'Esprit-Saint qui a poussé le Christ au désert, qui l'a assisté tout au long de son épreuve, c'est aussi l'Esprit-Saint, le paraclet, l'Avocat, le Consolateur, qui sera notre aide et notre appui dans le même combat. La victoire est assurée, certes, mais elle sera d'autant plus rapide et plus éclatante que nous aurons combattu plus vite et plus hardiment contre le vieux Serpent. « Soyez forts dans le combat, lutez contre l'antique serpent, et vous recevrez le royaume éternel... » Cette antienne des deuxièmes vêpres des Apôtres nous montre assez qu'une vie vraiment chrétienne ne peut être que sévère, exigeante, difficile, mais aussi sereine et enthousiaste, car les ardeurs de la bataille ne

peuvent nous faire perdre de vue notre lumineuse espérance : le Salut et la Vie impérissable, en Jésus-Christ, Roi victorieux.

C'est l'Apôtre Paul qui nous fixe les règles de ce combat. Suivons attentivement les prescriptions qu'il nous donne dans l'épître aux Ephésiens (6/10s) ; après avoir exposé prophétiquement, dans cette épître, la réalisation merveilleuse du Plan de Dieu sur nous, notre vocation à devenir les « louanges vivantes de sa gloire », notre réconciliation avec le Père et Créateur, par le Christ, notre glorification avec Lui dans les espaces célestes, l'Apôtre indique dans quel esprit le vrai disciple du Christ doit, dès cette terre, vivre déjà un idéal si désirable : humilité, amour, douceur, patience, afin que meure en nous le vieil homme, et que grandisse l'homme nouveau, créé selon Dieu en toute vérité et sainteté. C'est en effet dans le Christ, et dans la lumière de son Evangile, que toutes les données de la Création prennent leur sens, et surtout l'amour de l'homme et de la femme, qui sera désormais le sacrement de l'amour du Christ pour son Eglise, dans une perspective toute nouvelle, non plus charnelle et génitale, mais eucharistique. Désormais, les relations entre maîtres et serviteurs seront inspirées par l'Amour, seule force divine capable de transformer les institutions en transformant d'abord les cœurs. Paul enfin n'oublie pas que la lutte engagée doit se poursuivre jusqu'à la victoire :

« Au reste, frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa force toute puissante. Revêtez-vous de l'armure de Dieu afin de pouvoir résister aux embûches du Diable. Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les Princes, contre les Puissances, contre les Dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les Esprits mauvais répandus dans les airs. C'est pourquoi, prenez la panoplie de Dieu, afin de pouvoir résister au jour mauvais, et après avoir tout surmonté, rester debout. Soyez donc fermes : les reins ceints de la Vérité, revêtus de la cuirasse de la Justice, et sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Evangile de la Paix. Et surtout prenez le bouclier de la Foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais ; prenez aussi le casque du Salut et le glaive de l'Esprit qui est la Parole de Dieu. Faites en tout temps, par l'Esprit, toutes sortes de prières et de supplications, et pour cela veillez avec une vigilance continue, et priez pour tous les saints... »

Nous ne pouvons nous y tromper : le sens qui se dégage de ce texte si imagé, si expressif, c'est que l'Adversaire, qui a été vaincu par le Christ, continue de se répandre et d'agir en ce monde, comme s'il ne l'était pas. Si les Anges sont convaincus maintenant de la Vérité, parce qu'ils en ont vu l'accomplissement, il n'en est pas de même des hommes, hormis les élus¹ ; l'ensemble de l'humanité est plongé dans les ténèbres, et « assise dans l'ombre de la mort » (Lc.1/79). Que cherche avant tout l'Adversaire ? A détourner les hommes de la Vérité : ah ! s'il pouvait en effacer le souvenir ! Et c'est pourquoi il essaie de museler les vrais hérauts de l'Evangile, en tissant tout autour d'eux un réseau d'intrigues mensongères, d'équivoques, de médisances et de calomnies. Mais surtout, c'est à l'intérieur de l'Eglise que l'Adversaire s'est mué en Antichrist. C'est en effet dans le cadre même des institutions ecclésiastiques, dans l'enseignement qui tombe du haut de la chaire, dans les écoles d'Eglise, qu'il est parvenu à infiltrer le doute, l'erreur, la négation, à dissoudre la doctrine chrétienne, de sorte que l'on a perdu le sens de la cohérence et de la logique de la foi, jusqu'en ces temps modernes, où l'histoire même de Jésus et l'authenticité de son message sont révoquées en doute... la confusion ne date pas

¹ - Les élus sont ceux qui, sur terre, ont entendu l'appel du Christ et y ont répondu. Ils constituent l'aile marchante de l'humanité rachetée, le peuple que le Seigneur s'est acquis parmi les nations, l'Eglise fidèle, animée par l'Esprit-Saint.

d'aujourd'hui, puisque les Apôtres, dans leurs derniers écrits, dénonçaient avec force cette entreprise dissolvante de ceux qui reniaient l'Évangile pour revenir à des prescriptions tout humaines, « au vain leurre de la philosophie » (Col.2/8s.) ou aux anciennes sentences judaïques, tels les Galates. Pierre fustige avec une extrême sévérité, et Jude avec une sévérité plus grande encore ¹ ceux qui reniaient « la gloire du Seigneur », ou sa « Seigneurie », c'est-à-dire sa conception virginale et spirituelle par laquelle il avait droit au titre de Fils de Dieu. Tout au long de l'histoire, les négateurs et les pusillanimes n'ont pas manqué d'accommoder ce qu'ils acceptaient de l'Évangile, avec les philosophies, les religions, les préjugés et les coutumes de ce monde. Mais en un sens, ces erreurs et ces errances nous aident à faire un discernement plus exact, pour retenir ce qui est authentiquement de Dieu dans l'apport traditionnel de l'Église.

Les négateurs modernes sont aussi dangereux, et plus encore, que les anciens ; ils paraissent s'appuyer sur des arguments qu'ils disent « scientifiques ». Leurs demi-vérités, plus pernicieuses qu'une opposition ouverte, se répandent plus rapidement qu'autrefois, grâce aux moyens techniques de la diffusion de la pensée. Puisque nous sommes arrivés aux derniers temps, nous savons pertinemment, par Jésus lui-même, que le témoignage que nous aurons à porter sera plus difficile que celui de nos aînés (Mt.24/4s + paral.). Mais nous sommes assurés aussi que le temps est proche où le Diable aura épuisé, non seulement contre la Tête du Corps, mais contre les membres, contre l'Église fidèle, toute espèce de tentation. La Bête va être démasquée et rejetée. Et alors la Vérité pleinement manifestée portera tout son fruit de vie.

Écoutons donc la Parole de l'Apôtre pour nous engager virilement dans ce combat qui, nous l'espérons, sera le dernier : celui qui nous conduira à la pleine victoire de la Foi : « Nous ne mourrons pas tous mais tous nous serons transformés... » ²

Eph.6/10 - « *Au reste, frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans sa force toute puissante.* » Ou encore « dans la puissance de sa force ». Trois mots qui signifient « force » dans ce verset. Nous savons quelle fut la « force » du Seigneur : elle se caractérisa par le courage avec lequel il affronta ses adversaires, et la patience admirable avec laquelle il supporta leurs outrages. Il n'y a pas de plus grande force que celle de l'Amour immolé, qui ne donne aucune prise à la haine, qui, devant le mensonge persévère dans la vérité, qui oppose la douceur à la violence, la bénédiction à la malédiction, et qui replace chacun devant l'interrogation intime de sa conscience. Aucune ruse, aucune fourberie, aucune méchanceté de l'Adversaire, ne peuvent nous dispenser, ni nous empêcher d'observer la loi parfaite du Seigneur. « Ce n'est pas dans la force qu'on triomphe... » ³, ou plutôt c'est par cette force supérieure de l'Esprit, qui est d'un tout autre

¹ - Il faut lire la 2^{ème} épître de Pierre et le billet de Jude. Les reproches véhéments, - et combien ! - des deux Apôtres à l'égard de « ceux qui blasphèment les Gloires », s'adressent à ceux qui nient l'amour virginal et Joseph et de Marie, la conception spirituelle et virginale de Jésus ; et qui enseignent au contraire que Jésus est né charnellement comme tous les hommes.

² - 1 Cor.15/50s. Cette heureuse transformation de nos corps terrestres en corps de gloire, prévue aussi par d'autres passages (Phil.3/21, Rom.8/23) sera la conséquence de la plénitude de notre foi, donc de notre justification aux yeux du Père.

³ - Cantique d'Anne (Sam.ch.2). Ce cantique inspirera le Magnificat ; ces deux textes exaltent les procédés divins du gouvernement de l'Histoire : « Il renverse les puissants de leurs trônes, il élève les humbles... Il comble de biens les affamés, renvoie les riches les mains vides... »

ordre que les entreprises diaboliques dont l'Adversaire use en ce monde pour maintenir son empire sur les hommes.

6/11 – « *Revêtez-vous de l'armure de Dieu afin de pouvoir résister aux embûches du Diable* ». Pourquoi l'armure de Dieu ? Ou encore la « panoplie » de Dieu ? Parce que notre Adversaire est plus fort que nous. Qui voudrait résister aux arguments des « philosophies » de ce monde, par d'autres arguments philosophiques, ne ferait qu'apporter de l'eau au moulin de l'Ennemi. Qui veut s'opposer à la violence des Enfers par des milices, des polices, des armées... ne fait qu'accroître la somme de violence du monde. Si « les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre l'Eglise », c'est dans l'exacte mesure où l'Eglise sera l'épouse du Christ, c'est-à-dire épouse de l'Agneau immolé. Si Lépante fut une victoire, elle ne le fut pas au regard du Royaume... De même les Croisades, fussent-elles défensives... L'Eglise n'est qu'une marche, souvent chaotique, en vue du Règne du Christ qui, lui, enfin appliquera parfaitement les préceptes évangéliques sous la lumière de la pleine Vérité. Ses erreurs, en fait, l'ont compromise aux yeux des Nations, altéré son message, et prostitué avec l'esprit de domination, d'orgueil et de puissance celle qui aurait dû rester sans tache ni ride...

En effet, le mot que nous avons traduit ici par « embûche » est singulièrement expressif : c'est le mot « METHODIA », en français méthode, ou procédé. Les procédés diaboliques nous semblent les plus directs, les plus expéditifs, les plus efficaces, les plus « naturels » - parce que notre nature actuelle est corrompue et notre jugement vicié. Ce sont les procédés de la « chair et du sang » inhérents à la nature « animale » : le fantassin qui défend son territoire, la grande armée qui résiste à l'envahisseur, avec toute la haute science stratégique de ses généraux, de ses maréchaux, de ses états-majors, procèdent exactement du même esprit que Médor qui défend la cour de la ferme contre le chien du voisin. Le réflexe animal du « pour moi » est rationalisé et amplifié – tout comme la triode amplifie le signal électronique – dans des proportions immenses, par l'intelligence et la sagesse charnelles de l'homme déchu. Il est vrai que la gloire militaire est quelque chose, tout aussi bien que celle de Médor, lorsque, l'oreille déchirée, le museau sanglant, il est tout de même resté maître du champ de bataille.

Toutes ces choses sont évidentes pour qui a pris conscience de la logique supérieure de la non-violence, de la douceur évangélique que le Seigneur nous enseigne dans le Sermon sur la Montagne. Plût à Dieu que les chrétiens, depuis les Apôtres et les martyrs, aient persévéré dans cet esprit ! La Rédemption serait assurément achevée aujourd'hui ; il n'est jamais trop tard, cependant, car en définitive, le Règne de Dieu ne peut venir autrement que par cette profonde révolution de la conscience et de la psychologie, où l'homme animal, se reniant lui-même, voudra bien s'appuyer uniquement sur des procédés divins, pour établir non plus une approximation, voire une caricature du Règne de Dieu, mais le Règne de Dieu, tel qu'il est dans la Pensée de Dieu.

6/11 – « *Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang...* », c'est-à-dire contre les autres hommes qui sont, comme nous, « chair et sang », et qui sont beaucoup plus victimes que responsables des maux dont ils pâtissent autant que nous. Paul brise ici l'illusion par laquelle l'Adversaire a enchaîné les Royaumes de ce monde sous l'empire de la mort. Car c'est lui, finalement, qui est le vrai vainqueur de toutes les batailles, et nous ne pourrons le vaincre que si nous faisons taire en nous-mêmes tous les sentiments

C'est une autre manière de formuler les béatitudes, prologue du Sermon sur la Montagne (Mt.ch.5).

d'agressivité, les réflexes de défense brutale, les ambitions de conquérir et de dominer. C'est ce que Jean-Baptiste exigeait des soldats qui venaient le consulter : « Ne molestez personne... » leur disait-il (Lc.3/14). Ce qui signifie qu'ils doivent se transformer en une armée pacifique, toute ordonnée à des œuvres de bienfaisance. Si les hommes se transforment ainsi par l'Esprit de Dieu, dans le fond de leurs consciences, les institutions nées du péché s'effondrent d'elles-mêmes, ou alors elles changent totalement de destination. « Ils forgeront leurs épées en socs de charrue, et l'on n'apprendra plus la guerre... » (Is.2/24). Cette prophétie aura son accomplissement, et alors, quelles ne seront pas les possibilités du genre humain si l'énorme masse des dépenses militaires, si le déploiement d'énergie consacrée à la destruction se trouvent orientés uniquement vers le bien !...

« ...mais contre les Princes, contre les Puissances, contre les Dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les Esprits mauvais répandus dans les airs ». Paul ne vise pas les grands de ce monde, qui malgré leur prestige, leur gloire, et tout l'appareil officiel dont ils enveloppent leur vanité, ne sont eux-mêmes que « chair et sang », victimes avec les autres hommes, et plus encore, de la tromperie diabolique. Il vise les démons. L'expression « répandus dans les airs » peut nous surprendre. Il faut l'entendre ainsi : ce sont ceux qui créent cette « ambiance », ce « sur-moi collectif », cette sur-conscience » qui contraint la plupart des hommes à s'engager dans les voies de l'erreur. La psychologie moderne a parfaitement mis en évidence ces notions. Mais la raison profonde de ce « sur-moi » si contraignant se trouve dans l'enseignement de Paul : « Les régisseurs de ce monde de ténèbres répandus dans les airs ». « Princes, Puissances, Dominations », désignent certains chœurs des Anges, et non des moindres. D'où l'on peut croire que de très grands Anges ont suivi Satan dans sa révolte. Et qui pourrait prétendre lutter avec ses propres forces contre des êtres si grands et si puissants ?

Les traducteurs mettent en général le mot « ténèbres » au pluriel. Il est au singulier dans le texte sacré. Faut-il penser que Paul visait une ténèbre bien particulière, et presque personnifiée. Auquel cas, elle serait précisément celle qui empêche les hommes de croire au Fils de Dieu : Jésus. C'est bien en effet sur ce point particulier que l'Apôtre Jean attire notre attention lorsqu'il dit dans son prologue : « La lumière (du Christ) luit dans la ténèbre, et la ténèbre ne l'a pas reçue... » (1/4). Le mot semble avoir un sens spécifique dans le langage des Apôtres : la Ténèbre, c'est l'aveuglement qui empêche les hommes de recevoir la Lumière du fils de Dieu (Jn.1/9). C'est cette même ténèbre qui subsiste aujourd'hui, et que la science ni la technique ne peuvent dissiper.

« C'est pourquoi, prenez la panoplie de Dieu, afin de pouvoir résister au jour mauvais, et après avoir tout surmonté, rester debout. »

« Au jour mauvais » : l'expression grecque est très forte : « en ce jour, ce mauvais jour ». Il s'agit d'un temps relativement court qui est désigné par ce mot « jour », pendant lequel Satan exerce encore une influence sur la race déchue d'Adam. Il sait que « ses jours sont comptés... » L'ambiance que les Apôtres respiraient dans le monde païen était sans doute pire que la nôtre : l'Esprit de Dieu a travaillé la conscience humaine, et même à certaines époques, en certains lieux bénis, on a pu croire que le Royaume de Dieu était là. Saint Augustin ne voyait-il pas – assez confusément il faut le dire – le millénaire arriver parce que les empereurs romains s'étaient convertis au Christianisme ? L'illusion était possible en raison d'un grand changement de mentalité et de mœurs avec l'époque précédente. Nous jugeons aujourd'hui ce « millénaire chrétien » bien sévèrement, puisqu'il fut illustré par toutes sortes d'horreurs et de fléaux : preuve évidente que, malgré l'étiquette, Satan était encore dans le flacon !

« *après avoir surmonté* » : peut-être était-il préférable de traduire : « après avoir tout écarté », ou encore « après être venu à bout de tout ». Qu'est-ce que ce « tout » dont parle Paul ? C'est tout ce qui est contraire au Royaume et qui s'oppose au Salut de l'homme. Il faut donc que la doctrine soit parfaite et intégrale, pour que les dernières zones d'ombre de la conscience humaine soient dissipées par la lumière du Christ, et, par voie de conséquence, que les structures sociales et religieuses tributaires de ces ténèbres, - de cette ténèbre – soient anéanties. Nul doute en effet que par l'introduction des « traditions humaines », héritées du paganisme, inspirées par l'avarice, l'ambition, l'orgueil, etc... dans l'Eglise, a paralysé jusqu'ici la force libératrice de l'Évangile. Là encore, il faut faire, par l'Esprit de Dieu et la règle de la Foi, un discernement exact.

« *rester debout* » : survivre. C'est ce que Paul dit de lui-même dans sa 2^{ème} à Timothée : « J'ai gardé la foi », alors que dans cette même épître, il déclare aussi : « tous m'ont abandonné » (2 Tim.1/12, 1/15, 2/14, 4/5-7). Il confie à son cher fils spirituel le « bon dépôt de la foi » avec la mission de ne le confier qu'à des « hommes sûrs ». C'est dire que très vite, dès l'époque apostolique, des influences judaïsantes et païennes ont altéré l'Évangile, comme le montre aussi l'Épître aux Galates. Si le « bon dépôt » confié à Timothée doit être gardé, par la providence toute puissante, « jusqu'en ce jour-là », c'est qu'il ne portera tout son fruit de Vérité et de vie qu'à la fin « du temps des nations » au terme duquel nous sommes arrivés ¹.

« *Soyez donc fermes : les reins ceints de la Vérité, revêtus de la cuirasse de la Justice, et sandales aux pieds, prêts à annoncer l'Évangile de la Paix* ». L'expression « les reins ceints de la Vérité », prend un relief saisissant dans la perspective où nous sommes. Paul dit équivalamment dans l'Épître aux Romains : « Ceux qui sont mus par l'Esprit de Dieu n'accomplissent pas l'œuvre de la chair... » ² Ce n'est pas en effet la vertu morale de la maîtrise de soi qui maintient l'homme dans le Bon Plaisir de Dieu, mais la connaissance exacte de ce Bon Plaisir, par lequel la maîtrise de soi devient chose facile. En effet, on voit alors clairement que toutes les puissances de l'Amour sont orientés vers la vie et non vers la mort. Nous lisons également dans l'Épître aux Galates (6/3) : « Celui qui sème dans l'Esprit récoltera de l'Esprit la vie éternelle ». N'oublions pas que l'expression biblique « les reins » signifie en général les puissances sexuelles.

L'expression « la cuirasse de la Justice » est d'Isaïe : elle caractérise le Messie (Is.52/7) ; de même les pieds chaussés de sandales pour aller partout annoncer l'Évangile de la Paix » (Is.40/3). Il faut prendre en mains les moyens de diffusion de la pensée les plus efficaces, pour que l'Évangile soit porté jusqu'aux extrémités du monde ; il faut espérer que le Père permettra au moment voulu que les moyens techniques de la presse, de la radio, de la TV, etc... seront arrachés à la puissance diabolique, et rendus à leur véritable destination : celle d'annoncer partout Jésus-Christ, dans toute l'authenticité de son Mystère.

« *Et surtout, prenez le bouclier de la Foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Mauvais* ». C'est dans le même sens que Pierre nous recommande, lui aussi, de nous méfier du Diable « qui rôde comme un lion rugissant, cherchant

¹ - Lc.21/24. Puisque Jérusalem n'est plus foulé par les nations, mais revenu aux Juifs, - au moins en partie - nous en concluons que le temps des nations est sur le point de s'achever.

² - Rom.8/1-13 + réf. Ces paroles de Paul opposant les deux ordres de la chair et de l'Esprit ne se comprennent que dans les perspectives où nous sommes.

quelqu'un à dévorer ; résistez-lui fermement dans la foi... » (1Pe.5/8). Pierre et Paul sont donc bien d'accord avec Jean : c'est la foi qui remporte la victoire. Mais quelle foi ? Non pas cette simple « confiance » aveugle, méritoire certes, mais insuffisante et fragile, si répandue en notre temps, puisque les symboles semblent avoir perdu leur sens auprès de la plupart des baptisés ! Mais la foi intelligente et clairvoyante, qui pénètre le Mystère de Dieu, et qui par là est une lumière pour la vie. Sur cette foi-là, le Diable n'a plus aucune prise. Cette foi est celle même de Marie.

« prenez aussi le casque du Salut et le glaive de l'Esprit qui est la Parole de Dieu ». Les blessures à la tête sont les plus graves : nous le savons mieux que les Anciens : le casque est utilisé non seulement par les militaires, mais aussi par les motocyclistes, les spéléologues, les mineurs, etc... Paul met en relation le « casque » et le « salut », c'est-à-dire la santé qui exige l'intégrité de l'être, et tout spécialement du système nerveux dont la principale partie est dans la tête. Le Salut n'est autre que cette pleine santé qui aboutit au triomphe sur la mort. Tel est l'objet des promesses du Christ qui soutiennent notre espérance.

Le glaive est l'arme offensive, c'est la Parole de Dieu à double tranchant, parole cependant qui n'est efficace que si elle est inspirée par l'Esprit : car la lettre peut tuer. Ce n'est que par les dons de l'Esprit : Sagesse, Science, Intelligence, que l'on perçoit la cohérence interne et vivifiante de la Parole, de tout le donné révélé, et c'est alors seulement que l'argumentation est convaincante. L'Esprit par lequel la Parole doit être maniée comme un glaive, est Amour autant que Vérité...

« Faites en tout temps, par l'Esprit, toutes sortes de prières et de supplications, et pour cela veillez avec une vigilance continuelle, et priez pour tous les saints... » Le Seigneur disait de même : « Il faut toujours prier » puisque la prière est le « désir d'amour », « desiderium caritatis », désir ardent et toujours éveillé que l'amour vienne dans le monde, et que les hommes trouvent la vie, le bonheur, la joie dans la connaissance de la Trinité Sainte. Les formules de prière ne valent que dans la mesure où elles sont une expression sentie et intelligente de ce gémissement ineffable de l'Esprit qui supplie en nous et sait mieux que nous ce qui nous convient (Rom.8/26-27). Telle est cette vigilance intérieure qui est la caractéristique la plus fondamentale de ce combat que nous avons à mener contre les puissances célestes.

Est-il besoin de rappeler que les Apôtres s'étaient endormis lorsque le Christ livrait le suprême combat contre ces Ténèbres, alors qu'il leur avait recommandé : « Veillez et priez pour ne pas succomber à l'épreuve... » (Mt.26/26-46). Rappelons les nombreux enseignements de Jésus sur la vigilance : la parabole des serviteurs qui attendent le retour de leur maître ; celle des vierges qui, toutes s'étaient assoupies et endormies, parce que l'époux tardait à venir. Toutes ces paraboles nous prédisent un retour « tardif » du Seigneur. « S'il vient à la deuxième ou à la troisième veille de la nuit, ou même au point du jour... » Oui, il est bien probable que nous sommes à la fin de cette longue veille, puisque même les vierges sages se sont endormies, c'est-à-dire que la foi véritable est sur le point de s'éteindre. « Lorsque le Fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la Terre ? » (Lc.18/8).

Telles sont les principales caractéristiques de ce Combat Spirituel dans lequel nous sommes engagés à la suite de Jésus. Nous en voyons l'enjeu : il ne s'agit pas seulement, comme on pouvait le dire au siècle dernier, du « salut de l'âme », mais bien de la Rédemption du monde ! C'est tout autre chose, c'est une autre dimension ! Il s'agit de

vaincre l'Ange exterminateur placé à la porte du Paradis Terrestre pour écarter l'homme de l'Arbre de la vie. En effet, le vainqueur recevra cette récompense : « l'accès à l'Arbre de vie qui est planté au paradis de Dieu » (Ap.2/7). Oui, il s'agit d'instaurer un ordre biopsychologique entièrement nouveau, où le Démon n'ait nulle prise, où l'Esprit de Dieu ne soit plus contristé. Le travail de rectification de notre pensée, de notre conscience, de nos réflexes même est nécessaire : il faut mortifier le vieil homme pour faire grandir en nous l'homme nouveau. Ce mystère de vie et de mort, nous allons en tracer une esquisse dans le chapitre suivant afin que chacun ait plus de facilité pour adapter son cœur aux vues de Dieu, pour se guérir des séquelles du péché que nous avons déjà signalées : la peur de Dieu, la honte envers le corps, et tous les autres « complexes » dont souffrent les fils d'Adam, nous mêmes tout autant que ceux qui nous ont précédés. Mais nous avons plus de chance qu'eux d'obtenir la guérison complète, en fonction même des efforts de sanctification qu'ils ont accomplis avant nous.

- Fin du chapitre 9 -

Chapitre 10

La rectification des tendances

Jésus et ses disciples montaient à Jérusalem. Il leur fallait passer par la Samarie ; ils demandèrent l'hospitalité dans une bourgade qui refusa de les recevoir.

« Voyant cela, les disciples Jacques et Jean dirent : « Seigneur, veux-tu qu'un feu descende du ciel et les consume ? ». Mais s'étant retourné, il les réprimanda et leur dit : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre, mais pour sauver les hommes » (Lc.9/51s).

Jacques et Jean étaient les « colonnes ». A cette date, ils avaient déjà vu le Christ dans la gloire de la Transfiguration. Ils étaient initiés à son secret, ils étaient entrés dans l'intelligence du Mystère révélé aux petits et caché aux sages et aux habiles... Ils avaient subi en Israël la longue pédagogie de la Loi, et pendant près de deux ans, ils avaient été auprès de Jésus, à l'école du souverain Maître ; leur réaction agressive nous est infiniment précieuse ; elle nous invite à réfléchir sur nous-mêmes ; elle nous apprend que la connaissance des Vérités de la foi, l'instruction et l'éducation que nous avons reçues dans l'Eglise n'ont peut-être pas suffi à nous donner le véritable Esprit de Jésus-Christ. C'est à nous, en effet, à travers le Texte sacré, que Jésus s'adresse : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes » ; comme aussi c'est à nous qu'il déclare, par dessus les siècles : « Hommes de peu de foi, que vous êtes lents et lourds pour croire ce qu'ont annoncé les Prophètes... »

C'est pourquoi la « rectification des tendances » est un travail considérable et souverainement important, il doit être mené jusqu'au terme, jusqu'à ce que nos réflexes les plus profonds, comme aussi les plus spontanés, deviennent parfaitement soumis à l'Esprit de Jésus-Christ en nous. Nombre d'auteurs spirituels ont longuement travaillé dans ce sens ; dans ce domaine, la littérature chrétienne est surabondante et très efficace pour qui veut se donner la peine de lire. Sans parler des Pères et des Docteurs d'autrefois, évoquons ceux qui sont plus proches de nous dans le temps et dans l'espace : saint François de Sales, et toute « l'école française » qui a suivi : Bérulle, Ollier, Vincent de Paul... les innombrables commentaires et retraites que les Pères jésuites ont donné des « exercices spirituels » de leur fondateur. Evoquons sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, où nous lisons dans « l'Histoire d'une âme » l'extrême attention par laquelle elle a su dominer en elle-même les plus petits mouvements de révolte, de mécontentement, d'agressivité, d'orgueil ; et cela dans la serre chaude d'une communauté religieuse où les membres sont sans cesse au coude à coude, dans une situation psychologique des plus inconfortables... C'est saint Jean de la Croix qui insiste le plus sur ce qu'il appelle lui la « mortification des tendances ». Le grand maître de la vie spirituelle veut par là conduire son disciple, par la voie qu'il a expérimentée lui-même, à cette union consciente et constante à Dieu, car il est assuré, comme nous le sommes avec lui, que c'est le parfait rétablissement de la Relation de la créature à son Créateur qui déterminera pour elle la vie impérissable.

Qui pourrait dire la richesse et la valeur de tous ces maîtres, dont les ouvrages, il faut le constater, tombent dans l'oubli... Les meilleurs ne sont pas toujours les plus volumineux : je pense à saint Grignon de Montfort avec son « Secret de Marie », sa

« Lettre aux amis de la Croix » ; je pense au Père Caussade avec son « Abandon à la divine providence »... Plût à Dieu que ces ouvrages aient été lus autant que les chansons de geste, les romans de chevalerie, et toutes les productions inspirées de l'esprit de ce siècle... La conscience chrétienne aurait fait de merveilleux progrès dans les voies de la sainteté et de la Justice. Ces ouvrages n'ont rien perdu de leur actualité, pour la bonne raison que le sujet dont ils traitent surpasse le déroulement du temps. Beaucoup de nos contemporains en effet n'en sont encore qu'aux « rudiments » alors que, depuis longtemps, ils auraient dû passer maîtres ! (Hb.5/11s). La diversité de ces ouvrages est telle, comme aussi celle des caractères et des tempéraments de leurs auteurs, qu'il est impossible que quelque homme que ce soit ne trouve pas parmi eux un ami, et un style parfaitement adapté à sa tournure d'esprit, à sa manière de comprendre. Il faut espérer que toutes ces richesses seront exploitées dans le Millénaire qui vient avec autant de zèle que l'on exploite aujourd'hui les mines d'or et les champs de pétrole.

C'est alors que l'esprit humain, ayant abandonné les fadaises de la politique et la poursuite de la lune, se tournera enfin vers sa propre destinée et s'occupera de la régénérer par la grâce de Dieu.

C'est dire que le sujet de cette « rectification des tendances », ou si l'on veut de l'harmonisation de la Créature humaine au Bon Plaisir divin est un sujet immense, qui mériterait à lui seul un livre entier. Un de plus ! Nous ne ferons ici qu'esquisser quelques directions capitales, qui seront d'ailleurs plus approfondies dans la deuxième partie de ce Traité.

Les auteurs anciens parlaient de « mortification » : ils n'avaient pas tort, puisqu'ils s'appuyaient sur la Parole de Paul, dans l'Épître aux Ephésiens, que nous reproduisons ici :

« Voilà donc ce que je dis et dont je porte témoignage dans le Seigneur : il ne faut plus vous conduire comme se conduisent les peuples, dans la sottise de leur aveuglement, aveuglés qu'ils sont dans leur intelligence, étrangers à la vie de Dieu, en raison de l'ignorance qui est en eux, et de la dureté de leur cœur ; dans la désespérance, ils se sont livrés à la débauche, en vue d'accomplir toute impureté dans la convoitise. Pour vous, ce n'est pas ainsi que vous avez appris le Christ – si toutefois vous l'avez entendu, et si vous avez été instruits selon la Vérité (qui est) en Jésus ; il vous faut déposer le vieil homme qui, selon l'ancienne conduite, se corrompait en suivant la convoitise de l'erreur. Renouvelez par l'Esprit votre mentalité, et revêtez l'homme nouveau, celui qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté de la Vérité. »

Ce texte développe cette autre parole de Paul : « Revêtez le Christ-Jésus ». Nous voyons donc bien qu'il n'y a pas qu'une « mortification » des tendances, mais une rectification et un renouvellement. En suivant ce texte de près, nous serons amenés, en pénétrant la pensée de l'Apôtre, à compléter ce que les auteurs spirituels des temps passés pouvaient dire en leur temps, en dépassant la mentalité dualiste qui était habituellement la leur, et ne sortait pas l'homme de la désespérance.

En effet, si l'on admet, selon la pensée gréco-latine occidentale, que l'homme est « naturellement mortel », et que ce n'est qu'après la mort que commence la « vie éternelle », il faut donc, en toute logique, accepter la mort, l'appeler de nos vœux, au besoin même la provoquer, non pas par un suicide caractérisé – ce qui serait tout de

même insupportable - mais en exténuant le corps par d'excessives pénitences. Telle fut la pensée qui présida aux cilices, aux disciplines, aux chaînes de fer passées autour de la taille, aux corselets munis de pointes tournées vers l'intérieur qui s'enfonçaient dans les chairs, et d'autres procédés barbares qui tenaient davantage du fétichisme que de l'Évangile, et dont Dieu, - quelle gloire pouvait-il en retirer ? - n'a jamais parlé nulle part. Loin de nous la pensée de nier la valeur de certaines pénitences corporelles pour aider à cette conversion du cœur et de l'esprit, à ce changement de regard qui, spirituellement, peut être aussi douloureux que le fait de s'arracher un œil : « Si ton œil te scandalise, arrache-le et jette-le loin de toi... » Hélas, la plupart des gens reculent devant cet effort sur eux-mêmes qui leur permettrait de triompher du scandale que provoque la Vérité ! Mais nous voyons ici clairement par la parole de l'Apôtre, que la « mortification » - le mot même n'est pas dans le Texte sacré - ne peut être que celle de la convoitise, de l'avarice, de la cupidité, et autres tendances de l'homme charnel ; elles ne peuvent être détruites qu'en étant « retournées ». La graphologie nous révèle, dit-on, que saint Vincent de Paul était de nature terriblement avare ! Il s'est tiré d'affaire en assurant pour les pauvres d'innombrables richesses de secours et d'hospitalité.

Venons maintenant au Texte de l'Apôtre :

17 - « *Voilà donc ce que je dis et dont je porte témoignage dans le Seigneur* ». Paul donne ici un enseignement important : « ce que je dis », « dont je porte témoignage ». Comme il dit aussi d'ailleurs : « Je veux que vous le sachiez... » (1 Cor.11/1).

« *donc* » : Paul tire la conclusion de toute son Épître, de tout le développement précédent, où il a exposé le Mystère de Jésus-Christ. (C'est pourquoi nous demandons au lecteur qui ne l'a pas présent à l'esprit, de relire cette prodigieuse épître où brûle la flamme apostolique). Nous sommes appelés à entrer nous aussi dans ce Mystère de Jésus-Christ, pour recevoir en plénitude l'Amour de Dieu dans toutes ses dimensions, être remplis de la plénitude de Dieu. Comment un tel idéal sera-t-il réalisé ? Par la puissance constructive de l'Esprit-Saint agissant en nous, à condition que nous voulions bien l'accueillir et nous prêter librement et totalement à son œuvre de sanctification. C'est bien là l'objet de ces v.17-24 ; il faut que toutes nos tendances se retournent dans le sens de l'Esprit de Dieu.

18 - « *Il ne faut plus vous conduire comme se conduisent les peuples, dans la sottise de leur aveuglement, aveuglés qu'ils sont dans leur intelligence, étrangers à la vie de Dieu, en raison de l'ignorance qui est en eux, et de la dureté de leur cœur* ». Le changement de « conduite » ou de « comportement » dépend directement de la lumière que la foi dans le Christ-Jésus projette aussi bien sur le monde et ses errements, que sur les détours intimes de nos consciences, et surtout sur le Bon Plaisir de Dieu, qui était entièrement ignoré chez les peuples, ou les races...

A vrai dire, les anciens peuples possédaient dans leurs Sacerdotes et leurs institutions une certaine « tradition de Vérité » ; mais du temps de Paul, elle était presque entièrement dissoute dans l'idolâtrie. Les survivances institutionnelles - Vestales, mythes, lois sacrificielles, etc... semblent avoir perdu leur véritable signification symbolique.

« *les peuples* », ou les « nations », ou les « races ». On traduit en général, les « païens », ce qui n'est pas faux, mais ce qui prête à confusion. On suppose en effet que ces « païens » avaient des mœurs vraiment abominables, puisque déjà l'histoire des peuples chrétiens fourmillent d'exemples atroces : violences, carnages, exactions,

cruautés, dépravations de tout genre... que devait-il en être alors des peuples « païens » ? Là encore, un discernement s'impose : car les païens qui furent les premiers auditeurs des apôtres, étaient pour la plupart honnêtes et droits, et pratiquaient les vertus naturelles. L'ordre charnel dans lequel ils étaient, avec ses structures familiales, était tout de même un ordre, qui en bien des cas, l'emportait en valeur sur les désordres de la chrétienté ! Ces chrétiens issus du paganisme n'avaient pas besoin d'être moralisés. Ce que cherche l'Apôtre c'est à projeter sur la vie humaine toute la lumière de Jésus dans le mystère de son Incarnation. Son intention est d'arracher le lecteur à une « génération pervertie » (Phil.2/15) qui a ses gloires et ses avantages, malgré d'effroyables misères. C'est d'ailleurs ce qu'enseignait Pierre le jour de la Pentecôte (Ac.2/40), en désignant par ces mots « génération pervertie » non pas celle des païens, mais celle du peuple juif. L'Épître aux Galates montre assez que la lumière du Christ et le don de l'Esprit imposent aux nouveaux convertis d'abandonner non seulement leurs idoles, mais encore l'ordre périmé de la Loi et de la Circoncision, qui cependant assurait la grandeur du peuple juif. Donc dans le mot « peuples », il faut inclure aussi le peuple juif, dont la structure familiale et patriarcale présentait déjà une belle réussite.

« *Dans la sottise de leur entendement, aveuglés qu'ils sont dans leur intelligence...* » Le mot grec que nous traduisons par « sottise » est très fort : on pourrait le rendre aussi par « folie ». C'est le mot que Pierre emploie lorsqu'il dénonce « la folie de nos traditions paternelles » (1 Pe.1/18). Evidemment, quiconque a connu l'ordre virginal, quiconque a connu le fruit béni qu'il a donné en la personne de Jésus, « plein de grâce et de vérité », est obligé de taxer de « folie » le comportement de l'amour charnel. Mais il est difficile de faire admettre qu'il soit une folie pour ceux qui s'y trouvent engagés, surtout avec l'appui de la Loi, et de la surconscience collective de la race. C'est pourquoi les pires adversaires des disciples du Christ furent les Juifs.

« *leur entendement* » : on pourrait dire aussi « leur mentalité ». C'est l'esprit de l'homme qui « intègre » le comportement individuel et social tel qu'il se présente, sans en faire aucune critique, sans le juger par la Parole de Dieu. « Il faut faire comme tout le monde... », comme si l'universalité d'une conduite était la preuve de sa justice et de sa vérité. Nombre de conventions et de tabous justifient et renforcent une conduite humaine qui mène tout le monde à la mort, mais tout le monde la trouve bonne quand même.

C'est justement ce qu'indique le stique suivant : « *Aveuglés qu'ils sont dans leur intelligence* ». Le mot « intelligence » employé ici indique une « réflexion » sur la conduite humaine. Le fruit de cette réflexion est la « philosophie » (Col.2/8), contre laquelle l'Apôtre nous met en garde – mais l'absence de réflexion et de philosophie de la part des hommes est pire encore ! Si la Loi est la force du péché, la philosophie l'est également, puisqu'elle ne tient aucun compte de la Révélation divine : elle s'inspire de la conduite des hommes comme de sa seule source, et c'est là une source empoisonnée.

« *étrangers à la vie de Dieu* ». Les vrais fidèles ne sont plus étrangers à la vie de Dieu, ils ont reçu l'esprit d'adoption qui crie en eux : « Père ! » Mais à vrai dire, seuls Marie et Joseph ont été pleinement associés à la vie de Dieu, au niveau de la génération et des composantes fondamentales de l'Amour. Le mot traduit en général par « étrangers » est très fort : il indique une « contradiction » à la vie de Dieu, quelque chose de tout à fait autre. Nous pensons à la Parole du Seigneur : « Je ne vous ai jamais connus, artisans d'iniquité... » (Lc.13/25-27) ; ou encore à cette incise : « Vous ne connaissez ni moi ni mon Père » (Jn.8/19), et enfin aux « ténèbres extérieures » : extérieures à Dieu lui-même. L'homme pécheur - la race pécheresse d'Adam – alors qu'il

est maintenu dans l'acte de création de Dieu, est néanmoins « étranger à la vie de Dieu », c'est-à-dire hors de la connaissance pratique et de l'amour conscient des Trois Personnes divines. Il est régi par la loi des grands nombres quant à la génération, et par les tendances animales dont l'impulsion est contenue et freinée par les systèmes législatifs que les hommes se sont imposés pour pouvoir survivre au viol, à la violence, au crime, à la vengeance, etc...

« *en raison de l'ignorance qui est en eux et de la dureté de leur cœur* ». C'est la troisième fois, en cette courte phrase que l'Apôtre mentionne l'aveuglement de l'esprit ; il le désigne ici par le mot « ignorance », ce qui signifie que l'homme ne peut subsister et vivre vraiment que par la connaissance... la connaissance de Dieu et de sa Pensée. « Le peuple périt faute de connaissance », constatait déjà amèrement le prophète. Il ne s'agit pas ici de la connaissance scientifique, ni même de la culture littéraire, qui peuvent avoir certes leur utilité, mais de la connaissance du Verbe de Dieu qu'il nous a livrée pour nous instruire et nous diriger dans nos voies. « La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi Père et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ » (Jn.17/3). La « dureté » du cœur : ou peut-être mieux « l'endurcissement » ou « l'alourdissement » du cœur. Elle n'est pas première, elle est une conséquence du péché, provoquée le plus souvent par le scandale de ce monde sur les jeunes enfants, qui se durcissent et se révoltent pour surmonter leur chagrin. Prévoyant les derniers temps, Paul annonce que cette dureté de cœur prendra des proportions démesurées. Nous l'avons vu récemment, dans le cas des persécutions que les Juifs ont subies en Allemagne... les goulags soviétiques, l'extermination des Ukrainiens par la famine orchestrée, des Cambodgiens par les Kmers Rouges, etc... La liste est longue, et elle est loin d'être close.

19 – « *dans la désespérance, ils se sont livrés à la débauche, en vue d'accomplir toute impureté dans la convoitise* ». Ce processus de « désespérance » est celui qui est parfaitement explicité dans le ch.2 de la Sagesse. C'est en face de la mort, considérée comme inévitable et sans remède, que « l'A quoi bon ? » pousse l'homme à toutes sortes d'expériences, élégantes ou sordides, par lesquelles il sort de l'ordre légal et familial, parce qu'il sent confusément que cet ordre n'est pas encore celui qui convient. Mais ce qu'il trouve alors est bien pire... La vraie solution consiste en un dépassement de l'ordre familial par un retour à l'Alliance virginale première.

Si le Christianisme ne nous a pas conduits jusqu'à la réalisation des Promesses, c'est que les meilleurs auteurs – tels ceux évoqués ci-dessus – ne sont pas sortis eux-mêmes de la désespérance. Ils étaient fort au-dessous de la foi de Pierre, qui s'attachait au Seigneur en lui disant : « Seigneur, à qui irions-nous ? Toi seul as les paroles de la vie éternelle. » C'est à partir de ce moment-là seulement, lorsque l'on s'attache au Seigneur parce qu'il a dit : « Celui qui garde ma Parole ne verra jamais la mort » (Jn.8/51) que tombe la désespérance, que l'on peut enfin travailler positivement jusqu'à cette acquisition de la Vérité toute entière qui nous délivrera » (Jn.8/32-33).

« *dans la convoitise* », ou « l'avarice ». C'est bien ce que nous voyons aujourd'hui, et tout spécialement dans la prostitution commerciale – abomination que les anciens ne connaissaient pas.

20 – « *Pour vous, ce n'est pas ainsi que vous avez appris le Christ – si toutefois vous l'avez entendu, et si vous avez été instruits selon la Vérité (qui est) en Jésus* ». Paul écrit à des chrétiens : c'est bien à eux, en effet, que sont adressées toutes les Epîtres. Il suppose qu'ils ont reçu l'enseignement de base, ce qu'il appelle, dans l'Epître aux

Hébreux : « le type de doctrine ». Sans cette vue synthétique de la Foi, qui vient de l'évangélisation, le texte des Epîtres est inintelligible ; c'est pourquoi les historiens et les savants non-chrétiens qui les ont étudiées avec tant d'érudition n'y ont rien compris du tout. Ils n'étaient pas dans l'Eglise, dans l'axe de la foi, et c'est pourquoi un texte grammaticalement simple, en général, leur a « posé tant de problèmes » !... or ce type de doctrine, qui donne la clé des textes, c'est la confiance de Marie aux Apôtres, lorsqu'elle leur dévoila le Mystère de Jésus, à savoir sa conception virginale et spirituelle. Beaucoup n'ont connu le Christ que « selon la chair », c'est-à-dire par sa vie publique (2 cor.5/16). Et il est fort possible qu'il y ait eu des chrétiens, dès l'époque apostolique, qui aient adhéré au Christ, qui aient été baptisés en son Nom, sans avoir la connaissance explicite de son « Mystère ». Ainsi en fut-il sans doute de beaucoup de ceux qui, le jour de la Pentecôte, furent persuadés par le témoignage de Pierre. Témoins également de cette ignorance, les hommes d'Ephèse, dont les Actes nous racontent qu'ils avaient adhéré à la prédication de Jean-Baptiste, mais qui ignoraient qu'il y eut un « Esprit » (Act.19/1s).

C'est pourquoi la réticence de Paul est parfaitement justifiée. Au cours des âges combien de chrétiens baptisés ignoreront presque tout des vérités de Foi, de la « Vérité qui est en Jésus » ! Et c'est évidemment cette ignorance qui explique le retard de la Rédemption et de la régénération de l'humanité par l'Esprit de Dieu.

21- *« Il vous faut déposer le vieil homme qui, selon l'ancienne conduite, se corrompait en suivant la convoitise de l'erreur ».* Non pas « faire mourir », « mortifier », comme on l'a dit longtemps, mais « déposer ». Déposer, c'est-à-dire renoncer aux anciens réflexes, à l'ancienne animalité, à tout ce qui ne s'inspire pas de la Foi et de ses Mystères, et de la Parole de Dieu dont l'expression parfaite est l'Evangile. Ce « vieil homme » est « l'homme charnel », ou « psychique, ou animal », qui par sa génération est tributaire de la race d'Adam, frappé par les sentences. Celui qui « par nature est fils de colère » (Eph.2/3). « Tu retourneras à la poussière d'où tu as été tiré ». C'est pourquoi dans un sens, il n'est pas faux de parler de « mortification » du vieil homme, à condition de ne pas mortifier ce qui en l'homme vient de Dieu et demeure par conséquent saint et sacré. Il ne faut pas tuer la nature humaine, mais écarter ce qui en elle est devenu mauvais par suite de la « convoitise provenant de l'erreur ».

Alors que les puissances de l'amour étaient jusqu'ici « court-circuité » et orientées vers le « moi », vers le « recherche du moi », soit personnel, soit collectif, social, familial, national ; etc... désormais les puissances de l'amour sont replacés dans leur ordre véritable, selon la prescription qui est donnée au début du ch.5 de cette épître :

« Soyez les imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour à l'exemple du Christ, qui nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous en oblation et sacrifice de bonne odeur... »

Chacun devra donc prendre garde et veiller attentivement sur lui-même, pour observer si l'intention qui le pousse, tant dans les paroles que dans l'activité, procède du « moi », ou de l'Amour. La recherche du moi peut se cacher dans les plus grandes générosités extérieures, sous les plus grands dévouements... tout au moins pendant un certain temps. C'est surtout dans les petites choses qu'il faut y prendre garde, en observant la parole du Seigneur : « Celui qui n'aura pas été fidèle dans les petites choses ne sera pas non plus fidèle dans les grandes... » (Lc.16/10) Ainsi la vigilance sur soi-même, et sur les intentions de son cœur est la seule manière d'aboutir à cette « super-conscience » par laquelle on demeure en résonance avec l'Esprit de Dieu, dans

l'imitation de Jésus-Christ, pour l'amour, l'adoration et la gloire du Père. Cette attention intérieure, ce regard de l'âme sur la Trinité créatrice sont indispensables. Un horloger peut-il se permettre d'être distrait en montant les rouages d'une montre ? Un comptable peut-il se permettre des distractions dans son travail ? De même celui qui veut adhérer au Bon Plaisir de Dieu dans sa totalité ne peut se permettre de « distraction », pendant le temps très court qui lui est donné sur la Terre pour acquérir la plénitude de l'âge et accomplir ainsi les promesses.

23- « *Renouvelez par l'Esprit votre mentalité, et revêtez l'homme nouveau, celui qui a été créé selon Dieu dans la Justice et la sainteté de la Vérité.* » Grammaticalement on peut traduire aussi : « Renouvelez-vous par l'esprit de votre entendement, ou de votre mentalité ». Mais nous ne comprenons pas ce que signifie : « l'esprit de votre entendement ». Cette redondance n'aurait aucun sens. Il faut comme toujours entendre le mot « pneuma » dans le sens de l'Esprit-Saint, et faire du génitif qui suit un génitif d'origine. On obtient alors : « par l'Esprit-Saint, sortez, en vous renouvelant, de votre mentalité », ce qui est équivalent ou presque, à la traduction que nous proposons. « L'entendement » que nous avons reçu dans ce monde, en raison de son scandale, est contraire à l'Esprit et aux intentions de Dieu. Il faut donc en sortir ; mais comment ? Par la grâce illuminative et réconfortante de l'Esprit-Saint. Paul suppose en effet que ses lecteurs sont baptisés dans l'Esprit-Saint.

« *L'homme nouveau* ». C'est bien la créature nouvelle dont Paul parle dans l'Épître aux Galates, lorsqu'il dit : « La circoncision n'est rien, ni l'incirconcision, il s'agit d'être une nouvelle créature » (Gal.6/15). C'est la naissance d'En Haut, par l'eau et par l'Esprit, dont Jésus parle avec Nicodème (Jn.3) sans laquelle aucun homme ne peut entrer au Royaume de Dieu. C'est donc l'être baptismal, le fils d'adoption qu'il faut faire grandir et développer, « comme des enfants nouveau-nés », en les nourrissant avec le « lait du Verbe » (1 Pe.2/2). Malheureusement, repris par l'ambiance de ce monde, par les « principautés qui sont dans les airs », beaucoup de chrétiens restent presque entièrement ignorants de la transformation qui s'est faite en eux, et le baptême qu'ils ont reçu reste comme un germe desséché, incapable de porter un fruit. L'être nouveau en eux est mort de faim, privé de la Parole de Dieu, et aussi, il faut le dire, de l'ambiance liturgique de l'Eglise.

« *créé selon Dieu* », ce qui signifie clairement, que l'homme ancien, le vieil homme qui « allait se corrompant », n'était pas créé selon Dieu, mais « selon le dessein de la chair, la volonté de l'homme » (Jn.1/13) ou même selon la perfidie diabolique, puisque Jésus le dit ouvertement aux Pharisiens : « Vous avez le Diable pour Père » (Jn.8/44) ; la Foi et le Baptême nous arrachent à l'emprise diabolique pour nous placer sacramentellement – artificiellement si l'on veut, mais d'une manière très réelle – dans le Plan de Dieu, dans la Filiation du Père. « Nous sommes appelés fils de Dieu et nous le sommes ».

« *dans la justice et la sainteté de la Vérité* ». Le mot « justice » est à entendre dans le sens biblique : c'est la correspondance exacte de la créature au Bon Vouloir de son Créateur. Nous pourrions dire : dans l'exactitude de la Pensée divine. C'est aussi la définition de la sainteté. C'est pourquoi les mots « sainteté et vérité » précisent ce mot « justice ». La vérité est celle qui a été manifestée en Jésus, qui est saint parce qu'il a été conçu saintement. « Je suis né et je suis venu en ce monde pour porter témoignage à la Vérité » (Jn.18/37).

Tel est donc ce texte capital de Paul qui nous révèle que l'effort « moral » ou ascétique du chrétien n'a pas pour but de réaliser un type d'homme seulement, un « humanisme » ; tel était par exemple l'idéal des Grecs, le « kaloskagathos » : l'homme beau et bon ; tel fut toujours l'idéal des sages et des philosophes quelle que fût la voie particulière par laquelle ils prétendaient amener l'homme à une certaine perfection, à une certaine vertu. L'effort que nous avons à faire par la rectification des tendances vise à un idéal plus élevé : fils du Père, membre du Christ, animé par l'Esprit, et cela nous est possible en raison de la réconciliation et de la réfection opérées en nous par la grâce de Dieu.

Il nous faut donc revenir au-delà de l'histoire du péché et de toutes les déficiences qui en furent, hélas, les conséquences dans l'histoire. Il nous faut revenir au temps de l'innocence originelle, où l'homme ne connaissait ni la peur de Dieu, ni la honte envers lui-même. C'est d'abord cet état d'enfance, qui fait table rase des scandales de ce monde : « Si vous ne vous retournez pas pour redevenir comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux » ; mais c'est aussi une innocence réfléchie, comprise et voulue en toute liberté ; une innocence de disponibilité pour le plus haut service de Dieu : l'adoration en Esprit et en Vérité et ensuite le ministère de la Parole, jusqu'à ce que la connaissance de Yahvé remplisse toute conscience d'homme comme l'eau remplit le fond des mers (Is.11/9).

Un tel idéal, qui dépasse de loin tout ce qu'un humaniste peut rêver, est celui de la Sainteté de Jésus lui-même. Il exige, pour être atteint, la Grâce capitale du Christ, ou grâce sanctifiante, dont l'étude fera l'objet du chapitre suivant.

- Fin du chapitre 10 -

Chapitre 11

La Grâce capitale de Jésus-Christ

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire », disait Jésus à ses disciples, leur présentant l'apologue de la Vigne véritable dont il est le cep, et dont nous sommes les sarments :

*« De même qu'un sarment ne peut porter du fruit s'il ne demeure sur la vigne,
« de même vous autres si vous ne demeurez en moi » (Jn. 15).*

Et Paul qui sait, lui, par expérience, ce que représente la puissance agissante de la Grâce du Christ, s'écrie dans l'enthousiasme de sa foi apostolique : « Je puis tout en celui qui me fortifie » (Phil.4/13 ; Col.1/29).

Et pourtant combien d'ouvrages se sont faits dans le monde ! Depuis les pyramides de l'Egypte, les cirques et les théâtres grecs, les voies romaines, les mausolées, les temples... et de nos jours les voies ferrées, les routes, les ouvrages d'art, les tunnels, les ponts, les barrages, les usines thermoélectriques, les pylônes et les câbles porteurs d'énergie... les mines, les hauts-fourneaux, les innombrables machines qui en sortent, puisque l'on produit en certains pays dix fois plus d'acier que de pain !... Tout cela n'est pas fait « au Nom du Seigneur » et existe quand même ! Toutefois c'est là, me semble-t-il, la manifestation de la fureur de vivre et de se glorifier lui-même qui a poussé l'homme à se perdre plutôt qu'à se trouver, à se réaliser dans l'œuvre de ses mains, ces « idoles » que dénonçait le psalmiste :

*« Elles ont une bouche et ne parlent pas,
« elles ont des yeux et ne voient pas,
« elles ont des oreilles et n'entendent pas,
« elles ont un nez et ne sentent pas :
« comme elles seront ceux qui les firent,
« quiconque met en elles sa foi... (Ps.113)*

Et Jésus disait plus simplement encore, dès les premiers versets du prologue de son Evangile :

« Ce qui advient sans lui n'existe pas » (Jn. 1/3) ¹

Pourquoi donc ? Parce que tous ces efforts sont finalement anéantis par la mort qui les arrête et qui souvent en découle ; ils laissent l'homme aussi démuni qu'auparavant devant le grand problème de sa destinée, de sa relation à Dieu, peut-être un peu plus

¹ - Je ne vois pas d'autre moyen de traduire ce texte, qui à première vue semble si mystérieux. Il existe – mais ce n'est qu'une apparence – toute une activité humaine qui, se faisant hors de Dieu, sans référence au Créateur et à son Verbe, n'est qu'une « vanité et poursuite du vent ». C'est ce que démontre les ruines désolées des civilisations antiques qui furent si brillantes. La civilisation technique a des fondements plus fragiles que celle des pharaons : elle durera beaucoup moins longtemps.

infatué de lui-même. Certes l'homme a pour vocation d'aménager la terre, de « cultiver et de garder le jardin », mais il est créé avant tout pour se réaliser lui-même et le travail de ses mains est bon dans la mesure où il favorise l'épanouissement personnel de l'homme et de toutes ses facultés. Si au contraire l'homme s'aliène, se perd, se dissout dans son travail, qui devient alors une agitation stérile et décevante, à quoi bon ? C'est alors que la parole de l'Ecclésiaste vient nous rappeler l'essentiel : « Que revient-il à l'homme de toute la peine qu'il se donne sous le soleil ? »

La seule chose importante, et que l'homme jusqu'ici n'a pu atteindre, hormis les « Gloires » de notre Salut, est de « porter un fruit qui demeure éternellement », comme le proposait Jésus à ses disciples : « Je vous ai établis pour que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure » (Jn.15/16). C'est le Verbe Créateur qui parle ainsi, lui qui soutient toutes choses par sa Parole efficace ; si nous prenons conscience de ce que ces mots signifient, nous voyons avec évidence qu'en dehors de LUI, nous sommes perdus. Car le Salut n'est autre que la construction d'un corps, l'avènement en ce monde d'un organisme vivant, qui reprend les cellules éparses et disloquées du vieux « corps de péché », celui d'Adam, pour les régénérer et les intégrer à nouveau dans la vie. Comme tout animal possède un sang qui nourrit et irrigue ses tissus, comme toute plante possède une sève qui apporte à toutes ses fibres les éléments indispensables à sa croissance, ainsi la Grâce du Christ est cette sève vivifiante, ce sang nourricier, par lequel chacun de nous reçoit croissance et force, épanouissement et développement, - à condition qu'une collaboration libre et active à ce courant divin lui permette de faire fructifier en nous, au maximum, les talents et les facultés reçus. La vie est en expansion, non seulement parce que de nouveaux êtres apparaissent sans cesse, mais parce que ceux qui existent doivent atteindre la « plénitude d'âge ».

Cette perspective nous fait comprendre le sens du mot « capitale » que nous joignons à « Grâce ». Capitale dérive de « caput », tête : c'est la Grâce qui vient de la Tête et qui se répand dans tout le corps, tout comme l'influx nerveux part du cerveau, ordonne les mouvements des organes fondamentaux, cœur, foie, viscères, poumons... et intimement aux membres les ordres qui orientent leur activité. Ainsi le Christ construit et dirige son propre Corps. Il arrive hélas, tout comme dans l'état encore déficient de notre corps mortel, que certaines cellules refusent d'obéir à l'influx vital qui vient de la tête : c'est cela qui paralyse la guérison et retarde la croissance. D'ailleurs l'état morbide de l'humanité est la manifestation de sa rupture, de son apostasie : elle est en non-accord, en non résonance avec le Seigneur, et c'est pourquoi elle est frappée de si grandes plaies.

Rien n'est meilleur pour comprendre cette nécessité et cette importance de la Grâce capitale du Christ, et pour se disposer à la recevoir, que de méditer les Textes inspirés par l'Esprit de Dieu, qu'ils émanent de la bouche de notre Seigneur, ou de la plume des Apôtres. L'un de ces textes est tout à fait remarquable : il constitue une sorte de description prophétique et scientifique des structures anatomiques et des fonctions physiologique des organes du corps, qui n'ont été découvertes par les chercheurs que dans ces tous derniers temps. Nous le trouvons au chapitre 4 de l'Epître aux Ephésiens (v.15-17) : je ne pense pas qu'il soit possible de trouver une meilleure définition pour expliquer en peu de mots en quoi consiste un organisme vivant : ¹

¹ - La notion d'organisme vivant et différencié, cellulaire, qui n'est apparue qu'après l'invention du microscope, prédite ici clairement par les Apôtres, avait échappé pendant la période de la religion individualiste toute orientée vers le salut de l'âme individuelle. Ce n'est pas l'âme qui compte, c'est le corps ; c'est le corps qu'il s'agit de sauver – là on est sûr que

Eph.4/15 – « ...en confessant la vérité, continuons à croître, à tous égards, dans l'amour, en union avec celui qui est le Chef, le Christ : c'est de lui que tout le corps - ordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité - grandit, et se perfectionne dans l'amour. »

Nous touchons là sans doute la réalité la plus profonde, la Rédemption en marche et en croissance, l'œuvre de Dieu permanente et fidèle, même si nous n'en sommes pas clairement informés, même si la conscience des fidèles, dans l'Eglise visible, ne sait pas encore s'harmoniser pleinement avec l'influx divin.

« *Confessant la Vérité* ». L'Apôtre suppose que les chrétiens auxquels il s'adresse ont gardé la Parole de Dieu, par laquelle ils sont entrés dans la connaissance de la Vérité, c'est-à-dire essentiellement du Bon Plaisir de la Trinité Sainte, tel qu'il a été manifesté par le Mystère du Christ. Sans cette base doctrinale indispensable, aucune rédemption n'est possible, aucune victoire n'est à espérer sur l'Ange des ténèbres qui continuera à propager le péché et la mort, de génération en génération. En effet, si l'Apôtre dit : « confessant la Vérité », il suppose que les chrétiens sont suffisamment instruits et suffisamment clairvoyants pour en porter témoignage. A vrai dire, il est difficile de traduire le mot grec ici employé : « *aletheuontes* », que le latin a traduit : « *Veritatem facientes* », « faisant la Vérité » ou encore accomplissant, réalisant la Vérité. Ce qui montre bien que la « confession » de la Vérité ne peut être qu'en paroles seulement, une répétition fidèle du Mémorial, mais l'Apôtre espère bien que cette Vérité qui a été réalisée au principe de notre Salut, dans ce fruit de vie impérissable qu'est Jésus, se réalisera encore au niveau des membres du corps. Et Jean disait de même : « Celui qui fait la Vérité vient à la lumière » (Jn.3/21).

« *nous grandirons dans l'amour...* » Paul dit également dans l'Epître aux Galates : « Ce qui compte, c'est la foi agissant par l'amour » (5/6). L'amour est le don de l'Esprit : Dieu est Amour. L'action créatrice de Dieu ne peut être efficace que dans l'amour, et il ne peut nous créer et nous achever que les uns par les autres, dans l'amour.

« *...en celui qui est le Chef, le Christ* ». Nous sommes toujours très embarrassés pour traduire la préposition grecque : « *EIS* » qui signifie à la fois « dans » et « vers ». Le Christ est à la fois le milieu vital nourricier dans lequel il nous faut demeurer, et il est aussi l'idéal de toute personne humaine réconciliée dans son corps, vers lequel il lui faut tendre. Le « Chef », c'est-à-dire la « Tête », à laquelle le corps est organiquement relié, avec laquelle il est solidaire, et non pas comme le chef d'une société humaine qui n'a qu'un rôle de commandement ou de préséance. C'est l'influx vital de la tête. L'Auteur sacré ajoute « en tout », « à tous égards », ce qui montre bien que l'adhésion au Christ organique – à l'Eglise fidèle et vivante – est le vrai moyen de développement de tous les talents et de toutes les possibilités que Dieu a disposés dans l'homme. L'isolé est irrémédiablement perdu, comme en témoignent les « enfants sauvages », qui, n'ayant pas eu le milieu vital humain et éducatif indispensable, n'ont même pas leurs sens éveillés aux rudiments du langage. Si dans l'ordre naturel et charnel la tradition de la vérité éducative est l'essentiel à assurer coûte que coûte, pour éviter l'effondrement des personnes et des familles, à plus forte raison dans l'ordre spirituel du Salut opéré par le Christ et par l'Esprit en vue de la gloire du Père.

l'âme le sera aussi – et cela par la puissance vivifiante du Corps du Seigneur qui reste présent sacramentellement parmi nous et en nous.

16 – « *C'est en lui que tout le corps...* » « Je suis la vigne et vous êtes les sarments » : les sarments font partie intégrante de la vigne, ils sont eux aussi la vigne. C'est pourquoi Jésus pouvait dire : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites... ». Le Christ souffre non seulement pour ses membres, mais en ses membres, et certains d'entre eux, plus particulièrement sensibles à la grâce, actualisent aujourd'hui dans leur cœur et même dans leur chair, les affres et les douleurs de la Passion. Cependant, il n'y a pas de confusion entre le Christ et les membres, il n'y a pas de nivellement démocratique, de disparition ou d'amoindrissement des personnes et des personnalités : car le Corps du Christ n'est pas un corps physique, mais un corps mystique. Les cellules ne sont pas remplaçables indifféremment : elles ont une vocation propre, un nom strictement personnel, une liberté qui reste toujours entière. Et c'est pour le développement, la sanctification de chaque cellule que sont disposées toutes les structures et toutes les humeurs nourricières du Corps. Nous verrons plus loin comment il importe de définir ce qu'est la cellule élémentaire du Corps du Christ, pour qu'elle porte l'image et la ressemblance de la Trinité. Rappelons ce que nous avons dit dans le livre II : ce n'est pas l'individu isolé, homme ou femme, qui est cellule de base, mais l'homme-femme dans la communion de l'Esprit. Il est indispensable que la cellule de base soit constituée pour porter un fruit qui demeure éternellement.

« *ordonné et uni* » : encore deux mots grecs infiniment plus expressifs que toute traduction. Le premier pourrait se rendre par « harmonisé-ensemble ». Cette harmonie du Corps Mystique n'est pas immédiatement sensible en ce monde, où les structures de l'Eglise visible peuvent ne pas coïncider exactement avec les structures divines de l'Eglise invisible. Beaucoup de prélats et de hauts dignitaires de l'Eglise n'ont pas accompli le rôle important qu'ils auraient dû, et inversement, des saints ignorés, inconnus, parfois même persécutés et rejetés par les représentants de cette Eglise visible, ont apporté à tout le Corps un enrichissement considérable de Vérité et d'Amour. Cette harmonie invisible est un objet de foi, elle ne sera manifestée pleinement qu'avec l'achèvement des temps, et elle éclatera dans la Jérusalem céleste.

Le mot traduit ici par « uni » signifie en réalité « montant ensemble » ou « croissant ensemble ». C'est l'idée de l'expansion vitale qui existe à tous les niveaux de la création, et qui en l'homme doit porter ce « fruit qui demeure éternellement ». La conscience chrétienne dans son ensemble n'a pas encore atteint le vrai niveau de la Foi à partir duquel peut advenir un tel Fruit du fait que les promesses ne sont pas réalisées. Mais notre Foi nous conduit à cette merveilleuse espérance.

« *par les liens des membres qui se prêtent un mutuel secours...* » La Bible de Jérusalem traduit : « reçoit concorde et cohésion par toutes sortes de jointures qui le nourrissent et l'actionnent selon le rôle de chaque partie, opérant ainsi sa croissance, et se construisant lui-même dans la charité ». Nous voyons que les traductions divergent sensiblement. La phrase est très difficile : l'auteur sacré nous a donné là une formulation de la complexité vitale du corps, où toutes les cellules contribuent à la fois, dans le milieu vital qu'elles constituent pour elles-mêmes, à leur propre croissance et à l'accroissement de tout le corps. C'est bien en effet ce que la découverte des « cellules » et des structures organiques a manifesté, et l'on peut dire que c'est à la suite de cette découverte scientifique que le Texte sacré est devenu pleinement intelligible. Le mot « membre » ou « partie » ne peut désigner en effet que la structure élémentaire qui possède à elle seule toutes les fonctions essentielles de l'organisme entier : assimilation, croissance, multiplication, reproduction, élimination, etc... Reste à déterminer en quoi consiste la

cellule élémentaire du Corps mystique du Christ. Chaque individu ? Chaque foyer ? Chaque paroisse ? Chaque communauté chrétienne ? ...

Voyons objectivement ce qu'est l'Eglise actuelle : elle ne réalise pas les promesses du Christ. Elle les réalise si peu que la plupart des prêtres et des prédicateurs considèrent la mort comme rigoureusement inévitable. Elle n'est donc pas encore sauvée concrètement en ses membres, qui sont encore frappés par la mort et la corruption. Elle est donc dans le désarroi : et la chose devient de plus en plus évidente. Pourquoi ? C'est au niveau de la « cellule de base » que nous n'avons pas rejoint encore la Pensée divine. Cette cellule de base est encore dans un état de dislocation interne, de non-unité, ou même de non-structuration élémentaire. Jusqu'ici en effet, surtout dans notre monde occidental, c'est l'individu, le citoyen, la personne isolée, donc chaque baptisé, chaque chrétien qui était considéré comme « membre », comme « partie », comme « cellule de base » élémentaire du Corps. Chaque croyant était pris dans sa communauté locale, paroisse ou couvent, institut ou congrégation, où il pouvait effectivement travailler dans l'amour fraternel, à la croissance du Corps tout entier, concrétisé dans le groupe, en même temps qu'à sa sanctification personnelle. Les foyers qui constituaient une paroisse étaient à vrai dire assez mal intégrés en tant que foyers, à son culte et à sa foi. Il était admis que la femme pouvait se confesser et pratiquer, et que l'homme puisse très bien se dispenser même de faire ses Pâques... Les statistiques de la « pratique religieuse » démontrent la défection quasi générale des baptisés après leur mariage ! N'est-ce pas là quelque chose de très inquiétant ?

En outre, il y avait une clôture, c'est-à-dire séparation et adultère, entre les communautés religieuses où les sexes étaient rigoureusement séparés, et les paroisses constituées théoriquement de foyers chrétiens et de familles chrétiennes. Qui ne voit, à cette seule considération, que l'Eglise hésitait sur sa propre « cellule de base », entre l'individu et le couple ? Tout dépend donc de la définition fondamentale que l'on donne à l'Homme.

Or nous savons par l'Ecriture que l'Adam premier est Homme-Femme dans l'unité et dans l'amour. C'est donc sur cette cellule de base conforme à la nature et la Parole divine qu'il convient d'édifier l'Eglise, puisque c'est une telle cellule de base, dépassant l'Ordre de la Loi, Joseph et Marie, qui nous a donné le Sauveur. D'autre part, et si chaque cellule élémentaire doit reproduire les fonctions générales du Corps, nous voyons clairement que seul le couple uni dans l'amour et la vérité peut reproduire vitalement le mystère du Christ et de l'Eglise, selon la Parole de Paul : « Hommes, aimez les femmes comme le Christ a aimé l'Eglise... » Et nous verrons également que les structures du Sacerdoce futur devront se conformer pleinement aux prescriptions apostoliques qui prévoient que l'Evêque, le prêtre, le diacre doivent être « hommes d'une seule femme » (1 Tim.3/1-7 ; Ti.1/6s). Ce sont-là en effet, les constitutions apostoliques non pas ordonnées directement à l'évangélisation, mais à la construction du Corps. Il est étrange qu'elles n'aient pas été prises en considération. A vrai dire, la cellule de base, l'homme-femme, n'étant pas placée dans la foi sur le fondement divin de la Parole, la prescription apostolique était plutôt un « rocher de scandale », une « pierre d'achoppement » qu'une véritable lumière.

Savourons encore le sens si pertinent de certains mots employés ici par l'Esprit de Dieu :

« *Les membres qui se prêtent un mutuel secours* ». La Bible de Jérusalem traduit : « Toutes sortes de jointures qui le nourrissent et l'actionnent selon le rôle de chaque

partie ». Le mot « Apè » traduit par « jointure », ou « articulation », signifie d'abord une « touche », l'action de toucher et de s'adapter l'un à l'autre. Et c'est à travers ces adaptations mutuelles que passe la sève nourricière : « épichorègia » = secours, assistance, entraide. Cette action vitale, réciproque entre les cellules se fait « kath'energia èn metrô » : « suivant une énergie mesurée en chaque partie ». Exactement ce qui se passe dans le corps, dans les influences réciproques des cellules vivantes, par « touche vitale », par osmose. Et c'est finalement le Christ qui réalise la croissance du Corps pour son édification dans l'Amour.

Telle est donc cette Grâce « capitale » du Christ qui vient de lui et qui passe à travers tous les membres du Corps : « Là où deux ou trois sont réunis en mon Nom, je suis au milieu d'eux ». Et encore : « Là où deux ou trois sont d'accord pour une demande quelconque, mon Père les exaucera ». Si donc tant de maux nous accablent, si le ciel reste sourd à tant de prières, c'est que l'accord n'est pas réalisé, parce que la Vérité n'est ni connue ni appliquée au niveau « cellulaire ». Ce ne sont pas encore les Mystères de la Trinité et de l'Incarnation qui imprègnent les esprits, les cœurs et les consciences, pour transparaître ensuite dans le comportement ! Ce n'est pas non plus hélas l'amour eucharistique du Christ pour son Eglise qui est la norme spécifique de la nature humaine vraiment intégrée dans la Foi ! Cependant tout nous est donné, tant dans la nature que dans la Révélation, et nous pouvons espérer que les temps sont proches où le Corps du Christ, arrivant en ses membres à l'âge adulte, portera ce fruit qui demeure éternellement.

Plusieurs passages parallèles des Epîtres pourraient être cités ici et expliqués dans le même sens que celui que nous avons extrait ci-dessus, de l'Epître aux Ephésiens. Lisons dans l'Epître aux Colossiens (1/17-20) :

*« ... Il est avant toutes choses, et tout subsiste en lui.
« il est la tête du Corps, c'est-à-dire de l'Eglise,
« il est le Principe, le premier-né d'entre les morts ;
« Il fallait qu'il obtint en tout la primauté ;
« car Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la plénitude,
« et par lui, à faire la réconciliation de tous les êtres pour lui,
« aussi bien dans les cieux que sur la terre,
« faisant la paix par le sang de sa Croix... »*

*« Le Christ, tel que vous l'avez reçu, Jésus le Seigneur,
« c'est en lui qu'il vous faut marcher, enracinés et édifiés en Lui
« appuyés sur la foi, telle qu'on vous l'a enseignée,
« et débordants d'actions de grâce... »*

Il ne saurait y avoir de débordement d'action de grâce que dans l'assurance de la victoire totale sur la mort ! Le mot « action de grâce » est ici le mot « eucharistie ». Et si l'Eucharistie est l'action de grâce fondamentale du Christ ressuscité et monté à la droite de Père, il importe que son Corps qui est l'Eglise s'associe à la joie de la Tête. Mais l'eucharistie est aussi la Table où nous est donné le Corps vivifiant. C'est en effet par voie de nourriture que le Christ, le nouvel Adam, construit son Corps, et non par voie de génération, comme se multipliait le peuple de Dieu dans l'ancienne Loi. Néanmoins, de même que l'humanité charnelle se construisait sur la cellule de base homme-femme, ainsi en est-il dans le Corps spirituel du Christ, nouvel Adam. Mais cette fois, la cellule de base est éclairée par la Foi, par la connaissance exacte du Mystère du Christ, alors que dans

l'Ordre ancien, régenté par la circoncision et tous les préceptes, elle était encore victime de la séduction originelle et de la sentence « Tu mourras de mort ».

La Loi disait aux Israélites qui voudraient bien l'observer : « Tu mourras vieux et rassasié de jours... ». Mais nous, c'est une promesse incomparablement meilleure que le Christ nous adresse : c'est le triomphe sur la mort. Il lie l'accomplissement de cette promesse à la foi d'abord : « Celui qui croit en moi... », ensuite à la garde de sa Parole : « Celui qui garde ma Parole... », et enfin à la manducation de son Corps et de son sang : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang possède la vie en lui-même : il vivra par moi tout comme je vis par le Père... Ce n'est pas là le pain qu'ont mangé vos pères dans le désert et ils sont morts : celui qui mange de ce pain-là vivra éternellement » (Jn.5/24, 8/51, 6/53-58). L'ordre du Christ est Logique : il a sa Logique vitale interne, l'accomplissement de cette merveilleuse promesse suivra infailliblement la réalisation, par les membres, de cette Logique christique, ou eucharistique. Et c'est pourquoi il est bon d'insister sur ce point, dans une perspective de Rédemption : notre prochain chapitre traitera de la vie eucharistique du Corps du Christ.

- Fin du chapitre 11 -

Chapitre 12

La vie eucharistique

« *Pour vous, disait saint Paul à ses auditeurs, après leur avoir montré l'admirable plan du Salut, pour vous, considérez-vous comme déjà ressuscités d'entre les morts et assis dans les espaces célestes avec le Christ* » (Eph.2/6).

Ou encore : « *Notre vie de cité est désormais dans les cieux* » (Phil.3/20).

Et si l'on songe à tout ce que représentait pour les anciens « la vie de cité », nous comprenons que pour les premiers chrétiens, la certitude d'avoir été « arrachés à ce monde de ténèbres et transférés dans le Royaume du Fils de son amour » (Col.2/6-7), était une cause d'allégresse et d'enthousiasme ineffables.

Le souvenir récent de la Résurrection de Jésus n'avait pas besoin d'être évoqué ou ravivé par une liturgie symbolique : toute leur vie était une liturgie au service de l'Évangile. Ils avaient en effet l'assurance que le Salut leur était donné par la perception tangible de l'Esprit-Saint (Rom.5/5, 8/20-21). Ainsi l'état d'âme dominant et profondément enraciné en eux était l'Action de grâces : l'Eucharistie ¹.

Le mot « Eucharistie » a été alourdi par les lenteurs des rites dont le symbolisme est devenu abscond, et hélas, il faut le dire, par l'ennui d'une liturgie restée pendant de longs siècles incompréhensibles au peuple chrétien. Ce mot n'évoque plus chez nous que la Messe et la Communion, d'autant que l'habitude s'est perdue des « Saluts et des processions du Saint Sacrement » dont la poésie festive évoquait un coin du ciel des « adorateurs du Corps du Christ », illustrés de prédications, de chants et de lumière. On suivait encore, au début de ce siècle, les prescriptions du Concile de Trente. Que l'Église ait été obligée de réglementer, par des rubriques, de rendre obligatoire l'assistance des fidèles à la liturgie eucharistique, nous voyons bien là le déclin de la Foi ! ... Mais la Foi décline encore bien davantage lorsque l'Église elle-même ne prescrit pour rien ! – je veux dire dans l'ordre du culte eucharistique. Il n'en était pas ainsi dans la première ferveur de la communauté apostolique qui se groupait à la Fraction du Pain, pour élever vers Dieu le Père, dans l'Esprit, en union avec Jésus son Fils Bien-aimé, une action de grâce débordante d'enthousiasme, associée à la joie de la Résurrection ! Se manifestaient alors les divers charismes de l'Esprit-Saint, et même cette étrange « glossolie » : une prière, une parole dans une langue inconnue, comme si le langage courant était devenu impuissant à exprimer un état d'âme qui n'appartenait plus à cette terre (1 Cor.12 fin, et 14).

L'immense joie apportée par l'Esprit-Saint dans l'espérance vivante du Salut, a ainsi explosé dans les débuts, puis elle s'est canalisée et orchestrée, si l'on peut dire, dans la Tradition liturgique. Le chant sacré remplace la glossolie ; les lectures rituelles de la Bible et les cérémonies aux belles ordonnances supplantent les improvisations, sans

¹ - Le mot « eucharistia » signifie en effet « action de grâce » ou joyeuse reconnaissance. L'Eucharistie est d'abord une note de l'âme chrétienne : le sentiment d'être sauvé, d'être « hors d'affaire », avec le Christ ressuscité. On a dit aussi « l'état de grâce ». Le rite a pour but d'exprimer et de favoriser cette ambiance de joie et de salut : il implique que tous communient bien sûr dans la même foi et dans le même amour, pour que la communion au Corps du Christ soit significative.

doute un peu échevelées des orateurs prophétiques, dont l'esprit n'était pas toujours le bon... C'est ainsi que le Corps du Christ n'a jamais cessé, du moins en une certaine élite de ses membres, d'exprimer à la fois sa certitude d'être réconcilié et sauvé et son ardent désir de la manifestation universelle de ce Salut. Dans les époques troublées où l'ignorance était un fléau plus grave que la peste, les monastères restèrent des lieux eucharistiques, expressifs de paix, d'amour, de joie, sinon en chacun de leurs membres, du moins dans l'intention de leurs fondateurs et dans leurs institutions. Malheureusement, c'étaient des monastères, où les hommes et les femmes, séparés par de rigoureuses clôtures, s'excluaient réciproquement et se privaient par là de l'achèvement trinitaire de la nature humaine. Que veut dire le mot « moine » - « monachos » : solitaire et triste. Il fallait coûte que coûte s'éloigner de la sexualité considérée comme dangereuse, porteuse du péché, non maîtrisée, non éclairée, non dirigée par la foi... L'homme, encore adolescent, achevait son éducation pour devenir pleinement adulte. Mais il est bien évident que dans le Royaume qui vient, toute la richesse transmise ainsi dans cet « exode » expiatoire donnera tous ses fruits, sur une Terre Promise qui nous rendra le Paradis Terrestre, où l'homme et la femme ensemble et dans l'unité, pleinement réconciliés par l'Esprit pourront réaliser une eucharistie totale et définitive.

C'est ce que connaissait la toute première communauté chrétienne, puisqu'autour du Seigneur, au témoignage des Evangiles, hommes et femmes vivaient ensemble, formant le groupe des Apôtres et des disciples (Lc.8/1-3 ; Jn.20 début). « La loi de la liberté » dont parle Jacques (1/25) était alors connue et appliquée, et Paul témoigne bien que « l'agapè » était la voie sur-excellente de la sanctification¹. Pour retrouver à la fois un tel équilibre et une telle sérénité, il faut l'appui d'une doctrine de vie éminemment positive, et aussi le travail préalable de la discipline et de l'ascèse. Nous allons, c'est certain, vers cette « eucharistie », cette action de grâce. Il va éclater sur notre terre ce chant des rachetés que les Prophètes ont exprimé par avance avec un lyrisme incomparable. Ce qui montre bien que l'Esprit-Saint qui les a inspirés précède depuis le seuil de l'éternité, la lente et pénible évolution de la psychologie humaine...²

Buvons donc à la Source Apostolique : entrons en résonance avec ces hommes, ces gloires de l'humanité, ces prémices du Salut : écoutons, par exemple saint Pierre :

« Béni soit Dieu, qui est Père de notre Seigneur Jésus-Christ : dans sa miséricorde surabondante, il nous a régénérés en une vivante espérance par la Résurrection de Jésus-Christ d'entre les morts, en vue de cet héritage incorruptible, intact, sans tache, qui vous est réservé dans les cieux, vous qui êtes préservés par la puissance de Dieu, en raison de votre Foi, en vue du Salut qui est sur le point de se manifester. C'est en lui qui vous tressaillez de joie, même s'il vous faut, peu de temps encore, être chagrinés par toutes sortes d'épreuves, afin que l'examen de votre foi, plus précieuse infiniment que l'or corruptible, mais épuré cependant par le feu, se révèle comme louange, gloire, honneur, lors de la manifestation de Jésus-Christ. Sans l'avoir vu, vous l'aimez ; sans le voir encore, vous croyez, vous tressaillez d'une joie

¹ - 1 Cor.13. N'oublions pas en effet que l'Agapè et la Philadelphie sont deux notions différentes : l'Agapè est l'amour qui vient de Dieu et qui refait non seulement l'amitié entre les personnes, mais l'unité entre les sexes.

² - Chants des Rachetés : Is.40/13-31, 41/7-20, 42/10-17, 43/16-18, 50/1-3, 51/9-11, ch.60, etc... le Prophète ne vise pas seulement le retour des captifs à Jérusalem, mais bien au-delà ! Les livres d'Esdras et de Néhémie nous montrent en effet que les captifs revenus à Jérusalem étaient bien loin, en général, de manifester beaucoup d'enthousiasme !...

indicible et pleine de gloire, ayant déjà en vous le terme de votre foi : le salut de vos vies... (1 Pe.1/3-9).

La Résurrection de Jésus qui est, au fond, la racine de cette joie chrétienne, n'est pas seulement un événement historique, car Jésus ressuscité nous est déjà communiqué corporellement et substantiellement. Si l'Eglise à travers les diverses épreuves par lesquelles elle a été chagrinée au cours des temps, pour atteindre ainsi la perfection de la foi, a semblé perdre, ci et là, l'intensité de cette joie exprimée par Pierre, elle a gardé, heureusement, l'essentiel de cette « Eucharistie », à savoir le Corps de Jésus vainqueur de la mort. Le Mystère intime des Agapes chrétiennes n'était pas révélé aux catéchumènes : il n'était livré qu'aux « parfaits » (1 Cor.2/2-6, 14/20 ; Phil.3/15) ; à ceux qui, par la foi, étaient déjà dans une profonde communion de conscience, et qui avaient éprouvé ce qu'était la puissance de l'amour unifiant du Seigneur. L'Esprit de Dieu a voulu que ces « trésors » ne soient pas « livrés aux pourceaux », puisque bien vite, à la fin des persécutions, ils entrèrent eux-mêmes en rangs serrés dans l'Eglise.¹ Aussi les documents évangéliques et apostoliques, qui ne s'offraient pas avec une cohérence logique, se trouvèrent comme disloqués et épars, tels qu'ils se présentent aujourd'hui au Canon des Ecritures. Mais il n'est pas impossible lorsque l'on a retrouvé la « clé de David » de les rapprocher à nouveau, d'en montrer la cohérence interne, de découvrir qu'ils contiennent l'enseignement divin fondamental par lequel l'homme, la Créature humaine, la Trinité créée, est ramené à l'Arbre de la Vie, c'est-à-dire à la Loi spécifique et divine, objet du Bon Plaisir de Dieu, par laquelle l'homme peut effectivement atteindre l'incorruptibilité qui lui est rendue.

« à notre place » : on ne peut traduire autrement l'expression qui revient en plusieurs passages dans les écrits des Apôtres, lorsqu'ils parlent de Jésus qui, Agneau immolé, a subi « à notre place », le châtiment de la mort. « La preuve que Dieu nous aime, dit Paul dans l'Epître aux Romains, c'est que le Christ, alors que nous étions pécheurs, est mort « à notre place ». (Rom.5/8 : *uper èmas*). Et toute la suite de ce chapitre 5 nous manifeste clairement que c'est bien « à notre place » qu'il est mort, « prenant sur lui le châtiment qui devait tomber sur nous », « accomplissant ainsi toute justice », apaisant la colère de Dieu sur une « race pervertie », sur une « engeance pécheresse » (Is.53/4, 6, 12 ; Mt.3/15 ; Is.1/4-5 ; Rom.1/18s). Il a assumé la sentence « Tu mourras de mort ». Ainsi nous sommes réellement lavés dans le sang de l'Agneau (1 Pe.1/18-19). Cela signifie clairement que depuis la mort rédemptrice de Jésus, un changement de régime est intervenu dans le gouvernement divin de l'humanité, un changement « d'économie ». ² « Il n'y a aucune condamnation pour ceux (ou contre ceux) qui sont dans le Christ-Jésus » (Rom.8/1). La parole de l'Apôtre est formelle...

Alors, pourquoi la mort frappe-t-elle encore les chrétiens ? C'est que malgré le nom qu'ils portent, ils ne se sont pas rangés au niveau de cette Economie : le péché subsiste dans leur mentalité et leur comportement, malgré les dons que Dieu leur propose, et qu'ils

¹ - Au témoignage de saint Augustin qui déplore que, au moment des fêtes, la plupart se rangent au banc des pénitents.

² - Economie : mot important, employé par les Pères pour désigner le gouvernement par lequel Dieu dirige l'humanité, depuis les origines jusqu'à la Patrie céleste, où alors elle entrera dans la « théologie » trinitaire. Nous dirions aujourd'hui que ce sont les lois « biopsychologiques », unies à la Révélation divine, qui régissent le destin de l'homme, lois qui intéressent et expriment la « relation » de la créature à son Créateur. (Cf. les livres IV, V, VI de ce Traité).

ne savent pas accepter entièrement. Ils ont ainsi perdu la réconciliation qui leur était donnée dans le baptême ; ils ont perdu ce que les théologiens des siècles passés appelaient, non sans raison, « l'état de grâce ». Et il faut admettre à la vue du désarroi actuel de la communauté chrétienne, que cette perte de l'état de grâce – donc de l'action de grâce (eucharistie) – est quasi générale, et affecte cette « conscience collective » qui pèse si lourdement sur la conscience individuelle. ¹ Le scandale de ce monde est devenu tel que le péché ressuscite et survit presque automatiquement après les premières instructions chrétiennes, - fort insuffisantes – chez la plupart des baptisés. Reconnaissons donc que si les lois du vieillissement, de la décrépitude et de la mort subsistent telles qu'elles furent formulées, nous l'avons vu (ch.6 de ce livre), à la suite de la faute originelle, c'est que les chrétiens malgré leurs armes, celles que leur donne la foi, n'ont pas encore triomphé de l'Ange exterminateur qui se tient à la porte du Paradis, pour les empêcher de revenir à l'Arbre de la Vie. Cependant la porte en est ouverte, et la sentence en principe ne pèse plus sur nous, puisque Jésus l'a subie et assumée à notre place.

Le sang de l'Agneau manquerait-il de force pour implorer sur nous la miséricorde du Père ? Non pas ! Mais c'est nous qui hésitons, qui ne marchons pas dans les traces du Seigneur Jésus ; nous biaisons avec ses paroles, nous n'osons pas pénétrer les Mystères divins qui nous sont cependant, et pour toujours, accessibles. Nous ne savons pas construire sur le Rocher notre maison... Si l'action de grâce des Apôtres était débordante, si leur joie était indicible, c'est qu'ils avaient pleinement conscience de la parfaite réconciliation qu'ils avaient obtenue par le Christ, et ils savaient aussi ce qu'était désormais cette « loi parfaite de la liberté » chrétienne, que nous appellerions volontiers la « vie eucharistique ».

L'état de l'âme du racheté

n'est pas cet optimisme toujours naïf de Pangloss qui veut que tout soit pour le mieux dans le meilleur des mondes, et qui marche toujours d'illusion en illusion et de déception en déception. Le chrétien racheté sait qu'il l'est dans le « sang de l'Agneau », qu'il ne tient donc plus sa justice de lui-même, mais qu'il a été arraché miséricordieusement à la race d'Adam qui demeure toute entière sous la sentence « Tu mourras de mort ». Il est devenu ainsi fils de Dieu, mais par adoption - non pas par un droit de nature, puisque la nature violée l'avait constitué « fils de colère » (Eph.2/3). Il exulte de joie, certes, mais en raison des miséricordes de Yahvé :

*« Je veux à jamais chanter les miséricordes de Yahvé
« d'âge en âge ma bouche fera connaître ta fidélité
« car les miséricordes du Seigneur sont un édifice éternel,
« dans les cieux tu as établi ta Vérité... » (Ps.89/1-2).*

C'est dans l'espérance du Salut qu'exultaient ainsi les psalmistes, mais nous, nous l'avons en mains ce salut, capable de sauver nos vies, puisque désormais, notre dette est payée. C'est pourquoi dès la Résurrection (Jn.20/22-23), le Seigneur Jésus souffla sur ses Apôtres en disant : « Recevez l'Esprit-Saint... » Ce même Esprit qui s'était retiré de l'homme prévaricateur (Gen.6/3) est rendu à ceux que la foi justifie, et Jésus ajoute aussitôt en effet : « Les péchés seront enlevés à ceux à qui vous les enlèverez... » Et c'est pourquoi toute eucharistie chrétienne, toute joie, toute allégresse ne peuvent s'abstraire du souvenir de la Croix : même dans les splendeurs du Paradis, et de la

¹ - On a écrit un livre : « l'Eglise en état de péché mortel ».

Jérusalem céleste, c'est l'Agneau immolé qui reçoit louange, gloire, acclamations de la part des rachetés. Il n'y a de joie pour l'homme que s'il reconnaît qu'il est redevable à Dieu, non seulement d'être sa créature, mais d'être tributaire de sa miséricorde.

« *La veille de sa Passion* »

C'est pourquoi l'Eucharistie est le Mémorial du Sacrifice. Mieux encore elle actualise ce Sacrifice pour nous, elle le rend présent, elle nous propose comme efficace pour nous la miséricorde infinie du Père, manifestée dans le cœur transpercé, dans le sang versé de Jésus-Christ. C'est en effet la veille de sa Passion seulement, le jour où il fut livré, alors qu'il était déjà livré, que Jésus, en suprême législateur de son Eglise, promulgua la loi d'amour eucharistique, le commandement nouveau et définitif. C'est là le commandement spécifique de ceux qui deviennent membres de son corps.

Il est nouveau ce commandement, puisque depuis la faute originelle, il était complètement perdu et oublié. Mais il est ancien, puisqu'il remonte avant la faute, il est dès le principe (1 Jn.2/7). En effet, si la Loi antique comportait déjà un esprit de fraternité et de miséricorde entre les fils d'Abraham, elle n'allait pas jusqu'à proposer aux Juifs cet amour inconditionné qui va « jusqu'au bout » (Jn.13/1), semblable à celui de Jésus. Cet amour qui atteint le pécheur, le bourreau, l'ennemi, car il se présente comme victime : tel fut Jésus, s'offrant à ses juges, aux rois, aux gouverneurs, aux soldats, aux valets du Temple, « sans ouvrir la bouche pour se plaindre », car c'est pour eux, tout aussi bien que pour Pierre, Jacques, Jean... qu'il donnait, sans espoir d'être compris, la plus grande preuve de l'Amour Rédempteur.

Certes, ceux qui étaient alors contre lui, - et il y en a tout au long de l'histoire – ne peuvent récolter que la confusion. Mais ceux qui se sont déclarés pour lui, et qui « l'ont suivi dans ses épreuves », (Lc.22/28) reçoivent sur l'heure le fruit de cette expiation volontaire qu'il accomplit en leur nom : ils ne sont plus sous la sentence de la condamnation, mais « ils sont passés de la mort à la vie » (Jn.5/24). S'ils consentent à abandonner la voie de la connaissance du bien et du mal, ils peuvent avoir accès à l'Arbre de Vie qui est « planté au Paradis de Dieu » (Ap.2/7). Encore faut-il pour cela, comme le rapporte le Texte sacré, qu'ils remportent, dans le Seigneur, la victoire sur l'Ange exterminateur : « Au vainqueur je donnerai l'arbre de vie... »

Ecoutons donc le Législateur souverain, le Verbe Créateur de Dieu qui connaît tous les secrets de l'Univers, nous rendre la Loi biologique et psychologique fondamentale, au-dessous de laquelle Adam était tombé, Loi qui lui eut assuré l'immortalité et l'incorruptibilité, dans laquelle il était établi (Sag.2/22-23). Car ici, il nous faut ramasser les morceaux : mettre ensemble les Synoptiques et Paul d'une part, et Jean de l'autre. En effet, les premiers ne mentionnent que les paroles de l'institution de l'Eucharistie, avec de minimales variantes. Mais ces premiers témoins de la dernière Cène restent muets sur l'ambiance d'amour, et sur le commandement de l'Amour que Jean rapporte, en omettant, lui, les paroles de l'institution. Pourquoi ce silence ? Pourquoi de part et d'autre une « omission » si grave, si lourde, que, si elle est volontaire, - et comment ne le serait-elle pas ? – doit avoir un sens ! Ne serait-ce pas pour cacher aux non-initiés, à ceux qui ne sont pas encore « parfaits » dans le Christ, ce que l'on ne peut saisir que si l'on rapproche la lettre de l'Esprit, la matière – pain et vin devenus corps - des paroles qui lui donnent son sens ?...

Pain et vin : Corps et Sang

*« Et Jésus prit le pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant :
« Prenez et mangez, ceci est mon corps »*

La dissertation sur les variantes des divers manuscrits et traditions liturgiques ne peut rien apporter, puisque ces variantes ne sont pas substantielles¹ : c'est leur unanimité qui est capitale. Sans aucun doute, c'est bien du pain que Jésus bénit et qu'il présente aux siens en disant : « Ceci est mon corps », et c'est bien le vin qui est dans la coupe qu'il leur présente en disant : « Ceci est mon sang ».

Nous ajoutons une foi entière à ses paroles de Jésus, selon l'affirmation de saint Thomas d'Aquin, exprimant si bien la pensée de l'Eglise : « Rien n'est plus vrai que ces paroles qui procèdent du Verbe de Vérité ». « Nil hoc verbo veritatis verius » (Hymne Adoro te). Elles opèrent ce qu'elles disent, elles transforment donc le pain au Corps et le vin au Sang du Christ, de sorte que, après avoir été prononcées, il ne reste plus qu'une apparence de pain, et qu'une apparence de vin ; tout comme l'image vue dans un miroir n'est qu'une apparence de la personne qui s'y regarde. Telle est la thèse que l'Eglise a toujours soutenue dans son enseignement infaillible aussi bien que dans le rituel liturgique, face à tous les négateurs, les pusillanimes, les hésitants, qui ont essayé au cours des âges d'interpréter ces paroles, parce qu'il se refusaient à en accepter le réalisme.²

Il n'y a pas à interpréter, mais à accepter. Et c'est justement à partir du moment où l'on apporte une foi pleine et entière à ces paroles divines, en les prenant telles qu'elles sont comme base de raisonnement, que l'on entre dans l'intelligence de ce qu'elles signifient, et l'on voit alors qu'elles constituent le Testament du Verbe de Dieu, laissant à ses amis ce qu'il y a de plus précieux avant d'aller s'immoler pour eux, à leur place, et les ramenant à l'Arbre de la Vie. C'est bien en effet un acte de foi et uniquement cela que Jésus exigeait des Juifs qui s'extasiaient devant ses miracles, et qui, pleins de bonne volonté, s'apprêtaient à se mettre à son service : « Que nous faut-il faire, demandaient-ils, pour travailler à l'œuvre de Dieu ? » Il leur dit : « L'œuvre de Dieu c'est que vous croyiez en celui que le Père a marqué de son sceau » (Jn.6/19). Mais si nous hésitons, si nous murmurons comme le firent les Juifs, si comme d'innombrables hérétiques nous trouvons ces paroles « trop dures », « insupportables », au lieu d'être pour nous « esprit et vie », elles nous condamneront, ou tout au moins elles resteront inopérantes (Jn.6/63). Oui, elles nous condamneront, car elles nous convaincront d'erreur et d'hypocrisie, de tiédeur et de lâcheté, et de sottise enfin parce que nous n'aurons pas accordé foi à Celui qui ne

¹ - Lc.22/19-20 ; Mc.14/22-24 ; Mt.26/26-28 ; 1Cor.11/23-32. Paul dit bien qu'il a « reçu du Seigneur lui-même » l'institution de l'Eucharistie, donc par vision, et indépendamment de la Tradition liturgique de la première communauté. C'est là un point extrêmement important. Nous avons donc 4 témoins. Jean écrit à une époque où il juge qu'il faut mettre par écrit ce qui était jusque là l'objet de l'Arcane, parce qu'il se rend compte que la Tradition sainte est en train de se corrompre, à l'intérieur même de l'Eglise. C'est bien ce que manifestent les derniers écrits des Apôtres (2 Tim. 2 Pe. Jude ; 1 Jn.4/1-5, 3 Jn).

² - Dans son « Histoire des Variations », Bossuet relevait plusieurs centaines d'interprétations différentes dans les églises protestantes de ces paroles eucharistiques de Jésus. Or, à vrai dire, étant donné la simplicité concrète des mots employés par le Seigneur, il n'y a qu'une seule interprétation possible, celle du sens obvie et direct, comme l'Eglise l'a toujours professé.

peut ni se tromper ni nous tromper. C'est justement ce que Paul disait aux Corinthiens leur dévoilant la raison des maux dont ils souffraient : « Il y en a parmi vous beaucoup qui sont malades, et beaucoup qui sont morts, parce que vous ne savez pas discerner le Corps du Seigneur » (1 Cor.11/29-50). Or il s'agit bien là du corps eucharistique du Christ, puisque dans ce passage, Paul traite uniquement de la fraction du pain.

Tirons donc les leçons de l'Histoire : quels sont ceux qui furent dispersés dans la honte et la confusion ? – Ceux qui ont douté, qui ont ergoté, qui ont biaisé avec la Parole de Dieu. Quels sont ceux qui ont réussi, et qui ont maintenu le « bon dépôt », ceux en faveur desquels Dieu est intervenu manifestement, pour montrer qu'ils étaient dans la voie du Salut ? – Les saints, dont la caractéristique fut pour tous d'ajouter toute la foi qu'ils pouvaient aux Paroles du Seigneur, et leur héroïsme dans la foi les a poussés bien au-delà de la mentalité de leur époque. A nous donc de dire un « Amen » rituel ou conventionnel, mais qu'il soit l'assentiment de tout notre être, à l'autorité souveraine du Verbe de Dieu. C'est alors que cette parole toute simple nous ramènera à l'Arbre de la Vie, à la loi biopsychologique propre à l'Homme, et capable de nous rendre l'immortalité et l'incorruptibilité. Il appartenait au Verbe de Dieu fait chair d'opérer la plus formidable « révolution » de l'Histoire en prononçant une seule parole : « Ceci est mon corps, prenez et mangez », et par un seul geste, celui de présenter le pain. Quelle simplicité et quel mystère, n'est-il pas vrai ? Arracher l'humanité entière à l'ornière du péché et de la corruption cadavérique, quelle révolution ! Oui, c'est bien cela que Jésus annonçait aux Juifs, qui certes n'en espéraient pas tant de Jésus, ce prophète qu'ils voulaient faire roi, parce qu'il avait multiplié miraculeusement les pains ! Tout au long du discours qui suivit ce miracle, rapporté dans le chapitre 6 de Jean, il promet formellement le triomphe sur la mort de celui qui mangerait son corps et boirait son sang.

En outre, nous croyons fermement, comme l'Eglise l'a toujours cru et enseigné, que par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi », Jésus a donné à ses Apôtres et aux prêtres ordonnés par eux d'âge en âge, le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang, comme il l'a fait lui-même. C'est là un engagement du Seigneur¹. Il tiendra « jusqu'à ce qu'il vienne ». C'est ainsi sous une forme sacramentelle, mais réelle et corporelle, - quoique le plus souvent insensible – que Jésus demeure présent parmi les siens jusqu'à la « consommation du siècle » (Mt.28/20).

Le témoignage de Jean

Jean a livré les secrets, c'est-à-dire les ultimes confidences que Jésus fit aux siens en ce dernier repas qu'il prit avec eux « avant de souffrir », cette Pâque qu'il avait un si grand désir de partager avec eux (Lc.22/15). C'est par le témoignage de Jean, qu'il nous a livré dans les chapitres 13 à 17 de son Evangile que nous comprenons – que nous sommes invités à comprendre, sans y parvenir à fond, du moins sur cette terre, - la grandeur et la magnificence du Mystère eucharistique. Il n'est pas question de faire ici un commentaire détaillé de ces chapitres - travail qui a été fait par ailleurs² - mais il est important que le lecteur s'y reporte pour les lire et les relire entièrement. Nulle parole autre que la sienne ne peut être plus parfaite pour nous faire voir et sentir que le don que Jésus

¹ - N'oublions pas que le mot « sacrement » signifie étymologiquement « engagement », serment qui scelle un engagement.

² - Voyez notamment le Livre de Marie-Pierre Morel : « En lisant l'Evangile de Jean » aux éditions Baudelaire.

nous fit de son corps en cette dernière Cène était le signe sensible, le sacrement de l'immense amour rédempteur dont il a aimé les siens, et nous par conséquent. ¹

En effet, s'il s'est offert comme victime des pécheurs aux mains des pécheurs, pour ceux qui avaient cru en lui, et qui d'une certaine manière étaient déjà purifiés par sa parole (Jn.15/3), il s'est offert comme nourriture de vie avant même de les avoir réconciliés dans son sang. Aux pécheurs qui l'immolent, Jésus se donne comme Agneau ; aux disciples qui croient en lui, comme époux à son épouse, l'Eglise, pour la nourrir de son corps, afin que chacun puisse devenir réellement membre de son corps, chair de sa chair, et qu'ainsi se construise un seul être vivant parfaitement corporel et visible. Là non plus, là surtout, il ne faut pas séparer ce que Dieu a uni : l'institution eucharistique de la construction du Corps du Christ, car c'est un même mystère de salut et de vie ; par voie de nourriture, le Christ s'édifie lui-même par lui-même, et c'est ainsi que nous sommes associés à sa vie impérissable, à la victoire sur la mort qu'il a manifestée en sa merveilleuse résurrection.

Nous comprenons tout si nous admettons au point de départ le réalisme total, - et scandaleux – des paroles du Seigneur. Il devient évident que le Salut de l'humanité disloquée des fils d'Adam n'est autre chose que la construction d'un corps. Nous employons ici le mot « construction » qui est très impropre, car un corps ne se construit pas comme une maison ; mais il grandit comme un arbre, il se développe harmonieusement, en faisant siens les éléments extérieurs qu'il assimile, qu'il transforme, qu'il transfigure. Et c'est exactement ce que fait le Christ de nous : il nous l'explique lui-même avec une limpidité parfaite dans la parabole de la Vigne, qui arrive justement au centre de ce discours que Jésus prononça le soir de l'institution de la Sainte Eucharistie :

« Je suis la vigne véritable, et mon Père est le vigneron... Tout sarment en moi qui ne porte pas de fruit, il l'enlève, et tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde, pour qu'il en porte davantage. Déjà, vous êtes émondés, en raison de la parole que je vous ai dite. Demeurez en moi et moi en vous : de même que le sarment ne peut porter du fruit s'il ne demeure dans la vigne, ainsi vous non plus, si vous ne demeurez en moi. Je suis la vigne et vous êtes les sarments, celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte beaucoup de fruit, car sans moi vous ne pouvez rien faire. Si en effet quelqu'un ne demeurerait pas en moi, il serait jeté dehors comme le sarment, et il se dessècherait... on les ramasse alors pour les jeter au feu, et ils brûlent. Si vous demeurez en moi et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez et cela vous adviendra. C'est en cela que mon Père est glorifié : que vous portiez beaucoup de fruit et que vous deveniez pour moi des disciples... »

Ainsi, cette vigne véritable, on le voit, est cette réalisation à la fois corporelle et spirituelle, ce corps vivant et immense, où la Sainte Trinité pourra exprimer toute sa gloire, la révéler, la manifester dans l'Univers visible et matériel. Il faut en effet se placer dans des perspectives cosmiques aussi larges, aussi vastes que le cercle infini des galaxies, pour saisir le plan divin dans toute son immensité. Ce que nous voyons sur la Terre de cette « vigne véritable » n'est qu'un embryon par rapport à l'Eglise triomphante dont nous sommes déjà membres. Si les chrétiens avaient cette vue de l'Univers et d'eux-mêmes, ils ne se laisseraient pas séduire par ces « pseudo-églises », ou ces systèmes politiques qui ne pourront jamais satisfaire les aspirations que nous portons en nous vers ce Royaume

¹ - « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout » = jusqu'au bout de l'amour et jusqu'au bout de la manifestation de cet amour, qui est la Croix, en rançon pour écarter la mort, et le don eucharistique de son corps pour procurer la vie.

universel. Il n'y en a pas d'autre que celui de Jésus-Christ, qui s'édifie à partir de la grâce capitale : « C'est de sa plénitude que nous avons tous reçu... » (Jn.1/16).

Et maintenant entendons la formulation de la Loi d'Amour : loi spécifique de ce Corps, de cette Vigne véritable qu'est le Christ :

« Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimé, demeurez en mon amour. Si vous observez mes commandements, vous demeurerez en mon amour, tout comme j'ai observé les commandements de mon Père et que je demeure en son amour... »

C'est donc le même amour : l'Esprit-Saint, Personne divine et vivante, lien vivant du Père et du Fils, qui est désormais communiqué aux membres du Christ. La vie eucharistique, la joie eucharistique sont donc la conviction permanente, et parfois la sensation très douce, que nous sommes aimés et portés par cet amour créateur de la Trinité Sainte, et que nous sommes emportés par l'Esprit dans l'éternité de la Génération divine, comme fils du Père en Jésus. C'est bien en effet cette joie que nous promet le Seigneur :

« Je vous dis cela afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit entière ».

Le Seigneur prononce ces paroles, remarquons-le, la veille de sa passion : la perspective de la Croix qui se dresse devant lui n'empêche pas que sa joie soit entière, car une telle joie ne dépend nullement des conditions extérieures, des circonstances, mais de l'observation exacte de la Volonté, du Bon Plaisir du Père, au sein même des circonstances, quelles qu'elles soient. Jésus demeure en effet dans l'Amour, et dans l'amour total, et c'est pourquoi il peut dire aux filles de Jérusalem qui pleurent sur lui : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez plutôt sur vous, car si l'on traite ainsi le bois vert, qu'en sera-t-il du bois sec ?... (Lc.23/2-30).

« Mon commandement c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés ; personne n'a de plus grand amour que celui qui offre sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis, et je vous ai établis pour que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure, de sorte que tout ce que vous demanderez au Père en mon nom, il vous le donne. Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres. » (Jn.15/9-17).

Commandement sublime et merveilleux que nous donne ici le Seigneur. Qui saurait résister à l'attrait de l'Agapè, de l'Amour dans sa plénitude, de l'Amour divin ? « Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés, comme je vous ai aimés, aimez-vous les uns les autres... » Certes, le psaume le chantait déjà : « Voyez qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble... » Cependant, que nous montre l'histoire ? Même dans les milieux ecclésiastiques et monastiques, qui se donnaient de tout cœur à cet idéal du Royaume, le commandement n'a pas toujours été réalisé, et même hélas parfois contredit. Certes, il a été réalisé, puisque l'Eglise subsiste encore aujourd'hui, que la Tradition a été maintenue ; il a été réalisé par d'innombrables saints, connus et inconnus : ceux dont les vertus héroïques ont été proposés en exemple, et ces « pauvres de Yahvé », dont l'amour caché aux yeux des hommes, mais connu de Dieu, réjouissait les Anges.

Cependant, si l'amour que nous commande le Seigneur n'a pas été pris dans toutes ses dimensions, s'il n'imprègne pas encore la conscience collective, ne serait-ce pas parce que la cellule de base du Corps mystique est mal établie ? En effet, le commandement : « Aimez-vous les uns les autres, devrait normalement se traduire, en toute fidélité au grec : « Aimez-vous l'un l'autre... » Il ne vise d'abord que deux personnes, s'aimant réciproquement, en retour... L'amour-sauveur que le Christ manifeste à l'égard de son Eglise-épouse, comme Tête de son corps, doit avoir une application primordiale au niveau de la cellule de base : l'homme-femme, créé dans l'unité, selon Dieu, selon l'image et la ressemblance de la Trinité créatrice.¹ Alors vraiment toutes les composantes de l'amour humain seront satisfaites, et le Sacrement trinitaire rejoindra le Sacrement eucharistique. « Hommes, aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise ». ² L'action de grâce est pleine ainsi que la joie que nous promet le Seigneur lorsqu'un dialogue d'amour permanent, reflet du dialogue éternel du Père et du Fils, dans l'Esprit, s'établit entre l'homme et la femme.

C'est donc bien moyennant cette intégration de toute la nature humaine par la Foi, en tenant compte de la virginité sacrée et de la sexualité, qui ne l'est pas moins, que la vie peut devenir vraiment « eucharistique », dans une joyeuse action de grâces. Jusqu'ici les traditions ecclésiastiques ne permettaient pas une telle richesse, un tel épanouissement, par le fait qu'elles restaient reliées au péché « d'adultère », alors que les gens « du monde », étaient abandonnés au déferlement du péché de génération, du péché originel puisque personne ne leur avait présenté le Mystère de l'Incarnation comme la vraie lumière de leurs relations conjugales...

N'oublions pas en effet, au terme de ce chapitre qui traite de la vie eucharistique, que le corps que nous mangeons dans la communion sacramentelle est celui même qui est né de la vierge Marie, qui a été conçu de l'Esprit-Saint, corps qui a été élaboré à partir de sa chair très pure, immaculée dès sa conception, fruit de sa foi et de l'amour virginal qui l'unissait à Joseph. C'est donc bien ce qui a été réalisé au principe de notre Salut qui doit être pris comme un enseignement normatif, comme un modèle à appliquer, afin que la Salut devienne effectif. L'Eglise chante en effet :

*« Ave verum corpus natum de Maria virgine...
« Salut vrai corps né de la Vierge Marie...*

Ce Corps a été le premier « fruit qui est demeuré éternellement » ; il est le fruit non pas de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, mais le fruit de l'Arbre de la Vie, de cet amour virginal qui réjouissait les Anges, à Nazareth, car il a réalisé exactement le Dessein éternel du Père.

Ainsi, tous les dogmes fondamentaux se rejoignent au principe même de la création de Dieu : la Loi d'amour eucharistique projette sa lumière sur la Trinité et l'Incarnation, sur le Christ et l'Eglise, sur la Rédemption et le Salut. Nous comprenons les anciennes

¹ - Gen.1/27 ; Eph.4/24. L'homme nouveau est en réalité celui qui rejoint Adam sorti des mains de Dieu, dans la sainteté et la justice originelles. Le Baptême nous ramène à l'Adam premier, avant la faute. L'oméga rejoint l'alpha. On lit en effet dans la liturgie baptismale du Samedi Saint, le premier chapitre de la Genèse.

² - Eph.5/20s. Ce passage important est à lire en parallèle avec les chapitres 15 et 17 de saint Jean, et il s'éclaire par les paroles de l'Institution Eucharistique.

énigmes : ces deux arbres, ces deux voies... et nous voyons pourquoi Dieu fit l'homme sexué en même temps qu'il a fermé le sanctuaire de la vie... Ainsi en adhérant de toute la force de son intelligence, de toute l'espérance de son cœur aux divines paroles tombées des lèvres de Jésus, rapportées par les Apôtres, consignées dans les saints Livres, authentifiées par le Magistère, le fidèle comprend toute la cohérence du Plan divin, et y répondant joyeusement, il comprend l'enthousiasme de saint Pierre, cette joie indicible dont il parle, parce qu'il est assuré de l'accomplissement prochain des promesses.

Tout indicible et inexprimable qu'elle soit, cette joie eucharistique a été dite et exprimée dans l'Écriture. Outre les textes que nous avons indiqués, reportons-nous ici à l'enthousiasme de l'Épître aux Hébreux, qui semblait déjà voir l'invisible, et qui exhorte l'Église de la Terre à prendre conscience des vraies dimensions du Corps du Christ, dont la plus grande partie est dans le ciel, rendant à Dieu le Père l'immense action de grâce. C'est à cette Eucharistie que nous sommes conviés :

« Ce n'est pas de cette montagne tangible que vous vous êtes approchés, montagne embrasée par le feu, enveloppée de nuages, de tourbillons et de tempêtes, de sons de trompette et de bruits de voix : les auditeurs supplièrent que la parole ne leur fût pas adressée, car le commandement était pour eux insupportable : « Un animal même qui viendrait à toucher la montagne serait lapidé ». Le spectacle était terrifiant, au point que Moïse dit : « je suis épouvanté et tremblant ». Mais vous vous êtes approchés de la Jérusalem céleste, de la fête solennelle des myriades d'Ange et de l'assemblée des premiers-nés qui sont inscrit dans les cieux, et de Dieu, juge de tous les hommes, et de l'esprit des justes qui sont arrivés à la perfection, et de Jésus, le médiateur de la nouvelle Alliance, et du sang de la purification qui parle plus fort que celui d'Abel. »

...

« C'est pourquoi, alors que nous avons reçu l'inébranlable royauté, maintenons la grâce par laquelle nous rendons un culte agréable à Dieu, avec circonspection et révérence. En effet, notre Dieu est un feu dévorant... » (Hb. 12/18-24 ; 28-29)

- Fin du chapitre 12 -

Chapitre 13

LA PAROUSIE

Le mot « Parousie » que nous choisissons parmi d'autres signifie essentiellement « présence ». Par ce mot les Apôtres évoquent le retour du Seigneur, et son règne sur la Terre, ainsi que la transformation des cœurs, des esprits et des mœurs qui se produira à ce moment-là, « lorsque les vieilles choses s'en seront allées ». Nous pourrions dire aussi « l'Avènement », ou la « Plénitude », ou aussi la « manifestation du Salut » (1 Pe.1/5). Mais nous excluons le mot « fin du monde », entaché d'erreurs et d'ignorance. Sous ce vocable en effet, encore couramment utilisé, les chrétiens mal instruits évoquent une sorte de terreur universelle, accompagnant un anéantissement de la création de Dieu, tout au moins de sa création matérielle. Si nous pouvons parler d'un monde qui finira, il ne faut entendre par ce mot que l'ensemble des structures mentales, sociales, psychologiques de l'humanité actuelle. Oui, c'est vrai, la race d'Adam décline, s'effondre et s'éteint, mais pour faire place à la race des Fils de Dieu, dont tout l'Univers désire voir enfin la manifestation ! (Rom.8/19-22). C'est une « régénération » qui accompagnera le retour du Seigneur : il nous le dit lui-même : « Lors de la régénération, vous serez assis sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël » (Mt.19/28). Que sera donc cette « régénération », sinon, comme nous le dirions aujourd'hui, une « mutation spirituelle », l'Esprit-Saint fécondateur et créateur, venant s'emparer de la chair humaine pour la vivifier ?

Dieu en effet ne saurait détruire son œuvre, car il ne peut ni se renier, ni se dédire, ni se contredire. Mais il laisse l'homme aller jusqu'au bout de sa liberté, et par conséquent du mauvais choix qu'il a posé au point de départ, et qu'il renouvelle à chaque génération. Il importe que la créature humaine fasse ainsi jusqu'au bout l'expérience du bien et du mal, afin qu'il reconnaisse enfin à quel point il lui aura été amer « d'avoir abandonné Yahvé, la source des eaux vives, pour se creuser des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau... » (Jér.2/13). Ainsi l'aspect catastrophique de la « fin du monde », qui reste seul dans la mémoire de nombreux chrétiens, ne se rapporte qu'à l'un des volets du diptyque, il n'est que l'envers et non l'endroit de la réalité. Car à mesure que se dégrade d'âge en âge l'homme animal, déjà l'Esprit de Dieu est au travail parmi eux pour y opérer la « suppression des péchés », ¹ y constituer un peuple de saints, en leur conférant l'adoption filiale, de sorte qu'il soit, en quelque sorte, le fondement et le point de départ de cette régénération définitive qui sera l'endroit de la réalité.

Prenons l'exemple du Déluge, puisque le Seigneur nous y invite : « Il en sera au jour du Fils de l'homme comme il en fut aux jours de Noé... » (Lc.17/27). Sans doute la destruction de toute une population est désolante et effrayante, elle l'est cependant moins que sa survie : si les prévaricateurs qui ont attiré sur eux le Déluge avaient survécu, quelle oppression, quelle tyrannie, quel délabrement de mœurs, l'histoire n'aurait-elle pas enregistré ! La grande chose du Déluge, la seule vraiment importante, c'est le sauvetage de Noé et de ses fils par la construction de l'Arche. Ainsi la Tradition patriarcale qui aboutit

¹ - Jn.20/22. Il faut bien entendre ainsi le mot grec traduit par « rémission » : il s'agit bien d'un enlèvement, d'une suppression. Or le péché est déjà un manque et un vide, la suppression des péchés – ou du péché – n'est autre que l'Esprit-Saint lui-même, comme l'enseigne le Concile de Trente.

depuis Sem à Noé, pourra passer par Abraham, et à travers le peuple élu aboutir au Christ. Voilà qui paraît long à l'échelle d'une vie humaine, mais aux yeux de Dieu, il ne s'agit là que de la nuit et de l'aurore du sixième jour, celui de la création de l'Homme.

A cette échelle transcendante, la seule vraie, la Parousie, le Retour du Seigneur est donc le lever du Soleil, et marque le commencement du véritable Jour. « Il y eut un soir, il y eut un matin... » La « brillante étoile du matin » qui se lève avant le Jour, ce fut le Christ dans sa vie cachée et terrestre, rejeté par la génération adultère et pécheresse, et l'aurore du sixième Jour, c'est l'Eglise. Elle s'éclaire en effet par la lumière d'un astre qui n'est pas encore levé, par un Evangile qui n'est pas encore réalisé, par une espérance qui n'est pas encore accomplie. C'est pourquoi les événements qui accompagnent la Parousie nous paraissent étranges et mystérieux, parce que la conscience chrétienne est encore obscurcie par les ténèbres de la nuit du monde. Nous sommes « lents et lourds pour croire ce qu'ont annoncé les Prophètes » (Lc.24/25).

Car si nous voulons bien nous donner la peine de lire les Textes sacrés, ne serait-ce que ceux du Nouveau Testament, ¹ nous aurons une vision parfaitement claire du futur – tout comme l'histoire nous donne une vision relativement claire du passé. Le Seigneur ne nous a-t-il pas dit : « Voyez je vous ai tout dit à l'avance » (Mc.13/23 ; Mt.24/25). La lecture des prophéties du Nouveau Testament nous révèle ce que sera cet achèvement de la Rédemption – aspect positif – et cet écroulement de l'ancien monde, dont les signes de vieillissement deviennent tous les jours plus évidents et plus inquiétants. A la lumière de cette eschatologie chrétienne les prophéties de l'Ancien Testament trouvent tout naturellement leur place, tel ou tel prophète, dans telle ou telle vision, ayant exprimé l'un des aspects, l'une des scènes du dernier acte de cette immense tragédie, dont le dénouement, dans sa lumière finale, nous révélera les énigmes, et dissipera devant nos yeux, les apparentes absurdités de l'Histoire.

« A mesure que vous voyez approcher le Jour... » (Hb.10/25)

Ainsi parlait il y a près de deux mille ans l'auteur de l'Epître aux Hébreux, exhortant les fidèles à s'encourager mutuellement pour persévérer jusqu'au bout dans la Foi et l'Espérance. Nous le voyons approcher nous aussi ce Jour, ce « jour du Seigneur », où « tout reflourira sur la Terre », « et nous nous réjouirons d'être alors ramenés par ta Droite dans la voie » ² car, par sa venue le Seigneur, « illuminera les yeux de ses serviteurs » (antienne du temps de l'Avent). Jésus en effet nous a donné des signes précurseurs de sa parousie, et en notre temps, ils viennent converger d'une manière si saisissante que nos

¹ - Les voici : Mt.7/21s, 8/11s, 12/20, 13/41, 16/27, 19/27s, 23/39 ; 24 ; 26/64. Mc.4/28, 8/36s ; 13. Lc.9/16, 10/11, 11/31, 13/26, 14/13 ; 17 ; 18/1, 21/5s, 21/34. Jn.5/2s, 14/3-4s ; Act.1/6s, 3/19, 17/3, 20/32 ; Rom. ch.9, 10, 11 ; 11/15. 1 Cor. 1/7s, 3/11s, 4/5, 5/5, 15/21s, 15/30s. 2 Cor. 1/12s. Eph. 1/11s, 1/18s, 2/4s, 4/11s, 4/30. Phil. 1/6, 1/9, 2/14s, 3/17s, 4/5s. Col. 1/25s, 3/1s, 3/23 ; 1 Thess. 1/10, 2/19, 3/13, 4/15s, 5/23. 2 Thess. 1/6s, 2/1s. 1 Tim. 4/1. 2 Tim.1/10, 18 ; 2/10s, 4/1,7,18. Tite 2/11s, 3/3s. Jac. 5/7. 1 Pe. 1/3s, 13 ; 1/18, 2/12, 4/15, 5/1,4. 2 Pe. 2/4s, 3/3s. Hb. 9/15, 26s ; 10/24s, 10/32s, 11/40. 1 Jn. 2/28, 3/2. Jude 20. Apoc. tout entier, spécialement 1/7, 10s ; 3/3, 10 ; 19/1s, 22/13, 22/20.

² - Hymne liturgique du temps du Carême. Si l'Eglise militante actuelle espère être ramenée dans la voie lors du retour du Seigneur, c'est qu'elle la garde seulement comme un mémorial, elle n'y est pas encore entrée, sinon les promesses seraient accomplies.

pouvons être assurés « qu'il est proche, qu'il est aux portes », tout comme l'été est proche lorsque les bourgeons du figuier commencent à devenir tendres ». (Lc.21/29-31).

Or ces signes sont de deux sortes : les uns se rapportent au « mystère d'iniquité », et par conséquent à l'aspect négatif et catastrophique de ce monde « ennemi de Dieu », qui passe, avec toutes ses convoitises ; ce sont les signes les plus évidents, qui à vrai dire, ont existé aussi dans les époques antérieures, mais qui prennent en notre temps des dimensions planétaires. Et c'est pourquoi nous pouvons conjecturer que « l'iniquité de l'Amorrhéen est à son comble »¹, et que le déluge de feu ne tardera pas à consumer la grande Babylone. (Ap.ch.18). Les autres signes sont beaucoup moins « visibles », mais ce sont ceux qui détermineront le retour du Seigneur. En effet, on met la faucille à la moisson lorsqu'elle est mûre, et non pas lorsque l'ivraie a achevé, ou non, sa croissance. Le Seigneur se désintéresse entièrement de l'ivraie : ses yeux sont trop purs pour voir le mal, ce sont les Anges qui s'en chargeront. C'est la parole de l'Apocalypse qui nous éclaire : « Que le saint se sanctifie encore » (22/11-12), jusqu'à ce qu'il atteigne la plénitude d'âge et de conscience. C'est en effet dans le « petit reste d'Israël », dans le petit nombre des élus qui seront restés fidèles jusqu'au bout, que se produira le véritable « achèvement de la création de Dieu », et dès lors la Foi ayant donné toute sa lumière, l'humanité entière pourra repartir sur des bases nouvelles ; nouvelles, non pas, puisqu'il n'y a d'autre fondement que Jésus-Christ et les Apôtres, mais elles seront nouvelles en ce sens que, dans l'histoire antérieure, elles n'auront pas été prises en considération pour fonder la vie humaine sur le Dessein de Dieu.

« Que le pécheur pêche encore, que l'homme souillé se souille encore... » (Ap.22/11). Jusqu'à quand ? Jusqu'à ce comble de l'iniquité au-delà duquel aucune vie n'est possible. Or sur trois points fondamentaux, qui sont les trois grandes dimensions de l'Amour : hauteur, largeur, et longueur, nous constatons que ce comble de l'iniquité est bien proche de se réaliser.

En effet, y a-t-il une iniquité et un blasphème plus grand, plus démesuré, plus monstrueux et plus absurde que de prétendre que Celui-qui-est (Yahvé) n'est pas ? Notre temps a vu l'apparition de ce mal infiniment plus grave que la peste ou le choléra qui terrorisaient nos pères : l'athéisme. Certes, il y a toujours eu des négateurs, puisque l'Écriture reconnaît qu'au temps lointain des psalmistes, les impies disaient déjà : « Non est Deus », « De Dieu il n'y a pas » (Ps.14/1).² De même les insensés ne manquaient pas de faire autrefois le même raisonnement que les « libres penseurs » de notre temps, prétendant que le monde et l'homme sont le « résultat du hasard », et que la pensée « n'est qu'une étincelle qui se produit aux battements du cœur » (Sag. 2/2-3 + ch.2 d'une brûlante actualité). Mais ce qui fait la différence entre les propos tenus par les mécréants d'autrefois et ceux qui viennent aux lèvres de nos contemporains, c'est qu'alors la conscience collective était encore imprégnée par le sentiment de la Divinité, même dans le monde païen et idolâtre, alors que les négateurs de Dieu restaient une exception. Dans les temps modernes, la conscience collective est devenue athée en droit et en fait : en droit par leurs constitutions dites « laïques », par la séduction de toutes sortes de systèmes philosophiques et de raisonnements pervers, par le leurre de la technique qui donne un éclat incomparable aux ouvrages des mains des hommes ; en fait, parce qu'il n'y a plus aucun culte officiel parmi les Nations, et que leur gouvernement ne se réfère

¹ - Gen.15/16. Cette iniquité de l'Amorrhéen atteindra son comble et sera châtié par l'invasion de la Palestine par Josué et les Juges.

² - Ce psaume montre que tous les désordres suivent infailliblement cette négation insensée.

jamais au Nom de Dieu, ni n'invoque les commandements. Les croyants sont devenus le petit nombre ; ils sont écartés, de fait, de la vie sociale et politique, ils n'ont plus droit à la vie de cité ; les affirmations de leur foi paraissent de plus en plus « anachroniques » ou « utopiques » devant les catégories fermées d'une intelligence mécanisée et étroitement conditionnée, qui limite strictement son objet à l'étude des « phénomènes » et des procédés utilitaires.

Nous pouvons donc considérer que la profession universelle de l'athéisme – profession du démon muet, puisqu'il suffit de ne jamais parler de Dieu – sous ses formes multiples, est bien ce Dragon aux sept têtes et dix cornes, toujours le même sous des apparences changeantes, qui va donner son pouvoir à la Bête, c'est-à-dire à un organisme politico-militaire amenant le règne universel de l'Antichrist. La profession de l'athéisme, en attendant de se manifester ainsi sous une apparence trompeuse et même « religieuse » - car l'Antéchrist favorisera toutes les religions pour les confondre en ce qu'elles ont de commun et éliminer ainsi les Mystères proprement chrétiens et sauveurs – ne manque pas d'amener un effondrement de la conscience qui s'étale dorénavant et sans retenue aux yeux du public. Révolutions, guerres, violence, oppressions, outrages, fabrications d'armes terrifiantes, drogue, dépravations éhontées, mensonges politiques et publicitaires, superstitions ridicules à en pleurer, folie de convoitise pour l'argent, les jeux, les paris, la bourse, etc... La prophétie que Paul formulait autrefois en nous assurant qu'elle était bien de l'Esprit de Dieu, devient d'une éclatante actualité :

« L'Esprit dit expressément que dans les derniers temps certains abandonneront la foi, s'attachant à des esprits séducteurs, et à des doctrines diaboliques, enseignées par des menteurs hypocrites, marqués au fer rouge dans leur conscience (1 Tim.4/1-2)

« Sache bien d'ailleurs que dans les derniers jours surviendront des moments difficiles. Les hommes en effet seront égoïstes, cupides, vantards, orgueilleux, diffamateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, sacrilèges, sans cœur, implacables, médisants, intempérants, intraitables, ennemis du bien, délateurs, effrontés, aveuglés par l'orgueil, plus amis de la volupté que de Dieu sous les apparences de la piété, mais reniant ce qui en fait la force » (Tite 3/1-5).

Or nous avons vu effectivement, en application de ce premier texte de Paul à Timothée à l'intérieur de l'Eglise, depuis plus d'un siècle ces esprits trompeurs qui, par une prétendue critique historique et littéraire, détruisent les Livres sacrés, les enseignements des Prophètes, l'historicité des Evangiles, mettent systématiquement en doute, et renient ouvertement toute intervention personnelle de Dieu dans l'Histoire, et anéantissent ainsi toute la Révélation. Même la Bible n'a pas résisté à leur « psychanalyse ». Les dogmes les plus solidement établis, par la continuité du Magistère et la piété de nos Pères, sont balayés comme des mythes produits par des esprits ténébreux, que la science positive n'avait pas éclairés. Mieux encore, certains chrétiens insensés se font l'écho des philosophies blasphématoires, et pris d'une sorte de compassion morbide pour les damnés et les suppôts de l'Enfer, voudraient nous faire croire que certaines expressions monstrueuses comme « Dieu est mort » - Que son saint Nom soit béni ! - sont une formulation étonnante et paradoxale de la Vérité ! ¹ Or tout ceci se dit, s'imprime, se lit et se répète, sans que les pasteurs du troupeau – à ma connaissance – semblent nullement s'en émouvoir (cf. Is.3/4). Toute leur préoccupation

¹ - Que le lecteur se rapporte à l'Ecriture et qu'il y compte combien de fois Dieu dit de lui-même : « Je suis le Vivant » !

semble aller aux rites et aux formes, comme si l'essentiel n'était pas la doctrine que les formes et les rites doivent exprimer ! Ils astiquent l'extérieur de la coupe et du plat... (Mt.23/26) ¹ Dieu n'est plus adoré dans une liturgie sainte et porteuse des Mystères authentiquement révélés. Les couvents, si nombreux avant la Révolution française, sont devenus rares, et ceux qui subsistent sont parfois envahis par l'argent et l'esprit de ce monde. De nombreux signes manifestent que le temps de l'Eglise est bientôt révolu, puisque d'ailleurs il coïncide avec celui des Nations (Lc.21/24). Disloquée par les schismes et les hérésies qui ont ensanglanté son histoire, brisée par la rupture de la prétendue réforme protestante, la mère Eglise tente vainement de rassembler ses enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes (Mt.23/37), et les vrais fidèles de Jésus-Christ, qui garderont le bon dépôt jusqu'au jour du Seigneur, ne se rencontrent plus qu'aux catacombes.

En écrivant à Timothée, Paul évoque ces « moments difficiles » qui doivent survenir dans les « derniers temps ». Toutes les civilisations ont connu, sur leur déclin, de tels moments difficiles. Ils se présentent aujourd'hui sur la planète entière et c'est justement ce qui ne s'est jamais produit dans les siècles antérieurs.

« *La charité de beaucoup se refroidira* » (Mt.24/13) en raison nous dit Jésus de « l'excès de l'iniquité ». Les veilleurs qui montaient la garde sur les remparts de Jérusalem ont laissé tomber leurs armes : « Qu'il est fort l'ennemi ! » disent-ils, faisant écho au Prophète qui pleurait sur la ruine de Sion. Lorsque l'apostasie progresse, lorsque les vierges, sages ou folles, s'assoupissent ou s'endorment, lorsque les voûtes abbatiales et les cathédrales ne retentissent plus de chant sacré, que les parvis du Seigneur sont déserts... l'amour fraternel s'en va lui aussi. C'est ainsi que la chrétienté a été ravagée par d'horribles guerres fratricides, où des prêtres de Jésus-Christ ont activement combattu, idolâtres qu'ils étaient de grandeurs purement charnelles, comme la Nation, le Drapeau, les citations à l'ordre de la nation, la gloire militaire... L'équilibre actuel de la paix (Jér.8/11) selon la prédiction du Prophète n'est dû qu'à l'opposition de forces gigantesques, par la terreur qu'inspire aux nations armées les bombes nucléaires et bactériologiques. La notion de « justice sociale » est ravalée à un barème fixant le prix du salaire ! La lutte des classes est entérinée comme un dogme, et certains naïfs parmi les dignitaires de l'Eglise s'imaginent qu'elle est un facteur de progrès ! La convoitise des pauvres devient pire que celle des riches, et l'on est assuré que les prolétaires n'ont pas besoin de rédemption, puisqu'on présente leur avènement au pouvoir comme le salut du genre humain ! Les moyens de production et l'énergie disponible s'accroissent de jour en jour, mais la voracité de l'homme charnel grandit davantage encore. Qui ne voit que le point Oméga de cette évolution purement économique et monétaire basée sur le seul intérêt particulier n'est autre que l'effondrement de la race d'Adam ? Je ne vois d'autre issue que la piraterie, le pillage et la panique, plus meurtrière que la famine et la peste... Déjà les plaies annoncées par les Trompettes de l'Apocalypse et déversées par les Coupes aux mains des Anges, frappent les sources, les arbres, les fleuves, les prairies, les mers... L'ulcère malin du cancer rappelle aux hommes que leur péché les a faits pourriture. Comprennent-ils ? Non pas. Se tournent-ils vers le Dieu vivant ? Non pas ; mais ils sont prêts à se jeter entre les bras de l'Antéchrist, de ce dictateur mondial qui leur donnera toutes les licences pour mieux les asservir, qui distribuera l'argent, les jeux et les

¹ - Si le lecteur trouve que je suis sévère, qu'il se rapporte directement aux Prophètes, ou bien qu'il s'instruise du Message que Marie donna à la Salette, le 19 septembre 1846 à Mélanie Calvat.

remèdes, pour que repus, gavés et divertis, la dernière génération des fils d'Adam puisse s'éteindre par contraception et avortement en riant de son désespoir.

En cela nous allons voir que sans l'Esprit, l'homme est moins qu'un souffle : il est poussière - devenu poussière ; sans le Verbe, il n'est que folie, sans le Père, il n'est que néant. Hors de la Trinité, hors de la Foi et de l'Amour de son Dieu, la Trinité créée se disloque et s'entre-déchire. Et lorsque le péché aura démontré sa propre absurdité, alors les survivants appelleront le feu du ciel sur leurs têtes, partagés entre la soif d'une juste et nécessaire expiation, et la terreur qu'elle leur inspire. Qui ne voit que ces temps sont tout près de nous ?

« *Que le saint se sanctifie encore* ». Les Anges cependant ne voient pas le monde comme les reporters des grands journaux, ni comme les caméras de la télévision ! Sous les apparences de ce monde croulant, ils observent avec une grande allégresse, ils découvrent avec un grand désir, la « croissance », inconnue de l'opinion publique, mais manifeste à ceux qui sont aux écoutes de l'Esprit de Dieu, du Corps mystique et vivant de Jésus-Christ ; non seulement les sarments de la Vigne véritable se multiplient, et plus encore là où ils sont officiellement interdits, persécutés et poursuivis, mais en eux la sève de la Grâce devient de plus en plus nourricière, parce qu'elle est reçue avec une foi dépouillée et clairvoyante, une charité universelle, une espérance bien définie. Si en effet les structures de l'Eglise visible semblent s'effondrer, c'est que les élus de Dieu qui atteignent la plénitude de l'âge du Christ, tout en restant très attachés, soudés même, aux Sacrements, en ont dépassé le cadre. Ils ont reçu entièrement le message de la Tradition, ils sont prêts à exploiter le Bon Dépôt de la Foi. Et comme le Seigneur ne fait rien d'inutile, il ne maintient pas ce qui n'est plus utile à rien. Déjà, au milieu du 16^{ème} siècle, le concile de Trente exprimait le désir que l'Evangile soit observé dans toute sa pureté (Session IV Detz.783). Eh bien, ce désir ancien commence aujourd'hui à se réaliser de la part d'hommes de cœur qui prennent le Sermon sur la Montagne tel qu'il est écrit, qui par l'esprit en respectent la lettre, et font de la non-violence, telle que Jésus en demeure le modèle, la ligne de conduite de leur vie, et leur arme invincible contre les méthodes et les procédés de l'adversaire. Ainsi ce qui semblait impensable aux hommes du Moyen-Age, si prompt à tirer l'épée pour la défense des droits de Dieu, devient normal, raisonnable, engageant. Quel changement de mentalité, quel renversement de psychologie ! On commence à penser qu'un chrétien ne peut être vraiment digne de ce nom que s'il prend pour règle de conduite l'Evangile de Jésus-Christ. Ainsi les préceptes de Jésus n'apparaissent plus comme des « conseils » réservés à une élite se mettant à l'abri des cloîtres, mais comme la législation la plus ordinaire, la plus désirable aussi, de l'humanité rachetée. Ils descendent sur la terre, alors qu'on croyait autrefois qu'ils ne seraient pratiqués qu'au Paradis.

Si certains théologiens sont allés trop loin dans leur doute systématique, si d'autres fléchissent volontiers le genou devant l'idole de la science, on doit reconnaître heureusement que les penseurs chrétiens ont pour la plupart dépouillé leur robe de philosophes : ils sont revenus à l'Ecriture. La forteresse scholastique est démantelée, ses abstractions confuses n'effraient plus personne ; bientôt les pauvres de Yahvé pourront aller directement au trésor caché dans les cryptes de la tradition ecclésiastique, et ils y trouveront le Corps de Jésus-Christ, dans lequel « habite corporellement toute la plénitude de la Divinité » (Col.2/8s). Le Seigneur nous a annoncé qu'avant la fin des temps, il faudrait que l'Evangile soit annoncé à toutes les Nations. La chose est faite : les missionnaires ont porté le Nom de Jésus sous toutes les latitudes, on a traduit dans toutes les langues l'essentiel du message chrétien. Ce Nom en qui se trouve le Salut de tout

homme est connu de tous, ce qui ne signifie pas, hélas, que tous aient pris parti pour lui ! Ni même que les baptisés en ce Nom aient pénétré tous les Mystères ! Mais enfin, beaucoup d'hommes, la plupart peut-être, même en terre païenne, pourront invoquer Jésus lors de la grande tribulation qui va fondre sur la Terre entière, et recevoir en lui le Salut.

Ainsi, réjouissons-nous que les paroles prononcées par Jésus pendant sa vie publique soient prises en considération, et parfois même par des sages qui n'appartiennent pas à l'Eglise visible, tel Gandhi, ses innombrables disciples... Mais réjouissons-nous surtout qu'à l'intérieur de l'Eglise, dans ce « petit reste d'Israël », les Mystères de Jésus-Christ resplendissent enfin de tout leur éclat, de toute leur divine simplicité, et apportent enfin la réponse définitive à tous les problèmes fondamentaux que l'homme se pose depuis la chute originelle. C'est là le fait intérieur vraiment nouveau. C'est en ce sens que l'on peut dire que la moisson est mûre ; la chair humaine lavée dans le Sang de l'Agneau va pouvoir fructifier en vie éternelle (Jn.4/35-36).¹

Car, là aussi, il nous faut tenir « les deux bouts de la chaîne » ; certes, le Christ a dit : « Lorsque le fils de l'homme reviendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Lc.18/8), et nous serions tentés de dire : « non », puisque l'apostasie devient générale ; et cependant, au travers et au-dessous de ce déferlement de l'iniquité, les vrais disciples de Jésus ont obtenu une intelligence du Donné révélé qui n'a jamais été atteinte, au point que l'application des Mystères de la Foi chrétienne sur toute vie humaine, jusqu'à la psychologie des profondeurs devient possible. Ainsi commencent à se manifester les « secrets des cœurs » (Lc.2/35-36 ; Rom.2/16), ce qui est un signe de l'achèvement de l'Histoire.

Nous pouvons donc conjecturer que l'ange est sur le point de jeter sa faucille sur la Terre, « car la moisson est mûre » (Ap.14/14-19) ; le blé dont la croissance et la maturation n'ont pas été empêchées par l'ivraie qui, cependant, l'étouffait de toutes parts, va être engrangé dans les demeures éternelles (Mt.13/36-44), ce qui signifie que l'Eglise fidèle va être rassemblée des quatre vents et enlevée au devant du Seigneur dans les airs avec ceux qui auront part à la première Résurrection. Et désormais, ils règneront avec le Seigneur. Et ces perspectives deviennent d'autant plus certaines qu'elles sont confirmées par des signes indiscutables (1 thess.4/14-17 ; Ap.20/1-4).

Les signes des temps

« Vous savez déterminer le temps qu'il fera en observant la couleur du ciel, comment ne savez-vous pas discerner les signes de ce temps-ci ? » (Lc.12/54-59).

Ainsi parlait Jésus à ses contemporains qui voyaient de leurs yeux et ne comprenaient pas, qui entendaient de leurs oreilles et ne croyaient pas. La première visite du Seigneur sur notre terre était accompagnée de signes, c'est-à-dire d'événements qui accomplissaient certaines prophéties. La seconde visite sera accompagnée de signes encore plus grands et plus manifestes que nous pouvons déjà reconnaître et qui ne peuvent tromper.

Le commencement des douleurs...

¹ - Parce que la Samaritaine avait reconnu qu'il était le Messie, Jésus prophétisa les temps de la Moisson ! Depuis, la grâce a fait du chemin dans l'Eglise et dans l'humanité !

*« Il y aura des pestes, des famines, des tremblements de terre en divers lieux... »
« Et ce ne sera que le commencement des douleurs » (voir Mt.ch.24, Mc.ch.17, Lc.ch.21)*

La terre devient surpeuplée : la race d'Adam éclate et s'effondre sur elle-même, non pas que la terre ne puisse encore théoriquement la nourrir, si le sol était raisonnablement cultivé et exploité, à condition toutefois que les besoins de chacun ne dépassent pas la mesure. C'est un fait : la famine atteint des dimensions énormes ; la peste, mot générique qui désigne en fait toute morbidité, toute contagion, se répand par le moyen des avions, des trains, des navires, et en quelques semaines fait le tour des continents, telle la grippe. Le cancer, la leucémie, les maladies de cœur, les accidents de la route... anéantissent chaque année l'équivalent de grandes villes du monde. Les cyclones produisent des ravages inouïs, et ce qui est nouveau, c'est que le monde entier en est aussitôt informé. Reportons-nous donc à l'enseignement que Jésus donnait, lorsque la tour de Siloé s'était écroulée à Jérusalem, et transposons son enseignement en notre temps : « Croyez-vous, leur disait-il, que les dix-huit qui sont morts sous ces décombres étaient plus coupables que les autres ? Non, je vous l'assure, mais si vous ne faites pas pénitence, vous périrez tous de même » (Lc13/1-5). Ces fléaux sont attribués à la fatalité, au hasard, au destin ; ils ne suscitent plus de mouvement de pénitence, même chez les chrétiens, et les pasteurs du troupeau restent muets, comme s'ils ne comprenaient pas. C'est là encore une attitude passive d'aveuglement et d'obstination que l'Apocalypse nous indique comme annonciatrice de la fin (Ap.16/20, 6/12s).¹

Mais les douleurs les plus grandes sont sans contredit celles qui atteignent la structure même du corps humain : la personne dite « inadaptée », parce que l'on veut éviter les termes réalistes de « monstrueuse, tarée, idiote ». Il faut voir cependant les choses telles qu'elles sont et ne pas avoir peur des mots propres qui les expriment. Ces pauvres gens - des enfants surtout, car ils vivent en général peu de temps – n'ont pas ou peu conscience de leur propre malheur, ceci par une disposition providentielle, et gardent malgré tout une certaine joie de vivre. Ils sont plus nombreux qu'autrefois, non seulement en raison de la médecine, mais aussi des procédés dits « contraceptifs » que l'on a utilisés pour empêcher antérieurement leur venue en ce monde. Il faut le dire ! On ne peut pas frouiller avec la vie, même dans l'ordre de la génération charnelle. Les statistiques parlent d'un enfant sur cinq touché soit physiquement, soit mentalement... Qu'en sera-t-il à la génération suivante ? Que ferons-nous lorsqu'il n'y aura plus qu'un enfant sur dix qui sera sain de corps et d'esprit - mais non indemne du péché originel... Cette issue est mathématiquement prévisible. Les lois des grands nombres qui président à la génération charnelle ne sauraient tromper. On dépense des milliards par réadapter autant que possible ces déficients à la vie sociale... Il faut certes s'en réjouir, s'en réjouir davantage si cet argent est pris sur le budget militaire. Ce n'est cependant pas là une attitude de pénitence et de repentir. Autrefois, dans la Rome dite païenne, lorsqu'un veau à cinq pattes naissait dans une écurie, les prêtres de Jupiter ordonnaient de grands sacrifices d'expiation : ils voyaient dans cette altération des lois de la vie un signe de la colère des dieux.

¹ - Cette attitude des hommes qui fuient dans les cavernes des rochers pour se cacher de la colère de Dieu se manifeste par la construction des abris souterrains, dans lesquels ils espèrent survivre aux bombardements atomiques qu'ils préparent et qu'ils redoutent à la fois. Il n'y a ni pénitence ni repentir, mais absurdité.

Ce qui démontre que la chair humaine ne peut pas être sauvée autrement que par une « mutation spirituelle » opérée par l'Esprit Créateur.

Ce sont bien là, en effet, les douleurs de l'enfantement, « la nature entière souffre et gémit dans les douleurs, dans l'attente de l'avènement des fils de Dieu » (Rom.8/19-25). Nous voyons bien maintenant que « cette génération adultère et pécheresse ne disparaîtra pas avant que toutes ces choses soient arrivées sur elle ». (Lc.21/32). C'est alors que se contestant elle-même, elle se rendra capable de revenir au Bon Plaisir de Dieu, et Adam commencera d'exulter en voyant que ses derniers rejetons, enfin, deviennent sages. Mais il aura fallu pour cela à l'Eglise deux mille ans de méditation sur la Révélation et la manifestation de la Vérité que le Verbe de Dieu nous a faites dans le Mystère de son Incarnation.

Les apparitions multipliées de la Vierge Mère

Les grandes apparitions mariales, authentifiées par l'Eglise, telles la Salette,¹ Lourdes, Fatima, (et autres) sont historiquement certaines, et ont une valeur objective indiscutable. Ce serait pure folie de les révoquer en doute. Celle de la Salette marque le commencement du dernier âge du monde, le début des temps apocalyptiques, c'est-à-dire celui des grands fléaux que les hommes attirent sur eux par les égarements insensés de leur vie. Comme Marie l'avait annoncé, nous avons connu les guerres mondiales, les guerres civiles, les révolutions, les invasions d'insectes, les inondations, et les innombrables pollutions dont les hommes directement coupables en raison de leur avarice et de leur convoitise, vont rendre l'atmosphère des grandes villes rigoureusement irrespirable et asphyxiante. Comme l'Apocalypse l'a prévu, on n'y verra plus le soleil, ni la lune, ni les étoiles. Quant au Déluge de feu, un spécimen remarquable nous a été donné pendant la dernière guerre mondiale : la parole a été accomplie à la lettre : « En un instant elle a été dévorée par le feu, Babylone la grande ville... » Hiroshima, Nagasaki...

Ces nombreuses apparitions de Marie, accompagnée de miracles et de prodiges, réalisent les prophéties du chapitre 12 de l'Apocalypse, où Jean nous dit avoir vu « dans le ciel une femme couronnée de douze étoiles, brillante comme le soleil, et la lune sous ses pieds... ». La Femme parfaite dont Marie est le type définitif, apparaît non seulement dans le ciel, mais aussi dans le « ciel intérieur » qu'est la conscience chrétienne, car c'est son mystère qui illumine nos ténèbres : son Immaculée Conception et sa Maternité spirituelle et virginale nous convainquent d'erreur et de péché, en même temps qu'elles nous ouvrent la voie vers notre régénération et notre rédemption.

Car Marie, en attirant l'attention, en réveillant la torpeur du peuple chrétien par des prodiges et des miracles, ne vient jamais dire autre chose que ce qui est déjà écrit : elle rappelle les anciennes prophéties, elle invite à la pénitence, et à la vigilance ; elle conjure les prêtres et les fidèles de tenir fermement les engagements de leur sacerdoce et de leur baptême, afin de n'être point « jugé et condamné avec ce monde ». Malheureusement, il ne semble pas que ces manifestations célestes aient suffi à provoquer ce retour à Dieu si désirable. Les nations et les états n'en ont tenu aucun compte ; beaucoup de prélats et de responsables du peuple de Dieu ont refusé de prendre parti, alors que les faits étaient indiscutables, et leur silence a paru une réprobation de la Mère de Dieu, de sorte que la

¹ - Cf. « Le fait de la Salette » et « les documents pour servir à l'histoire réelle de la Salette ». Nous avons étudié avec le plus grand soin cette apparition que Pie IX lui-même a authentifiée. Cf. notre étude : « L'Apocalypse de Notre Dame ».

Parole de Jésus reste vraie aujourd'hui : « Même si quelqu'un ressuscitait d'entre les morts, ils ne seraient pas persuadés... » (Lc.18/31).

Quoiqu'il en soit, ceux qui veulent comprendre comprennent. Ils peuvent se référer à ce que Marie demande constamment : le Rosaire et la méditation de ses Mystères ; l'essentiel, le cœur, le centre de l'Évangile : nous avons là tout ce que nous devons savoir, tout ce qui nous a été démontré par le Verbe de Dieu, pour nous arracher à cette « génération pervertie », et « briller dans le monde comme des enfants de lumière » (Act.2/40 ; Phil.2/15). Car c'est la foi catholique, et non une autre,¹ dans ses dogmes authentiquement apostoliques, qui contient le secret de la régénération que nous attendons de tout cœur. On peut dire même, sans exagérer, que la capitale de la catholicité n'est plus Rome, beaucoup trop compromise avec les Puissances de ce monde, mais Lourdes, ou Fatima, ou autres sanctuaires de Marie, où la foi est encore proclamée et chantée dans toute sa simplicité et toute sa rigueur.

De même en effet que Marie a précédé la venue de Jésus, puisqu'il est le fruit de sa foi parfaite autant que celui de ses entrailles, il est tout à fait dans l'Ordre des choses célestes que Marie précède aussi son retour glorieux, en préparant l'Église fidèle à l'accueillir. En quoi consistera ce rôle de Mère et d'Éducatrice, sinon à communiquer à ses dévots sa foi parfaite. Elle a épousé le Dessein de la Trinité Sainte sur la trinité créée – l'homme et la femme – avec une lucidité active et pratique. Il importe donc que l'Église, l'Épouse du Christ accueille ce même dessein avec une lucidité semblable, c'est-à-dire qu'elle accueille son Époux, fils de vierge, comme souverain Législateur, non seulement des empires et des royaumes, mais de la véritable biopsychologie humaine, adaptée enfin aux intentions divines qu'il nous a manifestées par son Incarnation.

Le retour d'Israël

« Il y aura une grande nécessité sur ce pays, et une grande détresse sur ce peuple. Ils tomberont au fil de l'épée, et ils seront réduits en captivité parmi toutes les nations, et Jérusalem sera foulée par les nations, jusqu'à ce que soient arrivés à leur terme les temps des nations. » (Lc.21/24)

Ainsi parlait Jésus, prévoyant la ruine de Jérusalem et l'histoire douloureuse de ce Peuple qui n'avait pas « connu le temps de sa visite » et qui allait crier, devant la sentence de Pilate : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants » (Mt.27/25). L'histoire a parlé, elle a confirmé, au-delà de ce que l'on peut dire, les Paroles prophétiques des Évangiles.

Or, qui aurait pu prévoir, au début du XXème siècle, qu'Israël reviendrait sur sa terre ? Absolument personne. Les choses se sont décidées en 1917, année fatidique, celle de la Révolution soviétique, centre la guerre mondiale, illustrée par les apparitions de Fatima. Le mouvement sioniste a réalisé son dessein une trentaine d'années plus tard, au lendemain de la seconde guerre mondiale. Le Peuple hébreu est revenu sur sa Terre.² En 1948, l'état d'Israël a été proclamé. Le désert a fleuri. La montée de la prospérité d'Israël a stupéfié les nations. Ses victoires ont étonné le monde. La langue sacrée des Prophètes que l'on avait crue morte, coule chaque jour sur les lèvres de millions

¹ - N.B. La « foi orthodoxe » pour l'essentiel est identique à la « catholique ». J'exclue ici toutes les sectes issues du protestantisme dont le nombre est égal à la confusion.

² - Consulter la revue mensuelle « Jérusalem ».

d'hommes et de femmes, et s'imprime dans des livres, des journaux, et des revues innombrables. En 1967, après l'humiliation cuisante de Nasser, Jérusalem a été délivrée, et depuis elle n'est plus foulée aux pieds par les nations, sinon par des centaines de milliers de Pèlerins, que viennent se recueillir sur les traces de Jésus. Ces événements manifestent que les prophéties relatives aux luttes des Nations contre le peuple juif, qui précéderont immédiatement le retour du Seigneur, sont à la veille de se réaliser.¹

Paul prévoit en outre que les Juifs se convertiront à Jésus-Christ, le reconnaîtront comme Messie et Sauveur, et verront qu'il n'y en a pas d'autre. Or ce mouvement de conversion est amorcé, depuis plusieurs lustres. Les « Juifs messianiques »² reconnaissent déjà Jésus comme le Messie, le Fils de Dieu, Dieu lui-même, seul Sauveur du monde. Leur nombre grandit de jour en jour. Ces mouvements reproduisent de nos jours exactement le même type de conversion qui fut celui des Juifs au temps de Jésus et après sa Résurrection. Ils redisent à la suite de Pierre : « Tu es le Christ le Fils du Dieu vivant », et aussi : « Seigneur, à qui irons-nous, toi seul as les paroles de la vie éternelle ». Ils reconnaissent comme canoniques tous les textes du Nouveau Testament - que reconnaissent toutes les Eglises chrétiennes. Cependant, en ce qui concerne les Juifs messianiques, ils se refusent d'être une Eglise : ils sont Israël qui revient à son Dieu, au Dieu de ses Pères, et qui s'apprête à accueillir Jésus comme Roi. Sans doute, ce n'est pas encore la conversion de tout le peuple juif, mais c'est un germe qui se développe chaque jour, et qui produira, je pense, les deux témoins qui, pendant les trois ans et demi du règne de l'Antéchrist, durant la dure épreuve d'Israël, amèneront le peuple choisi à regarder vers Celui qu'ils ont transpercé, et à pleurer sur lui comme on pleure sur un fils unique...

Perspectives eschatologiques

Ces considérations nous amènent à une joyeuse espérance, et plus encore que nos pères dans la foi, nous pouvons appliquer la parole du Seigneur : « Levez vos têtes, car votre rédemption est proche » (Lc.21/28s). Nous savons en effet, par de nombreuses prophéties, notamment par les derniers chapitres du livre de la Sagesse que ceux qui persévèreront dans la foi et dans l'amour du Seigneur n'auront rien à souffrir des « éléments embrasés » qui anéantiront les œuvres d'impiété et d'iniquité, et qui châtieront les hommes coupables. « Le Fils de l'Homme enverra ses Anges, et ils enlèveront de son Royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu, là où il y a des pleurs et des grincements de dents » (Mt.13/41-42).

Nous crions donc de toutes nos forces avec l'Esprit et l'Epouse : « Viens, Seigneur Jésus, viens ! » Cependant, pour soutenir cette prière, celle du dernier mot de la Révélation, qui était celle des Apôtres et de leurs disciples vivant dans l'attente ardente de ce Jour, il n'est pas interdit, il est même recommandé d'interroger les Ecritures pour mieux comprendre la conjoncture historique dans laquelle nous nous trouvons. Si le Seigneur

¹ - Ces prophéties se trouvent principalement dans le Livre de Zacharie, ch.10 et suivants, particulièrement significatifs de la conversion d'Israël, dans les jours de malheur de la fin. Ezéchiel ch.38-39 : certains détails ne se comprennent que si l'on songe à des armes nucléaires. Et Daniel ch.9 et 12 plus particulièrement, où il s'agit de la « fin des jours », qui reproduiront d'une manière cosmique ce que fut la première ruine de Jérusalem en 70 après J.C. Jésus a authentifié Daniel dans ce sens en Mt.24/15.

² - De tendance plutôt protestante, ils ressemblent beaucoup aux Judaïsants du temps de Paul.

nous « a tout dit à l'avance », ce serait lui faire injure que de ne pas tenir compte de sa Parole.

Il serait trop long et hors du cadre de ce Traité de l'Amour de faire un exposé exhaustif de l'eschatologie chrétienne, travail fait par ailleurs. Qu'il nous suffise ici d'en livrer les principales conclusions : elles ne visent pas à prédire des événements futurs, mais simplement à les comprendre au fur et à mesure qu'ils se produiront.

Il faut s'attendre à ce que la séduction diabolique, aveuglant les hommes qui détiennent le pouvoir, et faisant pression sur les masses populaires, nous amène à la troisième guerre mondiale. Nous souhaitons qu'elle nous soit épargnée, et nous prions le ciel pour que ce terrible fléau s'écarte de nous ! Mais l'histoire nous apprend que les armes ont toujours été employées après avoir été fabriquées, et en nos jours, les armes les plus terrifiantes remplissent nos arsenaux ; les pays détenteurs de tels armes ont leur plan de guerre, d'invasion, de destruction, pour tous ceux qui, éventuellement, ne voudraient pas adorer la Bête. De sorte que le « Déluge de feu », si clairement prophétisé par Pierre ¹ pourrait bien être le fait des hommes eux-mêmes. Ezéchiel écrivait en effet : « Je ferai retomber sur leurs têtes l'ouvrage de leurs mains » (22/31). Rien n'est plus saisissant que la description anticipée de la ruine de Babylone, incendiée en un instant par le feu du ciel, que nous lisons dans le chapitre 18 de l'Apocalypse. Faisant écho à toutes ces prophéties, La vierge Marie à la Salette a déclaré : « Paris sera brûlé et Marseille englouti... », et plus loin : « Le feu du ciel tombera et consumera trois villes ; tout l'univers sera frappé de terreur... »

A la fin de cette 3^{ème} guerre mondiale, ou – si par bonheur et par la miséricorde de Dieu elle ne se produit pas – par les moyens diplomatiques, apparaîtra le Dictateur universel qui établira par une sorte de confédération des Nations, la paix mondiale. Je pense qu'elle sera sous le signe du Communisme. Ce sera le règne de l'Antéchrist, que l'Apocalypse nous présente comme un « cavalier blanc » ² c'est-à-dire avec certaines caractéristiques du Christ lui-même. Alors « l'Eglise sera éclipsée » – parole de Marie dans son Message de la Salette, qui poursuit : « Rome deviendra le siège de l'Antéchrist ». Il favorisera l'établissement d'une religion universelle, syncrétisme de toutes les philosophies et de toutes les croyances, à l'exclusion des dogmes spécifiquement chrétiens, porteurs de Salut. Scientifiquement et magiquement, il y aura des prodiges et des miracles susceptibles de séduire les élus eux-mêmes, si cela était possible.

Pendant cette période, « l'enclos sera vidé de ses brebis » (Hb.3/17) ce qui signifie que beaucoup de chrétiens se laisseront duper et adopteront le « signe de la Bête » (croix renversée). Cette tendance est apparue tout au long de l'histoire, l'Eglise visible s'étant à chaque époque prostituée avec les Princes de ce monde, ligués contre Dieu et contre son Christ (Ps.2). Il n'y a pas de raison que, vers la fin, ce travers ne prenne pas toute son extension. Cependant, jusqu'au bout, une Eglise fidèle demeurera, oubliée, cachée ou persécutée, pour assurer la transmission de la Foi intégrale au siècle futur. De ceux-là, le

¹ - 2 Pe.ch.2 et 3. « La terre habitée d'à présent, la même parole de Dieu l'a mise en réserve pour le feu, en vue du jour du jugement et de l'anéantissement des hommes impies... en ce jour, les cioux se dissoudront, les éléments embrasés se désagrègeront, la terre habitée et les œuvres qu'elle renferme seront consumées ».

² - Le « cavalier blanc » désigne aussi le Christ lui-même comme on le voit en Ap.19/11s. Voir notre commentaire de l'Apocalypse.

Seigneur a dit : « Pas un cheveu de votre tête ne tombera » (Ap.13/15-17, 20/5 ; Mt.21/18).

Le dictateur universel (l'Antéchrist) sera favorable à Israël pendant la première partie de son règne de 3,5 ans = 1260 jours = 42 mois. Certains pensent alors qu'il serait victime d'un attentat, d'où il réchapperait par miracle, ce qui le rendrait plus puissant encore, et plus prestigieux. Commencerait alors pour Israël la période de persécution et d'oppression prédite par l'Apocalypse. Israël alors en voie de conversion grâce à la prédication des deux témoins, serait considéré comme trouble-fête, l'ennemi mortel et unique. L'Antéchrist se déciderait à l'anéantir, et dresserait contre lui toutes les forces des Nations : « 200 millions d'hommes » que l'Écriture désigne sous les symboles de « Gog et Magog » (Ez.ch.3 et 19 ; Ap.9/16 ; 17/9-14 ; 20/7). C'est dans cette terrible angoisse qui tombera sur le peuple d'Israël, sur le point d'être littéralement anéanti, que Yahvé répandra l'Esprit de componction et de repentir, et qu'ils pleureront alors sur Jésus-Christ, « comme on pleure sur un fils premier-né » (Za.12/9-12). Ils crieront vers lui, et le Christ dans toute sa majesté répondra à l'appel de son peuple : « par le souffle de sa bouche, il anéantira l'homme impie, l'être perdu, l'Adversaire » (2 Thess.2/1s), en même temps que ses armées seront frappées d'une plaie mortelle et terrifiante, et que ce sera un travail considérable d'ensevelir tous les cadavres dans les environs de Jérusalem, en même temps que les fossoyeurs devront prendre des précautions minutieuses pour ne pas être contaminés (Ez.39/11s). C'est alors que commencera le règne de Jésus sur la terre, depuis Jérusalem (ap.20/1-6) accompagnée de la première résurrection et de l'enlèvement de l'Église fidèle, ou tout au moins d'un certain nombre des vrais disciples du Christ (1 Cor.15/50s ; 1 Thess.4/15-17). Les anciennes prophéties du règne se réaliseront (Is.2/1-5 ; 4/2-6 ; 9/1-6 ; 11/1s ; Ps.72h, etc...). Satan sera lié et alors la justice, la droiture, la paix, l'amour, la sainteté fleuriront sur la terre ; « il n'y aura plus ni cris, ni larmes, ni douleur », et la création sera renouvelée (Ap.2/10, 14).

La Rédemption alors prendra toute son ampleur : les pionniers de l'Évangile authentique et de la foi mariale feront école ; les Mystères de Jésus illumineront toute conscience d'homme, la biopsychologie générale s'adaptera au Bon Plaisir de Dieu ; l'humanité adoptera comme législation universelle le Sermon sur la Montagne. L'homme se délivrera des servitudes de ses passions, de sa technique, des diverses conventions et superstitions qui l'enchaînent encore aujourd'hui. Ni méfiance, ni hostilité ne sépareront les personnes dont l'activité s'inspirera uniquement de l'action de grâce et du service du prochain par amour désintéressé. On peut imaginer assez facilement la joie, le bonheur de cette période en méditant les Textes apostoliques qui nous demandent de vivre ainsi, mais qui, malheureusement, ne sont pas encore obéis. Ils seront alors la charte des Nations et le fondement de toute pédagogie et de toute éducation.

Cependant, à la fin de cette période que l'Écriture prévoit de mille ans, « Satan sera délié de nouveau pour peu de temps ». Et alors ressusciteront tous ceux qui, au cours de l'histoire, se sont faits ses soldats et ses ministres : ils seront tous placés en face de la « Ville Sainte », c'est-à-dire de la Civilisation authentiquement Christique, et il sera donné à chacun de « prendre parti » définitivement, soit pour, soit contre le Christ. Ils jugeront et seront jugés. Leur confusion pourra les conduire au repentir, et alors l'Esprit Saint comme un feu dévorant brûlera tout ce qu'il y aura de mauvais en eux. S'ils persistent dans la révolte, ils seront jetés avec Satan dans l'étang de feu et de soufre (Ap.19/20 ; 20/14).

C'est alors que la Terre sera illuminée par la gloire éternelle de la Trinité Sainte et que l'humanité rachetée rejoindra la Jérusalem céleste. Les hommes transformés dans la

gloire du Christ recevront l'héritage, c'est-à-dire la domination et le règne sur l'Univers entier, et iront occuper les nombreuses demeures que le Verbe leur aura préparées dans la maison de son Père (Jn.14/1-2). La vie eucharistique transfigurée dans l'incorruptibilité ne cessera plus ; l'action de grâce sera éternelle, car la créature humaine participera au Bonheur infini de la Sainte Trinité.

C'est à ce Dieu vivant et vrai, Père, Fils et Esprit-Saint, que dès maintenant nous rapportons toute gloire et tout honneur pour les siècles des siècles, Amen.

- Fin du Livre III -

